

**UNIVERSITÉ AUTONOME DE MADRID**

*Département de Philologie Française*

*Faculté de Philosophie et Lettres*

Les enjeux de l'interprétation français-anglais dans le milieu  
militaire de l'Afrique francophone :

*Vers le développement d'un cadre d'interprètes spécialisés  
dans le domaine*

Thèse de doctorat en études francophones

Présentée par

Julie Ann HOUSE

Sous la direction de Madame le professeur Arlette VEGLIA et

Monsieur le professeur Emilio ORTEGA ARJONILLA

**MADRID – 2017**

## Résumé

Cette étude a pour objectif principal de souligner les défis liés à l'interprétation dans l'environnement militaire et sécuritaire des pays francophones de l'Afrique de l'Ouest. En particulier, nous nous concentrons sur la communication lors des activités organisées par les forces armées américaines qui impliquent les forces armées ou les forces de sécurité des pays africains francophones et des forces armées des pays européens et américains ainsi que les diplomates, les fonctionnaires et d'autres civils travaillant dans le domaine. Dans une optique d'améliorer les capacités des interprètes opérant dans ce milieu et, par conséquent, la qualité globale de la communication entre susmentionnés intervenants, nous étudions d'abord des théories et des définitions de base de l'interprétation. Ensuite, nous examinons les particularités de la situation de communication en question afin de sensibiliser les parties prenantes aux enjeux de l'interprétation lors des activités militaires et sécuritaires impliquant l'Afrique francophone. Notre attention porte en particulier sur l'intégration entre la théorie et la pratique, en mettant l'accent sur la Théorie Interprétative de la Traduction (TIT) et la Théorie du *Skopos* et leur implication dans notre métier comme interprète militaire. Ensuite, nous contemplons la situation de communication en question ainsi que les aspects socio-culturels des forces armées impliquées dans susmentionnées activités. Le projet se déroule avec des analyses sur les défis qui se posent dans le milieu et les capacités des interprètes travaillant actuellement dans l'environnement. Cette partie de l'étude se base sur notre expérience sur le terrain et sur des interviews d'interprètes et des interlocuteurs participant aux activités en question, voire les consommateurs de l'interprétation. Les observations faites sur l'ensemble de nos expériences et celles des répondants nous ont permis de recueillir des données favorables à la formulation d'une hypothèse de départ pour le renforcement des capacités des interprètes impliqués dans ces actes de communication. Pour ce faire, nous proposons la création d'un nouvel cadre d'interprètes militaires au sein du Département de la Défense (DoD) des États-Unis. Ces interprètes suivraient un programme de formation rigoureuse qui met l'accent sur les qualifications clés de l'interprète de conférence ainsi que sur les connaissances culturelles approfondies de l'environnement militaire et sécuritaire de l'Afrique francophone. En effet, nous partons du principe que notre

intérêt premier est d'offrir une possible solution pour que la qualité d'interprétation soit à la hauteur des enjeux importants qui se posent dans ce milieu.

Mots clés : Traductologie, Interprétation, Interprétation de conférences, Théorie du Sens, *Skopostheorie*

## **Abstract**

The primary goal of this study is to highlight the particular challenges associated with interpretation in the military and security sectors of Francophone West Africa. In particular, we focus on communication during activities organized by the United States Armed Forces, events that involve participation by military and security personnel from Francophone countries in West Africa, military personnel from Europe and the Americas and also diplomats, civil servants and other personnel working in the sectors in question. With a perspective to improve the capabilities of interpreters operating in this domain, thus enhancing the overall quality of communication between the aforementioned interlocutors, we begin our study by examining basic definitions and two specific translation theories as they apply to interpretation: the Interpretive Theory of Translation and the Skopos Theory. We then contemplate the particular situation of communication in order to sensitize stakeholders to the challenges and potential problems encountered by interpreters during military and security events occurring in Francophone West Africa. Particular attention is paid to the integration of current theory and practice, specifically whether or not the baseline tenets of the Interpretive Theory of Translation (TIT) or the Theory of Sense are being currently applied by interpreters supporting American military events. Our analysis of current interpreter capabilities and challenges is based on our experience on the ground and also on the feedback provided by various interpreters and also by participants involved with the activities in question, in other words the “end users” or consumers of the interpretation. Observations based on our experiences and those of the interview respondents enabled us to collect data that supports the formulation of a baseline hypothesis for the improvement of interpreter capability in this unique environment. In essence, we propose the establishment of a new cadre of military interpreters under the authority of the United States Department of Defense (DoD). These interpreters would undergo a rigorous training program that emphasizes the development of essential conference interpreter skills and in-depth cultural knowledge of the military and security environment of Francophone Africa. Our primary objective is to offer a possible solution that would ultimately ensure a level of quality interpretation that is commensurate

with the stakes involved in achieving the objectives of the various elements present in the environment in question.

Key words: Traductology, Interpretation, Conference Interpretation, Theory of Sense, *Skopostheorie*

## **Remerciements**

Au terme de ce travail, réalisé entre trois continents au cours de quatre ans, je tiens à remercier tous ceux qui m'ont encouragée, aidée, et soutenue. Tout d'abord, je remercie vivement Madame le Professeur Arlette Veglia pour son engagement dès le premier moment, son appui et surtout pour sa souplesse d'agir en tant que directrice de ce travail de recherche à travers trois continents : l'Afrique, l'Europe, et l'Amérique. C'est grâce à elle que j'ai eu la chance d'entreprendre cette étude passionnante. Je vous suis très reconnaissante de votre patience et de votre encouragement constant au cours des quatre dernières années.

Je voudrais adresser également mes sincères remerciements à Monsieur le Professeur Emilio Ortega Arjonilla, co-directeur de cette thèse, qui m'a beaucoup aidée par ses précieux conseils.

Je tiens également à exprimer ma gratitude à mes collègues et mes amis interprètes de l'Afrique, de la France et des États-Unis qui ont apporté leurs conseils et leur soutien les plus généreux.

Enfin, un très grand merci à ma famille pour l'aide qu'elle m'a toujours apportée lors de ce travail de recherche. Ce travail est dédié à mes deux filles, Verona et Valentina.

## Liste des sigles et abréviations

**AFRICOM** – Commandement des États-Unis pour l’Afrique

**CEDEAO** – Communauté économique des États de l’Afrique de l’Ouest  
(ECOWAS)

**CEEAC** – Communauté économique des États de l’Afrique Centrale  
(ECCAS)

**DoD** – Department of Defense (*Département de la Défense américain*)

**DoS** – Department of State (*Département d’État américain*)

**ONU** – Organisation des Nations Unies

**OTAN** – Organisation du Traité de l’Atlantique Nord

**TIT** – Théorie interprétative de la traduction

**UA** – Union Africaine

## TABLE DE MATIÈRES

### **PREMIÈRE PARTIE : INTRODUCTION ET LE CADRE THEORIQUE 13**

<b>CHAPITRE I. PRESENTATION DE NOTRE DEMARCHE .....</b>	<b>14</b>
1.1. Introduction .....	14
1.2. Situation de la recherche en interprétation dans le milieu .....	17
1.3. Objectifs de l'étude et les hypothèses initiales .....	18
1.4. Structure de la thèse .....	19
<b>CHAPITRE II. LA THEORIE INTERPRETATIVE DE LA TRADUCTION .....</b>	<b>22</b>
2.1. Les principes de la TIT .....	24
2.2. Un processus à trois phases .....	26
2.2.1. La compréhension (1 <sup>ère</sup> phase) .....	27
2.2.2. La déverbalisation (2 <sup>ème</sup> phase) .....	29
2.2.3. L'expression (3 <sup>ème</sup> phase) .....	30
2.3. Comprendre et Dire .....	31
2.4. Conclusion du chapitre – l'essentiel du sens .....	32
<b>CHAPITRE III. SKOPOSTHEORIE – UNE APPROCHE FONCTIONNALISTE .....</b>	<b>35</b>
3.1. Les principes de la théorie du skopos .....	37
3.1.1. Termes clés de la théorie du skopos .....	38
3.1.2. La théorie de l'action .....	40
3.1.3. La typologie des textes – une approche fonctionnaliste .....	41
3.1.4. La pierre angulaire de la Skopostheorie .....	43
3.1.5. L'auditoire comme facteur déterminant du skopos .....	44
3.1.6. Équivalence v. adéquation .....	45
3.2. Les règles de la théorie du skopos .....	47
3.2.1. Le skopos – « La fin justifie les moyens » .....	48
3.2.2. Le translutum – Une offre d'information .....	49
3.2.3. La règle de cohérence – la cohérence intratextuelle .....	49
3.2.4. La règle de fidélité – la cohérence intertextuelle .....	50
3.3. Les rôles du traducteur dans le cadre de la skopostheorie .....	51
3.4. La théorie du skopos appliquée à l'interprétation .....	55
3.4.1. Skopostheorie appliquée à l'interprétation de conférence .....	56
3.4.2. Skopos comme « l'hypertexte » de l'évènement interprété .....	57
3.4.3. Skopos et la question de culture en interprétation .....	59
3.4.4. Le skopos déterminé par une diaculture internationale .....	60
3.5. Conclusion du chapitre – Une approche communicative .....	61
<b>CHAPITRE IV. DEFINITIONS PERTINENTES AU METIER ET MODES</b>	
<b>D'INTERPRETATION .....</b>	<b>66</b>
4.1. L'interprétation versus la traduction .....	66
4.2. Interprétation .....	71
4.2.1. Les capacités exigées de l'interprète .....	72
4.2.2. Langues de travail de l'interprète .....	73
4.2.3. Directionnalité de l'interprétation .....	74
4.3. Interprétation de conférence .....	75
4.4. Modes d'exécution et types d'interprétation .....	77
4.4.1. L'interprétation simultanée .....	80
4.4.2. L'interprétation consécutive .....	84
4.4.3. Interprétation chuchotée .....	86
4.4.4. L'interprétation de liaison .....	87
4.4.5. L'interprétation communautaire .....	89
4.4.6. Le métier de guide-interprète .....	92
4.4.7. L'interprétation en zones de conflit .....	92
4.4.8. L'interprétation diplomatique .....	93
4.5. Le problème de la catégorisation .....	97
4.6. Conclusion du chapitre .....	101

### **DEUXIÈME PARTIE. UNE ETUDE SUR L'ETAT ACTUEL DE L'INTERPRETE MILITAIRE DANS LE MILIEU ..... 104**



<b>CHAPITRE V. ASPECTS SOCIOCULTURELS DE LA SITUATION DE</b>	
<b>COMMUNICATION.....</b>	<b>105</b>
<b>5.1. La situation de communication .....</b>	<b>105</b>
<b>5.2. La situation interprétée .....</b>	<b>106</b>
<b>5.3. La culture .....</b>	<b>109</b>
<b>5.3.1. Culture à haut contexte versus culture à bas contexte .....</b>	<b>110</b>
<b>5.3.2. La culture militaire .....</b>	<b>115</b>
<b>5.4. Différences socioculturelles entre les armées américaines et africaines.....</b>	<b>118</b>
<b>5.4.1. L’empreinte coloniale sur les structures militaires.....</b>	<b>119</b>
<b>5.4.2. Le protocole et la politesse .....</b>	<b>123</b>
<b>5.4.3. D’autres facteurs culturels ou traditionnels.....</b>	<b>134</b>
<b>5.5. Similitudes socioculturelles – le terrain commun.....</b>	<b>139</b>
<b>5.5.1. Identité militaire .....</b>	<b>139</b>
<b>5.5.2. L’état-major et les trois niveaux d’action militaire.....</b>	<b>141</b>
<b>5.5.3. Les grades.....</b>	<b>145</b>
<b>5.5.4. Le langage militaire .....</b>	<b>148</b>
<b>5.6. Conclusion du chapitre.....</b>	<b>154</b>
<b>CHAPITRE VI. DESCRIPTION DE L’ETUDE EMPIRIQUE .....</b>	<b>155</b>
<b>6.1. Objectifs de l’étude empirique.....</b>	<b>155</b>
<b>6.2. Les services d’interprétation engagés par le DoD .....</b>	<b>156</b>
<b>6.3. Les interprètes militaires des forces armées américaines .....</b>	<b>158</b>
<b>6.3.1. Les linguistes de l’Armée de l’air américaine .....</b>	<b>159</b>
<b>6.3.2. Les linguistes de la Marine américaine .....</b>	<b>159</b>
<b>6.3.3. Les linguistes du Corps des « Marines » .....</b>	<b>160</b>
<b>6.3.4. Les linguistes de l’Armée de terre.....</b>	<b>161</b>
<b>6.3.5. Formation en interprétation au sein du DoD.....</b>	<b>162</b>
<b>6.4. Concepts clés pertinents à l’enquête .....</b>	<b>163</b>
<b>6.4.1. La traduction scolaire versus traduction professionnelle .....</b>	<b>163</b>
<b>6.4.2. La qualité en interprétation .....</b>	<b>165</b>
<b>6.4.3. Les déclencheurs de problèmes en interprétation.....</b>	<b>168</b>
<b>6.4.4. L’interprète en tant que médiateur et conseiller .....</b>	<b>168</b>
<b>6.4.5. Le principe de la neutralité.....</b>	<b>170</b>
<b>6.5. Description du corpus.....</b>	<b>171</b>
<b>6.5.1. Déroulement de l’enquête .....</b>	<b>172</b>
<b>6.5.2. Interprètes militaires (Groupe A).....</b>	<b>172</b>
<b>6.5.3. Interprètes civils (Groupe B) .....</b>	<b>173</b>
<b>6.5.4. Les consommateurs de l’interprétation (Groupe C) .....</b>	<b>174</b>
<b>6.5.5. Responsables des programmes de langues et de cultures (Groupe D) .....</b>	<b>174</b>
<b>6.6. Questions cadre.....</b>	<b>175</b>
<b>CHAPITRE VII. RESULTATS DE L’ETUDE EMPIRIQUE .....</b>	<b>178</b>
<b>7.1. L’état actuel de la préparation et la formation des interprètes militaires .....</b>	<b>178</b>
<b>7.2. La disponibilité des services d’interprétation de qualité.....</b>	<b>180</b>
<b>7.3. Les déclencheurs de problèmes en communication .....</b>	<b>183</b>
<b>7.3.1. Déclencheurs de problèmes en interprétation .....</b>	<b>184</b>
<b>7.3.2. Déclencheurs de problèmes dans le domaine culturel.....</b>	<b>186</b>
<b>7.4. Les rôles de l’interprète en tant que médiateur et conseiller .....</b>	<b>190</b>
<b>7.5. Le principe de la neutralité .....</b>	<b>193</b>
<b>7.6. La valeur de la création d’un cadre d’interprètes spécialisés .....</b>	<b>194</b>
<b>7.7. Conclusions globales .....</b>	<b>199</b>
<b>CHAPITRE VIII. LA CREATION D’UN CADRE D’INTERPRETES MILITAIRES</b>	<b>201</b>
<b>8.1. Composition du cadre d’interprètes militaires .....</b>	<b>202</b>
<b>8.1.1. Une unité interarmées.....</b>	<b>202</b>
<b>8.1.2. Un corps composé d’officiers et de sous-officiers .....</b>	<b>203</b>
<b>8.2. Programme de formation à quatre phases .....</b>	<b>204</b>
<b>8.2.1. Perfectionnement des langues de travail .....</b>	<b>206</b>
<b>8.2.2. Obtention d’un Master en interprétation de conférences.....</b>	<b>207</b>
<b>8.2.3. Un stage sur le terrain en Afrique de l’Ouest .....</b>	<b>209</b>
<b>8.2.4. Programme de qualification professionnelle .....</b>	<b>210</b>
<b>8.3. Conclusion du chapitre .....</b>	<b>211</b>

CONCLUSION .....	213
<b>REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES</b> .....	217
<i>Études théoriques</i> .....	217
<i>Études sur les aspects culturels de l'Afrique de l'Ouest et du milieu militaire</i> .....	223
<i>Ressources des Forces armées américaines</i> .....	227
<i>Glossaires et dictionnaires spécialisés</i> .....	228
<i>Sites Internet</i> .....	229
<b>ANNEXE 1. CORPUS DE L'ETUDE EMPIRIQUE</b> .....	230
<b>ANNEXE 2. GLOSSAIRE DE TERMINOLOGIE MILITAIRE</b> .....	340



## **PREMIÈRE PARTIE : Introduction et le cadre théorique**

Dans cette première partie de la thèse, nous présentons d'abord un aperçu sur le travail de notre recherche puis le cadre théorique sur lequel repose notre étude. Après avoir établi la problématique ainsi que nos objectifs dans le premier chapitre, nous donnons un aperçu dans les deuxième et troisième chapitres des théories qui sont les plus applicables à nos objectifs principaux. Ensuite, nous contemplons les divers modes d'interprétation ainsi que quelques définitions pertinentes dans un quatrième chapitre avant d'avancer vers notre étude personnelle de la situation de communication générale dans laquelle sont mis à l'épreuve quotidiennement les interprètes impliqués.

## **CHAPITRE I. Présentation de notre démarche**

### **1.1. Introduction**

Au cours des onze dernières années, nous avons eu, en raison de notre activité professionnelle, de nombreuses occasions exceptionnelles de travailler dans divers milieux militaires et sécuritaires de plusieurs pays francophones de l'Afrique. Responsable de quelques fonctions particulières en tant qu'officier de la Marine des États-Unis d'abord et puis comme interprète du Commandement des Forces armées des États-Unis pour l'Afrique, l'auteure de cette thèse, née anglophone, se trouvait souvent chargée de réaliser des fonctions pour lesquelles elle n'était pas forcément formée mais qui exigeaient une capacité de bien communiquer en français. Parfois elle était la personne considérée idéale (voire la seule) pour aider les techniciens avec le maintien du groupe électrogène d'un centre de formation ou bien l'interprète désignée à expliquer le bon fonctionnement du WC moderne – au moyen des relais en haoussa et en djerma – aux nouvelles recrues nigériennes récemment arrivées dans la grande ville pour la première fois. Ni plombière ni technicienne, elle contribuait cependant à la résolution de divers problèmes.

Grâce à sa formation en Traduction et Interprétation, elle est souvent appelée à réaliser des fonctions d'interprète lors de conférences, d'exercices et d'autres événements diplomatiques organisés par le Département de la Défense américain qui impliquent le contact non seulement avec des militaires africains, français et américains mais aussi avec des diplomates et des représentants des organisations internationales telles que l'Organisation des Nations Unies (ONU), l'Organisation du Traité de l'Atlantique Nord (OTAN), l'Union africaine, l'Union Européenne et la Communauté économique des États de l'Afrique de l'Ouest (CEDEAO) ainsi que d'autres Communautés économiques régionales du continent africain. Directement impliquée dans toutes ces différentes situations de communication, elle s'est rendue compte au cours des années que l'interprétation fidèle dans le domaine militaire exige une préparation spécialisée multidimensionnelle qui comprend une formation en interprétation de

conférences, l'acquisition des connaissances suffisantes pour aborder les problèmes particuliers qui se posent dans ce domaine et surtout, une connaissance approfondie des cultures et des sociétés impliquées dans les activités militaires en Afrique francophone. En effet, il faut qu'on fasse preuve d'ouverture d'esprit, que chacun reste ouvert non seulement aux langages techniques et aux termes particuliers mais plus encore aux nuances culturelles et sociales des organisations et des peuples collaborant dans cet environnement unique.

L'objectif global de cette étude est de proposer quelques mesures pour améliorer la qualité de l'interprétation sur le terrain afin que cette collaboration soit fructueuse favorisant ainsi la réalisation des buts communs des parties prenantes impliquées. Tout d'abord, nous devons convaincre les hauts responsables et d'autres autorités de la Défense américaine des enjeux d'une mauvaise interprétation et de la valeur stratégique de la prestation de services d'interprétation à la hauteur des défis actuels. Pour ce faire, nous nous concentrons dans un premier temps sur deux théories de base : la Théorie Interprétative de Traduction (TIT) ou la Théorie du Sens de Danica Seleskovitch et Marianne Lederer et la *Skopostheorie* de Hans Vermeer. Nous partageons l'avis de Sophie Pointurier-Pournin qui évoque dans sa thèse doctorale la compatibilité de ces deux écoles de pensée.<sup>1</sup> Nous délimitons le champ de notre étude à ces deux théories car elles nous semblent les plus aptes à mettre en lumière la problématique en termes qui soient à la fois pertinents et compris par le public-cible, voire les responsables américains impliqués dans la prise de décisions en matière de communications stratégiques du Département de la Défense (DoD) et de capacités langagières du personnel militaire américain.

Afin de sensibiliser notre public-cible, nous contemplons ensuite les définitions principales de l'interprétation par rapport à la traduction ainsi que les principaux modes d'interprétation. À partir de ces définitions, nous analysons les modes utilisés dans le milieu en question pour déterminer si l'interprétation réalisée dans ce domaine appartient à une catégorie fixe. S'agit-il d'interprétation

---

<sup>1</sup> POINTURIER-POURNIN, S. (2014) *L'interprétation en Langue des Signes Française : contraintes, tactiques, efforts*, 461 p. Thèse : Linguistique : Université de la Sorbonne nouvelle - Paris III.

de conférence, d'interprétation communautaire, d'interprétation dans les zones de conflit ? Afin de répondre à cette question, nous avons jugé utile de présenter d'abord une vue d'ensemble sur l'état actuel de la situation globale de communication dans laquelle l'interprète opère quotidiennement apportant son soutien aux forces sécuritaires des États-Unis et de l'Afrique de l'Ouest.

Après avoir circonscrit le cadre théorique de notre projet, nous lançons une étude préliminaire de recherche empirique sur la qualité de services d'interprétation disponibles dans l'environnement en question. Pour reprendre les propos de Daniel Gile, on entend par recherche empirique « une recherche menée directement à partir de phénomènes d'interprétation observés sur le terrain [...] Nous distinguerons en outre, dans la recherche empirique, la recherche observationnelle (parfois appelée naturaliste) et la recherche expérimentale. La (recherche observationnelle) part de données observées sur le terrain telles qu'elles se manifestent spontanément, sans intervention délibérée du chercheur » (Gile, 1995 : 201).

Largement observationnelle ou *naturaliste*, notre étude empirique porte, dans un premier temps, sur nos expériences en tant que praticienne. Nous partageons ainsi nos observations tirées de nos expériences personnelles sur le terrain comme officier militaire puis comme interprète. Nous abordons les particularités de l'interprétation dans l'environnement militaire et sécuritaire de l'Afrique francophone, notamment les défis spécifiques auxquels fait face quotidiennement l'interprète militaire tant au niveau culturel qu'au niveau social. Nous nous intéressons surtout aux questions socioculturelles relatives aux éléments présents dans cet environnement particulier lors de l'exécution de diverses activités militaires. Nous contemplons les spécificités culturelles des forces armées américaines par rapport à certaines forces armées africaines. Toutefois le défi majeur à relever est de comprendre la situation socioculturelle dans le cadre des activités interarmées multinationales, domaine dans lequel se déroulent actuellement de nombreuses activités ayant pour objectif la stabilisation et la sécurisation de l'Afrique. Dans un deuxième temps, nous réalisons une enquête qui porte sur les expériences de nombreux interprètes du milieu ainsi que

sur les impressions des participants des activités en question, voire les consommateurs de l'interprétation assurée par nos collègues.

Les données préliminaires de notre étude empirique nous permettent de formuler une stratégie pour l'amélioration de la qualité de l'interprétation qui comprend la création d'un cadre d'interprètes militaires hautement spécialisés et formés pour travailler dans le milieu militaire et sécuritaire de l'Afrique francophone ou bien dans d'autres zones selon la formation suivie. Cette stratégie constitue également la création de nouveaux programmes de formation adaptés spécifiquement aux défis auxquels doivent faire face les interprètes sur le terrain. Nous nous efforçons de sensibiliser les parties prenantes des enjeux de la communication dans l'environnement particulier et du rôle essentiel de l'interprète comme garant de la qualité de la communication. En définitive, nous voudrions que cette étude soit un premier pas vers le développement d'un cadre d'interprètes militaires qui soient à la hauteur des exigences des missions actuelles en Afrique francophone.

## **1.2. Situation de la recherche en interprétation dans le milieu**

Nos recherches préliminaires sur l'état de la question dans ce domaine ont abouti à la quasi-certitude qu'il n'existe pas d'études sur ce sujet particulier : du moins après consultation des moteurs de recherche principaux des thèses inscrites en France et en Espagne ([www.theses.fr](http://www.theses.fr) et [www.educaciones/teseo](http://www.educaciones/teseo)). Le résultat a été identique à la suite de la consultation des bases des données et des ressources électroniques disponibles dans les bibliothèques de l'Université Autonome de Madrid. Nous avons alors consulté les interprètes diplomatiques du Département d'État américain et du Ministre de la Défense français ainsi que des chercheurs de l'Institut de recherches stratégiques de l'École Militaire (IRSEM) française et du Centre national de la recherche scientifique (CNRS) de la France et il semble bien qu'aucune étude n'ait été réalisée sur ce sujet particulier. Il en a été de même après consultation des ressources du Centre des langues étrangères du *Defense Language Institute* (Institut de langues de la Défense) du Département de la défense des États-Unis. Aucune étude traductologique ne contemple les domaines



militaires et sécuritaires de l'Afrique francophone si ce n'est quelques études sur l'histoire de la traduction en Afrique telles que l'article « Esquisse d'une histoire de la traduction en Afrique » de Paul F. Bandia<sup>2</sup> et d'autres essais qui manifestent, par exemple, des preuves évidentes d'un manque globale d'expertise chez les interprètes militaires lors des opérations en Afghanistan (« Lend Me Your Ears : US Military Turns to Contractor Linguists » du *Defense Industry Daily*)<sup>3</sup>.

C'est la raison pour laquelle nous pensons que l'élaboration d'une méthode étayée sur nos expériences professionnelles favoriserait l'amélioration de la qualité, de la fidélité et de l'acceptabilité de l'interprétation dans cet environnement particulier de l'Afrique francophone.

### **1.3. Objectifs de l'étude et les hypothèses initiales**

En prenant comme point de départ nos expériences sur le terrain, nos recherches se concentrent sur les enjeux et les défis particuliers de l'interprétation dans un environnement aussi complexe. Nous contemplons d'abord des théories actuelles sur l'interprétation en considérant leur faisabilité dans cet environnement particulier. Quels sont les modes d'interprétation employés et quelles sont les méthodes qui fonctionnent bien ou suffisamment dans cet environnement ? Y-a-t-il des méthodes qui ne parviennent guère à transmettre le sens, ou pire, qui provoquent des malentendus importants ? S'agit-il vraiment de l'interprétation de conférences ou bien d'un autre mode d'interprétation ? Pour tenter de répondre à ces questions, on considère les aspects sociolinguistiques présents dans la communication lors des activités impliquant les militaires africains et américains ainsi que les militaires des pays alliés, les fonctionnaires et d'autres individus

---

<sup>2</sup> BANDIA, P. (2005) « Esquisse d'une histoire de la traduction en Afrique » *Meta : Journal des traducteurs*, vol. 50, n° 3, pp. 957-971, [En ligne], 2005, [réf. du 24 avril 2013]. Disponible sur : <http://id.erudit.org/iderudit/011607ar>.

<sup>3</sup> « Lend Me Your Ears: US Military Turns to Contractor Linguists », *Defense Industry Daily*, le 22 août 2013, disponible sur : <http://www.defenseindustrydaily.com/lend-me-your-ears-us-military-turns-to-contractor-linguists-05934/>

travaillant dans le domaine. En définitive, cette thèse a pour objectif de contribuer à l'amélioration de la qualité, la fidélité et l'acceptabilité de l'interprétation, voire la communication, dans ce milieu complexe ainsi renforçant les partenariats et les liens d'amitié avec nos partenaires africains conformément aux missions stratégiques du gouvernement des États-Unis et des organisations internationales représentées sur le terrain, telles que l'Union africaine et les Nations Unies.

Pour réaliser cet objectif principal, on doit d'abord examiner les défis particuliers auxquels doivent faire face les interprètes qui opèrent dans les environnements militaires et sécuritaires des pays francophones de l'Afrique de l'Ouest. Ensuite, nous tentons de dresser une feuille de route pour le développement et le renforcement des capacités des interprètes ainsi assurant l'amélioration des communications stratégiques entre les pays et les organisations impliqués.

#### **1.4. Structure de la thèse**

Notre étude comporte trois parties : (1) L'introduction et le cadre théorique, (2) Une étude sur la qualité de l'interprétation et le rôle de l'interprète dans le milieu, et (3) La proposition de la création d'un corps d'interprètes de conférence au sein du Département de la Défense des États-Unis et un programme de formation pertinent.

La première partie, divisée en quatre chapitres (1 à 4), présente le cadre théorique sur lequel se fondent nos hypothèses et nos analyses empiriques. Le premier chapitre présente à grands traits le contexte de notre étude et l'organisation de la thèse. Les deuxième et troisième chapitres sont consacrés à deux théories particulières, c'est-à-dire la théorie interprétative de la traduction et la théorie du *skopos*, alors que le quatrième présente des définitions relatives à l'interprétation ainsi qu'un aperçu sur les modes et les types d'interprétation principaux utilisés dans notre domaine militaire.

Dans la deuxième partie de la thèse (chapitres 5 à 8), nous présentons notre étude sur la qualité de l'interprétation et les rôles des interprètes actuellement

opérant dans le milieu militaire de l'Afrique francophone. Dans le cinquième chapitre, nous donnons un aperçu sur la situation de communication globale du milieu militaire dans lequel nous travaillons quotidiennement. Notamment, nous examinons les principales différences et similitudes socioculturelles entre les forces armées africaines et les forces armées américaines qui se manifestent lors des événements interprétés organisés sous l'égide des missions du DoD. Nous passons ensuite à l'approche empirique de notre étude qui cherche à confirmer ou à réfuter les conclusions initiales tirées de nos observations personnelles. Le sixième chapitre décrit les objectifs, la portée et la méthodologie de l'étude ainsi qu'une description de l'enquête réalisée sur l'état actuel de l'interprète militaire sur le terrain, le rôle de celui-ci, et la qualité des services d'interprétation assurés lors des événements coordonnés par le DoD. Nous offrons des observations sur les services d'interprétation actuellement employés lors des missions susdites ainsi que les interprètes particuliers engagés pour réaliser de tels services. Nous nous concentrons sur le rôle de cet interprète dans la situation de communication en question et la manière dont il fait face aux différences socioculturelles évoquées dans le chapitre précédent. Dans le septième chapitre, nous présentons les conclusions principales de l'étude comme point de départ pour la justification du développement d'un cadre d'interprètes spécialisés.

Le huitième chapitre de la thèse constitue une proposition pour la création d'un cadre d'interprètes militaires spécialisés au sein du DoD. Après avoir présenté une esquisse du concept ainsi que les avantages d'un tel cadre, nous présentons un possible programme de formation qui serait adapté aux besoins en interprétation du milieu militaire particulier.

Nous concluons en récapitulant brièvement nos propos principaux. Nous faisons état des commentaires rétrospectifs par rapport à notre méthodologie, la portée de nos recherches et des défis que nous avons pu constater lors du processus. Nous terminons en souhaitant que nous ayons bien exprimé les défis auxquels doit faire face l'interprète sur le terrain militaire de l'Afrique de l'Ouest et, ce faisant, la grande valeur de l'amélioration des capacités des interprètes par voie d'un programme de formation hautement spécialisé. En fin de compte, la

réalisation des objectifs stratégiques de toutes les parties prenantes du milieu militaire de l'Afrique en dépend.

## CHAPITRE II. La théorie interprétative de la traduction

Pour Amparo Hurtado Albir (2001 :125-6), la discipline de la traductologie implique diverses approches théoriques qui peuvent être regroupées en cinq catégories :

- 1) Approches *linguistiques*
- 2) Approches *textuelles*
- 3) Approches *cognitives*
- 4) Approches *communicatives et socioculturelles*
- 5) Approches *philosophiques et herméneutiques*<sup>4</sup>

Nos recherches se concentrent sur deux approches particulières des troisième et quatrième groupes : la première, considérée une approche *cognitive*, est la Théorie interprétative de la traduction (TIT) ou la Théorie du sens souvent appelée également « l'École de Paris » (Seleskovitch et Lederer) ; la deuxième théorie, considérée comme une approche *communicative et socioculturelle* est la Théorie de skopos ou *Skopostheorie* (Vermeer et Reiss). À partir d'une analyse de la littérature sur les théories contemporaines de traduction, et surtout sur les éléments applicables à la traduction orale, il nous semble en effet justifié de limiter notre discussion à ces deux théories particulières qui sont à notre avis les plus aptes à expliquer la problématique aux autorités américaines impliquées dans la prise de décisions relatives au développement des capacités des interprètes qui appuient les activités des forces armées en Afrique de l'Ouest ou bien ailleurs, mais toujours en collaboration avec du personnel militaire des pays francophones de cette région. À notre avis, ce préalable est essentiel à une campagne de sensibilisation qui vise à améliorer la compréhension chez toute partie prenante du

---

<sup>4</sup> Traduit de l'espagnol par l'auteure de cette thèse

processus d'interprétation, c'est-à-dire le processus tel qu'il devrait être par rapport aux procédés d'interprétation qu'on peut voir actuellement sur le terrain lors des événements coordonnés par le DoD.

Dans les deux prochains chapitres, nous soulignons la valeur et l'applicabilité à notre milieu particulier des deux théories de traduction susmentionnées. Notre choix de ces deux théories de traduction s'explique entre autres par le fait qu'elles sont axées sur le processus cognitif réalisé par le traducteur (dans notre cas l'interprète) ainsi que le message réexprimé dans la langue d'arrivée par l'interprète. En outre, nous trouvons ces théories plus « accessibles », c'est-à-dire plus compréhensibles pour notre public-cible constitué de hauts responsables dont le domaine d'expertise n'est pas forcément celui de la traductologie. Nous évoquons ici un exemple donné par une collègue interprète et haute fonctionnaire des États-Unis impliquée dans la prise des décisions dans le domaine de la formation des linguistes militaires. Lors d'un sondage effectué par son organisation sur les exigences en matière d'appui linguistique lié aux missions en cours, elle a été surprise par les réponses des responsables des missions des Équipes de liaison féminine (FET ou *Female Engagement Teams*) déployées par les forces armées américaines en Afghanistan.<sup>5</sup> Certains responsables n'ont indiqué aucun besoin d'appui linguistique sur le terrain. Heureusement, notre collègue avait l'occasion de poser des questions plus précises par rapport à la manière dont les FET communiquent avec les Afghanes sur le terrain convaincant ainsi ces responsables de reconsidérer leurs réponses. Cet exemple particulier souligne l'importance d'une sensibilisation auprès des hauts responsables impliqués dans les missions à l'étranger ainsi que les autorités responsables de la mise en œuvre des programmes d'interprétation militaire. C'est pour cette raison que nous avons choisi les deux théories qu'on estime les plus

---

<sup>5</sup> Des équipes composées uniquement de femmes, les FET sont une initiative mise en place en 2010 par le Corps des Marines des États-Unis dans le cadre de l'opération *Enduring Freedom*, la mission de lutte contre le terrorisme en Afghanistan, dirigée par les États-Unis. Des équipes entièrement féminines sont déployées pour créer des liens avec la population locale, en particulier les femmes afghanes qui, traditionnellement, communiquent peu avec des soldats de sexe masculin. « L'engagement des femmes en première ligne », le 18 juillet 2011, publiée par le site officiel de l'OTAN, disponible sur : [http://www.nato.int/cps/fr/natohq/news\\_76542.htm?selectedLocale=fr](http://www.nato.int/cps/fr/natohq/news_76542.htm?selectedLocale=fr)

aptes à expliquer la valeur de la qualité en interprétation comme essentielle pour la communication réussie. La première théorie présentée ici est la théorie interprétative de la traduction.

## **2.1. Les principes de la TIT**

La théorie interprétative de la traduction est une théorie élaborée par deux interprètes, Danica Seleskovitch et Marianne Lederer, à l'Ecole Supérieure d'Interprètes et de Traducteurs (ESIT) de l'Université Paris III, Sorbonne Nouvelle (dont l'appellation « l'École de Paris »). Toutes deux interprètes de conférence et professeures, Seleskovitch, selon Lederer, a jeté les fondements de la théorie dans les années 1960 et elle a dans les années 1970 attiré autour d'elle des disciples dont Lederer est la première.

« Ce que nous avons écrit de 1970 à 1983 ... découle directement, avant de s'appuyer sur les acquis d'autres disciplines, de notre pratique de l'interprétation, qui nous a fait mettre le traducteur au centre du processus de la traduction : ce n'était pas la langue qui nous intéressait, mais ce que nous transmettions à travers elle » (Lederer, 2014).

La théorie interprétative de la traduction stipule que la traduction doit produire le même effet cognitif et émotif sur ses lecteurs que le texte original sur les siens. Le traducteur, à la fois lecteur du texte original et énonciateur en second du sens qu'il en a dégagé, doit occuper la place centrale dans l'étude de l'opération de traduction (Lederer, 1997 : 13). Étant donné ce rôle central du traducteur ou bien de l'interprète, Amparo Hurtado Albir qualifie cette école de pensée comme une étude qui porte sur une analyse des processus mentaux exercés par le traducteur. Seleskovitch et Lederer effectuaient continuellement de telles analyses en se concentrant d'abord sur l'opération traduisante de l'interprète puis du traducteur. Pour elles, l'interprétation est une activité discursive qui implique connaissances linguistiques et non linguistiques dont l'objectif est la réexpression du sens exprimé par l'orateur (Hurtado Albir, 2001 : 315). Comme théorie axée sur le traducteur ou l'interprète et les processus effectués par celui-ci, la TIT se distingue des théories traditionnelles qui mettent l'accent sur le niveau langue,

c'est-à-dire la *traduction linguistique* ou la traduction appelée également le *transcodage* qui cherche à établir des correspondances d'une langue à l'autre. « Elle ne prend en principe en ligne de compte que les significations préassignées à la langue de départ et les règles grammaticales de la langue d'arrivée ... Elle ne s'intéresse qu'aux mots, motivations, phrases, compte non tenu de compléments cognitifs » (Lederer, 2006 : 181-3). Dans les mots de Florence Herbulot, traductrice, chercheuse et journaliste, « même si chaque langue est en fait un code, il ne suffit pas de mettre deux codes en parallèle grâce à l'informatique pour obtenir un résultat valable. Bien sûr, certains progrès ont été accomplis dans l'utilisation des capacités extraordinaires de l'ordinateur, mais les espoirs immenses que l'on plaçait en lui voici quelques décennies ont abouti à un certain nombre d'impasses » (Herbulot, 2004 : 309). En pratique, nous sommes confrontée quotidiennement par des « clients » du DoD qui cherchent à faciliter notre travail en nous envoyant un texte quasi-traduit par *Google Translate* dont un exemple récent (parmi tant d'autres) est celui d'une présentation PowerPoint dans laquelle on a traduit plusieurs fois « l'importance de tisser et de renforcer des *cravates* avec nos partenaires africains ». Bien évidemment, le DoD n'œuvre pas à la confection des cravates sinon il a pour mission de développer des *liens*. Voici la polysémie du mot « tie » (anglais) présente des problèmes pour la machine à traduire car elle ne peut pas déterminer le contexte de la communication. S'il s'agissait de la *Paris Fashion Week*, la traduction résultante (tie = « cravate ») aurait été correcte. Mais dans notre cas, l'intervenant voulait exprimer autre signification du mot « ties », c'est-à-dire, la valeur de la création de *liens* ou de *relations*.<sup>6</sup>

Autre principe de la théorie est l'importance de la situation communication particulière dans laquelle l'interprète effectue son travail. Nous reprenons les propos de Marianne Lederer : « Il faudra que [le mot] soit utilisé en situation de communication pour trouver, pendant le bref instant où il sera porteur de message, sa signification pragmatique. Il en va de même de la phrase : tant qu'elle n'est pas énoncée en situation d'interlocution, elle peut être ambiguë [...] Il faut

---

<sup>6</sup> Ce briefing a été présenté lors d'un cours organisé par des officiers de renseignement africains. Malgré la mauvaise qualité de traduction, heureusement le DoD avait envoyé un interprète chevronné. C'est l'interprète lui-même qui a dû expliquer l'erreur de Google après avoir cerné (immédiatement) le vrai sens du message de l'interlocuteur.



qu'interviennent la prise de conscience d'une situation, un contexte cognitif et un savoir extralinguistique pour que la phrase, se faisant unité de sens, perde ses ambiguïtés et soit comprise à mi-mot » (Lederer, 1981 : 399-400). C'est sur la base de ce principe que nous contemplons les défis particuliers qui se présentent dans notre situation de communication, à savoir le terrain militaire de l'Afrique francophone. La difficulté la plus importante pour l'interprète réside dans la quête de la signification pragmatique des mots, des phrases ou bien des discours entiers lorsqu'on ne connaît pas suffisamment la situation de communication complexe et les aspects socioculturels pertinents, sujet qu'on abordera dans la prochaine partie de la thèse.

« Le fait que l'interprète réexprime immédiatement dans une autre langue le vouloir dire des locuteurs permet d'observer en temps réel le processus de compréhension [...] Nous avons constaté, d'abord sur notre propre pratique puis sur de nombreux enregistrements effectués en réunions internationales, que « l'opération traduisante comprend trois temps – compréhension du discours original, déverbalisation des unités de sens, expression de ces unités dans un nouveau discours » (Seleskovitch, 1976 : 118 cité in Lederer, 2014).

On prend ce processus de la théorie interprétative de la traduction comme point de départ de notre étude facilitant ainsi notre examen de l'opération traduisante réalisée par les interprètes opérant actuellement dans notre milieu authentique.

## **2.2. Un processus à trois phases**

Pour Danica Seleskovitch, cette « opération traduisante » implique un processus qui se déroule en trois phases, un processus applicable pour l'interprétation consécutive comme pour la simultanée :

1) *Compréhension* - l'audition d'un signifiant linguistique chargé de sens ; appréhension (domaine de la langue) et compréhension (domaine de la pensée et de la communication) du message par analyse et synthèse ;

2) *Déverbalisation* - L'oubli immédiat et volontaire du signifiant pour ne retenir que l'image mentale du signifié (concepts, idées, etc.) ;

3) *Expression* - La production d'un nouveau signifiant dans l'autre langue, qui doit répondre à un double impératif : exprimer tout le message original, et être adapté au destinataire (Seleskovitch, 1983 : 35).

### **2.2.1. La compréhension (1<sup>ère</sup> phase)**

Il faut qu'on distingue ici la *compréhension* dans le cadre de la langue par rapport à la *compréhension* d'un texte ou d'un discours présenté dans une situation particulière. Dans notre métier comme interprète militaire, ce sont les interlocuteurs du DoD qui mettent l'accent trop souvent sur l'importance de la compréhension au niveau de la langue. Dans ce sens, comprendre une langue, selon Lederer (2006), « c'est reconnaître dans un énoncé des règles et des mots : il ne peut s'en dégager qu'une virtualité de sens ». Ce qui nous intéresse, c'est la compréhension d'un discours, c'est-à-dire un processus qui dégage le sens de celui-ci grâce à l'association de significations linguistiques et de *compléments cognitifs*. Les compléments cognitifs auxquels se réfère Lederer sont les « éléments pertinents, notionnels et émotionnels, du bagage cognitif et du contexte cognitif qui s'associent aux significations linguistiques des discours et des textes pour constituer des sens » (Lederer, 2006 : 178-9).

Afin de mieux définir notre problématique par rapport à la qualité de l'interprétation assurée sur le terrain en Afrique, il faut qu'on comprenne les concepts de *bagage cognitif* et de *contexte cognitif*, deux éléments que nous

évoquons plus tard comme critères liées à notre étude empirique. Lederer explique le bagage cognitif comme le savoir notionnel et émotionnel que l'interprète acquiert à travers son vécu personnel, ce qu'il apprend par le langage (la lecture, l'enseignement, les conversations, etc.), sa propre réflexion et sa connaissance des langues pertinentes à la situation particulière. « En l'absence de recours au bagage cognitif, la traduction devient transcodage ». Pour *contexte cognitif*, on comprend une évolution du savoir pertinent, une augmentation du bagage cognitif procuré par le texte ou le discours lui-même. Le contexte cognitif est « l'ensemble dynamique des informations qu'apporte à l'auditeur le déroulement du discours ...Égal à zéro aux premiers mots du discours, le contexte cognitif gonfle de plus en plus au fil de l'énonciation » (Lederer, 1981 : 189). Il s'agit d'un savoir cumulatif qui se déverbalise mais reste présent dans la mémoire de l'interprète sous la forme non verbale et l'aide à comprendre le texte ou le discours en question (Lederer, 2006 : 178-9).

Dans cette phase essentielle de la compréhension du message, la théorie et ses adeptes ne nient pas l'importance de la connaissance des langues, mais cette connaissance ne constitue qu'une partie de l'ensemble des compléments cognitifs nécessaire pour tirer le sens du message : « L'appréhension du sens repose certes sur la connaissance d'un code dont la signification est commune aux deux interlocuteurs : la langue ; mais le message n'est compris que par le lien qui s'établit entre les engrammes non verbaux de la connaissance et ce que l'on perçoit de la langue » (Seleskovitch, 1975 : 169). Cependant, le savoir extralinguistique de l'interprète est indispensable à la compréhension du discours. Les études empiriques réalisées par Marianne Lederer et Danica Seleskovitch ont démontré que la compréhension « dépend autant, sinon plus, du contexte et du savoir préalable du récepteur que de ses connaissances linguistiques » (Lederer, 2014). L'interprète doit être doté dans un premier temps des connaissances linguistiques suffisantes et puis, par voie de ses expériences et de son *vécu*, il faut qu'il acquière des connaissances extralinguistiques pertinentes à la situation de communication particulière assurant ainsi la communication réussie grâce à sa compréhension complète du vrai sens du discours.

### 2.2.2. La déverbalisation (2<sup>ème</sup> phase)

La deuxième phase du processus de traduction constitue l'essentiel de la théorie car c'est pendant cette phase que l'interprète puise le vrai sens du message. Pour sens on comprend la définition donnée par Marianne Lederer : le produit de la synthèse des significations linguistiques et des compléments cognitifs pertinents d'un segment de discours. En effet, le sens est le produit ou le résultat du processus de la déverbalisation exercé par l'interprète, le moment où l'interprète prend conscience du sens grâce à la fusion des connaissances linguistiques et des compléments cognitifs (Lederer, 2006 : 182). « L'auditeur prend connaissance du discours à travers la présence fugace – trois à quatre seconds, jamais plus – des quelques mots qu'il a momentanément à l'oreille. C'est dans ce bref instant, dans l'empan de la mémoire immédiate, qu'interviennent des associations cognitives autres que celles qui s'attachent directement aux mots, et que le sens d'une phrase apparaît en un soudain déclic. Alors, les signes disparaissent de la conscience de l'auditeur et seul subsiste le souvenir de leur interprétation » (Seleskovitch in Lederer, 1981 : 6-7). En reprenant les propos de Seleskovitch, Holly Mikkelsen définit la déverbalisation comme une notion centrale du processus cognitif de l'interprétation, une étape pendant laquelle l'interprète oublierait les mots de l'orateur ayant pour objectif principal de retenir le sens transmis par celui-ci ou bien son *vouloir dire* (Mikkelsen, 2015 : 64). En effet, les énoncés oraux sont évanescents. Les auditeurs retiennent globalement le sens du récit oral mais ils oublient la quasi-totalité des mots prononcés lors d'un discours. Il en va de même pour l'interprète qui conserve un souvenir de l'idée ou du fait évoqué par l'orateur (Lederer, 2006 : 17).

Jean-René Ladmiral se réfère à la déverbalisation comme un « salto mortale » étant donné le fait que le sens tiré du texte ou discours se trouve « privé de son support normal que constituent les signifiants d'une langue naturelle ». En effet, on ne traduit pas des mots mais des idées, c'est-à-dire, le *sens* du texte ou du discours. Ladmiral emploie ce terme *salto mortale* pour souligner de façon « dramatique » la tension psychologique liée au processus mental de la reformulation (*rewording*), une opération qui oblige l'interprète ou le traducteur de « rompre toutes les amarres d'avec la forme de l'énoncé-source » (Ladmiral,

2005 : 480-2). C'est la réalisation de cette reformulation, c'est-à-dire *l'expression*, qui constitue pour Seleskovitch la troisième phase du processus de l'opération traduisante.

### 2.2.3. L'expression (3<sup>ème</sup> phase)

La troisième composante de l'opération traduisante est la *verbalisation* du sens et l'expression du message approprié. Pour Seleskovitch et Lederer, il s'agit d'un acte spontané, la reformulation de l'interprète comme création des formes non identiques à celles du discours original mais *équivalentes* car elles désignent les mêmes sens. Les deux professeurs constatent également que la reformulation implique parfois l'évocation de *correspondances* (Seleskovitch et Lederer, 2002 : 262). Selon Lederer, les *équivalences* se réfèrent aux susdites formes équivalentes des discours ou des segments de discours lorsqu'elles présentent une identité de sens, « quelles que soient les divergences de structures grammaticales ou de choix lexicaux.<sup>7</sup> Nous comprenons par *correspondance* la définition qui suit : « La correspondance est la relation qui s'établit entre les significations de langues différentes (exemples donné par Delisle : [E] *literature* = [F] *littérature, documentation, publications*, etc.) ... Dans la traduction des textes, les correspondances de nombres, d'appellations, de termes techniques sont données *a priori*. Les autres correspondances que peut détecter l'étude contrastive d'un original de et de sa traduction découlent des équivalences de sens, elles existent seulement *a posteriori* » (Lederer, 2006 : 180). Dans son œuvre *L'interprète dans les conférences internationales* (1968), Danica Seleskovitch évoque la cuisson d'une brioche à raisins afin de décrire la composition du discours de l'interprète en termes des équivalences et des correspondances exprimés :

« On peut, au départ, individualiser les éléments linguistiques d'un discours que l'on a mis par écrit, comme on peut le faire des ingrédients d'une brioche avant sa confection ; après cuisson, on retrouvera chacun des raisins dans le gâteau, mais farine, beurre, lait, œufs, sucre, levure, etc. se sont confondus pour donner une

---

<sup>7</sup> À titre d'illustration du terme *équivalence*, Florence Herbulot offre de nombreux exemples techniques et littéraires tirés de sa pratique professionnelle en tant que traductrice pour montrer à quel point l'opération traduisante implique un travail de recherche du sens, suivi d'une reformulation par « l'établissement d'équivalences » (Herbulot, 2004 : 309-10).

brioche. En interprétation, les éléments linguistiques de l'original fusionnent pour donner dans l'autre langue un discours équivalent qui laisse apparaître par endroits, comme des raisins dans la brioche, les correspondances des termes transcodés » (Seleskovitch et Lederer 2002 : 264).

Cet exemple, souvent répété dans des diverses études sur la TIT, reste très utile pour nous car il facilite l'explication de la théorie du sens à notre public-cible -- les responsables impliqués dans les programme de développement des interprètes -- ainsi qu'aux interprètes en formation eux-mêmes.

### **2.3. Comprendre et Dire**

En résumant les principes de la théorie interprétative, Florence Herbulot souligne que la traduction n'est pas un travail sur la langue, c'est un travail sur le message, sur le sens, un travail qui implique la compréhension, la déverbalisation et puis la reformulation ou la réexpression du sens. Pour Herbulot, le plus grand mérite de Danica Seleskovitch et de Marianne Lederer est d'avoir démontré à quel point ce processus est non seulement important, mais également naturel. « C'est un peu comme le phénomène de la marche : comment fait-on pour marcher ? On avance un pied, on fait porter le poids du corps sur la jambe terminée par ce pied, puis on soulève l'autre pied, on l'avance pour le placer devant le premier, on fait porter le poids du corps sur cette seconde jambe, et ainsi de suite. De même, l'opération traduisante, qu'elle soit orale ou écrite, comporte deux « mouvements » : COMPRENDRE et DIRE (Herbulot, 2004 : 309). En expliquant l'essentiel de la théorie par ces deux mouvements, Herbulot facilite notre explication de cette théorie dans des termes plus faciles à comprendre pour les non-initiés. Parmi ces deux volets, où se trouvent les processus de déverbalisation et de verbalisation ? Selon la TIT, le sens est cerné ou se déverbalise lors de la première phase qui est la compréhension. « Le processus de la traduction se décompose donc en trois étapes, dont les deux premières se chevauchent : la compréhension : construction par l'interprète ou le traducteur du sens à transmettre ; la déverbalisation : disparition de l'enveloppe linguistique dès le sens compris... le sens devient

averbal ; la reformulation : expression dans la langue d'arrivée par l'interprète ou le traducteur du sens déverbalisé [...] Interpréter pour traduire, c'est donc comprendre à travers les mots, puis exprimer un sens déverbalisé. (Lederer, 2014)

Jean-René Ladamiral apporte une précision importante relative au processus interprétatif impliqué dans la traduction écrite par rapport à celui appliqué dans la traduction orale, surtout dans l'interprétation consécutive. Selon lui, dans le cas de la traduction écrite, on pourrait appeler la déverbalisation une *interphase*. « Car, quand on traduit, c'est dans le même mouvement de la phase I (comprendre) qu'on va du moment de la lecture au moment de la déverbalisation, pour autant qu'on puisse faire fond sur la disponibilité constante du texte-source [...] et c'est encore dans le même mouvement de la phase II (dire) qu'on va du moment de la déverbalisation au moment de la réécriture du texte-cible ». Cependant, dans l'interprétation consécutive, le message-source se présente en séquences de cinq à dix minutes ainsi obligeant la prise de notes par l'interprète car ces séquences ne sont pas susceptibles d'être engrammées en mémoire immédiate et « traduites instantanément, comme ce peut être le cas en interprétation simultanée ». Le défi du stockage des informations nécessite la réalisation d'un procédé à part, la *déverbalisation*, qui est une phase intermédiaire concrétisée par la prise de notes en consécutive. Ce qui est l'« interphase » (la déverbalisation) des deux phases de la traduction écrite donne lieu à une phase intermédiaire à part entière ainsi évoquant un processus de traduction « triangulaire » de trois phases distinctes pour l'interprétation (Ladamiral, 2005 : 476-7).

## **2.4. Conclusion du chapitre – l'essentiel du sens**

Si on explique l'opération traduisante en termes d'un processus à trois phases ou bien plus simplement comme un procédé de deux volets, voire de deux *mouvements* (comprendre et dire), l'élément essentiel à retenir est que la traduction, qu'elle soit orale ou écrite, n'est pas un travail sur les mots, c'est un travail sur le message. « (Danica Seleskovitch et Marianne Lederer affirment) à l'aide de nombreux exemples authentiques, que le passage d'un texte à une pensée

non verbale et de celle-ci à un autre texte est indépendant des langues ... pour (elles), le processus de base est le même, quelles que soient les paires de langues et quels que soient les genres de textes. C'est là une position qui a choqué et qui probablement choque encore ceux pour qui la traduction reste une opération de contact de langues » (Lederer, 2014).

Les autorités ainsi que les responsables qui organisent les services d'interprétation pour les activités du DoD se trouvent parmi ce groupe qui considère la traduction comme une opération de « contact de langues », raison pour laquelle nous avons choisi la théorie interprétative comme fondement de notre proposition pour améliorer les services d'interprétation du DoD. Afin de convaincre l'organisation de la valeur pratique de communiquer le sens au lieu des simples correspondances linguistiques, il faut nous évoquons également l'importance de l'autre principe essentiel de la TIT qui est « le rôle déterminant de la situation de communication et l'importance des d'aptitudes liées à la compréhension du sens d'autrui » (Donovan, 2012).

Afin de mieux définir le rôle de l'interprète et de proposer ensuite des solutions aux problèmes en matière d'interprétation qu'on constate actuellement sur le terrain, nous devons d'abord examiner la situation de communication en question. En effet, il est absolument indispensable que l'interprète dispose, dès son arrivée sur le terrain, des capacités de compréhension du sens d'autrui ainsi que des connaissances approfondies sur le milieu particulier. C'est pour cette exigence particulière que nous mettons l'accent sur l'approche cognitive de la TIT. Nous partageons l'opinion de Sophie Pointurier-Pournin selon laquelle les principes de la théorie interprétative sont compatibles avec ceux de la théorie du *skopos* (Vermeer et Reiss, 1984/1991) car les deux théories mettent l'accent sur le processus cognitif du traducteur ou de l'interprète ainsi que sur la situation de communication. Cette dernière, groupée parmi les approches *communicatives* et *socioculturelles* (Hurtado Albir, 2001 : 125) porte particulièrement sur la situation de communication unique. Étant donnée la complexité sociolinguistique de la situation en question, qui sera à nouveau abordée en détail dans un chapitre ultérieur, nous nous concentrons d'abord sur cette deuxième théorie, la *Skopostheorie*, afin de souligner l'importance de la capacité de l'interprète de



comprendre et de connaître la situation de communication pour qu'il puisse cerner le vrai sens, ou bien le « vouloir dire », des interlocuteurs impliqués dans la communication.

### CHAPITRE III. *Skopostheorie* – Une approche fonctionnaliste

Christiane Nord définit l'approche fonctionnaliste dans le cadre de la formation des traducteurs comme un procédé méthodologique dans lequel les décisions du traducteur sont régies par la fonction prévue du texte cible entier ou des parties de celui-ci. La *Skopostheorie* développée par Hans J. Vermeer en 1978 est la théorie la plus importante sur laquelle s'appuie l'approche fonctionnaliste (Nord, 2014 : 138). D'après Nord, les approches fonctionnalistes ont été développées dans le cadre de la formation, conçues dans l'environnement didactique et axées sur la formation, raison pour laquelle de telles approches sont souvent critiquées par des adeptes de l'approche descriptive qui insistent que les études traductologiques ne doivent être basées que sur les recherches empiriques (Nord, 2014 : 41).

Amparo Hurtado Albir reprend les propos de Nord (1997/2014) pour dire « aunque el funcionalismo utiliza métodos descriptivos (como el análisis de textos paralelos), tiene también un carácter normativo y evaluativo puesto que incluye la evaluación de las traducciones en relación con su funcionalidad en una situación dada en el seno de una cultura » (Hurtado Albir, 2001 : 526). Étant donné la culture unique de notre domaine de recherche et la multitude des situations dans lesquelles nous travaillons sur le continent africain, le caractère normatif et évaluatif de l'approche fonctionnaliste nous semble non seulement pertinent mais aussi indispensable à la réussite de la communication. Nous constatons que les théories fonctionnalistes dont celle du *skopos* et celle de l'ESIT (théorie interprétative de la traduction) (TIT) présentent des points communs essentiels : les théories accordant une importance particulière à la fonction communicative de la traduction, la situation dans laquelle la traduction (ou l'interprétation) se réalise et le processus de prise des décisions du traducteur. En outre, nous nous rendons compte de la valeur d'une telle approche fonctionnaliste pour faciliter la création et le développement d'un programme de formation conçu pour les interprètes militaires.

D'après Hans Vermeer, l'approche fonctionnaliste de traduction (notamment la théorie actionnelle de la traduction et sa propre théorie du *skopos*), implique pour l'interprétation et la traduction en général un processus

communicatif qui sert à lier divers systèmes culturels. L'interprète prend des décisions afin de rendre le discours source « fonctionnel », voire compréhensible, pertinent, cohérent, etc. pour la culture de l'auditoire cible réalisant ainsi l'objectif (« *skopos* ») de la mission de l'évènement communicatif » (Vermeer, 2004 : 223).

Des traductologues comme Hans Vermeer et Katarina Reiss (1984), Justa Holz-Mänttari (1984) et Christiane Nord (1992 ; 1994) qui ont défendu l'approche fonctionnaliste soulignent l'importance de la fonction du texte et de la situation de communication ainsi que la culture à laquelle est destiné le texte cible. Dans les approches fonctionnalistes, le rôle du texte source est radicalement différent par rapport aux théories précédentes qui portaient sur les équivalences ou les éléments linguistiques. Cette différence est mise en évidence par l'idée du détronement (*Entthronung*) du texte source évoquée par Vermeer comme élément essentiel de sa théorie du *skopos*. Ainsi, le texte source ne constitue plus le critère principal des décisions du traducteur sinon une source d'information parmi d'autres utilisée par le traducteur (Reiss et Vermeer, 1984 : 72ff cités par Nord, 2014 : 25).

Nord souligne l'importance de la considération des cultures représentées dans la situation de communication particulière en évoquant la « spécificité culturelle » comme facteur déterminant dans le cadre des approches fonctionnalistes : « Culture-specificity may be observed precisely in the 'rich points' of contact between two cultures or groups, since cultures cannot be conceived as monolithic or concentric systems today (and probably never could). Functionalism does not imply any *a priori* dominance of target-culture forms of behaviour in the way translators cope with cultural conflicts [...] Indeed, the anti-universalism of functionalist approaches is meant precisely to avoid one-sided purposes or cultural imperialism » (Nord, 2014 : 122). En effet, l'approche fonctionnaliste n'implique pas une prédominance des comportements d'une ou de l'autre culture-cibles dans le processus décisionnel du traducteur. Il s'agit d'une approche axée sur « l'anti-impérialisme » conçue précisément pour éviter la réalisation des objectifs de façon unilatérale et la manifestation de l'impérialisme culturel.

Une autre caractéristique commune des approches fonctionnalistes est le concept de la « commande » de traduction ou la mission de l'interprète.

« Para los funcionalistas, toda traducción e interpretación está originada por un *encargo* por parte del cliente de la comunicación (Holz-Mänttari, 1984 cité par Iglesias Fernández). Este encargo deberá lograr una finalidad (*Skopos*) (cf. Reiss y Vermeer, 1984, 1996) en la lengua de la cultura meta además de cumplir otra serie de reglas generales jerárquicamente organizadas » (Nord, 1991 cité par Iglesias Fernández, 2007 : 115).<sup>8</sup>

Le terme susmentionné, *skopos* (un mot grec qui signifie « objectif », « but » ou « finalité »), désigne une des principales théories fonctionnalistes de la traduction. La *Skopostheorie*, formulée en Allemagne par Hans Vermeer dans les années 1970 et développée ensuite principalement par Katrina Reiss et Christiane Nord. La deuxième partie de notre cadre théorique repose sur cette théorie particulière.

### 3.1. Les principes de la théorie du *skopos*

La théorie du *skopos* se concentre principalement sur l'objectif de la traduction, ce qui détermine les méthodes et stratégies de traduction qui devront être utilisées pour produire un bon résultat, à savoir le texte cible, ce que Vermeer appelle le « *translatum* ». La théorie du *skopos* dit qu'il faut savoir pourquoi et pour quel objectif le texte source doit être traduit avant de commencer à traduire.

Nord reprend les propos de Vermeer pour expliquer le concept du *skopos* appliqué à la traduction :

« Each text is produced for a given purpose and should serve this purpose. The *Skopos* rule thus reads as follows: translate/interpret/speak/write in a way that enables your text/translation to function in the situation in which it is used and with the people who want to use it and precisely in the way they want it to function »<sup>9 10</sup> -Hans Vermeer, 1989

---

<sup>8</sup> Notre traduction : *Pour les fonctionnalistes, toute traduction et tout discours interprété sont faits comme réponse à une commande d'un client. Pour satisfaire la tâche impliquée dans la commande, on doit s'assurer de la réalisation d'un objectif, une finalité (skopos) dans la langue et la culture sources tout en respectant une série de règles générales organisées de manière hiérarchique.*

<sup>9</sup> Citation de H. VERMEER (1989 : 20), traduction par Christiane Nord in Nord, 2014 : 28-9.

Si la théorie porte sur une finalité ou un but particulier du *translatum*, les méthodes et les stratégies de traduction doivent être déterminées en fonction de ce but ou de cette finalité, c'est-à-dire en fonction du *skopos*. En effet, la traduction se fait en fonction du *skopos* du texte, d'où la classification de cette théorie comme une théorie *fonctionnelle*. « Mais il ne s'agit pas ici de la fonction assignée par l'auteur original du texte source ; bien au contraire, il s'agit d'une fonction prospective rattachée au texte cible et tributaire du commanditaire de la traduction. En d'autres termes, c'est le client qui fixe un but au traducteur en fonction de ses besoins et de sa stratégie de communication » (Guidère, 2016 : 74). Pour Vermeer et les *skopistes*, le but ou *skopos* du *translatum* peut être différent de celui du texte de départ. Vermeer précise que « le texte de départ et le texte d'arrivée peuvent différer considérablement l'un de l'autre, non seulement dans la formulation et la distribution du contenu, mais aussi dans leurs buts respectifs, lesquels déterminent la façon dont le contenu est arrangé » (González, 2003 : 39).

Afin de mieux expliquer les principes de la théorie du *skopos*, il nous semble pertinent d'évoquer d'abord des termes clés relatifs à la théorie suivi d'un aperçu sur *la théorie actionnelle de la traduction* et *la typologie textuelle*, deux concepts principaux sur lesquels repose la *Skopostheorie* de Hans Vermeer.

### 3.1.1. Termes clés de la théorie du *skopos*

Nous savons que le terme *skopos* signifie l'objectif, le but ou la finalité. Outre le terme *skopos*, Vermeer emploie d'autres termes pertinents à sa théorie :

- Objectif (*Ziel*) se définit comme le résultat final souhaité par acteur qui réalise une action (Vermeer, 1989 : 93).
- But (*Zweck*) se définit comme une étape provisoire ou intermédiaire du processus suivi afin de réaliser ladite action. Ainsi les termes

---

<sup>10</sup> Notre traduction de l'anglais vers le français : *Chaque texte est produit pour répondre à une finalité spécifique et il doit servir cette finalité. La règle du skopos s'établit comme suit : il faut traduire/interpréter/parler de manière à ce que le texte traduit puisse fonctionner dans la situation dans laquelle il sera utilisé, pour ceux qui veulent l'utiliser et précisément comme ils souhaitent qu'il fonctionne.*

« objectif » et « but » (comme étape intermédiaire) se réfèrent aux concepts relatifs (Vermeer, 1989 : 94).

- Fonction (*Funktion*) se réfère à ce que le texte veut dire ou l'intention de sa signification escomptée du point de vue du destinataire (Vermeer, 1989 : 95).
- Intention (*Intention* ou *Absicht*) se réfère à « un plan d'action axé sur l'objectif » (Vermeer [1978] 1983 : 41)<sup>11</sup> élaboré par l'émetteur et le destinataire qui vise une manière appropriée de produire ou de comprendre le texte (Vermeer 1986 : 414). Le terme « intention » signifie également la « fonction de l'action » (Reiss et Vermeer 1984 : 98)<sup>12</sup>.

Afin d'éviter la confusion conceptuelle, Christiane Nord propose une distinction fondamentale entre « intention » et « fonction » :

« 'Intention' is defined from the viewpoint of the sender, who wants to achieve a certain purpose with the text. Yet the best of intentions do not guarantee a perfect result, particularly in cases where the situations of the sender and the receiver differ considerably. In accordance with the model of text-bound interaction, the receivers use the text with a certain function, depending on their own expectations, needs, previous knowledge and situational conditions. In an ideal situation the sender's intention will find its aim, in which case intention and function would be analogous or even identical. This distinction is particularly useful in translation, where the sender and receiver by definition belong to different cultural and situational settings » (Nord, 2014 : 28-29)<sup>13</sup>

---

<sup>11</sup> VERMEER, H. (1979) Vom 'richtigen' Übersetzen. Mitteilungsblatt für Dolmetscher und Übersetzer 25.4, 2-8. Reprinted in Vermeer (ed) 1983, 62-88. [How to translate 'correctly']. Analysis and discussion of the concepts 'invariance of function' and 'invariance of effect', cité par Nord, 2014 : 28

<sup>12</sup> REISS, K et VERMEER, H. (1984) *Grundlegung einer allgemeinen Translationstheorie*. Tübingen. Niemeyer.

<sup>13</sup> Traduction par Beverly Adab : « L'intention se définit à partir de la perspective de l'émetteur qui cherche à atteindre au moyen de son texte, une finalité spécifique. Les meilleures intentions ne garantissent cependant pas l'objectif recherché, surtout dans les cas où les situations respectives de l'émetteur et du récepteur varient considérablement. En conformité avec le modèle de l'interaction textuelle, le récepteur se servira du texte pour une certaine fonction, selon ses attentes, ses besoins, ses connaissances antérieures ainsi que les conditions situationnelles. L'idéal serait que l'intention de l'émetteur soit reconnue, ce qui aurait pour résultat que l'intention serait semblable, voire identique, à la fonction. Cette distinction s'avère particulièrement utile dans le cas de la traduction

### 3.1.2. La théorie de l'action

La théorie actionnelle de la traduction, développée en Allemagne par Justa Holz-Mänttari (1984)<sup>14</sup> est envisagée comme un processus de communication interculturelle visant à produire des textes appropriés à des situations spécifiques et à des contextes professionnels. Pour développer cette théorie, Holz-Mänttari s'est appuyée sur la théorie de l'action et la théorie de la communication ce qui lui a permis de mettre en évidence les difficultés culturelles que le traducteur doit surmonter lorsqu'il intervient dans certains contextes professionnels. « L'objectif premier de la théorie actionnelle est de promouvoir une traduction fonctionnelle permettant de réduire les obstacles culturels qui empêchent la communication de se faire de façon efficace [...] Pour elle, le texte source est un simple outil pour la mise en œuvre des fonctions de la communication interculturelle » (Guidère, 2016 : 73).

Hans Vermeer (2004) cite Holz-Mänttari (1984) en évoquant la relation étroite entre la théorie du *skopos* et celle de l'action. Pour lui, toute forme d'action traductionnelle, y compris la traduction elle-même, peut être conçue comme une « action », comme son nom l'indique. Toute action doit avoir un objectif, voire une finalité. Le mot *skopos* se réfère donc à l'objectif ou la finalité d'une traduction. En outre, une action conduit à un résultat, une nouvelle situation ou événement ou bien à la création d'un « nouvel » objet. L'objectif de toute action traductionnelle ainsi que le mode choisi pour la tâche doivent être négociés avec le client qui commande l'action. Les instructions précises relatives à l'objectif et le mode sont essentielles pour le traducteur. Autrement dit, il faut que le *skopos* et la méthode de réalisation soient définis de façon adéquate afin que le traducteur du texte puisse s'acquitter avec succès de sa tâche (Vermeer, 2004 : 227-8).

Quant au traducteur, sa principale préoccupation doit être le message transmis au client et exclusivement ce message. Avant de décider de l'équivalence à employer, le traducteur doit considérer le message final en tenant compte de la

---

puisque, dans le cadre de cette activité, l'émetteur et le récepteur appartiennent forcément à des environnements culturels et situationnels différents » (NORD, C. (2008) *La traduction : une activité ciblée. Introduction aux approches fonctionnalistes*. Traduit de l'anglais par Beverly Adab. Artois Presses Université, Arras).

<sup>14</sup> Holz-Mänttari J. (1984) *Translaorisches Handeln: Theorie und Methode*, Suomalainen Tiedekatemia, Helsinki, cité par Guidère, 2016 : 73).

culture cible. Il doit également évaluer à quel point le message serait acceptable dans cette culture.

« Ainsi conçue, la théorie actionnelle de la traduction est, en réalité, un simple cadre de production des textes professionnels en mode multilingue. L'action du traducteur est définie en référence à sa fonction et à son but. Le texte source est envisagé comme un contenant de composants communicationnels, et le produit final est évalué en référence au critère de la fonctionnalité [...] Bref, la fonction détermine l'ensemble du travail du traducteur. Celui-ci doit l'envisager d'une part, par rapport aux besoins humains dans la situation de communication visée et d'autre part, par rapport aux rôles sociaux dans la culture d'arrivée » (Guidère, 2016 : 73-4).

### **3.1.3. La typologie des textes – une approche fonctionnaliste**

Un autre élément essentiel de la théorie du *skopos* est le concept de classification par différences de type textuel. Hurtado Albir, Kade (1968), Koller (1979) et Delisle (1980) distinguent entre la traduction des textes pragmatiques et la traduction des textes littéraires, tandis que Wilss (1979) suggère une distinction entre les textes dénotatifs et connotatifs (Hurtado Albir, 1996 : 368). Mais c'est la proposition « tripartite » de Reiss (1971, 1976) qui a été pleinement intégrée dans la *Skopostheorie* de Vermeer. « Reiss se base sur les fonctions de la langue de Bühler et elle propose une typologie tripartite et monofonctionnelle : textes au contenu prédominant (scientifiques, techniques), textes à fonction expressive prédominante (littéraires), textes à fonction conative prédominante (publicitaires) ; elle ajoute les textes « subsidiaires », qui ont un support non verbal (la traduction cinématographique, de l'opéra) » (Hurtado Albir, 1996 : 368). Pour Reiss, une telle typologie des textes facilite la tâche du traducteur qui implique l'établissement d'une hiérarchie appropriée des équivalences exigées pour réaliser le but, voire le *skopos* d'une traduction particulière (Reiss et Vermeer, 1984 : 156 cité par Nord, 2014 : 37). Reiss propose la définition de trois types de textes : informatifs, expressifs et opérationnels. Chaque type correspond aux fonctions particulières du texte dans le schéma de la communication : « référentielle et expressive pour les deux premières tandis que la troisième relève pour partie de la



fonction conative et pour partie de la conception du signe comme stimulus [...] S'il s'agit de traduire et non pas simplement de communiquer, force est de constater que l'un et l'autre sont liés à la pratique d'un discours, qu'il soit littéraire, juridique, médical ou autre, prenant place dans une culture donnée et qu'ils sont historiquement situés » (Canon-Roger, 2009 : 27).

En formulant sa *Skopostheorie*, Vermeer a intégré cette approche fonctionnelle axée sur la typologie des textes. « Si le traducteur parvient à rattacher le texte source à un type textuel ou à un genre discursif, cela l'aidera à mieux résoudre les problèmes qui se poseront à lui dans le processus de traduction » (Guidère, 2016 : 74). Cette théorie de Reiss suggère que chaque type de texte s'associe à un mode ou à un procédé particulier de traduction ainsi facilitant l'action réalisée par le traducteur (González, 2003 : 40). Une même approche pourrait être appliquée dans le cadre de l'interprétation car chaque type de discours, de discussion, ou d'interaction influe sur le processus décisionnel de l'interprète. Franz Pöchhacker (2016) se réfère à la conférence ou l'évènement interprété comme un « hypertexte » en évoquant une manière de caractériser un évènement en fonction de ses objectifs communicatifs, sa structure ou son organisation interne et l'auditoire cible impliqué dans l'évènement en question (Pöchhacker, 2016 : 132). Par exemple, Pöchhacker a réalisé une étude empirique en 1994 en collaboration avec des interprètes de conférence chevronnés afin de tester sept types d'hypertexte basés sur la typologie de conférences proposée par Daniel Gile en 1989. Les types se distinguent par cinq critères : le degré de complexité structurelle, l'homogénéité culturelle du groupe, l'intensité d'information, les supports visuels et le flux d'information. Un exemple d'un tel « hypertexte » est « la conférence technique » (Pöchhacker, 1995 : 36). Dans le prochain chapitre, nous examinons brièvement cette idée d'une telle typologie appliquée dans le domaine de l'interprétation. En évoquant des définitions pertinentes au métier d'interprète de conférence, nous considérons l'applicabilité des concepts de l'hypertexte de l'évènement interprété (Pöchhacker) et de l'intertextualité de celui-ci avec une explication sur une forme de typologie particulières de genres d'interaction (« a typology of interpreter-mediated events ») développée par Bistra Alexieva (1997).

### 3.1.4. La pierre angulaire de la *Skopostheorie*

La théorie du *skopos*, qui situe la traduction dans le contexte de la sociolinguistique pragmatique, a été critiquée par ceux qui postulent que toutes les actions n'ont pas un objectif. Vermeer précise qu'une action n'ayant pas de but ne peut être considérée comme une action. (González, 2003 : 40). Pour Vermeer (2004), le but de la théorie du *skopos* est de comprendre l'intention ou la fonction de la traduction et de tenir compte de l'action traductionnelle. Sa théorie fait campagne contre le postulat que la traduction constitue une activité sans objectif, sans but.

« To know what the point of a translation is, to be conscious of the action - that is the goal of the *skopos* theory. The theory campaigns against the belief that there is no aim (in any sense whatever), that translation is a purposeless activity » (Vermeer, 2004 : 237).

Le but, l'objectif, voire le *skopos* de la traduction est donc la pierre angulaire de cette théorie. Le *skopos* détermine les méthodes de traduction et les stratégies utilisées par le traducteur pour arriver à un résultat fonctionnellement adéquat. Vermeer précise que le processus qui mène au *translatum* implique un processus de négociation entre le traducteur et le « commanditaire » (celui qui commande la traduction) afin d'expliquer au traducteur le but de la traduction et les conditions dans lesquelles la traduction doit être réalisée. « Remarquons ici le nouveau statut donné au texte de départ. Il est certes le point de départ dans la production du *translatum*, mais son obtention dépend foncièrement de la fonction ou du *skopos* qu'il aura dans la culture réceptrice. Remarquons également que le principe de la théorie du *skopos* peut être appliqué de trois façons et peut donc avoir trois dimensions. Il peut s'appliquer : a) au processus de traduction, et par conséquent au but de ce processus ; b) au résultat de la traduction et, par conséquent, à la fonction du *translatum* ; et c) au mode de traduction, et par conséquent à l'intention de ce mode » (González, 2003 : 39-40).

### 3.1.5. L'auditoire comme facteur déterminant du *skopos*

Dans le cadre de la théorie du *skopos*, le récepteur ou l'auditoire est un facteur primordial pour la détermination de l'objectif (*skopos*) de la traduction. Par récepteur ou auditoire, nous comprenons le public-cible de la communication avec ses connaissances extralinguistiques, c'est-à-dire, les connaissances générales du monde ainsi que les connaissances culturelles uniques. Pour reprendre les propos de Nord, toute traduction est orientée vers un auditoire cible car le processus de traduction implique « la production d'un texte dans un cadre ciblé selon un objectif ciblé pour un public cible dans des circonstances ciblées » (Nord, 2014 : 12).

Cela constitue une des raisons principales pour laquelle nous nous concentrons sur la théorie du *skopos* comme point de départ de notre proposition de la création d'un cadre d'interprètes spécialisés ainsi que leur programme de formation adapté à l'« auditoire » particulier qui est composé de diverses parties prenantes ayant rapport avec les activités militaires en Afrique francophone. En tant qu'interprète au service de cet auditoire particulier, l'auteure de cette thèse se rend compte au fil des années de l'importance d'une approche qui met l'accent sur le récepteur afin d'assurer une traduction réussie. Il s'agit d'une grande différence culturelle entre les partenaires américains et africains. En général, les premiers partent du postulat que la réalisation efficace de la tâche en question prime sur d'autres éléments d'interaction avec leurs partenaires. Pour les Américains, *time is money* (« le temps, c'est de l'argent »<sup>15</sup>). Nos partenaires africains, cependant, insistent sur l'importance d'établir d'abord de forts liens entre les individus impliqués dans l'interaction avant qu'ils puissent travailler ensemble de manière efficace et fructueuse. En effet, pour nous la réalisation du *skopos* de nos missions en Afrique dépend de nos connaissances du public-cible ainsi que celles du « commanditaire » ou du client qui est le Département de la Défense et ses composantes. Dans le cinquième chapitre de la thèse, nous parlerons de nos observations sur l'interaction culturelle dans des diverses situations de communication dans lesquelles nous travaillons quotidiennement. Étant donné

---

<sup>15</sup> Traduction du proverbe: *The Collins Robert Unabridged and Comprehensive French Dictionaries* (2008) Dictionnaires le Robert / HarperCollins Publishers, Bureau Van Dijk, Bruxelles.

l'accent mis par cette approche sur l'auditoire, il nous semble pertinent d'évoquer un autre principe essentiel de la *Skopostheorie*, la *spécificité culturelle*, dans cette section ultérieure qui analyse lesdites situations de communication.

### 3.1.6. Équivalence v. adéquation

Le *skopos* des deux textes en question, c'est-à-dire entre les deux langues, peut être identique ou différent. Si le *skopos* du texte source reste identique à celui du *translatum*, Vermeer et Reiss parlent de « permanence fonctionnelle », autrement dit, il s'agit de la *cohérence intertextuelle*.<sup>16</sup> Si le *skopos* varie, ils parlent de « variance fonctionnelle ». Dans ce dernier cas, le principe de la traduction est l'adéquation au *skopos* (Guidère, 2016 : 75).

Dans le chapitre précédent, nous avons évoqué le concept des « équivalences » par rapport au processus cognitif qui se déroule chez le traducteur lors de la verbalisation ou la réexpression du sens. Seleskovitch et Lederer définissent les équivalences comme des formes non identiques à celles du discours original mais équivalentes « car elles désignent les mêmes sens » (Seleskovitch et Lederer, 2002 : 262). Dans le cadre de la théorie du *skopos*, l'équivalence peut constituer un possible objectif du processus de traduction. Pour Nord (2014), le terme équivalence se réfère à une relation de valeur communicative ou de fonction égale entre un texte source et un texte cible ou bien entre des mots, des phrases, des énoncés, des structures syntactiques, etc. d'une langue source et d'une langue cible (d'après la linguistique comparative) (Nord, 2014 : 138). Gladys González offre une précision sur l'équivalence *fonctionnelle* : Il s'agit d'un processus par lequel le traducteur recherche, dans la langue d'arrivée, les éléments linguistiques, contextuels et culturels lui permettant de rendre un texte « fonctionnel » dans la culture source. En effet, le but du traducteur est de créer un texte qui « permet d'accomplir les mêmes actes que le texte de départ » (González, 2003 : 62).

---

<sup>16</sup> Nous examinons ce terme (*cohérence intertextuelle*) en tant que « règle » dans la prochaine section.

L'*équivalence* implique un concept dynamique qui définit le rapport entre un texte source et un texte cible. Deux principes régissent le fonctionnement de l'équivalence : 1) le traductor ha de diferenciar y escoger qué elementos del texto de partida son funcionalmente relevantes para ese texto concreto (*principio de selección*) ; 2) el traductor ha de decidir el orden prioritario de esos rasgos distintivos (*principio de jerarquía*) » (Hurtado Albir, 2001 : 533). L'équivalence exprime le rapport entre un texte traduit et un texte original qui peuvent remplir de façon semblable la même fonction communicative dans leurs cultures respectives. L'équivalence est un concept qui fait référence au produit (résultat) de l'action traductive.

Dans le cadre du *Skopostheorie*, l'*adéquation* se réfère aux qualités du texte cible par rapport à la consigne, voire les instructions préalables offertes par le client. La traduction doit être « adéquate » selon les exigences exprimées dans le *briefing de traduction*<sup>17</sup>. Il s'agit d'un concept dynamique lié au processus de l'action traductionnelle qui implique un processus de sélection ciblé des signes jugés appropriés pour réaliser l'objectif communicatif défini par la tâche ou la mission particulière (Nord, 2014 : 35).

Amparo Hurtado Albir reprend les propos de Vermeer et Reiss pour préciser la définition du terme adéquation :

« Adecuación en la traducción de un texto (o elemento textual) de partida se refiere a la relación que existe entre el texto final y le de partida teniendo en cuenta de forma consecuente el objetivo (escopo) que se persigue con el proceso de traducción » (Reiss et Vermeer, 1984 : 124 cités par Hurtado Albir, 2001 : 531)

Elle précise que l'adéquation dans le cadre de la traduction d'un texte source (ou un élément textuel de celui-ci) se réfère au rapport qui existe entre le texte-cible y le texte-source tenant compte d'une manière cohérente de l'objectif (du *skopos*) poursuivi par le processus de traduction. Dans le cadre de l'interprétation, Iglesias

---

<sup>17</sup>Le terme utilisé par Nord en anglais est « *translation brief* ». D'autres chercheurs évoquent des traductions diverses du terme (« les instructions » ou bien « la consigne »). Afin de mieux expliquer des éléments théoriques à notre auditoire-cible, nous avons choisi cette traduction évoquant un « briefing » car ce terme est souvent utilisé dans notre milieu militaire par tous les intervenants, qu'ils soient anglophones ou francophones.

Fernández se fait l'écho des mots de Pöchhacker en soulignant des principes de cohérence interne de l'interprétation ainsi que sa cohérence (fidélité) par rapport au texte original mais la qualité du texte produit en interprétation dépend largement du niveau d'adéquation à sa finalité (son *skopos*) dans un contexte socioculturel particulier : « La interpretación deberá ser ante todo coherente en sí misma y lo más posible con el original, de este modo, el criterio según el que se ha de juzgar la traslación profesional no sea el grado de equivalencia con el original, sino su nivel de adecuación a su finalidad (escopo) dentro de su contexto sociocultural » (Pöchhacker, 2003 : 108 cité par Iglesias Fernández, 2007 : 115) .

En bref, le *skopos* est le critère d'évaluation, et sans *skopos*, il n'est point de traduction valable. Cette position extrême a été critiquée parce qu'elle rompt le lien originel existant entre le texte source et le texte cible au profit exclusif de la relation *translatum-skopos*. Snell-Hornby (1990 : 84) estime que les textes littéraires –contrairement aux textes pragmatiques – ne peuvent être traduits seulement en fonction du *skopos* : pour elle, la situation et la fonction de la littérature dépassent largement le cadre pragmatique délimité par Vermeer et Reiss. De plus, Newmark (1991 : 106) critique la simplification excessive du processus de traduction et la mise en relief du *skopos* au détriment du sens en général (Guidère, 2016 : 75)

### 3.2. Les règles de la théorie du *skopos*

Amparo Hurtado Albir nous rappelle des cinq conditions fondamentales de la *Skopostheorie* (Reiss et Vermeer, 1984/1996) qui s'appliquent dans l'ordre hiérarchique comme suit<sup>18</sup> :

- 1) Un *translatum* (texto final) está condicionado por su *escopo* {Un *translatum* (texte cible) est déterminé par son *skopos*}.
- 2) Un *translatum* es una oferta informativa en una cultura y lengua finales à partir de una oferta informativa en una cultura y lengua de origen {Un *translatum* est

---

<sup>18</sup> Reiss et Vermeer, 1984/1996 : 101 cité par A. Hurtado Albir

une offre d'information dans une langue et une culture sources à partir d'une offre d'information dans une langue et une culture cibles}.

3) Un *translatum* reproduce un oferta informativa de un modo no reversible unívocamente {Un *translatum* reproduit une offre d'information de façon irréversible et univoque}.

4) Un *translatum* debe ser coherente en sí mismo {Un *translatum* doit être en interne Le texte cible peut avoir une fonction différente dans la culture cible que dans la culture source}.

5) Un *translatum* debe ser coherente con el texto de partida {Un *translatum* doit être cohérent avec le texte source}.

D'après Vermeer et Reiss, ces cinq conditions doivent être remplies à l'ordre hiérarchique pour obtenir une bonne traduction du texte source. Selon cet ordre, la plus haute priorité est d'appliquer la règle du *skopos* afin d'assurer une traduction réussie.

### **3.2.1. Le *skopos* – « La fin justifie les moyens »**

« The top-ranking rule for any translation is thus the '*Skopos* rule', which says that a translational action is determined by its *Skopos* ; that is, 'the end justifies the means' (la fin justifie les moyens) » (Reiss et Vermeer 1984 : 101 cités par Nord, 2014 : 29).

Ici, Nord souligne l'importance de la hiérarchie susmentionnée selon la théorie de *skopos*. En effet, toute action traductionnelle se déroule selon son *skopos*, c'est-à-dire l'objectif de l'action ou la fin envisagée. Le *skopos* de l'action globale de traduction est le premier principe pour déterminer tout processus de traduction (Nord, 2014 : 140).

### 3.2.2. Le *translatum* – Une offre d'information

On peut considérer le *translatum* comme une offre d'information univoque formulée à partir d'une offre d'information. Nous regroupons ici les deuxième et troisième règles qui se réfèrent aux offres d'information apportées par le texte source et le texte cible. D'après la théorie, le texte source est conçu comme une « offre d'information » faite dans une langue A à l'attention d'un récepteur de la même culture. La traduction du texte (le *translatum*) est conçue donc comme une « offre secondaire » d'information qui transmet plus ou moins la même information, mais à des récepteurs de langue et de culture différentes. Mathieu Guidère précise que « la sélection des informations et le but de la communication ne sont pas fixés au hasard ; ils dépendent des besoins et des attentes des récepteurs ciblés dans la culture d'accueil » (Guidère, 2016 : 75).

### 3.2.3. La règle de cohérence – la cohérence intratextuelle

Cette règle stipule que le texte cible (*translatum*) doit être suffisamment cohérent en interne pour être correctement appréhendé par le public cible, comme une partie de son monde de référence (Guidère, 2016 : 75). D'après Nord, cette *cohérence intratextuelle* exige que le texte cible ait du sens dans la situation de communication et la culture cibles, que cette traduction soit cohérente, voire acceptable dans la situation du « récepteur ». Autrement dit, la traduction doit être conforme aux conventions particulières établies dans la culture source en fonction du type de texte en question (Nord, 2014 : 107). Franz Pöchhacker évoque une définition du terme dans le cadre de la *Skopostheorie* qui se réfère plutôt à une sorte de qualité « globale » et aux relations de cohérence entre l'objectif et l'impact du texte-cible au lieu des liens entre les éléments propositionnels internes du texte ou d'un standard particulier de textualité : « In the *skopos* theory “intratextual coherence” refers not so much to relationships between propositional elements within the text or to a particular text-linguistic standard of textuality (Beaugrande & Dressler 1981)<sup>19</sup> but to a sort of “global” quality, to the coherence

---

<sup>19</sup> Beaugrande, R. et Dressler, W. (1981) *Introduction to Text Linguistics*. Longman, London/New York, cités par Pöchhacker, 1995 : 38).



relationships between the purpose, meaning, form, and effect of the text » (Pöchhacker, 1995 : 38).

#### **3.2.4. La règle de fidélité – la cohérence intertextuelle**

Cette règle stipule que le texte cible doit maintenir un lien suffisant avec le texte source pour ne pas paraître une traduction trop libre (Guidère, 2016 : 75). Il s'agit ici d'une question d'équivalence, voire de permanence fonctionnelle qui implique que le *skopos* du texte source reste identique à celui du *translatum*.

Par rapport à ces deux dernières règles, il faut qu'on comprenne et respecte l'importance de l'ordre hiérarchique établi par la théorie. En effet, la théorie du *skopos* indique que le texte cible doit être conforme à la norme de la *cohérence intratextuelle*, c'est-à-dire, qu'il doit avoir du sens dans la situation et la culture de communication particulières. Ce n'est qu'en deuxième lieu qu'il doit respecter la règle de la cohérence intertextuelle, voire la fidélité au texte source. D'après ce concept fonctionnaliste, la norme selon laquelle la traduction et l'interprétation professionnelles doivent être jugés n'est pas le degré d'équivalence avec le texte original sinon la mesure dans laquelle le texte cible fonctionne comme prévu dans le contexte socioculturel (Pöchhacker, 1995 : 38).

Selon la théorie, « Pour servir le *skopos* de la traduction, certaines omissions d'informations induites par les contraintes linguistiques sont souhaitables afin d'éviter des maladroresses, voire l'apparition dans l'esprit des destinataires d'une image fausse de la réalité » (Gile, 2005b : 94). À titre d'exemple, Daniel Gile offre le suivant :

« Dans des documents allemands annonçant un colloque scientifique international qui se tient en Allemagne, les titres des intervenants sont souvent explicités. Dans une traduction française, surtout en France où le titre « docteur » n'est généralement employé que dans le cas des médecins, le traducteur pourrait-il nommer « Monsieur le professeur docteur Hans Schmidt » ? Un tel enchaînement de titres est maladroit et risque de perturber (légèrement) la lecture pour un Français. Il apparaît souhaitable, pour mieux informer et éviter de nuire, de privilégier une formule plus classique, de type « Hans Schmidt » ou « Monsieur

Hans Schmidt », ou à la rigueur « le professeur Hans Schmidt ». Inversement, si un document français où figurent des noms d'universitaires sans les titres doit être traduit en allemand, il peut être préférable de les ajouter à la version allemande, sous peine de faire croire aux lecteurs que les personnalités en question sont peu qualifiées et d'affaiblir par-là l'impact du texte » (Gile, 2005b : 94).

Cet exemple nous intéresse particulièrement parce que l'emploi des titres, c'est-à-dire les formules acceptées dans une armée ou autre, varient selon le pays et même à l'intérieur d'un même pays. Par exemple, le personnel du Corps des Marines et de l'Armée de terre américains respecte la formule traditionnelle et formelle qui implique l'utilisation du titre ou du grade, en ajoutant toujours « Sir » ou « Ma'am » tandis que le personnel de l'Armée de l'air américaine a tendance d'employer les prénoms au lieu d'une salutation formelle avec le titre ou le grade de la personne, qu'elle soit un officier subalterne, supérieur ou bien un sous-officier. Ce comportement choque parfois nos collègues africains ainsi que nos collègues de l'Armée de terre américaine ! Dans notre expérience, c'est l'interprète dans de tels cas qui doit s'assurer des connaissances pertinentes précises sur les grades ou les titres de chaque intervenant afin qu'il puisse modifier le discours, voire le rendre suffisamment formel et acceptable évitant ainsi ce qui pourrait paraître un manque de respect chez l'auditoire cible. La prochaine partie de la thèse aborde des questions semblables concernant la culture militaire dans notre milieu, mais il nous semble pertinent de présenter auparavant un dernier exemple afin de montrer la manière dont l'interprète prend des décisions pour servir le *skopos* de la traduction.

### **3.3. Les rôles du traducteur dans le cadre de la *skopostheorie***

« Le traducteur est l'acteur clé de l'interaction : il analyse la demande et décide du type d'action à effectuer selon les spécifications du commanditaire. Celle-ci est déterminée par le *skopos* de la traduction, c'est-à-dire sa « finalité », voire sa fonction, qui n'est pas forcément la même que celle du texte source » (Lavault-Olléon, 2008 : 13).

Lavault-Olléon indique ici les rôles principaux joués par le traducteur ou l'interprète d'après la théorie du *skopos*. Pour Vermeer, le traducteur est l'expert

principal de l'action traductionnelle. Il est le seul responsable de la réalisation de la tâche qui lui a été confiée, voire la production du *translatum*. Dans la mesure où le *skopos* dûment précisé se définit en fonction du point de vue du traducteur, le texte source devient un élément constitutif de la tâche globale ainsi servant de point de départ pour l'établissement de la hiérarchie de tous les facteurs pertinents qui déterminent finalement le *translatum* (Vermeer, 2004 : 228). Ces propos de Vermeer mettent en lumière l'un des principes de la *skopos*theorie (ainsi que des approches fonctionnalistes et surtout celle de Justa Holz-Mänttari) selon lequel on attribue au traducteur un prestige particulier en tant qu'« expert en matière de communication interculturelle » lui conférant ainsi une crédibilité accrue vis-à-vis du client. Si le traducteur réussit à gagner la confiance du client, ses décisions responsables seront plus facilement acceptées (Nord, 2014 : 118).

D'après Guidère, « (Le traducteur) est l'interlocuteur privilégié du client, envers lequel il a d'ailleurs une responsabilité éthique majeure. Holz-Mänttari (1986 : 363)<sup>20</sup> explique longuement les qualités professionnelles requises et les éléments de formation nécessaires pour développer ces qualités. « (Dans cette optique, le traducteur) apparaît comme le chaînon principal qui relie l'émetteur original du message à son récepteur final » (Guidère, 2016 : 73). En effet, c'est le rôle, ou plutôt la responsabilité, du traducteur d'interpréter les choix textuels et stylistiques effectués par l'auteur du texte source en anticipation des effets sur le lecteur de la langue et de la culture sources et de verbaliser (ou réexprimer) dans la traduction sa propre interprétation de l'intention de l'auteur pour un nouveau public, celui de la langue et de la culture cibles (Lavault-Olléon, 2006 : 512). Le traducteur doit tenir compte des besoins du client (dans notre cas, le DoD) d'une part, et d'autre part, des attentes culturelles du public cible, c'est-à-dire des intervenants participant aux activités qui se déroulent dans le milieu militaire multinational de l'Afrique francophone.

Dans le cadre de la *Skopos*theorie, le traducteur, en tant qu'expert en communication, accepte l'importance de la coopération. Selon Vermeer, la collaboration active dans l'acte communicationnel est essentielle à la réussite de

---

<sup>20</sup> Holz-Mänttari, J. (1986) « Translatorisches Handeln – theoretisch fundierte Berufsprofile » in Snell-Hornby, M. (ed.), *Übersetzungswissenschaft. Eine Neuorientierung*, Franke, Tübingen, pp. 348-374, cité par Guidère, 2016 : 73).

l'objectif, voire la réalisation du *skopos* qui demeure la tâche principale du traducteur. Vermeer se réfère à cette tâche comme « la tâche sociale » du traducteur car le traducteur est l'expert capable d'entamer la communication transculturelle et d'assurer la réalisation de l'objectif de celle-ci. (Vermeer, (1990), cité par Witte (1992) in Nord, 2014 : 118). Cette tâche est confiée au traducteur ainsi que le pouvoir nécessaire pour la réaliser, pour transformer un texte réduit à une « offre d'information » (selon la deuxième règle indiquée ci-dessus) en un texte cible répondant au *skopos* qui lui a été assigné. Par rapport au texte à traduire, « (le traducteur) peut le modifier, éventuellement procéder à des retraites, à des ajouts ou à une réorganisation du contenu, lui imprimer sa marque, à condition de rester cohérent avec ses impératifs de communication envers le destinataire et certains impératifs de fidélité dérivant directement du *skopos* négocié avec le commanditaire. C'est sa propre connaissance des deux langues et cultures en présence, ainsi que du sujet traité, et sa propre subjectivité qui lui font choisir une stratégie et recréer un texte. Le traducteur est responsable de la réalisation du *skopos*. Le traducteur n'est plus effacé au point de devenir un maillon invisible, il est responsable de la réalisation du *skopos* » (Lavault-Olléon, 2008 : 13).

En ce qui concerne l'interprétation et la traduction non littéraires, c'est-à-dire l'essentiel de notre pratique quotidienne, la reformulation du contenu informationnel du texte de départ compte sur une compréhension de l'infrastructure logique et du *skopos* de cette offre d'information. Daniel Gile nous explique jusqu'à quel point on doit comprendre ces éléments :

« In non-literary interpreting and translation, the need to reformulate the information content of the original Text in the target language means that its logical infrastructure, information content and *skopos* must be understood to the point where :

- It can be disambiguated to a sufficient extent to be meaningfully reworded in the target language;

- Appropriate terms and phrases in the target language can be selected by the Translator if they exist in comparable documents, or be created by him/her if they do not » (Gile, 2009 : 85-86).<sup>21</sup>

Tout comme la théorie interprétative, la théorie du *skopos* porte sur les actions et les décisions du traducteur ou de l'interprète. Dans le cadre de cette théorie, la traduction est envisagée comme une activité humaine particulière [...], ayant une finalité précise (le *skopos*) et un produit final qui lui est spécifique (le *translatum* ou le *translat*) » (Guidère, 2016 : 74). En effet, le succès du processus de traduction ou d'interprétation, voire le produit final, dépend des connaissances du traducteur (connaissances des deux langues, des cultures en présence, du monde ainsi que du sujet traité) et de sa propre subjectivité qui lui font choisir une stratégie et reformuler un discours acceptable par le public-cible. Dans le cadre de la *Skopostheorie*, Daniel Gile nous rappelle le principe des fonctions du texte source et du texte cible. La *fonction* du texte traduit se distingue de la *fonction* du texte source. En effet, les deux fonctions peuvent être très différentes. C'est la fonction du *translatum* qui détermine en grande partie l'action du traducteur. Ainsi la théorie du *skopos* porte sur un déterminant des décisions du traducteur en examinant principalement les éléments décisionnels lors de la phase de verbalisation ou de reformulation (Gile, 2009 : 250-251).

Pour résumer, la théorie du *skopos* repose sur des responsabilités particulières du traducteur soulignant ainsi l'importance de son rôle dans la communication interculturelle. D'après Vermeer et les adeptes de la théorie, le traducteur est l'expert responsable de la réalisation de la production de la traduction conformément aux règles de la théorie du *skopos*, dont la règle prioritaire est la détermination du *translatum* par rapport au *skopos*. Franz Pöchhacker, interprète de conférence et professeur de l'Université de Vienne, précise des rôles pareils pour l'interprétation de conférence en évoquant une

---

<sup>21</sup> Notre traduction : Dans l'interprétation et la traduction non littéraires, la nécessité de reformuler le contenu d'information du texte original dans la langue cible signifie que son infrastructure logique, son contenu d'information et son *skopos* doivent être compris de sorte que :  
- Il peut être désambiguïser dans une mesure suffisante pour être réexprimé de façon cohérente dans la langue cible ;  
- Les termes et les expressions appropriés dans la langue cible peuvent être sélectionnés par le traducteur s'ils existent dans des documents comparables. Dans le cas contraire, les termes peuvent être créés par le traducteur.

double fonction de l'interprète comme participant à l'interaction ainsi que celui qui transmet le message du discours. En citant des résultats d'une étude réalisée par B.A. Rosenberg (2002) impliquant l'analyse de onze entretiens médicaux enregistrés (anglais <> espagnol), Pöchhacker confirme ce qui suit :

« The interpreter is a full-fledged participant in the discourse whose responsibilities lie in the *skopos* of the interpreted speech event and in the expectations that the primary parties bring with them » (Rosenberg, 2002: 222<sup>22</sup> cité par Pöchhacker, 2016 : 146).

C'est-à-dire, l'interprète est un participant à part entière dans le discours et il est responsable de la réalisation de l'objectif (*skopos*) de la communication de l'évènement interprété ainsi que de la satisfaction des attentes des intervenants principaux. Dans la prochaine section, nous examinons d'autres perspectives de Pöchhacker par rapport à l'application de la *Skopostheorie* dans le domaine de l'interprétation de conférence.

### **3.4. La théorie du *skopos* appliquée à l'interprétation**

« The professional activities of translation and interpreting can, in many respects, be regarded as fraternal twins. Conceptually, they can even be considered as two sides of the same coin ( $T + I = T \& I$ ) » (Pöchhacker, 1995 : 31)

#### Traduction et interprétation - les deux faces d'une même médaille

D'après Franz Pöchhacker, professeur et praticien d'interprétation de conférence, la théorie du *skopos* est une théorie générale, applicable à la traduction au sens large et donc, à l'interprétation (Pöchhacker, 1992<sup>23</sup> : 213 cité par Nord : 2014). D'après Pöchhacker, les principales similitudes entre la traduction et l'interprétation résident dans les aspects suivants : les deux activités cherchent à atteindre un objectif de communication (règle du *skopos*), les résultats

---

<sup>22</sup> Rosenberg, B.A. (2002) "A Quantitative Discourse Analysis of Community Interpreting," in *Translation: New Ideas for a New Century*. Proceedings of the XVI FIT Congress, Paris: FIT, pp. 222–226.

<sup>23</sup> Pöchhacker, F. (1992) "The Role of Theory in Simultaneous Interpreting" in *Dollerup et Loddegaard* (eds), pp. 211-220, cité par Christiane Nord, 2014.

de celles-ci peuvent être considérés comme une offre d'information à la culture-cible à partir d'une offre d'information de la culture-source, les textes-cibles des deux activités doivent être conformes à la susdite règle de cohérence intratextuelle, et ils doivent être cohérents avec leurs textes-sources conformément à la règle de fidélité (règle de cohérence intertextuelle) (Pöchhacker, 1994 cité par Nord, 2014 : 105).<sup>24</sup> Étant donné ces similitudes, il cherche à justifier l'élargissement du cadre théorique des études sur l'interprétation en faisant appel à des théories de la traduction dont celle du *skopos* (Pöchhacker, 1995 : 33-4).

### 3.4.1. Skopostheorie appliquée à l'interprétation de conférence

Pöchhacker examine la possibilité de l'intégration de l'interprétation de conférence, et surtout l'interprétation simultanée (SI), dans le cadre de la *Skopostheorie* en se concentrant sur les concepts particuliers de cette théorie dont le *skopos* en tant qu'objectif du *translatum*, la cohérence intratextuelle et la théorie actionnelle de la traduction (voir les sections 3.1 et 3.2 de ce chapitre) et la manière dont ces concepts seraient applicables dans le domaine de l'interprétation. Dans l'optique de la théorie actionnelle, Pöchhacker définit l'interprétation simultanée comme « l'acte de production d'un texte cible en synchronisation avec la production et / ou la présentation d'un texte source » (Pöchhacker, 1992 : 215 cité par Nord, 2014 : 106). Iglesias Fernández se fait l'écho des propos de Pöchhacker en remarquant que « toda interpretación está originada por un propósito para lograr una finalidad en la cultura meta, que está determinada en gran parte por el receptor. Para su consecución, el intérprete deberá ajustar el texto a la norma de la coherencia de esa situación en la cultura de llegada. A su vez, la finalidad se rige por el « encargo » de la interpretación que, a su vez, está condicionado por unas necesidades, exigencias y circunstancias concretas » (Holz-Mänttari, 1984 cité par Iglesias Fernández, 2007: 32). Elle souligne des principes essentiels de la théorie du *skopos* tel que l'acceptabilité du discours dans la culture cible, c'est-à-dire la réalisation de l'objectif qui est déterminé en fonction du récepteur de l'interprétation. Elle évoque également l'importance de

---

<sup>24</sup> Pöchhacker, Franz (1994) *Simultandolmetschen als komplexes Handeln*, Tübingen: Narr (= Language in Performance) cité par Nord, 2014).

tenir compte des exigences et des circonstances concrètes établies lors de l'attribution de la mission d'interprétation, ce qui est pour nous généralement un « briefing » conçu pour préparer les interprètes préalablement à leur mission.

### 3.4.2. Skopos comme « l'hypertexte » de l'évènement interprété

Par rapport au lien client-interprète, Pöchhacker prend comme point de départ le concept de traduction comme une interaction communicative. Il perçoit la traduction comme une interaction communicative qui se déroule dans une situation et dans une culture particulière. Cependant, pour lui la relation entre le client et l'interprète n'est pas aussi simple que la relation client-traducteur. Les contributions présentées par divers intervenants lors d'une conférence internationale ne peuvent pas être analysées comme des unités indépendantes, chacune ayant son propre *skopos*. Elles doivent plutôt être considérées comme des composantes d'un ensemble sémiotique plus vaste, c'est-à-dire la conférence elle-même. Ainsi, la conférence devient une sorte d'« hypertexte » qui forme une unité holistique dont l'ensemble des propriétés vaut plus que la somme de ses différentes composantes (Nord, 2014 : 106-7). Pour Christiane Nord, l'hypertexte dans le cadre de l'interprétation de conférence s'explique de la manière suivante :

« In conference interpreting, the conference can be regarded as a kind of hypertext of which the individual speeches and contributions by various speakers form a part. The *Skopos* of the interpretation has thus to be defined at the level of the conference assignment, whereas the function of individual sources can be perceived as a systemic variable in the communicative interplay of speakers and listeners physically co-present at a given place and time (Nord, 2014: 138-9)<sup>25</sup>.

D'après Pöchhacker, l'interprétation simultanée (SI) et l'hypertexte de l'évènement en question implique une sorte de *skopos* particulier. Contrairement à Vermeer (1989), qui applique le concept de *skopos* pour se référer à la fonction du

---

<sup>25</sup> Notre traduction : *En interprétation de conférence, la conférence peut être considérée comme une sorte d'hypertexte dont les discours et les contributions des divers intervenants font partie. Ainsi, le skopos de l'interprétation doit être défini au niveau des instructions sur la mission de la conférence, tandis que la fonction des sources individuelles peut être perçue comme une variable systémique dans l'interaction communicative des conférenciers et des auditeurs physiquement présents au même endroit et au même moment.*



texte cible, Pöchhacker suggère que le *skopos* sur lequel reposent les décisions de l'interprète ne correspond pas à la fonction d'un discours particulier de la conférence (un seul texte cible), mais à l'hypertexte de la conférence. En effet, c'est le *skopos* de l'hypertexte, c'est-à-dire l'objectif global de la conférence elle-même qui régit la production des textes fonctionnels en interprétation. À titre d'exemple, Pöchhacker évoque différents besoins d'information et de communication d'une séance de formation spécialisée par rapport à une conférence de presse ou bien d'une session de négociations politiques : « The point that there are indeed different types of meetings which require a different interpreting approach » (Pöchhacker, 1995 : 35-6). Autrement dit, chaque évènement implique un *skopos* particulier selon lequel l'interprète doit formuler et appliquer ses stratégies.

Le *skopos* de l'hypertexte ne se limite pas à l'ensemble des discours et des contributions présentés par les participants lors d'une conférence. L'interprète doit tenir compte également d'une grande quantité d'informations non verbales telles que les interférences acoustiques, les diapositives d'une présentation et des documents imprimés distribués aux participants ainsi que le langage corporel et les gestes particuliers des conférenciers. Pour l'interprète, tous les facteurs verbaux ainsi que ces facteurs non verbaux constituent le « texte source ». Quant aux participants de la conférence, ils comptent sur la perception auditive de l'expression verbale, la prosodie, l'articulation, la qualité de voix de l'interprète ainsi que la perception visuelle présentée par l'orateur (ses gestes, expressions faciales, posture, etc. et des éventuels supports graphiques qu'il présente). Les conditions techniques, telles que le décalage entre l'énoncé de l'orateur et celui de l'interprète, pourraient présenter au récepteur du texte cible une combinaison « asynchrone » de signaux auditifs et visuels » (Pöchhacker 1994: 171-172 cité par Nord, 2014 : 106-7).

En outre, la fonction du « texte » en interprétation, par rapport à celle d'un texte traité en traduction écrite, présente plus souvent des variances systémiques en raison de l'interaction communicative des intervenants (orateurs et auditoire) présents physiquement dans un même lieu au même moment. La situation, analysée en fonction des rôles, des perceptions, des dispositions et des intentions

de chaque individu impliqué dans la communication et les connaissances générales, spécialisées, individuelles et contextuelles de celui-ci ainsi que ses compétences constituent ensemble le « contexte » communicatif qui détermine les caractéristiques fonctionnelles du texte. Ainsi, la détermination de la fonction du discours original ou de l'interprétation de celui-ci ne se limite pas à l'analyse du texte. Il faut qu'une telle détermination se fasse en fonction des données socio-psychologiques et des dynamiques pertinentes à la situation d'interaction particulière (Pöchhacker, 1995 : 37).

### **3.4.3. Skopos et la question de culture en interprétation**

Dans le cadre de l'interprétation, Iglesias reprend les propos de Christiane Nord pour nous rappeler que le *skopos* est déterminé largement par le récepteur de l'interprétation dans la culture cible, raison pour laquelle l'interprète professionnel s'efforce d'assurer que sa production est conforme d'abord à la règle de la cohérence intratextuelle puis à celle de la cohérence intertextuelle (ou fidélité). Autrement dit, le discours aura du sens dans la langue cible et ensuite, on tentera de maintenir ou de respecter la cohérence intertextuelle avec le texte source (Nord, 1991 cité par Iglesias Fernández, 2007 : 115).

Du point de vue fonctionnaliste, le texte-cible dans l'interprétation simultanée devrait être fonctionnellement similaire au texte-source conformément au concept de l'invariance fonctionnelle. D'après l'hypothèse générale qui indique qu'une culture particulière est essentiellement différente plutôt que pareille à une autre culture, Pöchhacker insiste que le texte-cible dans l'interprétation simultanée devra être adapté aux modèles de communication et aux conventions de typologie textuelle généralement acceptés dans la culture en question. « Evidently, the communicative patterns and expectations within a given culture will play a key role in determining whether a text is deemed sufficiently "coherent" » (Pöchhacker, 1995 : 38-9).

Le problème réside dans la complexité de la détermination précise desdits modèles culturels. Quelle est la culture cible ? Pour nous, la plupart de nos missions implique une grande variété culturelle, de nombreux acteurs venant des

organisations militaires ou sécuritaires, des organismes gouvernementaux, des organisations internationales et parfois du secteur privé. Pour répondre à la question « quelle est la culture en question », Pöchhacker suggère qu'on s'appuie sur le concept de « diaculture » de Vermeer (Vermeer, 1983<sup>26</sup> cité par Pöchhacker, 1995). Le terme *diaculture* se réfère à une culture particulière d'un groupe définie par les caractéristiques communes des intervenants ou des membres du groupe, telles que les aptitudes professionnelles et l'expertise technique communes, ainsi qu'une histoire d'interaction des membres au sein d'une même organisation professionnelle. D'après Pöchhacker, on peut se référer à cette culture experte comme une sorte de « diaculture internationale » car elle transcende les frontières nationales et sociétales. L'essentiel ici c'est que, dans le cadre de la communication lors d'une conférence ou d'un autre évènement, les participants appartiennent à la culture de l'organisation pour laquelle la conférence est organisée. Il existe certes des différences culturelles, « The “culture” in the languages used is still there, of course but it is not as relevant to the process of trans-cultural communication » (Pöchhacker, 1995 : 49). C'est-à-dire, la diaculture de l'évènement sert à dépasser les barrières culturelles qui entraveraient la communication dans d'autres circonstances.

#### **3.4.4. Le skopos déterminé par une diaculture internationale**

Pour mieux expliquer l'application de la théorie du skopos et le concept de la diaculture impliquée dans l'interprétation de conférence, Pöchhacker (1995) présente un cadre polyvalent pour analyser l'action de l'interprétation simultanée. Dans ce cadre, les caractéristiques fonctionnelles du texte sont régies par la situation et analysées en fonction des rôles, des perceptions, des dispositions et des intentions des intervenants particuliers. Tous ces éléments constituent le contexte communicatif. Ce texte « régi par la situation » est intégré dans l'hypertexte de la conférence dont le but est le *skopos* de l'action globale de l'interprète. Cependant, l'application de cette théorie à l'interprétation présente des défis. Une question particulière se pose par rapport à la détermination du rôle et de la portée de la cohérence intratextuelle, c'est-à-dire la réalisation du skopos.

---

<sup>26</sup> Vermeer, H. (1983): *Aufsätze zur Translationstheorie*. Heidelberg, cité par Pöchhacker, 1995.

En outre, quelle culture est chargée de déterminer les normes et les conventions de la production en interprétation ? (Pöchhacker, 1995: 37-8). Cette question nous intéresse particulièrement étant donné que presque tous les événements pour lesquels nous assurons de l'interprétation impliquent plus de deux cultures.

Par exemple, le Commandement des opérations spéciales des États-Unis organise un symposium annuel sur la lutte contre le terrorisme en Afrique de l'Ouest. En général, le commandement invite des délégations de plus de douze pays ainsi que des représentants de l'Organisation des Nations Unies, de l'Organisation du Traité de l'Atlantique Nord (OTAN), du Département d'État américain (notre Ministère des affaires étrangères), l'Agence américaine pour le développement international (USAID), l'Union Africaine, les communautés économiques régionales dont la Communauté économique des États de l'Afrique de l'Ouest (CEDEAO), etc. On constate ici une situation de communication dans laquelle sont représentées plus de vingt cultures particulières : les cultures des pays partenaires, les cultures des diverses armées américaines représentées et celles des civils ou des militaires membres des organisations nationales et internationales. Dans une situation aussi complexe, qui détermine les paramètres de l'hypertexte ? Qui détermine le *skopos* de l'action traductionnelle ? D'après la théorie du *skopos*, ce sont les récepteurs qui déterminent la finalité mais dans la plupart des cas, nous sommes confrontés à des situations pareilles impliquant des récepteurs représentant de nombreuses cultures différentes. Ce défi culturel se fait partie des motifs principaux sur lesquels repose notre projet qui vise l'amélioration de la prestation des services d'interprétation en Afrique de l'Ouest.

### **3.5. Conclusion du chapitre – Une approche communicative**

« Con todo, los funcionalistas son conscientes y nos conciencian de que los textos (traducidos o no) no se presentan nunca en un vacío contextual, de que no se producen in vitro. Nos dan una visión global del acto traductor, en cuanto acto de comunicación intercultural, enfatizando así el carácter cultural y comunicativo de la traducción » (Virgilio Moya, 2003: 37).

Dans le cadre de la théorie du *skopos*, la traduction (ou le discours interprété) est envisagée comme une activité humaine particulière ayant une finalité précise (le *skopos*) et un produit final qui lui est spécifique. La traduction se fait, par conséquent, en fonction du *skopos* d'où le qualificatif de « fonctionnelle » accolé à cette théorie. Il ne s'agit pas ici de la fonction assignée par l'auteur du texte source mais une fonction prospective rattachée au texte cible par rapport aux instructions fournies par le client ou « commanditaire » de la traduction. En effet, c'est le client qui fixe un but au traducteur en fonction de ses besoins et de sa stratégie de communication. La théorie s'intéresse aux fonctions finales des textes dans la culture-cible et s'applique plus efficacement aux textes pragmatiques (Guidère, 2016 : 74-75).

L'accent mis sur l'importance de la considération de la(les) culture(s) cible(s) dans le cadre de la détermination de l'objectif (*skopos*) du texte traduit ou discours interprété constitue la raison principale pour laquelle nous nous appuyons sur la *Skopostheorie* afin de mieux expliquer notre démarche qui comprend la création de nouvelles capacités chez les interprètes militaires travaillant en Afrique francophone. Notre client, le DoD (le Département de la Défense américain) fait preuve actuellement d'une concentration accrue sur les questions culturelles et la manière dont nous pouvons adapter nos activités aux cultures représentées. Ainsi, nous, en tant qu'interprètes sommes appelés de communiquer des messages adaptés et adéquats dans la culture cible. En outre, dans notre travail quotidien, la plupart des textes ou discours traités peuvent être considérés des textes pragmatiques. C'est la raison pour laquelle la théorie du *skopos* nous semble pertinente et applicable à notre problématique.

Bien que le *skopos* soit déterminé en fonction des besoins du commanditaire ou du client, ou bien en fonction de ce qu'ils veulent exprimer à travers l'action communicative, c'est le traducteur qui est responsable de la réalisation du *skopos*. Malgré cette responsabilité importante, le traducteur a affaire souvent à des clients non-initiés :

« The actual procedures are entirely up to the translator as a competent expert in translation. Clients sometimes boast of sufficient knowledge of the target language [...] they may even try to tell the translator how to translate. Worse, they often think of

translation as a simple code-switching operation, based on their own experience in foreign-language classes or on dubious advertisements for machine-translation systems that ‘translate’ much faster and more effectively than any human translator. There is no reason why professional translators should imitate the often limited competence of their clients » (Nord, 2014 : 117).

Christiane Nord nous rappelle ici notre responsabilité de prendre en charge l’expertise qui est la nôtre. Si le client perçoit l’interprétation comme une simple opération de « transcodage » (comme Nord mentionne ci-dessus et comme nous témoignons pendant chaque mission sous l’auspice du DoD), il faut que les interprètes professionnels s’efforcent de sensibiliser leurs « clients » sur l’opération traduisante.

La *théorie du skopos* et la *théorie du sens* (évoquée au deuxième chapitre) nous servent de point de départ pour notre campagne de sensibilisation qui vise à éduquer les décideurs responsables de l’engagement des services d’interprétation pour le DoD. Pour nous, ces deux théories sont complémentaires et compatibles car chacune porte sur le processus cognitif du traducteur ou de l’interprète ainsi que sur la situation de communication. Par exemple, Danica Seleskovitch insiste sur le fait que l’énoncé de l’interprète doit être adapté en fonction du récepteur (1978<sup>27</sup> : 9). Si la mission de l’interprète implique la facilitation de la compréhension, il doit adapter le message en fonction des connaissances préalables de l’auditoire (1978 : 100) (des « cadres de référence culturels) afin de s’assurer que le message ait du sens et que le texte cible atteigne son objectif dans la culture cible.

« One can therefore speak of a target-oriented version of the sense-making meme, which found its most comprehensive expression in Hans Vermeer’s skopos theory of translational action (see Vermeer 1989/2000) [...]. Its broader significance becomes apparent in interpreting settings beyond international conferences and organizations. In community-based domains, the primary parties are typically of unequal social status and highly discrepant educational backgrounds. In such situations, the demand to use “the verbal form best suited to

---

<sup>27</sup> Seleskovitch, D. (1978) *Interpreting for International Conferences*, Washington, DC: Pen and Booth, citée par Pöchhacker, 2016).

understanding by the audience” (Seleskovitch 1976<sup>28</sup> : 109) becomes a critical challenge. If what the interpreter says must make sense against the listener’s horizon of socio-cultural knowledge, and if the interpreter is the only person capable of assessing that knowledge, s/he may well have to paraphrase, explain or simplify in order to achieve the communicative effect desired by the speaker » (Pöchhacker, 2016 : 59-60).

Ici, Pöchhacker évoque un lien très clair entre le concept du sens dans une approche ayant des objectifs pareils à ceux de la *Skopostheorie*. Nous reprenons ses propos par rapport à la portée ou l’applicabilité de ces concepts dans les conférences et les organisations internationales et au-delà de celles-ci, c’est-à-dire dans le domaine de l’interprétation communautaire. Dans ce métier particulier qui est le nôtre, nous nous trouvons souvent dans des circonstances pareilles quand nous sommes interprètes à l’occasion d’actions caritatives ou d’actions civilo-militaires qui se déroulent dans les communautés des zones éloignées de l’Afrique de l’Ouest. Nous nous attaquerons en détail à ces missions ainsi qu’aux défis qu’elles entraînent dans la prochaine section de la thèse, mais il nous a semblé opportun d’évoquer ici la valeur de la complémentarité de la théorie du sens et de la théorie du *skopos* pour atteindre nos objectifs particuliers. En effet, toute deux sont des théories très utiles pour enseigner les aspects essentiels de la traduction et de l’interprétation dans ce contexte.

Daniel Gile souligne les raisons pour lesquelles ces deux théories ont acquis une grande popularité dans les milieux d’enseignement : « La théorie du sens postule essentiellement que l’on traduit à partir du sens et non pas des mots de l’original. La théorie du *skopos* affirme que la fonction ou *skopos* de la traduction détermine en très grande partie la manière dont elle sera faite. Les éléments méthodologico-théoriques proposés ici sont compatibles avec ces principes et les intègrent dans un cadre plus large comportant un important volet cognitif » (Gile, 2005b : 30). C’est l’accent mis sur le traducteur, dans notre cas l’interprète, et les processus cognitifs de celui-ci lors de l’opération traduisante qui nous a poussé à choisir ces deux théories comme cadre théorique sur lequel

---

<sup>28</sup> Seleskovitch, D. (1976) “Interpretation, a Psychological Approach to Translating”, pp. 92–116 in Brislin, R.W. (ed.), *Translation: Applications and Research*, New York: Gardner Press.

repose notre proposition (que nous aborderons dans le dernier chapitre) de créer un nouveau cadre d'interprètes militaires ainsi qu'un programme de formation adapté aux défis particuliers qui se posent dans le milieu militaire et notamment dans celui de l'Afrique francophone.



## CHAPITRE IV. Définitions pertinentes au métier et modes d'interprétation

Avant d'expliquer les définitions principales liées à l'interprétation, il nous a semblé nécessaire de mettre l'accent d'abord sur les similitudes et les différences entre la traduction écrite et l'interprétation, précisant ainsi les fonctions particulières réalisées par l'interprète et les conditions dans lesquelles il travaille par rapport à celles du traducteur.

### 4.1. L'interprétation versus la traduction

#### Similitudes des deux fonctions

« In spite of the diversity of performance levels and conditions, interpreting and translation can be defined as performing essentially the same functions, namely re-expressing in one language what has been expressed in another for communication or other purposes » (Gile, 2009 : 6). Daniel Gile évoque ici une comparaison relativement simple qui porte sur la réexpression dans une langue de ce qui a été exprimé dans une autre langue afin de communiquer ou pour atteindre d'autres objectifs particuliers. Pöchhacker précise qu'il s'agit d'un acte communicatif qui se distingue des autres activités en raison de sa nature immédiate : « Within the conceptual structure of Translation, interpreting can be distinguished from other types of translational activity most succinctly by its immediacy: in principle, interpreting is performed 'here and now' for the benefit of people who want to engage in communication across barriers of language and culture »<sup>29</sup> (Pöchhacker, 2016 : 10).

Nous sommes donc face à deux activités axées sur la communication d'information entre des langues différentes. C'est-à-dire, chaque activité implique un texte ou un discours en « langue source » qui constitue le point de départ de l'opération traduisante ayant pour objectif la production d'un texte ou d'un

---

<sup>29</sup> Notre traduction : *Dans le cadre conceptuel de la Traduction, on peut distinguer l'interprétation des autres activités traductionnelles par sa nature immédiate. En principe, l'interprétation se réalise "ici et maintenant" au profit des gens qui veulent communiquer à travers des barrières linguistiques et culturelles.*

discours en « langue cible ». Pour « langue source » et « langue cible » nous nous référons aux termes qui désignent les langues de travail de l'interprète ou du traducteur. On dit aussi « langue de départ » et « langue d'arrivée ». La langue source est la langue du destinataire, celle qui sera interprétée ou traduite. La langue cible est la langue du destinataire, celle qu'utilisera l'interprète ou le traducteur pour exprimer son message. En général, la langue cible (langue d'arrivée) est la langue maternelle de l'interprète ou du traducteur car il maîtrise les nuances de sa langue.<sup>30</sup>

Vermeer estime que sa *Skopostheorie*, en tant que théorie de traduction générale peut être appliquée aux deux activités. Dans le cadre de cette théorie, il existe des similitudes importantes entre la traduction et l'interprétation selon Franz Pöchhacker :

- Les deux activités visent à réaliser un objectif communicatif (règle du *Skopos*) ;
- Le texte ou le discours cible (ou le *translatum*) est le résultat du processus de traduction, voire une offre d'information formulée par un traducteur ou un interprète dans une culture et une langue cibles à partir d'une offre d'information formulée par autrui dans une culture et une langue sources ;
- Les textes (ou discours) cibles des deux activités doivent être conformes au standard de la cohérence intratextuelle ;

---

<sup>30</sup> « Lexique des termes spécialisés dans le milieu de l'interprétation en langue des signes », *Le Parisien Sensagent Dictionnaire*. La version originale de cet article a été rédigée et publiée dans le site sur l'interprétation en langue des signes québécoise (désormais fermé) par Danielle-Claude Bélanger, travaillant au Collège d'enseignement général et professionnel du Vieux Montréal (Québec) et chargée de cours au Département de linguistique et de didactique des langues à l'Université du Québec à Montréal. Disponible en ligne sur : <http://dictionnaire.sensagent.leparisien.fr/Lexique%20:%20termes%20spécialisés%20en%20interprétation%20français/LSQ/fr-fr/>

- Les textes cibles des deux activités doivent être cohérents par rapport aux textes sources respectifs (règle de fidélité). (Pöchhacker, 1994<sup>31</sup>, cité par Nord, 2014 : 104-5).

Cependant, les fonctionnalistes ainsi que des adeptes des approches cognitives de la traduction, telles que Seleskovitch et Lederer, constatent des différences considérables entre les deux actes de communication qui portent principalement sur les contraintes temporelles et la situation dans laquelle la communication se déroule.

### Distinctions entre les deux métiers

Tout en comprenant l'objectif principal commun des deux activités, c'est-à-dire la communication, Seleskovitch et Lederer (2002) précisent des éléments qui distinguent clairement les actions de l'interprète et celles du traducteur. Tous les deux doivent restituer ce qui a été exprimé par autrui de la façon la plus complète, la plus exacte et la plus claire. Pour l'interprète, il s'agit de la réexpression d'un discours tandis que l'action du traducteur implique un texte écrit. Les activités de chacun se réalisent dans des conditions profondément différentes. « *Interpréter*, c'est être soumis au rythme du discours d'autrui alors que l'on peut *traduire* à son heure et à son propre rythme ». L'interprète n'entend le discours qu'une seule fois. S'il ne comprend pas bien ce qui a été dit, une partie du discours est perdue, raison pour laquelle sa connaissance de la langue de départ doit être particulièrement poussée. Au contraire, le traducteur peut lire et relire le texte source, réfléchir, et consulter des dictionnaires si ses connaissances linguistiques sont défaillantes sur certains points. L'interprète n'ayant pas ces mêmes avantages adopte une autre stratégie de préparation préalable afin d'acquérir les connaissances qu'il estime pertinentes par rapport au thème qu'on abordera lors de la réunion interprétée. « Vu la rémanence du texte écrit, les difficultés de compréhension du traducteur peuvent être résolues au fur et à mesure de la lecture, ou même de la traduction » (Seleskovitch et Lederer, 2002 : 227-8).

---

<sup>31</sup> Pöchhacker, Franz (1994) *Simultandolmetschen als komplexes Handeln*, Tübingen: Narr (= Language in Performance) cité par Nord, 2014).

En effet, les grandes différences entre les deux métiers reposent sur la question du temps. Le traducteur aura le temps de relire, de revoir et de corriger son texte traduit tandis que l'interprète doit effectuer son action traduisante de façon immédiate sans possibilité de revenir en arrière. En outre, le traducteur peut se documenter lorsqu'il réalise la traduction en question. L'interprète au contraire doit acquérir tout le savoir nécessaire avant qu'il ne réalise sa fonction principale. D'après Mathieu Guidère, les différences concrètes entre les deux activités exigent des compétences particulières : « Les traducteurs doivent développer prioritairement une compétence rédactionnelle dans la langue cible, tandis que les interprètes doivent acquérir une compétence oratoire, c'est-à-dire une « voix de microphone », pour mener à bien leur travail. Sur ce plan, les études en psycholinguistique et en sciences cognitives ont montré l'existence de différences importantes entre traduction et interprétation dans certains contextes d'intervention. La gestion du facteur temps, en particulier, semble avoir des implications plus profondes qu'il n'y paraît sur la qualité de l'attention chez l'interprète, le flux de la parole, les erreurs commises, le stress, etc. » (Gile 1995<sup>32</sup>, cité par Guidère, 2016 : 109).

Pour Danica Seleskovitch les deux activités se distinguent en fonction de leur contact direct ou indirect avec la situation de communication. L'interprétation, ou la « traduction orale » de discours formulés spontanément contient la totalité des paramètres qui interviennent dans la communication. L'interprète vit une situation dont tous les éléments sont présents : l'orateur, le public auquel il s'adresse, l'endroit où ils se trouvent tous (y compris l'interprète). Le moment est partagé par tous et les références pertinentes connues. Dans cette situation tous les éléments extérieurs au texte interviennent automatiquement dans l'interprétation de l'énoncé. Le traducteur, par contre, « a sous les yeux un texte dont l'intégration dans une situation de communication n'est pas immédiatement apparente » (Seleskovitch, 2014 : 165).

L'Association Internationale des Interprètes de Conférence (AIIC) offre des précisions pareilles sur les différences qui existent entre ces deux actes de communication. Le terme « traduction » désigne l'activité qui consiste à

---

<sup>32</sup> GILE, D. (1995), *Regards sur la recherche en Interprétation de conférence*, Presse Universitaires de Lille, Lille.

transposer un texte écrit d'une langue dans une autre tandis que l'activité de l'interprète se déroule oralement et dans un contexte spécifique. Dans les deux cas, il ne s'agit pas d'un transcodage de mots d'une langue dans une autre, et dans les deux cas, le travail intellectuel requis présente des similitudes.

Néanmoins, en comparaison avec la traduction, l'interprétation présente des différences importantes, notamment le caractère oral de l'activité et les contraintes temporelles qui y sont associées. L'interprétation repose sur la langue orale, tandis que la traduction porte sur l'écrit. « De ce fait, l'interprétation emprunte des canaux linguistiques spécifiques : les propos de l'orateur sont tenus oralement, passent par la voix et la prosodie, utilisent également la rhétorique, la gestuelle et l'intonation »<sup>33</sup>. Lesdites contraintes temporelles se réfèrent au fait que l'interprétation se déroule en temps réel ou quasi réel en fonction du mode utilisé. Ainsi, l'interprète n'a pas la possibilité de recourir aux sources documentaires qu'utilise le traducteur. En outre, l'interprète doit suivre un rythme intense d'environ 150 mots par minute par rapport aux 2000 à 3000 mots traités par jour par le traducteur. En raison de ces contraintes, la préparation préalable de la part de l'interprète est d'autant plus importante.

Outre les contraintes temporelles, AIIC reprend les propos de D. Seleskovitch en nous rappelant que l'acte de communication réalisé par chaque activité se déroule dans une situation de communication différente. En interprétation, la communication est immédiate et elle implique l'interaction directe et immédiate entre les orateurs, les délégués et les interprètes présents dans une réunion particulière. La situation de communication du traducteur, par contre, implique souvent un tête-à-tête prolongé avec le texte et donc un décalage entre l'expression du texte source et la communication du texte cible.<sup>34</sup>

D'après les fonctionnalistes Hans Vermeer et Christiane Nord, la plus grande différence entre les deux métiers réside dans le fait que le traducteur, en général, maintient la capacité de corriger le texte traduit au cours de la rédaction, tandis que l'interprète n'a pas le luxe du temps pour corriger son texte cible en

---

<sup>33</sup> AIIC. « Interpréter n'est pas traduire ». *aiic.net*. Mis en ligne le 28 novembre 2011, consulté le 21 février 2017 : <http://aiic.net/p/4102>.

<sup>34</sup> Ibid.

raison desdites contraintes temporelles. En fait, cette distinction sert à définir le terme « interprétation » pour certains traductologues. Vermeer adopte la définition d’Otto Kade selon laquelle l’interprétation est la traduction d’un texte présenté une seule fois (en général, oralement) en un texte de langue cible, un produit difficile à vérifier et guère corrigé en raison du manque de temps (Kade<sup>35</sup>, 1968 : 35 cité par Nord, 2014 : 140).

Christiane Nord propose une définition plus large en se référant au processus de traduction comme n’importe quelle action de traduction qui a pour résultat le transfert d’un texte source en une culture et une langue cible. En fonction de la forme de la présentation du texte source et de la nature du texte cible (corrigé ou non), on peut distinguer entre la traduction orale, c’est-à-dire l’interprétation, et la traduction écrite (= « traduction » au sens plus strict du terme) (Nord, 2014 : 141). Autrement dit, en traduction, le texte cible est « corrigé » grâce à la disponibilité du texte source et du texte cible dans la situation de traduction. Cela permet au traducteur d’examiner et de relire le texte source entier à plusieurs reprises. L’interprète, au contraire, ne reçoit que des parties successives du texte source, et il ne dispose pas de cette capacité de relecture (Nord, 2014 : 104-5).

## 4.2. Interprétation

« L’interprétation est un acte dynamique qui intervient dans une situation où sont réunis dans un même temps et (en un même lieu) les différents acteurs – orateur, auditeurs, interprète » (Donovan, 2012).

Il existe une pluralité de définitions du terme « interprétation ». On vient d’aborder la définition de l’interprétation en contemplant les différences entre la traduction écrite et cet acte de communication en langues vocales ou bien en langue des signes (LS). Étant donné notre domaine d’expertise, nous nous concentrons sur l’interprétation en langues vocales sans pour autant diminuer la

---

<sup>35</sup> KADE, O. (1968) Zufall und Gesetzmäßigkeit in der Übersetzung, Leipzig: VEB Enzyklopädie.

valeur et l'importance de l'interprétation en LS. Dans le cadre conceptuel de la traduction, l'interprétation se distingue des autres types de traduction principalement par son caractère immédiat. « In principle, interpreting is performed 'here and now' for the benefit of people who want to engage in communication across barriers of language and culture » (Pöchhacker, 2016 : 10)<sup>36</sup>.

Pour définir l'interprétation, Nord se réfère à une forme d'action traductionnelle dans laquelle le texte source n'est présenté qu'une seule fois, généralement sous forme orale, dont le résultat du processus de traduction, si imparfait qu'il soit, doit être considéré comme complet au moment de la production du texte cible. Selon la situation dans laquelle se présente le texte cible par rapport au texte source, on peut distinguer entre l'interprétation simultanée, l'interprétation consécutive, l'interprétation en milieu social, etc. (Nord, 2014 : 139).

#### **4.2.1. Les capacités exigées de l'interprète**

En principe, l'interprète doit parler parfaitement sa langue maternelle mais en général, il comprend parfaitement une ou plusieurs langues étrangères ainsi que les pratiques culturelles qui y sont liées. Selon AIIC, « Il se peut qu'ils ne parlent pas toutes ces langues avec la même aisance. Même lorsque l'on s'exprime dans sa langue maternelle, on a parfois le sentiment que l'on peine à trouver le mot exact pour exprimer ce que l'on veut dire. Cela est plus difficile encore dans une langue étrangère. L'interprète, quant à lui, doit toujours trouver le mot juste en toutes circonstances même si celles-ci sont difficiles. L'interprète doit être capable de transposer un message d'une langue dans une autre très rapidement surtout lorsqu'il travaille en simultanée dont le rythme peut être très soutenu. Il doit comprendre rapidement, réfléchir rapidement et parler naturellement ».<sup>37</sup>

---

<sup>36</sup> Traduction : *En principe, l'interprétation se déroule « ici et maintenant » au bénéfice de ceux qui veulent communiquer par-delà les barrières des langues et des cultures.*

<sup>37</sup> AIIC. "Langues de travail". *aiic.net*. Mis en ligne le 28 novembre 2011, consulté le 21 octobre 2016 : <http://aiic.net/p/4104>.

Il faut que nous soulignons ces exigences particulières de connaître parfaitement les langues de travail ainsi que la langue maternelle. Trop souvent, les responsables au sein du DoD partent du principe qu'un individu dont la langue maternelle est le français serait automatiquement un interprète doué. Ils ne considèrent guère les capacités de cette personne de parler l'anglais et encore moins ses capacités ou sa formation en tant qu'interprète. C'est la raison pour laquelle nous insistons sur l'importance de parler et de comprendre parfaitement les langues de travail, c'est-à-dire les langues « étrangères » ainsi que la langue maternelle. Cela n'est qu'un point de départ pour commencer la formation spécialisée en interprétation.

#### **4.2.2. Langues de travail de l'interprète**

Pour mieux expliquer d'autres concepts tels que la directionnalité en interprétation, nous évoquons d'abord ce qu'on appelle les « langues de travail » de l'interprète. L'AIIC classe ces langues de travail en 3 catégories - A, B et C – comme suit :

- **La langue A** est la langue maternelle (ou son équivalent) dans laquelle l'interprète traduit à partir de toutes ses autres langues de travail en interprétation consécutive et en simultanée. Il s'agit de la langue dans laquelle il s'exprime le mieux et dans laquelle il n'a aucune difficulté à exprimer même des idées complexes. Du point de vue de l'interprète, il s'agit d'une langue active (une langue dans laquelle il s'exprime naturellement).
- **La langue B** est une langue dans laquelle l'interprète s'exprime naturellement sans qu'elle soit sa langue maternelle. Il peut traduire dans cette langue (ces langues) à partir de l'une ou plusieurs de ses langues de travail mais il a la faculté de choisir le mode d'interprétation (consécutive ou simultanée). Du point de vue de l'interprète, il s'agit également d'une langue active.



- **La langue C** est une langue parfaitement comprise par l'interprète mais dans laquelle il ne traduit pas. Il interprète à partir de cette langue (ces langues) dans sa langue active (ses langues actives). Du point de vue de l'interprète, il s'agit, donc, d'une langue passive ou bien une langue qu'il comprend mais qu'il ne parle pas naturellement.

L'interprète s'exprime mieux et plus naturellement dans certaines langues que dans d'autres : les langues dans lesquelles il s'exprime naturellement sont appelées les *langues actives* et les langues qu'il comprend parfaitement mais qu'il ne parle pas naturellement sont appelées *langues passives*.<sup>38</sup> « Le traducteur (ou l'interprète) se définit notamment par rapport à ses langues de travail *actives* et *passives*. Les premières sont celles *vers lesquelles* il travaille, et les secondes celles *à partir desquelles* il travaille » (Gile, 2005 : 167). Par exemple, l'auteur de cette thèse, née à Seattle aux États-Unis est interprète : sa langue A (la langue active) est anglais et ses langues B dites « passives » sont le français et l'espagnol.

#### 4.2.3. Directionnalité de l'interprétation

Une question très débattue dans le domaine de l'interprétation est celle de la *directionnalité*, c'est-à-dire la question de savoir si les interprètes doivent, de préférence, réaliser l'interprétation à sens unique vers la langue A (leur langue maternelle), ou bien s'il serait préférable ou du moins acceptable qu'ils travaillent vers leur langue B (Gile, 2009 : 237).

« En interprétation, notamment simultanée, les puristes occidentaux préconisent la même directionnalité (de la langue étrangère vers la langue maternelle), mais d'autres, notamment les Russes, préconisent la directionnalité opposée. La thèse des Occidentaux qui défendent la traduction exclusive vers la langue maternelle argumente que l'on ne peut pas s'exprimer de manière efficace en langue étrangère, et leurs opposants rétorquent que la compréhension est meilleure à partir de la langue maternelle. Il est clair que sur le fond, ces deux argumentations

---

<sup>38</sup> Ibid.

sont recevables, et que le choix entre elles est quantitatif plus que fondamental » (Gile, 2005 :124).

Cependant, dans certains pays avec des langues particulières utilisées par une petite population, le travail dans les deux sens, c'est-à-dire l'interprétation bidirectionnelle, a toujours été nécessaire car il n'y avait pas d'interprètes ayant d'importantes langues cibles (telles que l'anglais, l'espagnol, ou le français) comme langue A. Ils se sont vus obligés de travailler à partir de leur langue A (une langue locale) vers une langue étrangère. (Gile, 2009 : 237). Il faut ajouter ici que dans la pratique, « même les Occidentaux travaillent dans les deux sens, ce qui s'explique probablement par le fait que l'importance d'un style sans défaut est moindre à l'oral et dans l'instantanéité de la communication face-à-face qu'à l'écrit » (Gile, 2005 : 124).

Les interprètes des organisations internationales telles que l'Union européenne doivent démontrer leur maîtrise de l'interprétation à partir de deux langues ou plus, mais ils interprètent généralement vers une seule langue, leur *langue maternelle*. Dans d'autres marchés d'interprétation de conférence, cependant, les réunions ne comportent généralement que deux langues de travail et les interprètes doivent travailler de manière bidirectionnelle (Mikkelsen, 2009).

Notre pratique quotidienne dans le milieu militaire de l'Afrique francophone se déroule sans exception de façon bidirectionnelle. Pour nous, il ne s'agit pas d'une question de l'importance « d'un style sans défaut » ni d'être des « Occidentaux » d'une organisation importante. Il en est ainsi parce qu'il n'existe pas de personnel suffisamment formé, d'une part, et d'autre part, le DoD n'autorise pas une augmentation de nombre d'interprètes affectés au Commandement des États-Unis pour l'Afrique ou aux commandements subalternes qui réalisent des missions militaires multilingues sur le continent.

#### **4.3. Interprétation de conférence**

« L'interprétation de conférence est un art où les performances et les prestations se font grâce à une improvisation permanente, le plus souvent sans 'filet de sécurité' et en faisant appel en temps réel à une vaste panoplie de compétences et de réflexes complexes, peu naturels et initialement fragiles » (Guichot de Fortis, 2011).

Notre examen de la littérature indique qu'il existe de nombreuses définitions de *l'interprétation de conférence*. Pour certains, il s'agit d'une activité qui se limite exclusivement à la communication orale. D'après la Direction du service d'interprétation de la Commission européenne, l'interprète de conférence transpose « un message d'une langue à une autre, avec naturel et fluidité, en adoptant la présentation, le ton et les inflexions de l'orateur, au nom duquel on s'exprime à la première personne ».<sup>39</sup> Pour Hurtado Albir, l'interprétation de conférence est « un *tipo de traducción oral* que se realiza entre especialistas que necesitan adquirir o intercambiar información. Se realiza con las modalidades de *interpretación simultánea, interpretación consecutiva y traducción a la vista* »<sup>40</sup> (Hurtado Albir, 2001 : 638).

Selon AIIC, l'interprétation de conférence est la transposition orale d'un message exprimé dans une langue vers une autre, pratiquée lors de sommets internationaux, de colloques professionnels, d'échanges bilatéraux ou multilatéraux entre les hauts responsables gouvernementaux, ou bien lors de congrès ou de réunions des chefs d'entreprises, de responsables sociaux et syndicaux, etc.<sup>41</sup> Pour AIIC, l'interprétation de conférence implique l'exécution en simultanée, en consécutive ou, plus rarement, en chuchotage.

Daniel Gile précise que « l'interprétation de conférence correspond en principe à la substitution d'un discours de haut niveau formel et conceptuel en langue de départ par un discours en langue d'arrivée qui le restitue dans son intégralité au même haut niveau ». Pour lui, le niveau de la prestation en interprétation de conférence exige « le maximum de compétences diverses par

---

<sup>39</sup> [http://ec.europa.eu/dgs/scic/index\\_fr.htm](http://ec.europa.eu/dgs/scic/index_fr.htm)

<sup>40</sup> Traduction : *Un type de traduction orale qui se réalise entre des spécialistes ayant besoin d'obtenir ou d'échanger des informations. Elles se réalisent dans les modes suivants : l'interprétation simultanée, l'interprétation consécutive et la traduction à vue.*

<sup>41</sup> AIIC. "L'interprétation de conférence". *aiic.net*. Le 28 novembre 2011. Consulté le 21 octobre 2016 : <http://aiic.net/p/4103>.

rapport à d'autres formes d'interprétation (l'interprétation 'de liaison', l'interprétation 'd'affaires', l'interprétation 'communautaire') » (Gile, 1995 : 12 cité par Woroch, 2010 : 34)<sup>42</sup>.

#### **4.4. Modes d'exécution et types d'interprétation**

Dans son étude réalisée sur une possible typologie des événements pour lesquels l'interprète sert de médiateur, Bistra Alexieva cite les six variétés d'interprétation suggérées par H. Salevsky<sup>43</sup>, à savoir deux sous-variétés d'interprétation consécutive et quatre sous-variétés d'interprétation simultanée :

- 1) Consécutive avec prise de notes ;
- 2) Consécutive sans prise de notes ;
- 3) Simultanée dans une cabine, sans texte source écrit. Il s'agit de l'interprétation simultanée proprement dit, avec une réception unique du texte source via le canal auditif seul et avec l'utilisation de l'équipement technique ;
- 4) Simultanée dans une cabine, avec un texte source écrit. Le texte est ainsi reçu non seulement par le canal auditif mais aussi par canal visuel ;
- 5) Simultanée avec les interprètes dans la salle de conférence plutôt que dans la cabine, mais dotés du matériel technique nécessaire (casque, microphones, partitions, etc.) ;
- 6) Simultanée en « demi-voix » (chuchotage). Ce type est décrit comme étant plus proche de l'interprétation consécutive, car il est réalisé sans équipement technique et assure un contact plus direct et un retour immédiats entre l'interprète et les participants. (Salevsky, 1982 : 85 cité par Alexieva, 1997 : 154-5).

---

<sup>42</sup> GILE, Daniel. 1995. *Regards sur la recherche en interprétation de conférence*. Lille : Presses Universitaires de Lille

<sup>43</sup> SALEVSKY, H. (1982) 'Teoreticheskie problemi klassifikatzii vidov perevoda' (Theoretical Problems of the Classification of Types of Translation), *Fremdsprachen* 2: 80-86.

En effet, pour Alexieva, le mode d'exécution de l'interprétation (simultané vs. consécutif) détermine la valeur de deux facteurs extrêmement importants en ce qui concerne la spécificité culturelle du comportement verbal et non verbal des participants primaires et secondaires dans la situation de communication : le contact direct ou indirect entre l'interprète et les participants (en fonction de l'utilisation des équipements ou non) auxiliaires) et la distance ou la proximité entre les participants eux-mêmes, ainsi qu'entre eux et l'interprète » (Alexieva, 1997 : 160).

Guidère se fait l'écho des observations de Salevsky et Alexieva en évoquant des distinctions entre les types d'interprétation *en fonction du mode d'exécution*. Cependant, il consolide les six types cités ci-dessus en trois définitions plus générales et puis il en ajoute une quatrième qui regroupe les modes d'interprétation effectuée dans le domaine du service public. Selon lui, les quatre types principaux sont les suivants :

« 1) L'interprétation simultanée : l'interprète est isolé dans une cabine, il suit le discours de l'orateur à travers des écouteurs et le restitue en même temps dans un microphone. Le décalage entre l'écoute et la restitution est quasiment imperceptible. L'interprétation simultanée est également réalisée de et vers la langue des signes lorsqu'il y a des participants sourds muets (interprétation des signes). Dans ce cas, l'interprète n'est pas isolé dans une cabine mais se tient debout dans la salle de conférence pour être vu de l'auditoire (Guidère, 2016 : 110).

2) L'interprétation consécutive : l'interprète est généralement présent au côté de l'orateur, il écoute une portion de discours pendant quelques minutes en prenant des notes, puis la restitue dans la langue cible pendant que l'orateur marque une pause, et ainsi de suite jusqu'à la fin du discours. Le fait de restituer « phrase par phrase » le discours prononcé n'est pas considéré comme une véritable interprétation consécutive (Guidère, 2016 : 110).

3) L'interprétation chuchotée : l'interprète est placé à côté de la personne pour laquelle il doit traduire. Au fur et à mesure qu'il écoute le discours de l'orateur, il chuchote la traduction dans l'oreille de son client. La « chuchotée » est pratiquée dans divers contextes professionnels et pas seulement lors des conférences internationales (Guidère, 2016 : 110).

4) L'interprétation de service public : l'interprète intervient en face-à-face dans la sphère institutionnelle (services d'immigration, police, hôpitaux, etc.) et traduit de façon consécutive et bidirectionnelle (dans les deux langues). Son interprétation vise à permettre l'échange entre les interlocuteurs, tout en observant une position de détachement et de neutralité. Dans les tribunaux, l'interprétation juridique est soumise à des règles strictes de fidélité, d'impartialité et de confidentialité. Enfin, dans certaines situations, l'interprétation de service public est menée au téléphone » (Guidère, 2016 : 111).

Cette classification en fonction des modes d'exécution nous intéresse parce qu'elle sert de point de départ pour expliquer le métier aux non-initiés, voire le public cible de notre étude. Les définitions consolidées de Guidère nous semblent plus pertinentes pour notre pratique actuelle car elles englobent les « sous-variétés » mentionnées par Alexieva et Salevsky. Cependant, les observations de ces deux derniers décrivent plus précisément les diverses situations dans lesquelles l'interprète se trouve lorsqu'il participe aux événements multilingues dans notre milieu particulier. Dans ce sens, il nous semble pertinent de dresser une liste plus ample qui ne se limite pas à l'explication des modes traditionnellement associés à « l'interprétation de conférence ». Une liste non exhaustive des principaux modes d'interprétation indiqués dans la littérature reflète de nombreux types d'interprétation expliqués en ordre correspondant à ce que Holly Mikkelsen (2009) considère la hiérarchie informelle établie chez les interprètes, classement qui placent quelques interprètes au plus haut niveau et d'autres en bas de l'échelle en fonction du mode pratiqué. Les trois premiers modes indiqués ci-dessous portent sur la technique de prestation et ils correspondent aux modes associés traditionnellement à l'interprétation de conférence (simultanée, consécutive, chuchotée). Nous offrons des précisions sur ces trois types d'interprétation ainsi que des difficultés ou des inconvénients qui y sont associés. Ensuite, nous évoquons d'autres types d'interprétation qui se définissent plutôt en fonction de l'environnement particulier ou des thèmes abordés dans une situation de communication particulière.

#### 4.4.1. L'interprétation simultanée

La définition actuelle de l'AIIC : L'interprète, assis dans une cabine, écoute l'orateur à travers un casque et réexprime immédiatement son message dans une autre langue dans un micro. L'installation technique transmet cette interprétation aux casques des auditeurs. L'interprétation simultanée est de mise dans les réunions bilingues ou multilingues. Elle a l'avantage de ne pas prolonger la durée des travaux ; elle encourage une discussion plus vivante et plus de spontanéité de la part des intervenants.<sup>44</sup>

La simultanée reste discrète et permet l'interprétation dans différentes langues en temps réel. Souvent nommée à tort “traduction simultanée” ou “interprétariat”, elle exige préparation et savoir-faire. En simultanée, les interprètes sont situés dans des cabines insonorisées, de préférence avec une vue directe sur les intervenants. La simultanée exige une très grande concentration, raison pour laquelle les interprètes se relaient à intervalles réguliers (toutes les 20-30 minutes) et doivent donc être en équipes de deux ou trois interprètes par langue<sup>45</sup>.

Pour mieux expliquer l'interprétation simultanée aux non-initiés, nous nous référons à l'exemple offert par D. Seleskovitch qui évoque le match de foot décrit par le reporter sportif :

« Le processus de la simultanée, lui, peut s'expliquer par une comparaison avec la transmission radiophonique d'un match de football. Le reporter sportif qui décrit aux auditeurs de la radio le spectacle qui se déroule sous ses yeux analyse très rapidement et avec un métier très sûr les événements dont les auditeurs ne peuvent être les témoins directs, et les leur transmet dans leur langue. Contrairement à l'opérateur Morse, il ne codifie pas des signes en d'autres signes, mais il analyse et explique le sens des événements, sans que le passage d'un mode d'expression (gestes des joueurs sur le terrain) à un autre mode d'expression (paroles du reportage) ne pose de problème particulier. L'interprète de simultanée analyse de la même façon le sens des interventions qui lui

---

<sup>44</sup> AIIC. « Les pratiques de l'interprétation » *aiic.net*. Le 28 novembre 2011. Consulté le 21 octobre 2016 : <http://aiic.net/p/4105>

<sup>45</sup> Calliope Interpreters « Types d'interprétation », *calliope-interpreters.org*, consulté le 10 mai 2017 : <http://www.calliope-interpreters.org/fr/services-d-interpretation/types-d-interpretation>

parviennent, à lui, sous une forme linguistique ; il ne s'arrête pas à la langue, pas plus qu'il ne se préoccupe longuement des formulations qu'il choisira pour s'exprimer dans l'autre langue, mais il achève son analyse rapide et exprime spontanément « ce » qui a été dit, transmettant ainsi le contenu sémantique du message » (Seleskovitch, 1983 : 32).

Cet exemple nous intéresse non seulement pour faciliter l'explication de l'activité de l'interprète dans la cabine mais aussi pour poser ensuite la question suivante aux responsables américains : Si tel reporter sportif n'était pas formé dans le domaine de la communication et s'il n'avait jamais joué, étudié ni suivi le football, pourrait-il décrire efficacement et clairement ce match de foot ? Et si l'individu embauché par le DoD comme « interprète » parle français mais il n'est pas formé en interprétation et il ne connaît pas la situation de communication, ni les enjeux du « match », ni les joueurs, ni les « équipes » sur le terrain militaire de l'Afrique francophone, quelle serait la qualité du texte cible offert par cet individu devenu interprète en vertu d'un contrat signé par le DoD ? Nous comptons sur cette analogie pour mieux communiquer notre démarche aux responsables pertinents. En outre, il nous semble pertinent de préciser les difficultés particulières liées à l'interprétation simultanée afin de souligner l'importance de l'acquisition des compétences poussées par voie d'un programme de formation particulière.

### Difficultés en simultanée

Nous mettons l'accent sur la simultanée et les exigences particulières de ce mode d'interprétation car de plus en plus il nous est demandé d'assurer les services d'interprétation simultanée au lieu de consécutive lors des activités organisées par les Forces armées américaines. Depuis l'établissement du Commandement des États-Unis pour l'Afrique en 2008, la plupart des conférences, des réunions et des exercices comptent sur l'interprétation consécutive comme mode préféré en raison du lieu de communication, de la disponibilité de l'équipement essentiel et de la disponibilité des interprètes, entre autres facteurs.



D'après Barbara Moser-Mercer (2000) la concentration reste la principale difficulté signalée par les étudiants interprètes même six mois après leur formation (Moser-Mercer, 2000, citée par Seeber, 2015 : 82). De plus, nous avons maintenant des preuves suggérant que c'est la combinaison en temps réel de tâches structurellement similaires (par exemple, la compréhension et la réexpression de la langue) qui rend leur exécution plus difficile car elles s'appuient sur les mêmes ressources mentales et interfèrent entre elles (Seeber, 2015 : 82). En outre, l'interprète fait face aux défis posés par de nombreux facteurs liés aux caractéristiques du discours. D. Gile se réfère à ces facteurs comme des « déclencheurs de problèmes ». Ces déclencheurs comprennent la rapidité d'expression de l'orateur, la présence de chiffres ou de nombres, des complexes structures syntaxiques et l'accent particulier de l'orateur (Gile, 2015<sup>46</sup> cité par Seeber, 2015 : 85).

Marianne Lederer offre une explication claire et précise sur la complexité du processus d'interprétation simultanée tout en nous rappelant l'application de la théorie du sens à l'interprétation. Il s'agit d'une opération traduisante à trois phases qui porte sur la compréhension du sens de l'énoncé et la réexpression de celui-ci.

« Les activités exigées par la traduction simultanée sont multiples. En même temps que l'interprète entend le discours, il perçoit la situation globale dans laquelle se déroule la réunion : en même temps qu'il conceptualise ce qu'il vient d'entendre, il entend la suite et énonce le résultat de son opération de conceptualisation ; ce faisant, il écoute également ce qu'il dit lui-même pour vérifier la correction de son expression. Ces activités se chevauchent et se superposent les unes et les autres en nombre variable à chaque instant ; elles connaissent arrêts et reprises, ralentissements et accélérations. Nous en parlerons séparément pour plus de commodité, mais sans jamais oublier qu'aucune n'intervient jamais seule et qu'il faut les voir à la lumière les unes des autres. Trois temps se dégagent néanmoins de l'enchevêtrement [...] : la perception, la conceptualisation, l'énonciation » (Lederer, 2014 : 178-9).

---

<sup>46</sup> GILE, D. 1995. *Regards sur la recherche en interprétation de conférence*. Lille : Presses Universitaires de Lille

L'interprétation simultanée, bien que complexe et difficile, est réalisable à condition qu'un certain nombre de conditions soient respectées. Les interprètes doivent maîtriser leurs langues de travail, ils doivent préparer le sujet à discuter et il faut qu'ils aient accès à autant d'informations visuelles et auditives liées à la réunion que possible (Setton, 2005<sup>47</sup> cité par Seeber: 2015: 85).

### Relais et pivot

Lorsque la combinaison de langues des interprètes disponibles ne permet pas une « interprétation directe », on recourt à l'interprétation en relais, c'est-à-dire l'interprétation indirecte d'une langue vers une autre en passant par une troisième qui relie la prestation de deux (ou plus) interprètes avec un interprète « pivot » servant de source à une autre (Pöchhacker, 2016 : 21-2). En effet, si un participant s'exprime dans une langue non couverte par une cabine en langue active, celle-ci peut se connecter à une autre cabine qui couvre la langue en question assurant ainsi le relais. Dans ce cas, l'interprète ne travaille pas à partir de la langue de l'orateur mais de celle de l'interprète pivot.<sup>48</sup> Le rôle de cet interprète est d'autant plus astreignant puisqu'il sait que ses collègues interprètes (ceux qui comptent sur lui pour leur présenter le texte source au nom de l'orateur) sont totalement tributaires de la qualité de son travail.<sup>49</sup> Pour notre pratique quotidienne à l'appui du DoD en Afrique, on emploie généralement l'anglais comme langue pivot pour assurer le relais entre les participants lusophones et francophones. Cependant, nous constatons une demande accrue pour élargir notre champ de travail en assurant l'interprétation pour les participants arabophones, étant donné les programmes de coopération multilatéraux avec la Libye, le Soudan et le Soudan du Sud ainsi qu'une préférence parfois indiquée chez certains pays de l'Afrique du Nord et du Maghreb de recourir à l'arabe comme langue de travail lors des discussions en groupe.

---

<sup>47</sup> SETTON, R. « So what is so interesting about simultaneous interpreting ? » *SKASE Journal of Translation and Interpretation*, 1(1) : 70-84.

<sup>48</sup> [http://ec.europa.eu/dgs/scic/what-is-conference-interpreting/pivot/index\\_fr.htm](http://ec.europa.eu/dgs/scic/what-is-conference-interpreting/pivot/index_fr.htm)

<sup>49</sup> <https://aiic.net/page/6216/glossaire-de-l-interpretation/lang/2>

#### 4.4.2. L'interprétation consécutive

En interprétation consécutive, l'interprète, assis à la même table que les délégués ou à la tribune avec l'orateur, interprète son intervention dans la langue cible au terme d'un laps de temps variable. La prise de notes est un élément essentiel de l'interprétation consécutive. Elle consiste à symboliser sur une feuille de papier la logique et la structure du discours, afin de pouvoir soutenir le travail de la mémoire. La prise de notes est éminemment individuelle ; certains interprètes utilisent beaucoup de symboles, d'autres préfèrent les dessins, d'autres encore s'en tiennent à certains mots ; la quantité de détails notée est elle aussi éminemment variable, tout comme le choix du bloc-notes, de la langue dans laquelle sont prises les notes, etc. L'interprète, présent dans la salle aux côtés de l'orateur, suit le discours que celui-ci prononce et le restitue dans une autre langue après avoir pris des notes. Les discours d'une certaine durée peuvent être subdivisés en fragments successifs, mais un interprète dûment formé peut assurer l'interprétation au bout de plusieurs minutes. Ce mode d'interprétation convient lors de communications scientifiques ou techniques présentées par un seul orateur, ou bien lors de réunions ne faisant appel qu'à un nombre limité de langues, puisqu'il prolonge la réunion d'autant. La prise de notes est une compétence nécessaire pour l'interprétation consécutive parce qu'elle permet à l'interprète de « symboliser sur une feuille de papier la logique et la structure du discours, afin de soutenir le travail de la mémoire, et non à transcrire l'intégralité des mots prononcés ».<sup>50</sup> Il s'agit d'une technique essentielle car l'interprète s'exprime lorsque l'orateur a terminé son intervention, un discours qui peut durer quelques secondes (quelques dizaines de mots) ou bien quelques dizaines de minutes (Seleskovitch, 1983 : 27-28).

La théorie interprétative de traduction de Seleskovitch et Lederer, axée sur le *sens* qu'un interprète saisit dans un contexte communicatif donné, a été mieux démontrée par l'interprétation consécutive. En effet, la limitation de la mémoire l'interprète ne lui permettait pas de se rappeler et de traduire tous les mots du

---

<sup>50</sup> AIIC. "Les pratiques de l'interprétation". *aiic.net*. Le 28 novembre 2011. Consulté le 21 octobre 2016 : <http://aiic.net/p/4105>

locuteur, prévenant ainsi le simple transcodage du discours. Autrement dit, l'interprète se voit obligé d'aller au-delà des mots du locuteur et même les « oublier » tout en privilégiant la conservation du sens du « vouloir dire » de l'orateur, c'est-à-dire ce qu'il a transmis ou a souhaité transmettre lors de son discours. Plus tard, M. Lederer ferait preuve de l'applicabilité à l'interprétation simultanée de cette théorie pour laquelle le processus prime sur le langage. Toutefois, le mode consécutif se considère comme le fondement, l'essence même de l'application de la théorie du sens (Mikkelsen, 2015 : 64-5).

Dans une situation de communication appuyée par l'interprétation consécutif, l'interprète est assis parmi les participants. Il écoute l'intervention et la retransmet, dans une autre langue, en s'aidant généralement par la prise de notes. Selon la Direction générale de l'interprétation de la Commission européenne, l'interprétation consécutif a largement cédé la place à la simultanée, « mais elle conserve son utilité dans certains contextes (comme les réunions très techniques, les déjeuners de travail, les réunions en petits comités ou les visites sur le terrain) ».<sup>51</sup> Dans notre milieu, et surtout lors des activités organisées au niveau tactique caractérisé par un manque d'équipements ou bien l'absence du site approprié pour effectuer l'interprétation simultanée, le consécutif reste le mode d'interprétation privilégié.

L'interprétation consécutif se caractérise par plus de variation en ce qui concerne l'utilisation de l'équipement auxiliaire et de distance physique entre les participants. Bien qu'il s'agisse d'un acte de communication d'interaction directe, l'utilisation d'équipements auxiliaires n'est pas exclue. Par exemple, en mode consécutif nous utilisons presque toujours un microphone pendant des réunions et des cérémonies. Cependant, dans des situations tactiques, par exemple une démonstration aux VIP lors d'un exercice sur le terrain, on ne compte pas sur de tels équipements.

En termes de distance, la nature directe de la communication, en particulier lorsqu'elle n'est pas médiatisée par le microphone, implique la présence à proximité de l'orateur, du destinataire(s) et de l'interprète. La distance physique

---

<sup>51</sup> [http://ec.europa.eu/dgs/scic/index\\_fr.htm](http://ec.europa.eu/dgs/scic/index_fr.htm)

entre les participants n'est donc pas grande, mais elle reste beaucoup plus grande que dans le cas du chuchotage. Les tables larges généralement utilisées dans les négociations politiques et commerciales peuvent fournir des conditions proxémiques optimales qui réduisent l'impact des différences culturelles dans la façon dont les gens partagent l'espace. D'autre part, les moyens d'expression non verbaux deviennent extrêmement importants et peuvent causer des problèmes en raison des différences entre les cultures. Alexieva apporte un exemple de l'impact de différences culturelles : « Bulgarians, for example, tend to speak louder than some western Europeans, and this increase in the level of 'noise' in the communicative channel can hamper communication » (Alexieva, 1997 : 159).

Elle se réfère ici aux Bulgares et leur façon de parler. Dans notre cas, ce sont les Américains qui ont tendance à parler plus fort tandis que les Africains avec lesquels nous travaillons parlent doucement obligeant ainsi l'interprète à se situer dans une position qui lui permet de mieux comprendre le dialogue. Cela implique souvent qu'on change de place pour assurer une meilleure compréhension, surtout dans le cas où les équipements auditifs ne sont pas disponibles ou bien s'il existe des interférences (climatiseur, d'autres discussions, porte ouverte, etc.). Récemment, l'auteure de cette étude s'est vue obligée de changer de place plus de cinq fois lors d'une réunion à l'Académie de formation en transmissions des Nations Unies. Les intervenants, assis autour d'une table en forme de U au milieu de laquelle se réalisait une démonstration d'un système d'interopérabilité radio, continuaient à parler et à poser des questions malgré de forts bruits émis continuellement par le système radio.

#### **4.4.3. Interprétation chuchotée**

L'interprétation chuchotée, une type d'interprétation simultanée sans cabine, est un mode de travail dans lequel l'interprète, assis tout près de ses auditeurs, leur chuchote l'interprétation des propos de l'orateur. Un type d'interprétation effectuée à voix basse en temps réel, ce mode est essentiellement choisi lorsque le nombre d'auditeurs ayant besoin de l'interprétation est très réduit. Il est déconseillé dès que ce nombre dépasse deux personnes, ou que

plusieurs interprètes sont appelés à travailler en même temps dans la même salle ce qui pourrait créer une distraction désagréable pour tous les intervenants. En chuchotée, l'équipe se compose idéalement d'un minimum deux interprètes. « Cette technique, éprouvante pour les cordes vocales, n'est appropriée que pour des réunions de courte durée. »<sup>52</sup>

Alexieva précise qu'on utilise ce mode d'interprétation à « demi-voix » généralement lorsqu'il n'est pas possible d'utiliser des équipements auxiliaires, par exemple, lorsque l'interprétation doit être fournie pour un ou deux participants d'une langue minoritaire. Le fait même que l'interprète doit chuchoter signifie que la distance physique entre lui et l'auditeur ne peut pas être grande » (Alexieva, 1997 : 158).

#### **4.4.4. L'interprétation de liaison**

Interprétation de liaison est une activité qui consiste à accompagner une ou plusieurs personnes qui ne maîtrisent pas la langue du pays et à les aider dans un contexte relativement informel. Les interprètes de liaison traduisent généralement les propos phrase après phrase, ce qui leur permet de travailler sans besoin d'équipements particuliers tout en allégeant l'effort de mémoire requis.<sup>53</sup> Ce type d'interprétation peut être classé comme membre périphérique de la famille d'évènements interprétés par l'interprète en consécutive. Comme dans la consécutive, l'interprétation de liaison implique un processus de production d'un texte cible à partir d'un texte source. Cependant, en liaison, l'interprétation tend à se réaliser à partir des passages courts de discours spontanés et improvisés créant ainsi une situation de communication plus personnelle. L'interprétation de liaison tend à être utilisée dans le domaine communautaire (hôpitaux, milieux sociaux, etc.) plutôt que dans les conférences ou les grandes réunions d'affaires. En outre, la nature de la situation communicative empêche souvent la prise de notes (ce qui est commun dans l'interprétation consécutive). Du point de vue d'Alexieva, les

---

<sup>52</sup> Canada. "Modes d'interprétation de conférence". *aiic.net*. le 7 décembre 2004. Consulté le 12 février 2017 : <http://aiic.net/p/1628>.

<sup>53</sup> AIIC. "Les métiers connexes". *aiic.net*. Le 28 novembre 2011. Consulté le 21 octobre 2016 : <http://aiic.net/p/4107>.

caractéristiques les plus importantes de l'interprétation de liaison concernent la nature du contact et la distance entre les participants. Le contact est direct, il n'est pas médié par des équipements auxiliaires et il se caractérise par une plus grande intensité d'interaction, impliquant l'engagement de tous (ou presque tous) les sens. Chaque participant accorde une grande attention non seulement à ce que l'autre participant dit, mais aussi à la manière dont il se comporte (contact visuel, langage corporel, etc.). La rétroaction dans ce contexte est immédiate en raison de l'échange fréquent de rôles (orateur et destinataire) » (Alexieva, 1997 : 159-60). Bien évidemment, ce type d'interprétation se distingue par sa nature bidirectionnelle. Dans le cas d'un tel dialogue face à face, l'interprète travaille toujours dans les deux sens, c'est-à-dire en mode « aller et retour » entre les deux langues concernées. L'interprétation bidirectionnelle est donc généralement liée aux notions d'interprétation de liaison et d'interprétation de dialogue (Pöchhacker, 2016 : 21).

En général, on considère l'interprétation de liaison comme un acte communicatif informel. Toutefois, nous sommes toutefois d'avis que ce type d'interprétation ne se limite pas aux contextes informels car son activité chevauche l'interprétation communautaire et l'interprétation de conférence, entre autres. On constate l'utilisation de l'interprétation de liaison lors des conférences officielles, surtout dans les petits groupes de travail, ou bien pendant les réunions entre hauts responsables. Par exemple, lors d'une visite officielle étatique, les entretiens entre les diplomates ou les hauts responsables se déroulent souvent avec l'interprétation assurée par un seul interprète. Celui-ci est assis entre les deux interlocuteurs. Il doit d'abord s'assurer des besoins linguistiques particuliers des visiteurs. Parfois, le visiteur voudra à tout prix utiliser la langue de l'autre. Un autre indique qu'il comprend la langue de son hôte, mais qu'il préfère s'exprimer dans sa propre langue comptant ainsi sur l'aide de l'interprète. Ce dernier doit alors épier les réactions du visiteur pour lui communiquer discrètement ce qu'il n'a pas compris. L'interprète, responsable de la communication, doit intervenir (en faisant preuve de tact) dès qu'il sent qu'il y a malentendu, du moins pour des raisons linguistiques. « Pour cela il doit être constamment sur le qui-vive : tout en guettant le vouloir dire de celui qui parle il doit surveiller celui qui écoute afin de

déceler la moindre ombre dans le regard trahissant un manque de compréhension. C'est un exercice d'anticipation délibérée et permanente » (Thiéry, 2015).

#### 4.4.5. L'interprétation communautaire

Lorsqu'un interprète est appelé pour aider des individus à communiquer avec des autorités ou des instances officielles, on parle alors de l'interprétation en milieu social, l'interprétation communautaire ou l'interprétation de service public. Il s'agit de faciliter les contacts entre réfugiés et services administratifs, personnes en difficulté et travailleurs sociaux, patients et médecins ou services hospitaliers (interprétation médicale), etc. Dans ce milieu, les références socioculturelles ainsi que l'élément humain influent considérablement sur l'interprétation et exigent que l'interprète ait des connaissances spécialisées ainsi qu'un sens profond de l'éthique professionnelle.<sup>54</sup>

« La interpretación y traducción en los servicios públicos, como el propio nombre indica, es la interpretación y traducción que se lleva a cabo en el contexto de los servicios públicos con usuario que no hablan la lengua mayoritaria del país. El término « servicio público » hace referencia fundamentalmente a los servicios que las autoridades centrales o locales proporcionan al público. Estos servicios incluyen los ámbitos jurídico, sanitario y toda una serie de servicios sociales como la vivienda, la enseñanza, el bienestar y la salud medioambiental »<sup>55</sup> (Corsellis, 2010: 5).

Marjory Bancroft apporte une définition avec des caractéristiques particulières qui distinguent l'interprétation communautaire des autres types d'interprétation (interprétation de conférence, de relais, militaire, etc.). Ce type particulier se différencie des autres par les techniques spécifiques utilisées -- que

---

<sup>54</sup> AIIC. "Les métiers connexes". *aiic.net*. Le 28 novembre 2011. Consulté le 21 octobre 2016 : <http://aiic.net/p/4107>

<sup>55</sup> Traduction : *L'interprétation dans les services publics, comme son nom l'indique, est l'interprétation qui se déroule dans le contexte de services publics pour les utilisateurs qui ne parlent pas la langue majoritaire du pays. Le terme « service public » se réfère principalement aux services que les autorités centrales ou locales fournissent au public. Ces services comprennent les services juridiques, sanitaires et une gamme de services sociaux tels que le logement, l'éducation, le bien-être et la santé environnementale.*



ce soit en face-à-face, par téléphone ou par vidéo -- et par ses objectifs qui portent sur l'accès aux services publics. Les différences de technique comprennent :

- Tendance à utiliser l'interprétation bidirectionnelle (questions et réponses)
- Mode consécutif privilégié
- La complexité et les défis en matière de relations humaines, sociales et économiques en jeu
- Le degré d'implication des interprètes accrédités
- Le statut socioéconomique des participants et le fait que l'interprète doit faire face aux déséquilibres de pouvoir et de contrôle (Bancroft, 2015 : 219).

Même si elle n'est pas forcément évidente à première vue, l'interprétation communautaire joue un rôle considérable dans notre travail à l'appui des Forces armées américaines sur le continent africain. Le Commandement des États-Unis pour l'Afrique (AFRICOM) a pour mission de collaborer avec ses partenaires afin de développer les capacités en matière de défense, de réagir aux crises et d'entraver et vaincre les menaces transnationales défendant ainsi les intérêts nationaux des États-Unis et favorisant la sécurité, la stabilité et la prospérité régionales en Afrique. Contrairement aux commandements géographiques traditionnels, tels que le Commandement des États-Unis pour la zone du Pacifique, les actions de l'AFRICOM portent sur la prévention de la guerre plutôt que sur le combat. Il vise plutôt à travailler avec les pays africains et les organisations africaines pour renforcer la sécurité régionale et la capacité de réponse aux crises des partenaires africains.<sup>56</sup> Pour réaliser de tels objectifs, l'AFRICOM a été établi en 2008 selon une nouvelle approche axée non seulement sur les capacités militaires mais aussi sur la coopération dite « interagences », c'est-à-dire interministérielle, en privilégiant ce qu'on appelle l'approche pangouvernementale (*Whole of Government Approach*), une approche qui se rend compte du fait qu'une solution militaire à elle seule ne serait jamais suffisante pour résoudre des problèmes particuliers qui se posent sur le continent.

---

<sup>56</sup> « Presenting AFRICOM », Site web de la Mission des États-Unis au sein de l'Union africaine, disponible sur : [https://www.usau.usmission.gov/presenting\\_africom.html](https://www.usau.usmission.gov/presenting_africom.html)

Selon cette nouvelle approche, l'AFRICOM fait partie d'une équipe intergouvernementale diverse qui reflète les compétences, les capacités et les talents globaux du personnel du gouvernement des États-Unis. Le commandement compte quatre diplomates supérieurs du Département d'État (Ministère des affaires étrangères américain) à des postes-clés ainsi que plus de trente hauts fonctionnaires provenant de dix départements et agences du Gouvernement américain, y compris le Département d'État (DoS), le Département de la Sécurité intérieure (Department of Homeland Security), le Département de l'Agriculture et l'Agence américaine pour le développement international (USAID). Pour illustrer une grande différence entre ce commandement et les autres commandements géographiques, il existe deux commandants adjoints : une personne en charge des opérations militaires et une deuxième chargée de l'engagement civilo-militaire, cette dernière étant un ambassadeur du Département d'État. Il existe également des officiers de liaison affectés aux organisations africaines telles que l'Union africaine, la Communauté économique des États de l'Afrique de l'Ouest (CEDEAO) et le Centre international «Kofi Annan» de formation au maintien de la paix au Ghana. En effet, de nombreuses activités organisées par l'AFRICOM sur le continent africain sont liées directement ou indirectement aux programmes du DoS ou de l'USAID, raison pour laquelle nous nous trouvons parfois en train d'agir en tant qu'interprètes communautaires. Par exemple, nous appuyons régulièrement les actions du programme MEDCAP<sup>57</sup>, des actions civilo-militaires qui ont pour objectif l'amélioration des capacités sanitaires des pays partenaires par voie des activités de collaboration avec des médecins et des autorités locaux pour réaliser les séances de formation tout en apportant de l'assistance humanitaire aux populations locales. Comme interprète, nous assurons l'interprétation entre les médecins américains, le personnel local et les patients qui profitent de ces activités.

---

<sup>57</sup> MEDCAP : « Medical Civic Action Program », *africom.mil* : <http://www.africom.mil/what-we-do/security-cooperation/medcap>

#### **4.4.6. Le métier de guide-interprète**

« Guide interprète, guide accompagnateur, guide de tourisme »... C'est ainsi que sont appelés les professionnels du tourisme qui accompagnent des voyageurs seuls ou en groupes, leur dispensent des renseignements culturels, historiques et artistiques et assurent la communication avec la communauté locale. Il s'agit d'un type d'interprétation pratiqué à l'aide de petit matériel portable adapté aux situations de mobilité, avec émetteur radio et écouteurs (matériel léger, facilement transportable, et pratique pour visiter des sites.<sup>58</sup> Nous évoquons ce type d'interprétation parce qu'on est appelé parfois (en général, six fois par ans) à être « guide interprète » à l'appui des officiers africains en visite aux États-Unis sous l'égide du programme de relations bilatérales entre les officiers des transmissions des pays de l'Union africaine. Soit une visite au Pentagone, le musée des femmes de l'Armée de terre ou bien les monuments du National Park à Washington, D.C., l'interprète est là pour assurer la communication.

#### **4.4.7. L'interprétation en zones de conflit**

AIIC définit ce qu'on appelle l'interprète en zones de conflit : « Les autorités militaires ou civiles des pays impliqués dans des conflits armés internes ou internationaux, mais aussi les journalistes qui les couvrent, sont parfois tributaires d'une médiation linguistique avec les armées des autres parties au conflit ou avec la population civile. Les personnes recrutées pour servir d'interprètes ne sont pas toujours convenablement formées ni conscientes de ce qui leur sera demandé, ni des règles déontologiques applicables, et elles encourent parfois des risques personnels ou touchant leur famille »<sup>59</sup> Franz Pöchhacker évoque une définition pareille pour l'interprétation militaire sans poser la question du manque de formation particulière et des risques posés à de tels interprètes. « When relations turned sour, or maybe before they were even pursued, armed conflict would have necessitated mediated communication in a military setting. Such military interpreting, as in talks with allies, truce negotiations or the

---

<sup>58</sup> Calliope Interpreters « Types d'interprétation », *calliope-interpreters.org*, consulté le 10 mai 2017 : <http://www.calliope-interpreters.org/fr/services-d-interpretation/types-d-interpretation>

<sup>59</sup> AIIC. "Les métiers connexes". *aiic.net*. Le 28 novembre 2011. Consulté le 21 octobre 2016 : <http://aiic.net/p/4107h>

interrogation of prisoners, thus bears a historical relationship to (diplomatic interpretation)<sup>60</sup> ».

#### 4.4.8. L'interprétation diplomatique

« Where the representatives of different linguistic and cultural communities came together with the aim of establishing and cultivating political relations, they will have relied on mediators practicing what is usually called *diplomatic interpreting* »<sup>61</sup> (Pöchhacker, 2016 : 14).

En général, la plus grande partie de l'interprétation diplomatique au sein du gouvernement des États-Unis est assuré par les interprètes du Département d'État<sup>62</sup> (*Department of State* ou « DoS ») ou par des interprètes freelance accrédités par celui-ci. Pour le bureau chargé de l'appui dans le domaine de l'interprétation diplomatique, les interprètes employés par le DoS sont classés en trois catégories :

- Les interprètes de conférence qui possèdent les compétences les plus poussées. En général, les candidats pour ces postes ou pour l'accréditation en tant qu'interprètes freelance sont testés dans une situation d'interprétation simultanée et / ou consécutive, d'une langue étrangère vers l'anglais et de l'anglais vers une langue étrangère. L'expérience antérieure ou la préparation académique en tant qu'interprète de conférence est normalement exigée pour accéder à l'examen d'accréditation. Ceux qui réussissent l'examen composent la réserve d'interprètes indépendants qualifiés pour travailler sur un large éventail de missions au plus haut niveau allant de la Maison Blanche aux plus hauts niveaux du pouvoir exécutif du gouvernement.

---

<sup>60</sup> Notre traduction : *Lorsque les relations entre des pays se sont gravement détériorées, ou peut-être avant que (les relations diplomatiques) ne soient même poursuivies, un conflit armé aurait nécessité une communication médiatisée dans un cadre militaire. Il existe une relation historique entre l'interprétation diplomatique et cette interprétation militaire assurée lors d'entretiens avec les alliés, de négociations de trêve ou d'interrogatoires des prisonniers.*

<sup>61</sup> Notre traduction : *Lorsque les représentants de différentes communautés linguistiques et culturelles se sont réunis dans le but d'établir et de cultiver des relations politiques, ils comptent souvent sur des médiateurs pratiquant ce qu'on appelle habituellement l'interprétation diplomatique.*

<sup>62</sup> L'équivalent américain du Ministère des affaires étrangères dans plusieurs pays francophones.

- Les interprètes de séminaire sont capables d'effectuer l'interprétation simultanée à un niveau de compétence de base qui exige un vocabulaire moins formel que celui de l'interprète de conférence. Les candidats ayant réussi l'examen de ce niveau sont employés généralement pour appuyer le Programme des visiteurs internationaux du Bureau de l'éducation et de la culture du Département d'État, le Programme d'aide antiterroriste du Bureau de la sécurité diplomatique, ou le Programme de formation en matière d'application de la loi administré par le Bureau international de l'application de la loi et de la lutte contre les stupéfiants. La prestation du service des interprètes de séminaire est souvent réalisée à l'aide d'un équipement mobile tel que le bidule.
- Les interprètes de liaison démontrent des capacités d'interpréter de courts passages ou phrase par phrase dans une séquence consécutive. Ce mode d'interprétation informel est utilisé pour les missions à l'appui des trois organismes énumérés ci-dessus (voir Interprètes de séminaire) dans lesquels un interprète unique accompagne un groupe ou une délégation en visite. Les délégations les plus importantes peuvent recevoir le soutien supplémentaire d'une équipe (habituellement deux) d'interprètes de séminaire.<sup>63</sup>

Christopher Thiéry, Président d'honneur de l'AIIC et ancien chef de service de l'interprétation au Ministère des Affaires Étrangères emploie le terme « interprétation diplomatique », pour désigner une forme particulière de l'interprétation de conférence, ou plus exactement la façon dont un interprète de conférence est appelé à exercer son métier au sein d'un Ministère des Affaires Étrangères. À partir de son expérience acquise comme interprète au sein du Ministère des Affaires Étrangères français, il nous fait part des observations sur des aspects particuliers de l'interprétation diplomatique.

Pour lui, s'il s'agit du dîner officiel ou d'un discours présenté en salle de conférence, l'interprète diplomatique joue un rôle primordial dans le succès de la communication entre intervenants. Le propre du discours est de s'adresser à une

---

<sup>63</sup> « Interpreting », site Web du *Office of Language Services* du Département d'État américain, consulté le 18 mars 2017 : <https://www.state.gov/m/a/ols/c56573.htm>

assemblée et d'être prononcé debout. Plus que jamais, l'interprète doit être conscient de son auditoire afin de produire le même impact que l'orateur. C'est ainsi qu'il épousera, d'instinct, son style, sans toutefois le singer : il se situera d'ordinaire un demi-ton au-dessous de l'original. En outre l'interprète devra être rodé aux acrobaties de la consécutive debout, avec un bloc-notes de taille idoine et suffisamment rigide, etc. L'interprète parle dans le même microphone que l'orateur ou dans un deuxième microphone que les techniciens ont tendance à placer derrière le premier et sur le côté, s'est-il-dire là où on entend le moins bien. Dans le meilleur des cas, l'orateur improvise au lieu de lire une présentation imprimée. Ainsi, l'interprète profite des conditions d'une bonne consécutive dans lesquelles l'orateur fait tout d'une traite ou s'arrête au terme d'une idée, d'un sujet. Cela dépendra de lui, de son inspiration, de la longueur de son propos. « Il faut toutefois le dissuader de s'arrêter à chaque phrase, et en général il vaut mieux que les passages ne soient pas trop longs : même si cela ne gêne pas l'interprète, l'auditoire s'en nuire... » (Thiéry, 2015). Si l'occasion s'en présente, nous essayons de parler avec les orateurs préalablement au discours afin de leur expliquer le processus et le souhait d'interpréter les passages lors d'une pause naturelle, voire lorsque l'orateur termine une pensée particulière. Souvent, les intervenants africains ont le style de faire des présentations très bien structurées et détaillées, mais ils ne s'arrêtent pas, obligeant ainsi l'interprète à être préparé avec son bloc-notes.

Thiéry évoque également l'introduction récente de la « simultanée sans cabine » pour les réunions diplomatiques, particulièrement à l'Élysée. Pour les intervenants non habitués à ce mode d'interprétation, il est impensable de faire entendre deux discours à la fois, mais cela fonctionne assez bien. L'interprète doit être proche de l'orateur et placer sa voix de telle sorte qu'elle se démarque légèrement. Les intervenants s'habituent après quelques instants : l'auditoire y trouve rapidement son compte, ceux qui n'ont pas compris l'orateur sont heureux de pouvoir suivre ses propos en temps réel, et tous sont soulagés de ne pas avoir à entendre le même discours deux fois en consécutive (Thiéry, 2015).

Parfois l'orateur lit un texte. Dans ce cas, il est important d'en avoir obtenu un exemplaire du Protocole, de l'Aide de camp, du Secrétariat particulier, etc. Il

appartient à l'interprète « diplomatique » de savoir à qui s'adresser pour obtenir une copie du discours. On suit toujours ces conseils de Thiéry, mais parfois nous devons nous débrouiller pour diverses raisons. Par exemple, récemment un nouvel Aide de camp nous a refusée l'accès au discours de notre propre chef pour des raisons de confidentialité. Heureusement, le Chef de cabinet a pu trouver un brouillon (après avoir expliqué à l'Aide de camp que l'interprète était affectée au même commandement !). Malgré le malentendu, nous étions prêtes à continuer avec ou sans un exemplaire du discours.

Dans ce mode, les défis se posent quand l'orateur introduit des modifications improvisées, voire des passages entiers, dans un texte écrit. Il faut que l'interprète soit prêt à « jongler, toujours debout, avec un papier non rigide sur lequel il faut griffonner des ajouts et des ratures, à moins d'utiliser aussi un bloc ... » (Thiéry, 2015).

En général la conférence de presse représente un des moments les plus importants d'une visite ou d'une réunion diplomatique. Il faut veiller à ce que l'interprétation ne soit pas laissée à l'improvisation. L'interprétation simultanée est la solution retenue de plus en plus fréquemment pour les Chefs de l'État, en France comme à l'étranger. Dans ce cas, on doit collaborer étroitement avec le service de presse pour que la salle soit équipée convenablement avec la cabine bien placée pour assurer la vue sur les intervenants. Pour les points de presse en consécutive, l'interprète, assis à côté de celui qui donne la conférence de presse, fait une véritable consécutive, souvent dans les deux sens. Après un exposé liminaire, on passe aux questions. « Il s'agit alors, pour l'interprète, d'un exercice périlleux et passionnant : sans jamais sacrifier la précision, notamment dans les formules évasives, il faut éviter de casser le rythme particulier à ces manifestations médiatiques. Après tout, c'est là que se détermine en grande partie ce que le monde retiendra de la visite qui s'achève » (Thiéry, 2015).

Dans notre cas, les conférences de presse se déroulent pratiquement toujours en consécutive sauf dans les situations dans lesquelles la conférence a lieu dans la même salle de réunion déjà équipée pour la simultanée. Elles se déroulent rarement en simultanée, étant donnée la situation de communication. Le plus souvent, néanmoins, nous assurons l'interprétation pour les points de presse

debout. Lors de certaines visites il arrive que les diplomates ou les hauts responsables impliqués retrouvent la Presse pendant une quinzaine de minutes dans un lieu non équipé. « Les caméras et les spots sont là, mais il n'y a ni fauteuils ni tables [...] Il s'agit de faire une consécutive debout dans de mauvaises conditions, avec de fortes lumières dans les yeux, ce qui ne facilite pas l'utilisation des notes » (Thiéry, 2015). L'interprète que je suis se trouve régulièrement dans des situations pareilles, tout récemment encore sur le perron du palais présidentiel à Ouagadougou, aveuglée par les spots sans même pouvoir voir le visage de la personne qui posait les questions. C'est là qu'on doit rester calme malgré les conditions gênantes. L'essentiel est d'assurer la bonne communication et d'être préparé à faire face à de tels défis.

Pour conclure, Christopher Thiéry indique que « l'interprétation diplomatique relève bien de l'interprétation de conférence professionnelle : au cours de la même visite officielle l'interprète pourra être appelé à faire dans la foulée de l'interprétation chuchotée, consécutive (debout et assis), et simultanée (avec et sans cabine), souvent dans des conditions techniquement difficiles. Ce n'est plus l'affaire de l'amateurisme distingué d'antan » (Thiéry, 2015). Nous reprenons ses propos car nous, comme interprètes militaires pour le DoD, sommes appelée à assurer la gamme de fonctions, pareilles auxdites fonctions effectuées par un interprète diplomatique. Cependant, le manque d'une formation approfondie ne permet pas d'être à la hauteur de ces exigences extrêmement élevées. C'est pourquoi nous proposons une réforme radicale dans le domaine de la formation des interprètes du DoD qui repose d'abord sur la création d'un corps exclusif d'interprètes militaires.

#### **4.5. Le problème de la catégorisation**

« Individual interpreters may wear a variety of hats, working one day in a conference, the next in an escort situation, and the next in a court proceeding. Thus, when someone identifies himself as a conference interpreter, that does not necessarily mean that he interprets only in conferences. The interpreter's working languages are a major factor influencing the type of interpreting he performs; hence, an interpreter of French and German has a wide variety of options to



choose from, depending on education and training, aptitudes, and the local job market, whereas an interpreter of Somali, no matter how skilled, will not have many opportunities to interpret conferences or business negotiations. In other words, the categories are not very helpful for describing the job of a particular interpreter » (Mikkelson, 2009).

Comme le précise Holly Mikkelson (ci-dessus), la description du métier d'un interprète particulier varie en fonction de langues de travail de celui-ci ainsi que d'autres facteurs importants. Elle souligne également le fait que l'interprète pourrait être appelé à exercer de nombreuses fonctions, c'est-à-dire « l'interprète de conférence » peut travailler un jour dans une salle de conférence sous des conditions formelles, dans le lendemain en tant qu'interprète de liaison, puis comme interprète dans une situation communautaire. Cette analyse nous permet de mettre en lumière le caractère polyvalent de notre travail dans le domaine militaire de l'Afrique francophone. Curieusement, l'AIIC se distingue entre l'interprétation de conférence et d'autres types d'interprétation en se référant à ces derniers comme « les métiers connexes » à l'interprétation de conférence : « Outre l'interprétation de conférence, cœur de métier de l'AIIC, d'autres professions se rangent sous l'appellation générale d'interprétation. C'est le cas de l'interprétation en langue des signes, l'interprétation sociale et médicale, de l'interprétation judiciaire et de bien d'autres ». <sup>64</sup>

Comme interprètes de conférence souvent appelés à assurer les services d'interprétation non seulement dans des conférences formelles mais aussi dans divers domaines de spécialité (à l'exception de celui de LS ou du domaine juridique), il nous semble pertinent d'éviter de telles catégorisations qui font une distinction nette entre l'interprétation de conférence et d'autres formes d'interprétation. Nous constatons une tendance à classer les types d'interprétation ainsi que les événements multilingues qui comptent sur l'interprétation en fonction d'un seul paramètre tel que la situation ou le contexte de communication, la nature du texte source à interpréter ou la notion de l'intertextualité, surtout dans l'interprétation simultanée.

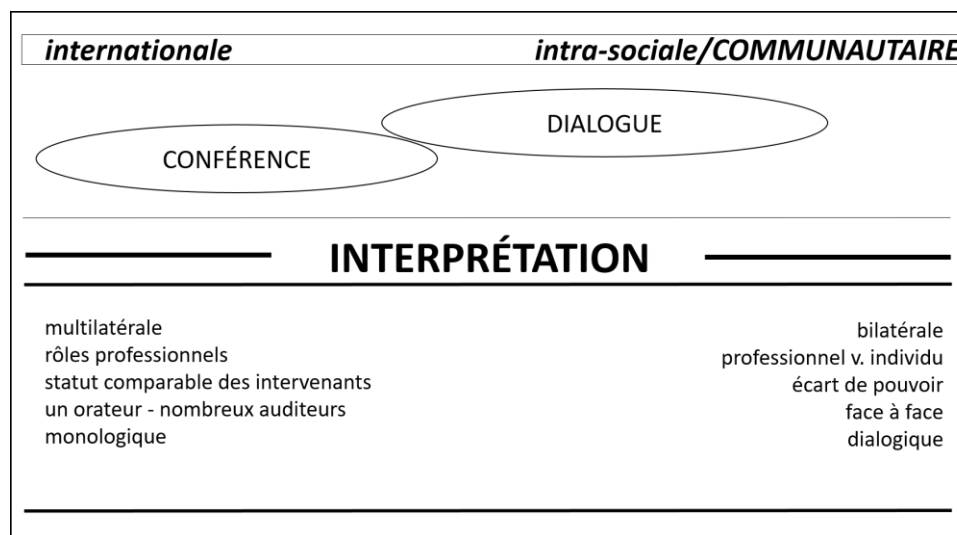
---

<sup>64</sup> AIIC. « Les métiers connexes » *aiic.net*. Le 28 novembre 2011. Consulté le 20 octobre 2016 : <http://aiic.net/p/4107>

Pour Alexieva, une approche « multi-paramètre » serait plus utile pour un classement des événements facilités par l'interprétation. Elle souligne l'importance de considérer des paramètres supplémentaires tels que les détails particuliers de la situation communicative (*qui* sont les intervenants, *quels* sont les thèmes, *quand*, *où*, *comment*, les types de textes abordés, etc.). Toutefois, elle est consciente des grands défis méthodologiques liés aux tentatives de rendre compte de toutes ou presque toutes les variables qui interviennent lors des événements réels. « The huge range of phenomena to be accounted for and the difficulty we have so far experienced in attempting to classify them suggest that the boundaries between these phenomena are likely to remain fluid and that we cannot expect to delineate clear-cut categories » (Alexieva, 1997 : 156). En effet, l'éventail de phénomènes impliqués dans les événements multilingues rend la classification de ceux-ci très difficile. Pour cette raison, Alexieva propose une théorie des prototypes, au lieu d'une classification rigide, pour définir une typologie des événements interprétés classés en « familles » qui comprennent des membres centraux (les « prototypes ») et des membres périphériques identifiés en fonction de leur placement sur une échelle (Alexieva, 1997 : 155-6).

Pöchhacker part du même principe en soulignant la difficulté de classer les types d'interprétation dans des catégories fixes. Pour lui, les différentes formes d'interprétation se distinguent en fonction des formats d'interaction (« constellations ») et des différents domaines d'interaction sociale. Selon ces critères particuliers, l'interprétation et ses diverses formes se situent dans un spectre allant de l'interprétation des colloques internationaux à l'interprétation communautaire (Figure 1) : « Combining the distinction based on constellations (formats of interaction) with that of different 'spheres of social (inter)action' we can conceive of interpreting as a conceptual spectrum extending from international to intra-social (community) interpreting » (Pöchhacker, 2016 : 16-17).

**Figure 1. Spectre conceptuel de l'interprétation (F. Pöchhacker, 2016 : 17)** <sup>65</sup>



Les descriptions qui figurent en bas de la figure constituent des caractéristiques principales qui distinguent les types d'interprétation situés aux deux extrémités du spectre, c'est-à-dire l'interprétation de conférence et l'interprétation communautaire. Cependant, l'idée principale ici est que les deux niveaux d'interprétation permettent de nombreuses combinaisons en fonction des critères particuliers. Ainsi l'interprétation de liaison dans un contexte international (par exemple, une réunion entre deux chefs d'État) constitue un type d'interprétation qui réunit certaines caractéristiques de l'interprétation de conférence et certaines caractéristiques de l'interprétation communautaire. (Pöchhacker, 2016 : 16-17).

En effet, « Pöchhacker précise que la ligne de démarcation entre les deux (extrémités) est plutôt floue, et qu'il existe des formes hybrides. Il estime qu'il n'est pas nécessairement approprié de créer des catégories étanches, en ce sens que toutes les formes d'interprétation comportent une activité socio-

<sup>65</sup> Contenu traduit de l'anglais par l'auteure de la thèse.

communicative ; en un certain sens, elles relèvent donc toujours du même concept (Pöchhacker<sup>66</sup> cité par Mead, 2002 : 9).

Holly Mikkelson se fait l'écho de ces propos de Pöchhacker en privilégiant une prise de conscience des points communs entre les divers métiers d'interprétation complémentée par la formation des organisations professionnelles fortes :

« The analysis of the different types of interpreting has shown that regardless of the adjective preceding the word « interpreter », practitioners of this profession the world over perform the same service and should meet the same standards of competence. What accounts for the tremendous disparity in working conditions and status is not the nature of the interpreting itself, but external factors that affect the market in which interpreters render their services. The way to lessen this disparity is to recognize the commonalities in interpreters' work and to form strong professional associations and alliances that will unite practitioners striving to achieve common goals »<sup>67</sup> (Mikkelson, 2009).

#### 4.6. Conclusion du chapitre

« Deux voies d'accès s'offrent au problème posé par l'acte de traduire : soit prendre le terme « traduction » au sens strict de transfert d'un message verbal d'une langue dans une autre, soit le prendre au sens large, comme synonyme l'interprétation de tout ensemble signifiant à l'intérieur de la même communauté linguistique. Les deux approches ont leur droit : la première ... tient compte du fait massif de la pluralité et de la diversité des langues ; la seconde, suivie par George Steiner dans *Après Babel*, s'adresse directement au phénomène englobant que l'auteur résume ainsi : « Comprendre, c'est traduire » (Ricœur, 2004 : 21-22).

---

<sup>66</sup> Pöchhacker Franz, à p., « Researching interpreting quality : models and methods », travail présenté au colloque *Interpreting in the 21st Century: Challenges and Opportunities*, SSLiMIT, Forlì, 9-11 novembre 2000.

<sup>67</sup> Traduction : *L'analyse des différents types d'interprétation montre que, indépendamment de l'adjectif qu'on joint au nom « interprète », les praticiens de cette profession exercent le même service partout dans le monde et devraient respecter les mêmes normes de compétence. Ce qui explique l'énorme disparité dans les conditions de travail et le statut (des interprètes) n'est pas la nature de l'interprétation elle-même, mais des facteurs externes qui influent sur le marché dans lequel les interprètes fournissent leurs services. La façon de diminuer cette disparité est de reconnaître les points communs dans le travail des interprètes et de former de solides organisations et alliances professionnelles qui unissent les praticiens qui s'efforcent de réaliser des objectifs communs.*

Qu'il s'agisse de la traduction écrite ou bien de l'interprétation, l'essentiel est d'assurer la compréhension entre les intervenants des diverses langues, des diverses cultures. Actuellement, les programmes de formation des « interprètes » du Département de la défense américain sont axés sur l'acquisition des langues plutôt que sur la traduction ou l'interprétation professionnelle qui vise la prestation d'un service de communication. « If interpreters and translators are to make the right decisions for optimum quality, they first have to be made aware of the fact that Translation is a service provided to particular persons in a particular communication situation. Quality is usefully judged against criteria based on this idea of Translation as a communication service » (Gile, 2009, p. 22). Daniel Gile préconise ici une prise de conscience de la part de l'interprète et du traducteur du fait que la traduction est un service fourni aux particuliers dans une situation de communication particulière.

En réalité, la plupart des interprètes avec lesquels nous travaillons quotidiennement sont conscients des exigences de la profession et ils démontrent la volonté d'améliorer considérablement la prestation du service en question. Cependant, le nombre d'interprètes professionnels<sup>68</sup> affectés en permanence aux commandements responsables des activités sur le terrain reste très faible. À notre connaissance, parmi les interprètes affectés à l'AFRICOM ou à ses composantes (le commandement de l'Armée de terre pour l'Afrique, de l'Armée de l'Air pour l'Afrique, du Corps des Marines pour l'Afrique, de la Marine pour l'Afrique), il n'existe qu'une seule personne formée en interprétation de conférence. C'est pour cette raison que nous insistons sur l'augmentation de l'effectif des interprètes capables d'assurer la communication dans ce milieu complexe.

Pour mieux expliquer la profession à notre public cible, nous avons évoqué d'abord une distinction générale entre la traduction et l'interprétation afin de mettre en lumière les différences entre les deux métiers. Ensuite, nous avons dressé une liste des divers types d'interprétation, en nous concentrant sur les

---

<sup>68</sup> On se réfère ici aux interprètes formés pour réaliser les types d'interprétation évoqués dans ce chapitre. Dans la deuxième partie de la thèse (chapitre VI), nous expliquons la définition d'« interprète militaire » d'après les sources du gouvernement des États-Unis.

modes d'exécution et les types d'interprétation que nous employons régulièrement sur le terrain. Dans cette optique, nous n'avons pas évoqué d'autres types d'interprétation importants pour lesquels nous ne réunissons pas les compétences ni l'expérience (interprétation en langue de signes, interprétation juridique). Afin de mettre en œuvre le programme que nous proposons, nous devons d'abord sensibiliser les décideurs aux exigences particulières de l'exercice du métier dans le cadre des activités organisées par le DoD en Afrique, raison pour laquelle nous avons expliqué les diverses définitions, les distinctions et les similitudes des modes et des types d'interprétation.

## **DEUXIÈME PARTIE. Une étude sur l'état actuel de l'interprète militaire dans le milieu**

Dans cette deuxième partie de la thèse, nous décrivons notre étude sur la qualité des services d'interprétation assurés et les rôles principaux joués par l'interprète dans le milieu militaire de l'Afrique de l'Ouest. Les deux premiers chapitres de cette partie définissent le cadre de notre étude qui a été établi à partir de nos expériences personnelles en tant qu'interprète sur le terrain entre 2006 et 2017. Dans le cinquième chapitre nous offrons un aperçu sur la situation de communication dans laquelle nous travaillons quotidiennement comme des interprètes militaires embauchées sous contrat fixe pour assurer les services d'interprétation du Commandement des États-Unis pour l'Afrique (et auparavant comme, en tant qu'officiers militaires responsables de l'interprétation lors des activités interarmées du DoD). Cet aperçu porte principalement sur des aspects socioculturels des forces armées observés directement lors de divers événements appuyés par les services d'interprétation. Dans le sixième chapitre, nous contemplons d'abord la définition du terme « interprète militaire » du point de vue des décideurs du DoD et des forces armées américaines. On évoque ensuite les lacunes entre cette définition et les exigences en matière de communication interprétée sur le terrain en faisant un exposé sommaire sur les types d'interprétation assurés actuellement lors des événements du DoD et les résultats réels par rapport aux attentes de l'auditoire général. La prochaine section du chapitre constitue une description de notre enquête réalisée auprès d'un échantillon d'interprètes militaires et civils et d'autres intervenants impliqués dans les actes communicatifs du milieu en question. Dans le septième chapitre, nous examinons les résultats de l'enquête en mettant l'accent sur l'écart entre les performances réelles des interprètes militaires américains et les attentes de l'auditoire. Le huitième chapitre prend ces résultats comme point de départ pour appuyer nos propositions relatives à la création d'un nouvel corps d'interprètes

militaires et d'un programme de formation adaptée pour assurer la qualité de la prestation des services de ces interprètes.

## **CHAPITRE V. Aspects socioculturels de la situation de communication**

Avant d'évoquer nos observations sur des différences et des similitudes socioculturelles entre les divers intervenants impliqués dans notre situation de communication particulière, il convient d'abord de préciser les définitions générales des concepts suivants : la situation de communication, la situation de communication interprétée, la culture et la culture militaire. Nous prenons ces définitions comme point de départ pour faciliter notre explication des différences et similitudes socioculturelles observées dans cet environnement militaire.

### **5.1. La situation de communication**

Par rapport à la définition du concept de la situation de communication, le terme de « situation » est employé de diverses façons, et souvent il est équivalent à « contexte ». Charaudeau et Maingueneau dans leur œuvre sur l'analyse du discours offre une définition générale : « D'une façon générale, (la situation de communication) se réfère à l'ensemble des conditions qui président à l'émission d'un acte de langage. Ces conditions permettent, par exemple : de savoir à qui ou à quoi renvoient les pronoms et certains adverbess [...] et de désambiguïser éventuellement un énoncé polysémique [...] Ainsi, pour interpréter un énoncé, il faut connaître un certain nombre de ces données qui jouent le rôle d'instructions situationnelles, sans lesquelles il y aurait risque de malentendu ou d'incompréhension » (Charaudeau et Maingueneau, 2002 : 533-534). Pour reprendre les propos de M. Lederer, déjà cités dans le deuxième chapitre du présent document, il faut une prise de conscience de la situation, un contexte cognitif et un savoir extralinguistique pour que la phrase « perde ses ambiguïtés et soit comprise à mi-mot » (Lederer, 1981 : 399-400).

Charaudeau, se réfère également au contexte de la situation comme une réalité cognitive. Il met l'accent sur une opposition méthodologique sur ce sujet entre certains linguistes et des analystes du discours. Les uns considèrent qu'il



faut d'abord décrire le sens de l'énoncé hors contexte puis y ajouter les spécifications apportées par la situation, et les autres, au contraire, considèrent « qu'on ne peut décrire un énoncé qu'en partant des données situationnelles » (Charaudeau et Maingueneau, 2002 : 535). Notre souhait ici est de mettre en lumière cette opposition méthodologique en favorisant l'importance de la compréhension des « données situationnelles » de la part de l'interprète sur le terrain afin que ce dernier puisse *désambigüiser* les complexités relatives à notre situation de communication, sujet de notre réflexion approfondie expliquée ci-après dans ce chapitre. En effet, notre effort a pour objectif de promouvoir la valeur de l'approche des analystes du discours qui insistent sur la connaissance des données situationnelles relatives à l'énoncé pour en tirer du sens.

## **5.2. La situation interprétée**

Dans sa thèse doctorale sur l'interprétation en langue des signes, Sophie Pointurier-Pournin emprunte le terme « *Interpreted Event* » de Cynthia Roy (2000)<sup>69</sup> pour se référer à la situation interprétée. En effet, l'*interpreted event* constitue une situation de communication dans laquelle l'ensemble des participants a un objectif commun à atteindre. « Dans le cadre de ces événements conversationnels, les participants se réunissent pour atteindre des objectifs spécifiques tout en proposant et en négociant constamment des sens et relations à travers l'échange de paroles. Parce que ces échanges s'articulent en couches de sens linguistiques, sociaux et culturels, les interprètes sont appelés à être plus actifs dans le processus discursif eux-mêmes pour gérer la communication » (Roy, 2000 citée et traduite par Pointurier-Pournin, 2014 : 68-69). L'interprète joue ainsi un rôle primordial dans l'acte communicatif. Dans le cadre du développement d'une typologie des situations ou des événements interprétés, Alexieva se fait l'écho de ces propos en soulignant l'importance de tenir compte du fait que les interprètes agissent non seulement en tant qu'intermédiaires entre les langues mais aussi entre les cultures, raison pour laquelle la situation de communication

---

<sup>69</sup>ROY, C. (2000) « Training Interpreters - Past, Present and Future » in Roy, C. (Ed.) *Innovative practices for teaching sign language interpreters*, Washington D. C.: Gallaudet University Press, pp. 1-14 (citée par Pointurier Pournin, 2014).

interprétée est nécessairement une instance de communication interculturelle (Kondo et Tebble, 1997 : 150<sup>70</sup> cités par Alexieva, 1997 : 156).

Dans le cadre de notre situation de communication, nous partageons totalement les conclusions de Roy et Alexieva. On s'attend quotidiennement à ce que l'interprète joue un rôle d'intermédiaire entre les langues et les cultures et qu'il « gère la communication ». Nous revenons ainsi au cadre théorique de cette étude pour souligner l'applicabilité de la théorie interprétative de la traduction et la théorie du *skopos* comme essentielles pour former la base d'un programme d'interprétation militaire adapté aux cultures particulières de notre milieu. Au cours des neuf dernières années, dès l'établissement du Commandement des États-Unis pour l'Afrique en 2008, nous avons été témoins d'un changement dans l'approche des intervenants américains de l'AFRICOM. Il nous semble qu'on cherche actuellement à formuler les propos en fonction du *skopos*, ou l'objectif de la communication. On constate une concentration accrue sur la culture du pays hôte, celui qui accueille le personnel militaire américain et africain lors d'un évènement multinational. L'accent est également mis sur les cultures des autres pays ou des autres organisations représentées. Ce n'a pas été toujours le cas. En 2008, le commandement AFRICOM a été créé. À ce moment-là, les militaires américains chargé de coordonner des évènements adoptaient souvent l'attitude d'enseignant au lieu d'auditeur. Notre « client », peu habitué à travailler dans cet environnement, avait tendance à communiquer en sens unique. Les présentations, documents et discours ont été créés généralement pour un auditoire américain. Aujourd'hui, grâce aux leçons tirées des expériences et le développement d'une nouvelle approche du gouvernement américain qui porte sur l'idée de l'action de « l'ensemble » du gouvernement. Il s'agit d'une approche holistique du commandement impliquant non seulement les organisations militaires mais aussi des ministères américains (« Départements »)<sup>71</sup>, des organisations de

---

<sup>70</sup> KONDO, M. et TEBBLE, H. (1997) « Intercultural Communication, Negotiation and Interpreting » in Gambier, Gile et Taylor (eds) *Conference Interpreting: Current Trends in Research*, Amsterdam & Philadelphia: John Benjamins, pp. 149-66 (cité par Alexieva, 1997).

<sup>71</sup> Le Commandement des États-Unis pour l'Afrique a été créé selon cette approche de « l'ensemble du gouvernement » (*Whole of government approach*). D'après le commandant adjoint pour les opérations militaires, plus de 40% du personnel du commandement AFRICOM sont des civils et fonctionnaires provenant des ministères (« départements ») ou des agences américains dont le Département d'État, le Département de l'agriculture, l'Agence américaine pour le développement international (USAID) et le FBI, entre autres.

développement international telles que l'USAID<sup>72</sup> et d'autres organismes gouvernementaux des États-Unis, le commandement démontre une tendance de transmettre les messages selon la culture « hôte », raison pour laquelle ses interprètes doivent comprendre la culture cible, doivent appliquer la théorie du *skopos* à l'interprétation en respectant le sens du discours original (par la biais de la théorie interprétative). Avant d'examiner la culture militaire en question (culture source et culture cible), nous nous attaquerons aux instances de communication particulière afin d'établir le cadre de notre situation de communication.

Notre quotidien se caractérise par diverses *instances de communication interculturelles*. Plus précisément, on compte sur nous pour pratiquer tout type d'interprétation, pour exercer tous les modes d'exécution dans des situations variées. Parfois un même exercice ou un évènement particulier impliquera plusieurs types et modes d'interprétation. Par exemple, depuis 2007, nous servons en tant qu'interprètes lors de l'exercice FLINTLOCK<sup>73</sup>, un exercice annuel organisé dans le cadre de la coopération entre les forces spéciales des États-Unis et celles de nombreux pays du Maghreb et du Sahel ainsi que celles des pays de l'OTAN. La planification dudit exercice se réalise au cours de l'année lors de trois conférences de planification, chacune exigeant des services d'interprétation simultanée et consécutive. Une fois sur le terrain pour l'exercice, les interprètes assurent d'abord la simultanée lors d'un symposium des hauts responsables militaires et civils de plus de treize pays africains et six pays européens et américains. Ensuite, les interprètes sont appelés à assurer la communication lors des séances de formation tactique (par exemple, une séance de tir réel) et puis pour les briefings ou les comptes-rendus quotidiens présentés aux commandants

---

<sup>72</sup> USAID : Agence américaine pour le développement international

<sup>73</sup> Flintlock est un exercice annuel organisé par le Commandement des États-Unis pour l'Afrique et exécuté par le Commandement des opérations spéciales pour l'Afrique sous mandat du Chef d'état-major des Armées des États-Unis. Cet exercice, conduit dans de nombreux sites des pays de l'espace saharo-sahélien, a pour objectif de renforcer les capacités des forces de sécurité africaines assurant ainsi la protection des populations civiles. En outre, il vise à améliorer l'interopérabilité entre les participants et à renforcer leurs capacités dans le domaine de la lutte contre le terrorisme tout en créant un environnement favorable à l'engagement régional des pays partenaires. En général, l'exercice comprend des participants de Algérie, du Burkina Faso, du Tchad, du Mali, de la Mauritanie, du Maroc, du Niger, du Nigéria, du Sénégal, de l'Afrique du Sud, du Canada, de la Tunisie, de l'Italie, de la France, de l'Allemagne, des Pays-Bas, de l'Espagne, du Royaume-Uni et des États-Unis (Description de l'exercice Flintlock du site Web du Commandement des États-Unis pour l'Afrique : <http://www.africom.mil/what-we-do/exercises/flintlock>.)

au poste de commandement de l'exercice. En général, ce dernier se déroule en mode consécutif ou, selon le lieu de communication (si on est toujours sur le champ de tir, par exemple), l'interprète opère en mode de liaison. Au même moment, les médecins et les vétérinaires militaires organisent des actions civilo-militaires au profit des médecins du pays hôte et des populations locales. Ici, la communication est réalisée grâce à un type d'interprétation « communautaire » pendant laquelle l'interprète explique aux médecins les symptômes des patients (parfois comme pivot français entre l'anglais et les langues bambara, djerma, fulani, etc.). En général, la phase finale de l'exercice comprend une journée VIP pour des personnalités de marque telles que le Président ou le Premier Ministre et d'autres ministres du pays hôte, les ambassadeurs auprès des pays participants présents dans le pays hôte, le Commandant du Commandement des opérations spéciales des États-Unis pour l'Afrique, et de nombreux officiers généraux, des diplomates et de hauts responsables civils des pays et des organisations impliqués dans le déroulement de l'exercice.

### **5.3. La culture**

Dans une communication de la Commission des communautés européennes relative à la place de la culture dans l'ère de la mondialisation, on précise que le concept de culture s'avère difficile à définir. « Elle peut renvoyer aux beaux-arts, ce qui inclut tout un ensemble d'œuvres d'art, de biens et de services culturels. Le mot « culture » a aussi une signification anthropologique. La culture est la base d'un monde symbolique de sens, de croyances, de valeurs et de traditions qui s'expriment dans le langage, l'art, la religion et les mythes. À ce titre, elle joue un rôle fondamental dans le développement humain et dans le tissu complexe des identités et des habitudes des individus et des communautés »<sup>74</sup>. C'est cette dernière définition anthropologique qui nous intéresse car les identités et les habitudes des communautés de notre milieu militaire constituent un tissu particulièrement complexe et divers. Nous sommes convaincue qu'il appartient

---

<sup>74</sup> Commission des communautés européennes (2007) « Communication de la Commission au Parlement européen, au Conseil, au Comité économique et social européen et au Comité des régions relative à un agenda européen de la culture à l'ère de la mondialisation » Bruxelles, le 10.5.2007, COM(2007) 242 final, disponible sur : <http://eur-lex.europa.eu/LexUriServ/LexUriServ.do?uri=COM:2007:0242:FIN:FR:PDF>

aux interprètes de comprendre les cultures des intervenants dans la situation de communication afin d'assurer l'interprétation de qualité. Il faut qu'on connaisse non seulement les cultures des peuples de l'Afrique de l'Ouest et des États-Unis, mais aussi les cultures appartenant aux organisations pour lesquelles nos interlocuteurs travaillent (les militaires, les diplomates, les fonctionnaires, les civils des organisations non gouvernementales, etc.).

### **5.3.1. Culture à haut contexte versus culture à bas contexte**

Pour mieux comprendre des différences culturelles entre les Africains de la région examinée et leurs partenaires américains travaillant sur le terrain, nous contemplons d'abord la notion de contexte dans le cadre de la manière dont l'information circule dans notre environnement particulier. Au cours des deux dernières années, nous avons eu l'occasion d'assister à deux ateliers sur la communication interculturelle. Organisés par Dr. Selam Alemayo<sup>75</sup>, ces ateliers comprennent des discussions sur l'amélioration de la communication entre cultures par voie d'une compréhension mutuelle de la notion de contexte caractéristique des diverses cultures du monde. Intégrées dans les discussions des groupes des femmes militaires d'Afrique et des États-Unis, nous avons eu l'occasion unique d'aborder des différences et des similitudes importantes entre les cultures d'Afrique et celle des États-Unis.

En effet, en fonction des caractéristiques observées, on peut identifier s'il s'agit d'une culture à bas contexte ou à haut contexte. « Dans les cultures à bas contexte, l'information contextuelle doit être rendue explicite par une interaction. Généralement, les gens verbalisent beaucoup plus l'information et veillent principalement à être bien informés sur les sujets qui les concernent et qui sont d'intérêt pour eux. Dans ces cultures, la communication verbale tend à être plus importante que la communication non verbale. Pour les cultures à haut contexte,

---

<sup>75</sup> "Cross-cultural Communications Discussions" menées par Dr. Selam Alemayo. Née en Éthiopie, elle avait quatorze ans quand elle a émigré aux États-Unis. Actuellement instructeur des cours de sensibilisation culturelle pour l'Armée de l'air, elle est ancienne conseillère socio-culturelle du Commandant du Groupement tactique interarmées multinationale pour la Corne de l'Afrique (CJTF-HOA) avec laquelle nous avons travaillé régulièrement lors d'une affectation à Djibouti.

l'information contextuelle est implicite. Les gens de ces cultures envoient souvent plus d'informations implicites et ont un réseau plus large. Par conséquent, ils tendent à rester bien informés sur beaucoup de sujets. Dans ces cultures, la communication non verbale est définitivement essentielle » (Hall, 1976<sup>76</sup> cité par Wilbaut, 2010 : 13).

Le tableau ci-après résume les principaux comportements qu'on observe généralement dans les cultures à haut contexte et à bas contexte. Ces comportements sont classés en cinq domaines : l'interaction entre personnes, la communication, la perception de l'espace personnel, la question de temporalité, et le processus d'apprentissage.<sup>77</sup>

#### Cultures à haut contexte vs cultures à bas contexte

HAUT CONTEXTE	BAS CONTEXTE
<p><b>Association</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• Les relations dépendent de la confiance, se développent lentement, sont stables. On distingue entre les membres de son cercle et les personnes à l'extérieur de celui-ci.</li> <li>• Les objectifs sont réalisés en fonction des relations entre les gens impliqués et de l'attention portée au processus de groupe.</li> <li>• L'identité de l'individu s'enracine dans le groupe (la famille, la culture, travail).</li> <li>• La structure et l'autorité sociales sont centralisées. La responsabilité revient à l'échelon supérieur. Les hauts responsables agissent pour le</li> </ul>	<p><b>Association</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• Les relations commencent et se terminent rapidement. De nombreuses personnes peuvent appartenir à un cercle social dont la démarcation n'est pas très claire.</li> <li>• Les objectifs se réalisent selon les procédures avec une attention particulière sur le but pertinent.</li> <li>• L'identité personnelle est ancrée dans l'individu et les succès de celui-ci.</li> <li>• La structure sociale est décentralisée. La responsabilité est distribuée (ne se concentre pas au sommet).</li> </ul>

<sup>76</sup> HALL, E. (1976) *Beyond Culture*, Garden City, N.Y: Anchor Press.

<sup>77</sup> Informations basées sur les oeuvres de l'anthropologiste Edward T. Hall publiés à New York par Doubleday : *The Silent Language* (1959), *The Hidden Dimension* (1969), *Beyond Culture* (1976), et *The Dance of Life* (1983), citées par Pfeiffer et al (1992) *The 1993 Annual: Developing Human Resources*. Pfeiffer & Company, San Diego. Tableau récapitulatif disponible sur le site Web de l'université américaine *University of the Pacific* : [http://www2.pacific.edu/sis/culture/pub/Context\\_Cultures\\_High\\_and\\_Lo.htm](http://www2.pacific.edu/sis/culture/pub/Context_Cultures_High_and_Lo.htm)

<p>bien du groupe.</p>	
<p><b>Interaction</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• Utilisation élevée des éléments non verbaux ; le ton vocal, l'expression du visage, les gestes et les mouvements des yeux influent considérablement sur la conversation)</li> <li>• Le message verbal est implicite; Le contexte (situation, interlocuteurs, éléments non verbaux) est plus important que les mots.</li> <li>• Le message verbal est indirect; On parle du point et on embellit.</li> <li>• La communication est un art, une façon de faire participer autrui dans la communication.</li> <li>• Le désaccord est personnalisé. L'un est sensible aux conflits exprimés dans la communication non verbale d'un autre. Les conflits doivent être résolus avant que le travail ne puisse progresser ou bien complètement évités car ils posent des menaces personnelles.</li> </ul>	<p><b>Interaction</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• Faible utilisation des éléments non verbaux ; le message est porté plus par des mots que par des moyens non verbaux.</li> <li>• Le message verbal est explicite. Le contexte est moins important que les mots.</li> <li>• Le message verbal est direct; On explique exactement les choses.</li> <li>• La communication est perçue comme un moyen d'échanger des informations, des idées et des opinions.</li> <li>• Le désaccord est dépersonnalisé. On évite les conflits personnels et on poursuit le travail. L'accent est mis sur des solutions rationnelles et non personnelles. On peut expliciter les comportements gênants d'autrui.</li> </ul>
<p><b>Territorialité</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• L'espace est commun. Les gens se tiennent debout très près les uns des autres, ils partagent le même espace.</li> </ul>	<p><b>Territorialité</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• L'espace est compartimenté et privé. La vie privée est importante de sorte que les gens sont plus éloignés.</li> </ul>
<p><b>Temporalité</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• Tout a son temps. Le temps n'est pas facilement programmé; Les besoins personnels priment parfois sur le respect du calendrier. Ce qui importe, c'est</li> </ul>	<p><b>Temporalité</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• Les choses doivent se faire à des moments particuliers, une chose à la fois. Ce qui est important, c'est que l'activité se réalise efficacement.</li> </ul>

<p>que l'activité se réalise.</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• Le changement est lent. Les choses sont enracinées dans le passé, lentes à changer et stables.</li> <li>• Le temps est un processus. Il appartient aux autres et à la nature.</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Le changement est rapide. On peut changer et voir les résultats immédiats.</li> <li>• Le temps est une denrée à dépenser ou à gagner. Le temps de l'individu lui appartient à lui seul.</li> </ul>
<p><b>Apprentissage</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• Les connaissances sont intégrées dans la situation. Tout est connecté, synthétisé, global. Plusieurs sources d'information sont exploitées. La pensée est déductive en procédant du général au particulier.</li> <li>• L'apprentissage se fait d'abord par l'observation des autres (leurs modèles, leurs démonstrations) suivi par le pratique.</li> <li>• L'activité en groupe est privilégiée pour l'apprentissage et la résolution de problèmes.</li> <li>• L'accent est mis sur la précision. Le bon fonctionnement du processus d'apprentissage est essentiel.</li> </ul>	<p><b>Apprentissage</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• La réalité est fragmentée et compartimentée. Une source d'information est utilisée pour développer les connaissances. La pensée est inductive, en procédant du particulier au général. L'accent est mis sur les détails.</li> <li>• L'apprentissage se produit en suivant des explications explicites et des explications des autres.</li> <li>• Une approche individuelle est privilégiée pour l'apprentissage et la résolution de problèmes.</li> <li>• L'accent est mis sur la vitesse. L'efficacité du processus d'apprentissage est essentielle.<sup>78</sup></li> </ul>

Les leçons tirées lors des ateliers et des missions sur le terrain nous amènent à déduire en termes généraux que les États-Unis se caractérisent par une culture à bas contexte tandis que les cultures des pays francophones de l'Afrique de l'Ouest se caractérisent par des éléments d'une culture à haut contexte. Selon les cinq critères indiqués ci-dessus, la culture américaine, par exemple, tend à favoriser l'individu, la communication verbale et explicite, l'espace plutôt privé et

<sup>78</sup> Contenu du tableau traduit de l'anglais par l'auteure du présent document.



la réalisation des objectifs de façon rapide et efficace. Par contre, dans les cultures africaines, l'accent est mis sur les relations durables, l'importance du groupe, la communication non verbale et implicite et la patience lorsqu'il s'agit de la réalisation d'un objectif ou de l'apprentissage.

À titre d'exemple, l'établissement initial de liens entre partenaires américains et africains met l'accent sur des différences considérables dans le domaine de l'association et l'interaction. Récemment, un officier supérieur africain a exprimé sa frustration par rapport au comportement général des officiers américains qui arrivent sur le site d'un exercice, d'une mission, d'une formation. Selon lui, l'Américain typique arrive toujours pressé, il entre dans la salle, il dit : « Hi ! » (Salut !), mais il ne serre jamais la main de personne. « Son objectif principal est qu'on se mette au travail immédiatement ! » En ayant explicité ses frustrations, ce colonel africain a précisément expliqué les comportements d'une culture à bas contexte. Paradoxalement, il a démontré lui-même quelques comportements pertinents aux cultures à bas contexte, étant donné sa manière explicite de communication.<sup>79</sup>

Pour plus de précisions sur la distinction des cultures à bas et à haut contexte, Alexieva se réfère à un écart culturel (évoqué par le colonel) comme la différence entre *l'éthique individualiste* et *l'éthique collectiviste*. Elle nous rappelle, cependant, qu'il n'existe pas de distinction bien nette mais plutôt une multitude de combinaisons des caractéristiques qui définissent une culture particulière. C'est-à-dire, nous devrions peut-être traiter les deux prototypes culturels comme des points extrêmes d'un continuum sur lequel se situent des cultures diverses en réalité : « One thing to remember is that few cultures, and the people in them, are totally at one end of the spectrum or the other. They usually fall somewhere in between and may have a combination of high and low context characteristics [...] We should perhaps treat the two cultural prototypes as extreme points on a continuum rather than in terms of a clear cut dichotomy » (Alexieva, 1997 : 162).

---

<sup>79</sup> Dans ce cas, on a encouragé les discussions franches et ouvertes sur les défis dans le cadre de la communication interculturelle. Cet officier de l'Afrique de l'Ouest connaît la culture américaine assez bien parce qu'il a été affecté en mission avec les forces armées américaines à plusieurs reprises. En outre, il était stagiaire de formation spécialisée aux États-Unis.

Dans le cadre de notre étude, nous évitons une catégorisation définitive car les pays impliqués dans nos recherches, et surtout les forces armées de ceux-ci, sont actuellement étroitement liés aux cultures de « bas contexte » dont celle de la France. Par exemple, de nombreux officiers africains avec lesquels nous travaillons régulièrement ont suivi des années de formation militaire en France (culture à bas contexte) ou bien aux États-Unis, ce qui nous permet de dire que certains comprennent parfaitement ces cultures adoptées et même vivent depuis des années immergés dans une culture de bas contexte malgré leur origine dans un pays généralement caractérisé par une culture à haut contexte. On n'assiste que rarement à l'inverse, c'est-à-dire, très peu d'officiers ou de sous-officiers américains et français suivent leurs cours de formation en Afrique, voire dans une culture de haut contexte. En raison de cet écart culturel, des malentendus apparaissent souvent, surtout de la part des Américains peu habitués à travailler dans des domaines multilingues et multiculturels et dans un milieu de cultures à haut contexte.

Jusqu'ici nous avons examiné des contextes culturels des peuples et des sociétés des zones géographiques particulières, par exemple, les États-Unis et l'Afrique de l'Ouest en général. Du point de vue de la culture particulière d'une communauté, il nous semble pertinent d'appliquer ce concept à la communauté militaire afin de déterminer si le personnel militaire de notre milieu reflète les comportements semblables malgré leurs pays d'origine.

### **5.3.2. La culture militaire**

Dans son étude sur la notion de culture militaire, A. Thiéblemont pose la question suivante : « Existe-t-il une culture militaire, c'est-à-dire un socle culturel uniformément partagé par tous ceux qui portent l'uniforme, lui-même hétéroforme? En d'autres termes, qu'y a-t-il de commun entre les ingénieurs de l'armement et les hommes du commandement des opérations spéciales ? » (Thiéblemont, 2005 : 25-6). Après plus de vingt-quatre ans de service au DoD, nous pouvons confirmer sans hésitation qu'une culture militaire existe. En outre, il existe de nombreuses cultures et sous-cultures.

Par exemple, l'ensemble des forces armées américaines manifestent une culture particulière tandis que chacune des composantes (l'Armée de terre, l'Armée de l'Air, la Marine, le Corps des *Marines*<sup>80</sup>) se distingue en conséquence de nombreux facteurs divers : des histoires et des traditions particulières, leurs missions et leurs zones d'opérations, etc. En outre, une même composante se compose de différentes « armes », c'est-à-dire, de spécialités qui se caractérisent par des comportements et des modes de communication différents. Par exemple, on compte sur les capacités de communication et de présentation de l'analyste du renseignement militaire de la Marine. Cet individu est chargé de la présentation au Commandant de la mise à jour quotidienne, raison pour laquelle il est formé en matière de processus analytiques et de présentation orale. Un tireur d'élite des forces spéciales, par contre, réunit des compétences tactiques et pourrait passer des heures sans dire un mot. Toutes ces différences se manifestent clairement dans les lexiques particuliers des composantes et des armes de celles-ci. Dans une partie ultérieure de ce chapitre nous examinons des défis particuliers sur le plan lexical (terminologie, acronymes, sigles, etc.), mais l'essentiel ici est de souligner l'importance de la capacité de l'interprète de comprendre les nuances culturelles de l'environnement militaire.

Pour Thiéblemont, il existe « trois socles culturels que constituent l'armée de terre, la marine et l'armée de l'air. Observons combien le maritime et l'aérien procurent aux formations de la marine et de l'armée de l'air une ressource commune d'identité et un « principe fédérateur »<sup>81</sup> qui tend à neutraliser les forces culturelles centrifuges qui pourraient y être à l'œuvre : en effet, ces formations possèdent en référence commune des modèles de pensée, des pratiques et des imaginaires que produit une existence, directement ou non liée à l'espace maritime, aux contraintes de la navigation en mer et à son temps lent pour les premières, à l'espace aérien, aux contraintes du vol et à son temps rapide pour les secondes [...] Des corps militaires (de l'armée de terre, par contre) se sont fédérés autour de modes opératoires dans la bataille terrestre – selon qu'ils faisaient mouvement ou combattaient à pied, en linge, en tirailleurs, etc. [...] D'où, cette existence dans l'armée de terre « d'ensembles et de sous-ensembles » culturels

---

<sup>80</sup> *Fusiliers marins*.

<sup>81</sup> BENOÎT, C. (1999) « La symbolique de l'armée de terre », in THIÉBLEMONT, A. (dir.), *Cultures et logiques militaires*, P.U.F., Paris : pp. 52-83, (cité par Thiéblemont, 2005 : 20-21)

relativement autonomes, entrecroisant des modes d'existence originaux »<sup>82</sup> (Thiéblemont, 2005 : 20-21).

Pour qu'il puisse assurer la communication efficace dans un environnement multinational et interarmées, l'interprète doit d'abord comprendre les similitudes ainsi que les possibles différences intra et interorganisationnelles dans des situations de communication qui pourraient réunir les éléments des diverses forces armées et leurs armes ou composantes pertinentes. Cette compréhension de base favorise ses capacités de saisir le vrai sens du message de l'orateur, que ce dernier soit un officier de l'infanterie de l'Armée de terre, un sous-officier technicien de l'Armée de l'air ou un commandant d'un navire de la Marine.

Outre ces distinctions culturelles entre les armées et les armes diverses, Thiéblemont évoque l'interaction entre toutes ces cultures militaires et les cultures des éléments civils présents sur le terrain : « Il est ensuite nécessaire de considérer la dialectique des dynamiques culturelles militaires et civiles qui sont à l'œuvre dans le temps présent : une tectonique de cultures et de micro-cultures militaires et civiles au contact, avec des phénomènes d'acculturations civilo-militaires ou militaro-civils, des échanges inégaux, des emprunts mutuels, des effets de remous et des réorganisations culturelles [...] » (Thiéblemont, 2005 : 25). La mission et les activités principales du Commandement des États-Unis pour l'Afrique comptent sur l'interaction quotidienne entre les organisations militaires et civiles des États-Unis et des pays partenaires africains et européens. Les événements les plus importants peuvent impliquer de hauts responsables civils et militaires, des fonctionnaires et des militaires de tout grade et des diplomates des États-Unis et des pays africains et européens ainsi que des représentants civils des organisations nationales et internationales et des organisations non gouvernementales. Il ne s'agit plus d'actes de communication bilatéraux, mais d'événements et de coordination aux niveaux régionaux et internationaux. En résumé, la situation de communication typique de notre milieu militaire exige une prise de conscience de la part de l'interprète de toutes les possibles variances culturelles à l'intérieur

---

<sup>82</sup> Ibidem, p. 53.

d'une même organisation ou bien aux niveaux interarmées, interministériel, national et international.

#### **5.4. Différences socioculturelles entre les armées américaines et africaines**

Nous abordons ici quelques différences socioculturelles caractéristiques de l'environnement militaire particulier qui rassemble divers éléments militaires et civils des États-Unis et de l'Afrique francophone. Nous prenons comme point de départ les différences culturelles indiquées dans la partie précédente, c'est-à-dire des différences générales en fonction des contextes culturels américains et africains. Notre objectif ici est de mettre en lumière des distinctions particulières qui ne seraient pas forcément évidentes pour les non-initiés. Par « non-initiés » nous nous référons à ceux qui ne sont pas expérimentés dans le domaine militaire ou ceux qui ne connaissent pas le milieu pour des raisons de manque d'expérience sur le terrain ou bien à cause des lacunes en matière de communication. Par exemple si le service d'interprétation n'est pas disponible ou bien insuffisant pour répondre aux défis communicatifs particuliers qui se posent dans le milieu, on risque de provoquer des malentendus importants. L'intention ici n'est pas de réaliser une étude sociologique formelle mais de partager nos observations sur de tels défis et celles de nos collègues interprètes et interlocuteurs travaillant souvent dans le milieu. En effet, ce sont les témoignages sur des différences culturelles entre les forces armées américaines et africaines et les défis posés par ces différences, c'est-à-dire les défis qui ont motivé la présente étude. À notre avis – du point de vue d'interprète américain sur le terrain – les défis s'articulent autour de trois volets principaux :

- L'empreinte coloniale sur les structures militaires africaines
- Le protocole et la politesse ;
- D'autres facteurs culturels ou traditionnels qui influent sur la communication militaire.

#### **5.4.1. L’empreinte coloniale sur les structures militaires**

Tous les pays francophones dans lesquels nous travaillons (à l’exception de la France elle-même) sont d’anciennes colonies des pays francophones européens, c’est-à-dire la France et la Belgique. Pour cette raison, les forces armées de chacun de ces pays laissent apparaître des traces des éléments socioculturels importants de leurs anciens colonisateurs. En général, nous remarquons des structures militaires centralisées et des hiérarchisées pareilles à celles de la France et de la Belgique. L’influence coloniale est manifeste dans les organigrammes des états-majors militaires et dans les hiérarchies (surtout les chaînes de commandement et les grades). Sur ce dernier point, à l’exception de la Mauritanie, les pays francophones de l’Afrique de l’Ouest portent des galons pareils à ceux des forces armées françaises pour indiquer les grades des officiers, des sous-officiers et des militaires du rang. Cependant, nous considérons leur distinction des grades comme un cadre structuré pareil à ceux des autres forces armées dont celles des États-Unis. Nous traiterons la question des grades dans une section ultérieure du présent chapitre comme une similitude, du terrain commun, plutôt qu’une différence socioculturelle.

Dans nos expériences dans cette région de l’Afrique, nous remarquons que les militaires des pays francophones observent des normes particulières et respectent certaines règles tacites qui ne sont pas immédiatement évidentes pour les militaires américains. La plupart des militaires de ces pays opèrent sous des hiérarchies plus formelles héritées de la France coloniale. Les militaires américains sont souvent étonnés par la séparation prononcée entre l’officier supérieur et l’officier subalterne. L’écart entre les officiers et les sous-officiers ou les militaires du rang est encore plus prononcé. Par comparaison, dans l’armée américaine, les militaires du rang et les sous-officiers reçoivent une formation technique et professionnelle approfondie très tôt dans leurs carrières. À mesure que le soldat approche du rang de sous-officier, il devra accepter davantage de responsabilités et la formation devient de plus en plus axée sur le développement et la perfection des compétences en matière de leadership. Au contraire, les soldats des pays francophones de l’Afrique de l’Ouest recevront moins fréquemment les responsabilités importantes et, une fois promu aux rangs de sous-officier, les attentes de leadership sont généralement limitées en raison de la

structure militaire traditionnellement centralisée, une caractéristique commune à la plupart des militaires de l'Afrique de l'Ouest.

À titre d'exemple, en 2010, l'auteure de cette thèse participait en tant qu'interprète responsable d'une équipe de sept interprètes militaires lors d'un exercice multinational au Burkina Faso. Sur les sept, l'interprète le plus capable était un sergent de la garde nationale américaine. Né dans un département anglophone du Cameroun et éduqué dans des écoles bilingues, cet interprète a bien compris de nombreuses nuances culturelles communes à plusieurs pays d'Afrique de l'Ouest. Plus important encore, sa maîtrise linguistique et ses années d'expérience en tant que journaliste et interprète opérant dans de multiples contextes diplomatiques et multinationaux, couplés à un sens intuitif, ont abouti à une capacité qui dépassait de loin celle de ses pairs. Cependant, lors des premières réunions avant l'exercice, certains officiers africains ont refusé d'écouter ses messages interprétés en raison du fait qu'il était devant eux en tenue d'un sous-officier. Le lendemain, l'interprète directrice a demandé à tous les interprètes de porter des vêtements civils. Avec un simple changement d'uniforme, l'interprète camerounais-américain a été immédiatement respecté pour ses capacités exceptionnelles. Considéré après quelques jours comme le meilleur interprète de l'équipe, il était régulièrement recherché pour assurer la communication pendant les discussions entre les coordinateurs de l'exercice et les hauts responsables gouvernementaux du Burkina Faso. Dans ce cas, une compréhension du protocole africain et des coutumes particulières des forces armées africaines a entraîné une modification simple (de tenue) qui a servi à maximiser l'efficacité de l'équipe d'interprètes.

Nous remarquons, cependant, un souhait et une volonté chez de nombreux pays partenaires africains de développer les forces professionnelles afin d'optimiser leurs ressources humaines et matérielles. En conséquence, nous sommes appelée souvent à assurer l'interprétation lors des séances de formation ou des symposiums qui visent à combler la lacune entre les militaires du rang et les officiers, à renforcer les capacités et à augmenter les responsabilités du personnel subalterne. Malgré cette nouvelle orientation, nous constatons qu'il existe des éléments dans certains pays qui restent fortement centralisés, un

phénomène difficile à comprendre par les militaires américains. Par exemple, il n'est pas rare qu'un sous-officier supérieur américain, reconnu pour son expertise, soit appelé par les officiers américains à prendre la parole lors d'une conférence de hauts responsables. Cependant, à l'exception des symposiums organisés expressément pour réunir des sous-officiers américains et africains, nous n'avons jamais vu un sous-officier africain sur le podium pendant plus de onze ans sur le terrain.

Afin d'améliorer la communication dans notre situation de communication, et si les intervenants américains le souhaitent, nous offrons des conseils sur la meilleure façon de communiquer avec les personnes présentes, en tenant compte des différences culturelles. Par exemple, s'il s'agit d'une première réunion entre un haut responsable africain et une délégation américaine, nous estimons nécessaire d'expliquer à la partie américaine qu'en général, en Afrique de l'Ouest une première réunion n'est qu'une formalité protocolaire pour établir la communication entre les intervenants et pour confirmer la date de la prochaine réunion, celle qui déclenchera le travail. Ce concept est très difficile à appréhender pour les militaires américains qui cherchent à optimiser chaque moment pour réaliser les tâches sur un calendrier très chargé. En outre, lors d'une réunion de travail, il faut leur expliquer que les représentants africains présents ne seront forcément pas habilités à conclure des accords. En général, il faut une demande formelle par écrit au Chef d'état-major des armées (CEMA) ou parfois au Ministre de la défense. Cette demande doit être adressée sous la forme d'une note diplomatique signée et visée par l'ambassadeur américain auprès du pays en question.

Par comparaison, les militaires américains, en raison d'une structure militaire décentralisée sont souvent habilités à conclure des accords même s'ils ont un grade relativement plus bas car l'autorité de prise de décisions et certains pouvoirs sont délégués du CEMA ou du DoD américain aux commandants des commandements géographiques dont le Commandement des États-Unis pour l'Afrique.

Nous n'évoquons que quelques exemples des connaissances extralinguistiques acquises lors de nos expériences sur le terrain qui nous



permettent de mieux préparer les intervenants américains préalablement à la communication en leur offrant des informations sur l'héritage du passé colonial qui se manifeste dans les structures militaires de nos pays partenaires africains.

Bien que les pays francophones de l'Afrique de l'Ouest reflètent les histoires et structures coloniales, de nombreux pays cherchent actuellement à développer des forces militaires modernisées et professionnelles en collaboration avec le soutien durable de la France mais aussi avec celui d'autres partenaires tels que les États-Unis, la Chine, le Japon ainsi que des partenaires régionaux et internationaux comme la CEDEAO<sup>83</sup>, l'Union Africaine et l'ONU.

Pour citer un exemple particulier, nous avons dû consulter des membres d'une unité parachutiste de l'Armée de terre malienne afin de régler des différends au sujet de la terminologie relative à la planification et à la conduite d'un saut opérationnel prévu pour la journée VIP de l'exercice Flintlock 2007, qui a eu lieu cette année-là au Mali. Il s'agissait d'un saut impliquant des parachutistes de nombreux pays dont le Mali, la Mauritanie, le Tchad, les États-Unis, et la France, entre autres. Nous, les interprètes, avons constaté des difficultés terminologiques surtout en fonction des désaccords entre les participants francophones, raison pour laquelle on a cherché des conseils auprès des militaires du pays hôte. Ces militaires eux-mêmes ont été formés en Chine, aux États-Unis ou en France. À l'intérieur des forces armées d'un même pays, le Mali, nous avons pu observer que la terminologie, le lexique et les acronymes des officiers formés en Chine ou aux États-Unis étaient légèrement différents de ceux de leurs compatriotes formés en France ou bien dans la région.

Pour prendre un autre exemple d'un pays francophone de l'autre côté du continent, nous avons collaboré avec des interprètes qui facilitaient la formation fournie au garde-côte djiboutien lors de notre affectation à l'ambassade américaine en 2012. Créée en 2010, en grande partie en raison de l'appui matériel, financier et pédagogique offert par les Forces japonaises d'autodéfense, le garde-côte djiboutien a bénéficié des séances de formation de base fournies par le garde-côte américain. L'interprète américaine qui a facilité cette formation a été obligée

---

<sup>83</sup> Communauté économique des États de l'Afrique de l'Ouest.

de comprendre la terminologie, les hiérarchies et les grades français entretenus par cette nouvelle force de sécurité djiboutienne, tout en développant ses connaissances pour mieux comprendre les idéologies et la terminologie du garde-côte américain et celui du Japon. En effet, à cause de sa formation particulière nuancée par la terminologie américaine et japonaise, le personnel du garde-côte djiboutien a développé des modèles linguistiques et culturels qui différaient de ceux de leurs homologues de la Marine djiboutienne pour laquelle la plupart de la formation est offerte par la France (House, 2014 : 10).

Nous pourrions multiplier les exemples sans parvenir pour autant à mesurer l'ampleur de cette question importante relative aux différences socioculturelles des armées africaines et américaines. La question à elle seule mérite une étude particulière. Notre objectif ici est de mettre la lumière sur le besoin d'intégrer un élément de sensibilisation culturelle dans les programmes de formation des interprètes militaires pour que ces derniers puissent faire face aux défis confrontés sur le terrain.

#### **5.4.2. Le protocole et la politesse**

Dans le cadre des événements organisés par le Commandement des États-Unis pour l'Afrique (AFRICOM), il arrive fréquemment que les coordinateurs de ceux-ci nous consultent sur les questions relatives au protocole et à la politesse chez les pays partenaires africains.

Pour définir le concept de *protocole*, nous nous référons à la définition du dictionnaire *Le Grand Robert*<sup>84</sup> : « un recueil de règles à observer en matière d'étiquette, de préséances, dans les cérémonies et les relations officielles (diplomatiques, etc.) ». Dans le cadre du protocole de l'État, le chercheur et professeur camerounais David Mbouapda<sup>85</sup> nous rappelle : « Ici rien ne doit être

---

<sup>84</sup> *Le Grand Robert* (2001) version électronique 2.0, édition augmentée, en 6 volumes de nouveau format, sous la responsabilité d'Alain REY et Danièle MORVAN.

<sup>85</sup> David Mbouapda, ancien élève de l'ENS de Yaoundé, est docteur en littérature générale et comparée de l'Université de Clermont Ferrand II. Il est chercheur associé au Centre de Recherches sur les Littératures et la Sociopoétique de ladite université. Il enseigne les littératures française et comparée à l'Université de Dschang, Cameroun, et ses champs de recherche et d'enseignement

négligé pour éviter les incidents « diplomatiques » dans les réceptions, les cérémonies publiques ou les rencontres internationales. Chaque autorité doit être à sa juste place » (Mbouapda, 2010).

Pour *politesse*, on reprend les propos de Mbouapda :

« La politesse est définie par un code. Elle demeure un ensemble de règles acquises par l'éducation et comporte une double finalité : faciliter les rapports sociaux en permettant à ceux qui en usent d'avoir des échanges respectueux et équilibrés [...] En effet, dès la prime enfance, pour ne pas paraître ridicule ou voir leurs progénitures ridiculisées en société à cause d'un comportement atypique, qui s'écarte de la norme, les parents dans tous les coins du monde, s'assignent le devoir d'éduquer leurs enfants d'être polis, c'est-à-dire bien éduqués. La politesse se concrétise par des manifestations verbales (formules consacrées) ou comportementales (gestes et attitudes) » (Mbouapda, 2010).

Selon notre expérience en Afrique francophone, le respect du protocole d'État et du protocole militaire est de la politesse est essentiel dans tous les actes de communication officiels et non officiels. Dans ce domaine, on constate des différences considérables entre les forces armées africaines et américaines. En général, les Américains se comportent selon des règles moins formelles, d'une manière qui est parfois perçue comme irrespectueuse pour nos partenaires africains. Quelle est donc la meilleure façon de comprendre ces différences culturelles ? Existe-t-il un élément ou un individu chargé de trouver des moyens pour surmonter les problèmes de communication engendrés par de telles différences ?

Nous ne sommes pas des officiers du protocole mais nous sommes souvent les mieux situées pour comprendre les particularités en matière de protocole et de politesse des pays concernés. Certes, il existe des officiers du protocole au quartier général de l'AFRICOM mais leur mission est axée sur les questions protocolaires des forces armées américaines et pas forcément sur les coutumes et les préséances des partenaires africaines. En outre, conformément aux directives

---

couvrent l'imagologie africaine, l'exotisme et l'histoire des idées, domaines dans lesquels il compte de nombreuses publications (informations biographiques publiées sur le site Web du Mondes Francophones : <http://mondesfrancophones.com/author/dmbouopda/>)

de l'AFRICOM, la participation physique des officiers du protocole aux événements est souvent limitée en fonction du grade de l'officier supérieur américain représentant le commandement sur le terrain (en général, les spécialistes du protocole accompagnent les officiers du grade de général de division ou supérieur).<sup>86</sup> Cependant, la plupart des activités organisées par l'AFRICOM implique la participation des officiers et des civils subalternes. Pour cette raison, nous sommes souvent les seules personnes disponibles sur le terrain pour expliquer au personnel américain les particularités des pays africains participant à l'événement particulier. Lorsqu'un officier du protocole américain est disponible, nous assurons sa communication avec son homologue africain, c'est-à-dire le responsable du protocole militaire ou bien, le responsable du protocole d'État, selon le cas.

Quelle que soit la situation interprétée, nous nous efforçons d'apprendre les règles du protocole du pays ou de l'armée en question. Ainsi, nous les interprètes contribuons à l'amélioration de la communication entre les partenaires tandis qu'on facilite le travail des officiers du protocole américains. Pour ce faire, il convient de faire très attention aux éléments suivants, entre autres :

- L'ordre de préséance à respecter lors d'une cérémonie ou d'un acte officiel ;
- Les formules de salutation et de politesse pour s'assurer que les participants américains soient polis et déférents aux formules du pays (ou des pays) en question ;
- Les grades et les titres des participants.

#### Ordre de préséance

Le respect de l'ordre de préséance est primordial lors des cérémonies, des rencontres et des actes officiels. Par comparaison aux actes organisés par les forces armées américaines, les événements organisés dans les pays francophones

---

<sup>86</sup> D'après une spécialiste du protocole de l'AFRICOM, cette limitation est due au petit nombre d'officiers du protocole par rapport aux exigences du commandement.

de l'Afrique sont considérablement plus formels. Nous sommes souvent chargées de chercher l'ordre de préséance du pays hôte et le présenter ensuite aux coordinateurs américains. Ces derniers sont souvent étonnés par la longue liste des noms qui figure sur la liste de préséance. En général, l'officier américain commence son intervention en respectant un ordre de préséance relativement court et informel qui s'adresse uniquement à l'officier ou le civil supérieur et puis l'ensemble des participants. Par exemple : « Monsieur l'Ambassadeur, invités distingués ... (commencement du discours). Au cours des années AFRICOM est devenu plus sensible aux exigences protocolaires, raison pour laquelle on demande notre aide pour obtenir les listes pertinentes. Nous offrons ci-après un exemple d'une telle liste. Il s'agit de l'ordre de préséance respecté lors d'une cérémonie de clôture d'une période de formation suivie par un bataillon burkinabé dans le cadre du programme ACOTA (Programme de formation et d'assistance pour les opérations d'urgence en Afrique)<sup>87</sup> :

« **Excellence** Monsieur le Ministre des Affaires Etrangères et de la Coopération Régionale,

**Monsieur** le Général de Brigade, Chef d'Etat-Major Général des Armées,

**Messieurs** les Chefs d'Etat-Major d'Armées,

**Messieurs** les Sous-chefs d'Etat-Major,

**Messieurs** les Conseillers du Chef d'Etat-Major Général des Armées,

**Madame** l'Attaché de Défense par intérim de l'Ambassade des Etats-Unis d'Amérique au Burkina Faso,

**Messieurs** les Directeurs Centraux de Service,

**Monsieur** le Directeur des Opérations de Maintien de paix du Ministère des Affaires Etrangères et de la Coopération Régionale,

**Messieurs** les Chefs de Divisions de l'Etat-Major Général des Armées,

**Messieurs** les Commandants de Régions,

**Monsieur** le Directeur du Centre de Formation Professionnelle SND<sup>88</sup> de Loumbila,

**Messieurs** les Instructeurs du Programme ACOTA,

---

<sup>87</sup> Le programme ACOTA (*Africa Contingency Operations Training and Assistance*) est financé et géré par le Département d'Etat (DoS) des États-Unis. Le programme a pour objectif d'améliorer les capacités des militaires africains en assurant la formation et l'équipement nécessaires pour leur préparer à participer dans les opérations multinationales de maintien de la paix. Pour appuyer le programme, le Commandement des États-Unis pour l'Afrique fournit des instructeurs et des conseillers militaires selon demande du Département d'Etat ([www.africom.mil/Doc/9836](http://www.africom.mil/Doc/9836))

<sup>88</sup> SND = Service National de Développement : l'homologue burkinabé de l'USAID américaine.

**Officiers**, Sous-officiers et Militaires du rang,

**Personnel** civil de la défense,

**Distingués** invités à vos qualités, grades et fonctions respectives, ... Tout protocole observé »

Actuellement, les responsables des activités de l'AFRICOM s'assurent que ses officiers emploient les ordres de préséance des pays hôtes lors des actes formels. Ce sont les interprètes qui appuient cet effort en obtenant les listes et en expliquant l'importance du respect de celles-ci au personnel nouveau.

## Les formules de salutation et de politesse

Les formules de salutation et de politesse varient en fonction des cultures, des circonstances et des individus présents dans la situation de communication. Dans le contexte du sujet à l'étude, la situation de communication intègre des diverses cultures à bas et à haut contexte, des organisations militaires et civiles, chacune caractérisée par des traditions et des cultures particulières. Du point de vue d'un militaire américain, les formules de salutation et de politesse employées par ses homologues africains sont plus formelles et parfois difficile à comprendre. « La non universalité des codes de la politesse rend complexe son appréhension. Parce que les us et coutumes varient selon le lieu et l'époque, la politesse n'y échappe pas mais favorise la stratification des classes sociales » (Mbouapda, 2010). Ainsi, un non-respect de la part américain des normes de politesse d'un pays ou d'un organisme africain pourrait être perçu comme injurieux ou bien provoquer des malentendus.

Par exemple, chez les militaires francophones (africains et français), lorsqu'on se voit le matin ou on se rencontre n'importe quand, on serre la main de tout le monde. En 2006, l'auteure de cette thèse avait l'occasion de se déployer en mission avec la Marine française dans le golfe de Guinée pendant plus de deux mois et demi. Pour elle, officier américaine, la salutation typique à bord le bâtiment n'était qu'une simple phrase : « Bonjour, Monsieur/Madame ». Pour les Français et les Africains, cette salutation s'accompagne une poignée de main avec chaque individu la première fois qu'on se voit chaque jour. Elle s'étonne du contraste entre les coutumes des militaires américains et celles de ses homologues français et africains (et surtout du temps qu'il fallait de se déplacer le matin dans les couloirs du bâtiment !). Cette mission a été son premier séjour en Afrique et grâce aux Français et aux officiers africains embarqués, elle a approfondi ses connaissances culturelles des forces armées de nombreux pays francophones. Quelques années plus tard, elle s'étonnerait lorsque des militaires américains sont entrés dans le bureau du gouverneur de la région du Faya, au Tchad sans serrer la main de personne. Ils étaient si pressés qu'ils sont passés sans voir les mains tendues par le chef de la zone militaire tchadien et le chef de coopération militaire

français, entre autres. On a eu l'occasion de leur expliquer cette différence culturelle après la réunion, mais une sensibilisation préalable aurait favorisé la bonne communication dès le premier moment.

Il en va de même pour les salutations respectueuses. « Lorsqu'une personne ne salue pas les autres, elle est généralement *mal vue*. L'absence de cette marque conventionnelle de respect est interprétée non pas comme un acte neutre, ce qu'elle est en soi, mais comme un acte d'irrespect » (Mbouapda, 2010). Dans cet environnement militaire, nous remarquons l'importance du respect des règles particulières. En fonction des grades des militaires, on se salue de manière particulière. Tirés d'un guide du protocole français, les tableaux ci-après (Figure 2) indiquent les formules particulières employées par les militaires français. D'après nos expériences dans le milieu militaire de l'Afrique, la plupart des militaires francophones respecte les mêmes formules de salutation. Pour cette raison, nous partageons ces tableaux avec nos collègues interprètes pour faciliter la préparation préalable aux événements interprétés.

**Figure 2. Les grades de l'Armée française<sup>89</sup>**

<b>Officiers généraux</b>	
<b>Grade</b>	<b>Appellation/manière dont on appelle le détenteur d'un grade</b>
<b>Général d'armée</b> Le général d'armée porte cinq étoiles sur les manches de son uniforme et le képi.	<i>mon général</i> ou <i>général</i> (féminin)
<b>Général de corps d'armée</b> Le général de corps d'armée porte quatre étoiles sur les manches de son uniforme et le képi.	<i>mon général</i> ou <i>général</i> (féminin)
<b>Général de division</b> Le général de division porte trois étoiles sur les manches de son uniforme et le képi.	<i>mon général</i> ou <i>général</i> (féminin)
<b>Général de brigade</b> Le général de brigade porte deux étoiles sur les manches de son uniforme et le képi.	<i>mon général</i> ou <i>général</i> (féminin)
<b>Officiers supérieurs</b>	
<b>Grade</b>	<b>Appellation/manière dont on appelle le détenteur d'un grade</b>
<b>Colonel</b> Le colonel porte cinq galons.	<i>mon colonel</i> ou <i>colonel</i> (féminin)

<sup>89</sup> Fiche n°. 13 du *Guide des usages, du protocole et des relations publiques* (Jobard et al., 2017)



<b>Lieutenant-colonel</b> Le lieutenant-colonel porte cinq galons (panachés or et argent).	<i>mon colonel</i> ou <i>colonel</i> (féminin)
<b>Commandant</b> Le commandant porte quatre galons.	<i>mon commandant</i> ou <i>commandant</i> (féminin)
<b>Officiers subalternes</b>	
<b>Grade</b>	<b>Appellation/manière dont on appelle le détenteur d'un grade</b>
<b>Capitaine</b> Le capitaine porte trois galons d'or ou d'argent selon son arme.	<i>mon capitaine</i> ou <i>capitaine</i> (féminin)
<b>Lieutenant</b> Le lieutenant porte deux galons d'or ou d'argent selon son arme.	<i>mon lieutenant</i> ou <i>lieutenant</i> (féminin)
<b>Sous-lieutenant</b> Le sous-lieutenant porte un galon simple aux couleurs de son arme.	<i>mon lieutenant</i> ou <i>lieutenant</i> (féminin)
<b>Aspirant</b> L'aspirant porte un galon aux couleurs de son arme, coupé en trois par deux liserés noirs.	<i>mon lieutenant</i> ou <i>lieutenant</i> (féminin)
<b>Sous-officiers</b>	
<b>Grade</b>	<b>Appellation/manière dont on appelle le détenteur d'un grade</b>
<b>Major</b> Le major porte un galon composé des insignes d'adjudant-chef agrémenté d'un liseré or ou argent.	<i>major</i>
<b>Adjudant-chef</b> L'adjudant-chef porte un galon de couleur or traversé en son milieu par un liseré rouge.	<i>mon adjudant-chef</i> ou <i>adjudant-chef</i> (féminin)
<b>Adjudant</b> L'adjudant porte un galon de couleur argent traversé en son milieu par un liseré rouge.	<i>mon adjudant</i> ou <i>adjudant</i> (féminin)
<b>Sergent-chef</b> Le sergent-chef porte trois chevrons accolés, d'or ou d'argent.	<i>chef</i>
<b>Gendarme</b>	<i>gendarme</i>
<b>Sergent</b> Le sergent porte deux chevrons accolés, d'or ou d'argent.	<i>sergent</i>
<b>Militaires du rang</b>	
<b>Grade</b>	<b>Appellation/manière dont on appelle le détenteur d'un grade</b>
<b>Caporal-chef</b> Le caporal-chef porte deux chevrons rouges accolés surmontés d'un chevron d'or ou d'argent.	<i>caporal-chef</i>
<b>Caporal</b> Le caporal porte deux chevrons rouges accolés.	<i>caporal</i>
<b>Soldat de première classe*</b> Le soldat de première classe porte un simple chevron de couleur rouge.	<i>soldat</i> ou <i>première classe</i>
<b>Soldat</b> Le soldat ne porte pas d'insigne de grade.	<i>soldat</i>

<b>Maréchal des logis**</b>	<i>maréchal des logis</i>
<b>Brigadier-chef**</b>	<i>brigadier-chef</i>
<b>Brigadier**</b>	<i>brigadier</i>
<b>Gendarme adjoint de 1<sup>re</sup> classe**</b>	<i>par le nom</i>
<b>Gendarme adjoint de 2<sup>e</sup> classe**</b>	<i>par le nom</i>
* La dénomination « soldat de première classe » est une distinction et non un grade. ** Spécificité pour la gendarmerie nationale.	

## B - Grades de la marine nationale

Dans la marine nationale, l'ornement des galons est une ancre marine.

Officiers généraux	
Grade	Appellation/manière dont on appelle le détenteur d'un grade
<b>Amiral</b>	<i>amiral</i>
<b>Vice-amiral d'escadre</b>	<i>amiral</i>
<b>Vice-amiral</b>	<i>amiral</i>
<b>Contre-amiral</b>	<i>amiral</i>
Officiers supérieurs	
<b>Capitaine de vaisseau</b>	<i>commandant</i>
<b>Capitaine de frégate</b>	<i>commandant</i>
<b>Capitaine de corvette</b>	<i>commandant</i>
Officiers subalternes	
<b>Lieutenant de vaisseau</b>	<i>capitaine</i>
<b>Enseigne de vaisseau 1<sup>re</sup> classe</b>	<i>lieutenant</i>
<b>Enseigne de vaisseau 2<sup>e</sup> classe</b>	<i>lieutenant</i>
<b>Aspirant</b>	<i>lieutenant</i>
Officiers marinières supérieurs	
<b>Major</b>	<i>major</i>
<b>Maître principal</b>	<i>maître principal</i>
<b>Premier maître</b>	<i>premier maître</i>
Officiers marinières	
<b>Maître</b>	<i>maître</i>
<b>Second maître</b>	<i>second maître</i>
<b>Maistrancier</b>	<i>quartier-maître</i>
Militaires du rang	
<b>Quartier maître 1<sup>re</sup> classe</b>	<i>quartier-maître</i>
<b>Quartier maître 2<sup>e</sup> classe</b>	<i>quartier-maître</i>
<b>Matelot</b>	<i>matelot</i>
Les <b>aumôniers militaires</b> ont le grade unique d'aumônier militaire. Ils sont assimilés à des officiers. Réglementairement, on les appelle « Monsieur l'aumônier ».	

Pour le personnel américain, et surtout pour les interprètes, ces formules constituent des défis pour la communication. Par exemple, selon le sexe de l'interlocuteur, on emploie une formule différente. Le matin, l'officier homme devrait dire : « Bonjour, mon colonel » si le colonel est un homme et « Bonjour, colonel » si le colonel est une femme. Cependant, en pratique, quel que soit le sexe du colonel rencontré, la femme militaire dirait : « Bonjour, colonel » sans pour autant utiliser le titre « mon ». Nos collègues militaires français nous expliquent que « mon » dans ce cas est l'abréviation de « monsieur » et si la femme emploie ce terme, cela pourrait impliquer l'adjectif possessif « mon » au lieu d'une simple abréviation du nom « monsieur ». Dans la littérature, nous ne trouvons pas aucune confirmation sur ce dernier détail, mais nous appliquons la pratique acceptée selon les conseils de nos collègues sur le terrain.

Du point de vue de nos collègues africains, les formules de politesse et le protocole des forces armées américaines sont souvent perçus comme trop informels. Notre mission vient en premier. Les attitudes proactives et l'énergie manifestées par les militaires américains (généralement considérées comme des atouts chez les Américains) nous conduisent souvent à commencer les réunions sans respecter les protocoles quotidiens qui servent à former les bases des relations entre les partenaires africains. Pour eux, il s'agit d'établir d'abord des liens de confiance avant qu'on puisse avancer dans le travail. Toute rencontre commence avec des salutations cordiales suivies par de questions sur le bien-être de la famille de l'autre, de la chaleur, etc. Un ancien volontaire du Corps de la Paix apporte un bel exemple des salutations formelles typiques de l'Afrique de l'Ouest :

« Upon arriving in my village, I needed to learn the greetings in the indigenous language, Malinke. Unfortunately this wasn't as simple as "Hello, how are you?" and responding, "I'm fine," as we do in the United States. Among the Malinke people, it is proper to ask at least five questions when you greet someone. Simply yelling out "hello" and waving as you pass a friend would be considered rude, even if you did it because you were in a hurry. Instead, you must stop and shake hands. Then you ask, "How are you? How is your day going? How are you feeling? How are your family and friends? What's new?" Even if you know that the person will respond the same way every time (i.e., "Fine"), it's still important

to ask because it shows that you care and that you are willing to take time out of your day to talk with individuals. For Guineans, it's the ACT of greeting that counts more than WHAT you are actually saying. It took me about four months to realize this and to get used to it. I had assumed that my neighbors would understand when I couldn't chat because I was running late or that I had an appointment to get to. Eventually, I understood that this was not the case. For Guineans, social obligations are more important than any job-related responsibility »<sup>90 91</sup> (remarques d'un ancien volontaire du Corps de la Paix)

Nous comprenons complètement les sentiments exprimés par ce volontaire. Outre son exemple évoqué ici et les commentaires du colonel mentionnés dans la première partie du chapitre, nous remarquons cette exigence sociale chaque fois que nous travaillons en Afrique de l'Ouest. Ces cinq minutes de salutations et de conversations polies servent à former des liens fondés sur la confiance. En revanche, pour la plupart des Américains avec lesquels nous travaillons, la confiance est établie au fur et à mesure qu'on réalise ensemble des tâches. En effet, la confiance se renforce en fonction de la réalisation des objectifs communs.

Nous avons beaucoup appris sur ce sujet grâce aux expériences sur le continent. Heureusement, nos collègues américains cherchent des conseils pertinents. En général, ils comprennent qu'il vaut mieux d'être patients pendant cinq minutes afin de développer des liens importants avec leurs partenaires

---

<sup>90</sup> « Learning from Cultural Encounters: When a Greeting Takes More Than "Hi, How are you?" » Commentaires d'un ancien volontaire du Corps de la paix basés sur ses expériences sur le terrain en Guinée, disponible sur le site Web de l'université *University of the Pacific* : [http://www2.pacific.edu/sis/culture/pub/Context\\_Cultures\\_High\\_and\\_Lohw5.htm](http://www2.pacific.edu/sis/culture/pub/Context_Cultures_High_and_Lohw5.htm)

<sup>91</sup> Traduction : Arrivée au village, j'avais besoin d'apprendre les salutations dans la langue indigène, "Malinke". Malheureusement, ce n'était pas aussi simple que « Bonjour, comment vas-tu ? » avec une réponse : « Je vais bien », comme nous le faisons aux États-Unis. Chez mi les gens de Malinke, il convient de poser au moins cinq questions lorsque vous saluez quelqu'un. Il est inacceptable de crier un simple « bonjour » sans arrêter pour poser les questions appropriées. Même si vous étiez pressé, un tel comportement serait considéré comme impoli. Au lieu de cela, il faut que vous arrêtiez, que vous serriez la main. Ensuite, vous demandez : « Comment allez-vous ? Comment se passe votre journée ? Comment vous sentez-vous ? Et votre famille et vos amis ? Quoi de neuf ? » Même si vous savez que la personne répondra de la même façon à chaque fois (c'est-à-dire, « Bien »), il est toujours important de demander parce que cela montre que vous vous souciez et que vous êtes disposé à prendre le temps pour parler avec les gens. Pour les Guinéens, c'est le processus impliqué dans la salutation qui compte plus que ce que vous dites. Il m'a fallu environ quatre mois pour se rendre compte de cela et m'y habituer. J'avais supposé que mes voisins auraient compris quand je ne pouvais pas parler parce que j'étais en retard ou j'avais un rendez-vous. Finalement, j'ai compris que ce n'était pas le cas. Pour les Guinéens, les obligations sociales sont plus importantes que toute responsabilité liée au travail.

africains. Une fois la confiance établie, on constate qu'il est bien plus facile pour les Américains de réaliser des objectifs communs avec leurs partenaires africains.

### **5.4.3. D'autres facteurs culturels ou traditionnels**

#### La tradition orale

Plusieurs pays de l'Afrique sont reconnus pour la richesse de leur tradition orale dont la transmission de générations en générations constitue un vrai mode privilégié de la communication (Konaté, 2002). Mais c'est quoi la tradition orale, cette littérature tissée au cours des générations par des paroles des hommes ? Il existe de multiples définitions de la tradition orale. Pour Samuel-Martin Eno Belinga, la littérature orale est, « d'une part l'usage esthétique du langage non écrit et, d'autre part, l'ensemble des connaissances et les activités qui s'y rapportent » (Eno Belinga, 1978 : 7).

Jean Derive nous rappelle, cependant, qu'avant de chercher une définition de la tradition orale, il convient d'abord de contempler l'oralité, voire la modalité de communication verbale et le contexte dans lequel se produit cette communication. Pas simplement le fait de s'exprimer oralement, l'oralité est en effet un procédé par lequel des sociétés traditionnelles visent à assurer la permanence de leur patrimoine verbal, élément essentiel qui sert de fondation de leur conscience identitaire et de leur cohésion communautaire. Cette double fonction vient :

- d'un côté, des valeurs idéologiques propres à chaque société, voire des représentations qui sous-tendent leur vision du monde, système de pensée, code de comportement, etc., véhiculées par le patrimoine oral ;
- de l'autre, de la nature même de la modalité choisie pour sa transmission diachronique et synchronique qui l'intègre aussitôt dans « la dynamique du système relationnel sur lequel repose le fonctionnement de ces sociétés » (Derive, 2008 : 17).

Bernard Mouralis souligne une distinction pareille entre *la littérature orale* et *l'oralité* : « Le premier renvoie à un corpus de textes oraux, classés selon des critères qui peuvent être d'ordre géographique, linguistique, générique (conte, épopée, chant propre à telle ou telle catégorie sociale, etc.). Le second désigne le mode de production, de transmission, de réception de ces mêmes textes oraux » (Mouralis, 2004 : 23). L'oralité d'un groupe social, ce mode de transmission de l'ensemble des paroles du groupe, forme ce que Geneviève Calame-Griaule appelle une « grande bande de tissu qui contient toutes les connaissances, toutes les valeurs, tous les modèles culturels du groupe exprimés en paroles, qui se transmettent d'une génération à une autre. Couper cette bande, couper la tradition, c'est provoquer la mort du groupe » (Calame-Griaule et Gay-Para, 2002 : 34).

D'après le prodigieux conteur malien, Amadou Hampâté Bâ, la tradition orale, celle qui est transmise par *l'oralité*, est « tout à la fois religion, connaissance, science de la nature, initiation de métier, histoire, divertissement et récréation, tout point de détail pouvant toujours permettre de remonter jusqu'à l'Unité primordiale. Fondée sur l'initiation et l'expérience, elle engage l'homme dans sa totalité et, à ce titre, on peut dire qu'elle a contribué à créer un type d'homme particulier, à sculpter l'âme africaine » (Bâ, 2008 : 9). De nombreuses expressions de la tradition orale servent également de réflexions de la société sur elle-même, la tradition orale étant entendue comme un ensemble des messages qu'un groupe social considère avoir reçu de ses ancêtres et qu'il transmet oralement d'une génération à une autre (Calame-Griaule, 1970 : 23).

De ces nombreuses définitions, on peut déduire la nature divine, vivante et plurifonctionnelle qui caractérise la littérature orale des sociétés traditionnelles. Pour les peuples de l'Afrique de l'Ouest, cette littérature joue plusieurs rôles fondamentaux dans les sociétés dont elle provient. Gardienne du système de valeurs de la société, elle est également conservatrice de la mémoire collective et témoin de l'histoire d'un peuple en l'absence de documents écrits. En outre, elle sert d'enseignant pour les enfants ainsi que pour les adultes. Autrement dit, la tradition orale participe globalement de la communication sociale aux niveaux intra et interculturels (House, 2011 : 8).

Dans le milieu militaire de l'Afrique de l'Ouest, cette tradition orale se manifeste régulièrement dans la communication quotidienne. D'après E. Nordlinger, malgré l'histoire coloniale de cette région, la culture militaire reste profondément marquée par de telles influences culturelles et traditionnelles : « La culture militaire en Afrique « reste superficielle et ne contrebalance pas d'autres données culturelles inhérentes à ces sociétés. De fait, l'institution militaire en Afrique est par essence hybride, très perméable aux sociétés. Elle est traversée par les mêmes clivages ethno-régionaux, culturels, linguistiques et religieux que la population civile. Des valeurs culturelles beaucoup plus fortes interfèrent avec cette culture militaire théorique ». (Nordlinger<sup>92</sup> cité par Thiriot, 2008 : 17).

Grâce à nos collègues africains, nous pouvons partager quelques exemples sur le sujet des aspects de la communication traditionnelle de la région :

- Un officier de Côte d'Ivoire nous rappelle qu'en Afrique « la tradition joue un rôle très important dans la culture et la communication de chaque jour. Par exemple, en Afrique de l'Ouest, quand tu parles avec quelqu'un (beaucoup) plus âgé, tu ne peux pas le fixer dans les yeux car c'est signe de non-respect. En Afrique, le ton de la voix est très important dans la communication donc pour être un bon interprète en Afrique de l'Ouest, il est impératif que tu aies (des) connaissances de la culture Africaine ».
- Un officier du Burkina Faso<sup>93</sup> précise sur un aspect de l'oralité présent dans la communication quotidienne chez les forces armées burkinabés : « Comme commentaire sur la tradition orale africaine, je dirai qu'elle est encore plus importante dans l'Armée Burkinabè que dans la société elle-même, toute chose qui est surprenante quand on sait que (dans) l'Armée, les règles et les documents (sont) écrits et consignés. Beaucoup de choses

---

<sup>92</sup> NORDLINGER, E. (1977) *Soldiers in Politics: Military Coups and Governments*, Prentice-Hall, EnglewoodCliffs, 1977, chap. 1.

<sup>93</sup> Cet officier a été formé d'abord en France et puis il était stagiaire dans des divers cours de l'Armée de terre américain et de l'Institut de langues de la Défense des États-Unis. Ainsi, il connaît assez bien des aspects culturels des forces armées des cultures à bas et à haut contexte.

(démontrent cette oralité) dans l'Armée burkinabè. Quand on demande « quelle est la source, où est le papier qui (se réfère au sujet) », c'est *silence radio*. On te répondra que c'est une pratique ou une tradition, qui n'est écrite nulle part ».

Il existe de nombreux exemples de ce genre. Nous-mêmes étions confrontées par un autre aspect de la tradition orale pendant une affectation au Burkina Faso. Lors d'un dîner officiel, des invités (notamment des Samo et des Mossé) ont initié une conversation selon les règles d'un code inconnu pour nous. Tout a commencé avec un capitaine de la Gendarmerie Nationale (Samo) qui a salué le Ministre du Transport (Mossé) en lui disant : « Bonsoir, mon esclave ! ». En ce moment-là, nous étions étonnées. Peut-être nous n'avons pas bien compris son français ? C'était l'accent ? Vous ai-je bien entendu dire, « mon esclave » ? Et puis, le Ministre a répondu : « Bonsoir, Maître ! ». Le capitaine nous a expliqués ensuite qu'il s'agissait de la *parenté à plaisanterie*. Les Burkinabé ont grand plaisir à de telles plaisanteries interethniques, chacun traitant l'autre d'esclave selon ce code social très cadré (entre les Samo et les Mossé, comme indiqué dans notre exemple).

Chez des multiples ethnies en Afrique de l'Ouest, la parenté à plaisanterie comme genre de tradition orale joue un rôle fondamental dans l'atténuation de conflits et il sert à assurer le maintien et la cohésion du groupe. Les alliances et parentés à plaisanterie (*Sanankuya* en bambara et dioula, *Mangu* chez les Dogon, *Diikaré* chez les Mossé) représentent plusieurs valeurs telles que la paix, l'entraide, la solidarité interethnique et interpersonnelle, l'histoire, etc. (Sissao, 2002 : 11). Considérée également comme une alliance cathartique ou bien catharsis par la moquerie ou l'insulte, il s'agit d'une conduite verbale, un code particulier bien établi qui repose sur des échanges de plaisanteries, d'insultes, de moqueries, y compris de grossièretés selon la situation de communication particulière.

Un type de « plaisanterie réglementée », elle peut s'adresser à divers groupes sociaux : à des parents ou à des alliés, à des étrangers qui, « par des rites



adéquates, deviennent des parents », à des personnes d'un autre clan (Diarra-Traoré ; Keïta-Coulibaly ; Touré-Cissé-Diaby). L'alliance peut unir aussi des groupes ethniques à des castes (Peul-Forgerons) ou des castes entre elles (forgerons-autres castes). Enfin, elle convient et est obligatoire en des circonstances où les relations de parenté ou d'alliance ne paraissent pas directement en jeu. Les plaisanteries se placent donc à plusieurs niveaux :

- familial (entre parents) ;
- clanique (entre personnes de clans différents) ;
- le pacte du sang apparaît comme une catégorie intermédiaire : deux étrangers deviennent comme des frères d'une part, et sont, d'autre part, parents à plaisanterie, relation qui étend, en théorie, à tous les membres de leurs clans respectifs ;
- on trouve enfin les plaisanteries associées aux groupes de travail, d'initiation, etc. (Sissao, 2002 : 18-26).

Grâce aux explications animées offertes par nos amis burkinabés, nous avons approfondi nos connaissances culturelles ainsi renforçant nos capacités comme interprètes travaillant dans la région. En réalité, ce code n'est pas évident dans les communications formelles. Cependant, si on est appelé à assurer l'interprétation pendant une réception ou n'importe quelle activité sociale, ces connaissances du « code » de plaisanterie faciliteront le travail. Dans le cas de l'exemple cité, nous avons pu expliquer après à nos collègues américains (et notre chef) le *sens* de l'échange entre le Gendarme et le Ministre.

### Considérations religieuses

Dans cet environnement culturellement riche, il faut qu'on souligne l'importance de la sensibilisation religieuse de tous les interlocuteurs présents dans la situation de communication. Un officier africain très respecté nous a offert un commentaire sur la prière faite lors de la cérémonie d'ouverture d'un évènement organisé par les États-Unis. Un aumônier américain (chrétien) a mené la prière pour un groupe composé d'une majorité musulmane. Un public captif,

ces musulmans n'avait d'autre choix que de respecter la prière, malgré le fait qu'on n'a pas programmé des pauses pour leur permettre de faire la prière. D'après notre collègue : « La connaissance de la culture d'autrui est toujours très importante. C'est le premier signe de respect à mon avis. Par exemple dans les pays musulmans il est important et bien apprécié de faire la pause pour permettre la prière ». Effectivement, on nous cherche régulièrement comme intermédiaire pour expliquer aux coordinateurs américains des besoins culturels et religieux. Ainsi notre rôle en tant qu'interprètes favorise la capacité d'acquérir des connaissances culturelles particulières qu'on partage avec nos collègues américains. Ce « retour d'expérience » contribue à l'amélioration de la communication globale de l'évènement interprété en question et des évènements ultérieurs.

### **5.5. Similitudes socioculturelles – le terrain commun**

Malgré des écarts culturels indiqués ci-dessus et les défis particuliers qui leur sont associés, nous sommes optimistes quant au terrain commun fondé sur les similitudes socioculturelles entre les militaires africains et américains. F. Pöchhacker se réfère à la notion de *diaculture* (Vermeer 1983) comme une culture de groupe définie par des expériences professionnelles communes, une expertise technique commune et une histoire d'interaction. « The point is that, for the purpose of communication in the conference setting, participants have more “cultural” common ground (in terms of what they know and do, and how) than there are cultural barriers actually separating them by hampering communication » (Pöchhacker, 1995 : 49). En effet, dans le cadre d'une conférence impliquant des cultures diverses, on peut franchir les barrières culturelles grâce au terrain d'entente fondé sur les expériences et les intérêts communs. On remarque un tel terrain d'entente entre les forces armées africaines, américaines et européennes basé sur les expériences, les traditions militaires et les structures militaires partagées.

#### **5.5.1. Identité militaire**

D'après Andrew Hill<sup>94</sup>, professeur de l'École de guerre de l'Armée de terre américaine, les forces armées constituent des sociétés en elles-mêmes, avec leur propre sociologie, leur histoire, leurs valeurs et leurs croyances. La culture militaire repose sur ces principes de l'histoire et des valeurs partagées :

« Militaries are societies unto themselves, with their own sociology, history, values and beliefs. Military culture is built on these principles of shared history and values » (Hill, 2015 : 86).

Une interprète civile expérimentée dans le milieu militaire de l'Afrique, se fait l'écho de ces propos en évoquant une identité particulière chez les militaires : « Despite the linguistic and cultural differences displayed by (French, African and American military personnel), I have always been struck by the camaraderie, collegiality and deep respect that exist between all military personnel. This is something that appears to transcend all barriers, whether linguistic or cultural ».<sup>95</sup>

Pour de Saint Vincent et Masson, cet esprit et cette identité militaire se manifestent particulièrement sur le terrain lors des opérations : « En opérations, les militaires se laissent aller à la confiance auprès de leurs pairs et de la hiérarchie. La confiance réciproque devient alors un élément nécessaire à la consolidation des liens ; elle apporte un soutien majeur au moral des gens et contribue à l'identité collective » (de Saint Vincent et Masson, 2012 : 23).

L'auteure de cette thèse, ancienne officier de la Marine américaine peut confirmer qu'il existe une identité partagée chez les militaires, quel que soit leur pays d'origine. Elle a commencé sa carrière d'interprète en tenue militaire. Entre 2006 et 2013, elle a travaillé comme interprète militaire dans de nombreux pays de l'Afrique. Dès 2013, elle continue à travailler dans le domaine à l'appui du DoD comme interprète civil. C'est son expérience en tant qu'officier militaire qui a établi sa crédibilité dans le milieu. Cependant, sa concentration continue sur la sensibilisation culturelle renforce davantage cette crédibilité.

---

<sup>94</sup> A. Hill est professeur des Études des organisations du Département du Commandement, du leadership et de gestion de l'École de guerre de l'Armée de terre américaine.

<sup>95</sup> Traduction : *Malgré les différences linguistiques et culturelles entre ces trois groupes (les militaires américains, français et africains), j'ai toujours été frappée par la camaraderie, la collégialité et le profond respect qui existent entre tous les militaires. C'est quelque chose qui semble transcender toutes les barrières, qu'elles soient linguistiques ou culturelles.*

À notre avis, cette crédibilité s'explique par un statut particulier des militaires. Nous nous référons au concept de « militarité » inventé par Marie-Anne Paveau, professeure en sciences du langage à l'université de Paris 13 : « Nous appelons *militarité* l'ensemble des marqueurs (professionnels, juridiques, sociaux, idéologiques, culturels, corporels) attachés au statut militaire, qui est selon nous autant un métier qu'un mode d'être » (Paveau, 1997 : 59). En effet, il s'agit d'une culture militaire particulière difficile à comprendre pour ceux qui n'ont pas eu l'occasion de travailler dans le domaine.

Cette identité militaire se manifeste quotidiennement dans l'acte communicatif qui se déroule pendant chaque évènement interprété. Pour préciser sur ce point, nous nous concentrons d'abord sur des idées partagées par rapport aux concepts de l'état-major militaire et des niveaux d'action militaire. Ensuite, nous évoquons les structures de grades militaires plus ou moins pareilles chez les Américains et les Africains. Enfin, nous examinons les particularités du langage militaire employé lors de ces évènements, voire la terminologie technique, l'argot, les acronymes, etc. Le succès de la prestation de services d'interprétation dépend d'une bonne connaissance et d'une compréhension de ces structures et de ces langages qui constitue l'identité particulière commune des militaires africains et américains.

### **5.5.2. L'état-major et les trois niveaux d'action militaire**

« Les états-majors restent toujours et plus que jamais le *cerveau* des armées modernes » (Boyer, 2005 : 748).

Le chercheur français Yves Boyer<sup>96</sup> souligne le rôle essentiel des états-majors militaires dans le cadre des opérations en coalition impliquant des pays de l'OTAN et de l'Union Européenne (UE). Dans son étude sur le sujet, il remarque que les états-majors de ces pays ont subi des transformations considérables à l'issue de la première guerre du Golfe en 1990-1991, « qui a fait prendre

---

<sup>96</sup> Yves Boyer est Directeur adjoint de la Fondation pour la recherche stratégique (FRS, France) et Président de la Société française d'étude militaire, chargé d'enseignement magistral à l'Ecole polytechnique.

conscience de la nécessité de créer des structures interarmées » en intégrant les composantes (l'Armée de terre, l'Armée de l'air, la Marine). Plus récemment, les mêmes structures s'adaptent à l'évolution d'une perception géographique de la sécurité (dans son étude, il évoque une attaque venue de l'Est de l'Europe) vers une perception fonctionnelle de la sécurité axée sur les opérations de maintien de la paix ou de rétablissement de la paix, entre autres, « impliquant la projection de forces, dans un cadre généralement multinational, sur un théâtre d'opération lointain ». Cette nouvelle tendance a également contribué à un réaménagement des structures d'état-major des pays occidentaux (Boyer, 2005 : 748).

Nous constatons une évolution semblable chez les pays francophones de l'Afrique de l'Ouest qui sont appelés de plus en plus souvent à contribuer des troupes pour appuyer des missions de maintien de la paix sous l'égide des Nations Unis ou de l'Union Africaine et plus récemment, pour participer dans des coalitions formées dans le cadre de la lutte contre le terrorisme. Un bel exemple d'une coalition de lutte contre le terrorisme régional est la Force Multinationale Mixte<sup>97</sup> (FMM) composée des forces du Bénin, du Cameroun, du Niger, du Nigéria et du Tchad. La FMM, opérant sous le mandat du Conseil de paix et de sécurité de l'Union Africaine, a pour mission de créer un environnement sécurisé et sûr et de faciliter la stabilité dans les zones touchées par les activités du groupe terroriste Boko Haram. Cette force exécute des opérations internationales transfrontalières conformément au droit international relatif aux droits de l'homme. Afin d'appuyer les opérations de la FMM en favorisant l'échange de renseignements et la coordination sur la prise de conscience de la situation sur le terrain, la France a suggéré la création d'une cellule de coordination et de liaison (CCL) qui regroupe des représentants des forces armées des pays engagés dans cette force<sup>98</sup> ainsi que des conseillers militaires de la France, des États-Unis et du

---

<sup>97</sup> La FMM est une force offensive de stabilisation ayant pour objectif la lutte contre Boko Haram et d'autres groupes qualifiés de terroristes dans la région du bassin du lac Tchad. Sa mise en place sous sa forme actuelle a été décidée lors du Sommet extraordinaire des chefs d'État et de gouvernements des pays membres de la Commission du bassin du lac Tchad (CBLT) et du Bénin qui s'est tenu à Niamey le 7 octobre 2014 (Assanvo et al., 2016).

<sup>98</sup> « Opération Barkhane : point de situation du 8 Janvier 2015 » (2015), site Web du Ministère de la Défense français, consulté le 4 octobre 2017 : <http://www.defense.gouv.fr/operations/operations/sahel/actualites/operation-barkhane-point-de-situation-du-8-janvier-2015>

Royaume-Uni<sup>99</sup>. Nous offrons cet exemple particulier pour deux raisons principales :

- Selon nos collègues africains et américains, le développement du concept de l'état-major à N'Djamena ainsi que sa mise en place et ses activités quotidiennes démontrent un vrai terrain d'entente entre les militaires et le personnel civil y affectés, qu'ils soient des troupes des pays membres de la Force ou des conseillers des pays occidentaux affectés à la CCL ou d'autres conseillers impliqués dans l'établissement de l'état-major ;
- Cependant, ces mêmes collègues indiquent un défi majeur en matière de ce qu'ils appellent « l'interopérabilité langagière », étant donné le manque d'interprètes affectés en permanence à la FMM.<sup>100</sup>

Nous assurons régulièrement l'interprétation et la traduction à l'appui des groupes de travail de la FMM et des conférences qui portent sur les progrès de celle-ci. Le défi langagier évoqué ci-dessus est considérable en raison de la composition de la FMM. L'ensemble de la Force et la CCL regroupe cinq pays francophones et trois pays anglophones. Bien que la FMM soit une force majoritairement francophone, le Commandant de la Force est anglophone (général de brigade du Nigéria). En général, nous observons des problèmes de communication dus au manque de services d'interprétation suffisants non seulement sur le terrain tactique mais aussi à d'autres *niveaux d'action militaire*.

Nous évoquons les trois niveaux d'action militaire comme un autre point commun de tous les militaires opérant dans le milieu. Y. Boyer décrit l'émergence de ces trois niveaux militaires comme adaptation aux exigences opérationnelles actuelles :

- Le niveau stratégique militaire est celui où les objectifs stratégiques sont planifiés selon l'état final souhaité au niveau politique (chefs d'Etat ou de

---

<sup>99</sup> Le site Web du Ministère français n'indique que la participation des conseillers français. En réalité, la CCL intègre des membres du « P3 » ou les « trois partenaires » : la France, les États-Unis et le Royaume-Uni. Ces informations sur la configuration actuelle ont été confirmées en mars et en mai 2017 par des membres de la CCL dont le commandant américain sortant et le nouveau commandant français.

<sup>100</sup> Informations tirées des nombreuses conversations avec des officiers africains affectés à la FMM dont le Directeur de transmissions actuel ainsi que les membres de la CCL et du personnel de l'Ambassade américaine à N'Djamena.

gouvernement, Conseil européen, Conseil de l'Atlantique-Nord...) et décrits dans le plan d'opération général qui précise, en particulier, les ressources consenties, les conditions de déploiement et d'emploi de la force (règles d'engagement) théâtre par théâtre. Ce niveau implique des actions interarmées, permanentes et multi-théâtres ;

- Le niveau opératif « correspond à celui du commandement ou du contrôle d'une force affectée à un théâtre ou à une zone d'opération » en vue d'atteindre les objectifs stratégiques assignés par le niveau supérieur. En général, il s'agit des actions interarmées adaptées aux circonstances dans un théâtre particulier ;
- Enfin, le niveau tactique correspond à celui du commandement ou du contrôle assuré par une composante des forces armées (l'Armée de terre, l'Armée de l'Air, la Marine, etc.) ou fonctionnelle (forces spéciales, unité de soutien logistique). « Il doit être en mesure de planifier et de conduire l'action de la composante en vue d'atteindre tout ou partie des objectifs de théâtre »<sup>101</sup>.

Selon Boyer, cette hiérarchisation, avec les structures de commandement qui leur correspondent, est « désormais acceptée dans toutes les armées occidentales » (Boyer, 2005 : 748). D'après plus de onze ans d'expérience sur le terrain, nous pouvons confirmer que nos partenaires de l'Afrique de l'Ouest ont accepté des structures de commandement pareilles. Ce ne sont que quelques exemples des similitudes entre nos cultures militaires qui nous servent comme point de départ pour l'établissement et le renforcement des liens avec nos partenaires africains. Selon nos observations et celles de nos collègues, l'interprète qui comprend des éléments communs des interlocuteurs militaires tels que le concept de l'état-major interarmées ou de la hiérarchie des actions militaires, est considéré généralement plus crédible. Naturellement, l'établissement de cette crédibilité compte également sur les capacités professionnelles de l'interprète d'assurer la communication dans les langues en question.

---

<sup>101</sup> Colonel G. Rouby (2004) « La dimension interarmées du commandement des opérations », *Doctrine*, n° 5, déc. 2004, cité par Boyer, 2005.

### 5.5.3. Les grades
















Pour illustrer une autre similitude importante entre les forces armées américaines et leurs homologues africains, nous apportons l'exemple des équivalences des grades des armées de terre de la France et des États-Unis. Étant donné le fait que les armées francophones de l'Afrique de l'Ouest partagent les mêmes grades (avec quelques exemples dont le grade du « colonel-major »<sup>102</sup>), le tableau ci-après (Figure 3) est également utile pour comprendre les similitudes avec nos partenaires militaires africains.

---



















<sup>102</sup> Le grade de l'Armée de terre du « colonel-major » existe dans quelques pays de l'Afrique de l'Ouest dont le Mali, le Niger et le Burkina Faso. Dans la littérature, nous ne trouvons pas le contexte historique du terme, mais des collègues français ont expliqué qu'il s'agit d'un grade qui remonte à l'ère coloniale. Cependant, des conversations récentes avec un colonel-major du Burkina indiquent que le grade n'a rien à voir avec le colonialisme. Le grade se situe entre les rangs du colonel et général de brigade, et selon cet officier burkinabé, quelques pays ont créé ce grade pour distinguer entre les colonels chevronnés et les nouveaux promus.












Figure 3 - Grades des armées de terre<sup>103</sup>

Général de brigade 	Général de division 	Général de corps d'armée 	Général d'armée 	Maréchal de France 
Brigadier Brig 	Major General Maj Gen 	Lieutenant General Lt Gen 	General Gen 	Field Marshal 
Brigadier General 	Major General 	Lieutenant General 	General 	General of the Army 


















  

S/ Lieut 	lieutenant 	capitaine 	com-mandant 	lieutenant-colonel 	colonel 
2nd Lieutenant 2 Lt 	Lieutenant Lt 	Captain Capt 	Major Maj 	Lieutenant-Colonel Lt Col 	Colonel Col 
2nd Lieutenant 2 LT 	1st Lieutenant 1 LT 	Captain CPT 	Major MAJ 	Lieutenant-Colonel LTC 	Colonel 

adjudant 	adjudant chef 	major 
Staff Sergeant SSgt 	Warrant Officer II WO II 	Warrant Officer I WO I 
Sgt First Class SFC Master Sergeant MSGT 	First Sergeant 1 SGT 	Sergeant Major SGM 

soldat 	soldat 1ere classe 	caporal 	caporal chef 	sergent 	sergent chef 
Private Pte 	Private Pte 	Lance Corporal L Cpl 		Corporal Cpl 	Sergeant Sgt 
Basic Private PVT 	Private PVT 	Private 1st Class PFC 	Corporal CPL 	Sergeant SGT 	Staff Sergeant SSGT 

DL / LANGUES / Tous les grades

<sup>103</sup> « MEMENTO D'ANGLAIS », Édition 2e semestre 2009 - 1er semestre 2010, Direction des Études de l'École d'état-major de l'Armée de Terre française, sous la direction du colonel de GUILLEBON, colonel adjoint et directeur des études. Version électronique fournie par nos collègues du Commandement des Opérations Spéciales français.

Un point intéressant pour nous est la disparité entre les étoiles des galons des officiers généraux français et américains, un phénomène qui a provoqué des malentendus lors des conférences multinationales. Par exemple, le général de brigade américain ne porte qu'une seule étoile sur l'épaulette tandis que son homologue français porte deux étoiles. Comme interprète, cette distinction est très importante car les Américains ont tendance argotique de se référer aux officiers généraux en termes du nombre des étoiles qui porte. Par exemple, si l'interlocuteur américain indique que l'ordre d'opération provient du « *the three-star* », cela indique que le « *Lieutenant General* » a communiqué l'ordre. En français, on dirait que c'était le « Général de corps d'armée » (qui porte quatre étoiles) qui a communiqué l'ordre, sans mentionner les étoiles qu'ils portent sur les épaulettes. Au cours des années, nous avons dû corriger de nombreux discours et de nombreux documents de nos collègues américains qui ne sont pas au courant de ce décalage des étoiles et qui applique l'équivalence des étoiles pour se référer aux officiers généraux américains et français. C'est génial pour les français qui se félicitent de la promotion immédiate ! À ce sujet, pendant des années, nous avons posé la question : « Qu'est-ce que s'est-il passé avec cette étoile unique chez les Français ? ». Heureusement, la réponse est maintenant disponible sur le site Web du Ministère de la Défense français :

« Vous avez peut-être remarqué que les officiers généraux portaient sur leurs épaulettes et leurs képis un certain nombre d'étoiles : deux étoiles pour le général de brigade (ou le contre-amiral dans la Marine), trois pour le général de division (ou le vice-amiral), quatre pour le général de corps d'armée (ou le vice-amiral d'escadre) et cinq pour le général d'armée (ou amiral). Mais pourquoi n'y a-t-il pas d'officier général à une étoile ? Si deux étoiles ont été directement attribuées au premier grade des officiers généraux, c'est parce qu'il existait, depuis 1657, un grade intermédiaire entre ceux de colonel et de maréchal de camp (actuels généraux de brigade). Pour le comprendre, il faut remonter avant la Révolution. Si deux étoiles ont été directement attribuées au premier grade des officiers généraux, c'est parce qu'il existait, depuis 1657, un grade intermédiaire entre ceux de colonel et de maréchal de camp (actuels généraux de brigade). Ces hommes, qui n'appartenaient ni aux officiers supérieurs ni aux officiers généraux, étaient appelés brigadiers des Armées du Roi, ou brigadiers des Armées navales

dans la Marine, et portaient une étoile sur leurs épaulettes. Cette distinction a ensuite disparu avec la période révolutionnaire »<sup>104</sup>

#### 5.5.4. Le langage militaire

« Chaque spécialité a son vocabulaire technique, qui compte quelques centaines, quelques milliers ou quelques dizaines de milliers de mots. À l'évidence, il existe des recoupements entre des domaines connexes ou apparentés, mais la terminologie spécifique de chaque spécialité est souvent très importante, et dans un même domaine, il peut exister plusieurs technocettes distincts, les « vocabulaires maison » (Gile, 1985 : 325). Nous remarquons qu'il existe de vrais « vocabulaires maison » chez toutes les forces armées examinées dans cette étude (quel que soit le pays en question) ainsi qu'à l'intérieur d'une même organisation interarmées d'un pays particulier, voire au niveau des composantes (l'Armée de terre, de la Marine, l'Armée de l'air, etc.) et aux niveaux des armes spécifiques d'une même composante dont l'infanterie, l'artillerie, etc.

Dans son étude sur le langage des militaires, Marie-Anne Paveau examine des éléments particuliers du langage de l'Armée de terre française en abordant des aspects langagiers non conventionnels du groupe. Elle se réfère à l'argot, les dictons (« En manœuvre, tiens-toi derrière les artilleurs, devant les chevaux et loin des généraux ») et les jeux de mots (« *ÉTAT-MAJOR* devenant *ÉTAGE À MORT* »), entre autres (Paveau, 1996 : 55). D'après Paveau, ces productions verbales non conventionnelles servent deux fonctions principales : une fonction de définition symbolique qui sert à créer l'identité du groupe par le renforcement de la cohésion et l'expression de la contestation et une fonction de différenciation symbolique, qui permet l'exclusion des non-initiés, c'est-à-dire ceux, militaires ou civils, qui n'appartiennent pas au groupe. Pour résumer, elle confirme que « le langage des militaires est affecté d'un marquage implicite que la connaissance des

---

<sup>104</sup> « Pourquoi n'y-a-t-il pas de généraux à une étoile ? » (2015) Site Web du Ministère de la défense français, consulté le 20 mai 2017 : <http://www.defense.gouv.fr/actualites/articles/pourquoi-n-y-a-t-il-pas-de-generaux-a-une-etoile>

us et coutumes, des traditions, des savoir-faire et de l'ethos général du groupe permet d'élucider » (Paveau, 1996 : 55).

Même les meilleurs interprètes ont des difficultés en élucidant les éléments implicites du langage militaire, et encore plus lorsqu'il s'agit de plusieurs variétés de langage militaire et des phénomènes non conventionnels d'un groupe composé des militaires de plusieurs pays. Ces militaires néanmoins jouissent, entre eux, d'une camaraderie née en partie de l'usage des langages militaires commun. Certes, il faut tenir compte des particularités des langues (sources et cibles) utilisées par ces militaires, mais la quête des équivalences s'avère plus facile pour l'interprète initié, voire celui qui appartient au groupe en vertu de son statut militaire ou bien de son expertise démontrée sur le terrain.

Bien que les officiers et les sous-officiers africains présentent des idées de façon différente (souvent plus formelle) par rapport à leurs homologues américains, tous les militaires impliqués dans le milieu en question emploient de l'argot, de la terminologie spécialisée et des acronymes particuliers pour communiquer lors des forums internationaux. En effet, on peut classer ces deux derniers comme *termes techniques*. Pour *termes techniques*, nous comprenons ces termes particuliers de métier, les noms d'organismes (*Institut africain de Développement Économique et de Planification*) ou les sigles (*IDEP* pour se référer au même institut). Pour cette raison, l'interprète doit se préparer à l'avance les sujets à discuter lors de l'évènement interprété, en prenant conscience des termes techniques qui pourraient surgir. « Pour en assurer une bonne audition, condition première d'une bonne interprétation, l'interprète doit s'être familiarisé avec (les termes techniques) avant la réunion à interpréter. En effet, mieux il sera en mesure d'en compléter les indices acoustiques et mieux il les entendra » (Seleskovitch et Lederer, 2002 : 252).

Dans le milieu de notre étude, les militaires emploient une terminologie très technique. Une sorte de code qui facilite la communication efficace entre confrères, cette façon de parler présente des difficultés pour n'importe quel interprète mais encore plus pour les non-initiés. Afin de souligner l'ampleur du défi auquel fait face l'interprète, nous donnons quelques exemples concrets de la

terminologie, de l'argot et des sigles employés par les intervenants dans des situations particulières :

- La terminologie technique – Le terme « *OSC Chief* ou *Chief of the Office of Security Cooperation* » (terme anglais qui se réfère au Chef de la mission de coopération militaire au sein de l'ambassade américaine dans certains pays africains) constitue une source fiable de confusion chez les interprètes et surtout pour les interprètes civils. Tout d'abord, le titre contient un acronyme qu'on doit déchiffrer en anglais avant qu'il puisse déterminer un terme équivalent dans la langue cible. Mais le même poste d'une ambassade américaine en Europe est désigné « *ODC Chief* ou *Chief of the Office of Defense Cooperation* ». Ainsi, les interprètes expérimentés en Europe ne sont pas forcément au courant du terme américain « OSC » employé en Afrique. En outre, les militaires africains et français sur le continent se réfèrent à de tels responsables comme des « coopérants », qu'ils soient des officiers américains ou leurs homologues français chefs des missions de coopération militaire auprès des ambassades françaises en Afrique. Grâce aux connaissances acquises lors de nos affectations comme attachés de défense en Afrique, nous employons souvent le terme « coopérant » pour se référer aux responsables chargés des programmes de coopération militaire. Cependant, des interprètes civils chevronnés avec lesquels nous travaillons actuellement ne sont pas d'accord avec cette traduction car le mot « coopérant » signifie pour eux un volontaire d'une organisation à but non lucratif ou bien un travailleur humanitaire. Malgré nos expériences quotidiennes avec ces *coopérants* militaires américains, africains et français (qui emploient le même terme comme défini dans *Le Grand Robert*<sup>105</sup>), nous ne parvenons pas à convaincre nos collègues civils que le mot juste dans ce contexte particulier est « coopérant ».
- L'argot – Souvent employé par les Américains, le terme « *hotwash* » dont la traduction littérale serait « nettoyage à chaud » provient du processus employé par des soldats pour réaliser le nettoyage rapide de leurs armes.

---

<sup>105</sup> « Spécialiste (technicien, enseignant...), et, en particulier, soldat du contingent, chargé par un pays industrialisé, au titre de la coopération, d'aider un autre pays à scolariser et alphabétiser sa population, moderniser son agriculture, développer son industrie, etc. (mot très courant en franç. d'Afrique) » *Le Grand Robert* (2001) version électronique 2.0, édition augmentée, en 6 volumes de nouveau format, sous la responsabilité d'Alain REY et Danièle MORVAN.

Le procédé comporte le trempage de l'arme dans de l'eau extrêmement chaude (« *hot* ») pour éliminer le résidu (« *wash* ») après le tir. Bien que cette pratique n'élimine en rien le besoin de répartir correctement l'arme plus tard pour le nettoyage profond, il élimine la plupart du résidu et assure que le processus de nettoyage ultérieur se déroule plus facilement. Un terme d'argot de l'Armée de terre des États-Unis devenu presque universel chez toutes les composantes des forces armées américaines, le terme « *hotwash* » se réfère à la réunion de retour d'expérience qui a lieu après toute opération ou activité militaire. À l'exception des interprètes initiés, les interprètes civils et la plupart des interprètes étrangers avec lesquels nous avons travaillé nous demandent de leur expliquer la signification de ce terme.

- L'utilisation d'acronymes – D. Gile nous rappelle que « Les langages techniques ont également ceci de particulier qu'ils se renouvellent et s'enrichissent sans cesse » (Gile, 1985 : 325). Comme élément essentiel des langages techniques utilisés dans ce domaine, l'acronyme constitue l'un des défis les plus importants non seulement pour l'interprète mais aussi pour des intervenants d'un même pays ou d'une même organisation et surtout si ces acteurs sont issus de différents secteurs et domaines de connaissances. Nous évoquons ci-après trois exemples des acronymes introduits par les Américains qui continuent de poser des problèmes pour les interprètes sur le terrain :

- *VEO* ou *Violent Extremist Organization* (organisation extrémiste violente) : Il s'agit d'un terme utilisé régulièrement par les forces armées américaines en mission en Afrique et ailleurs dans le monde. La traduction du terme complet ne présente pas de problèmes, mais les intervenants emploient le plus souvent la version abrégée (l'acronyme « *VEO* »). L'interprète pour sa part ne peut pas créer arbitrairement de nouveaux acronymes en français pour des raisons logiques (*OEV* évoquerait l'acronyme utilisé par les Nations Unies, entre autres, pour se référer aux « orphelins et enfants vulnérables »). Dans le cadre de l'opération Serval<sup>106</sup>, les

---

<sup>106</sup> Le 11 janvier 2013, la France a déclenché l'opération militaire Serval au Mali pour appuyer les forces armées maliennes (FAM) face à l'agression terroriste en Afrique de l'Ouest. D'après le site

forces armées française sur le terrain ont adopté d'abord l'acronyme « GAD » ou « groupe armé djihadiste » comme terme équivalent au terme anglais *VEO*. La réaction de certains Musulmans africains n'était pas favorable car pour eux, le mot « djihadiste » n'est pas forcément synonyme ni de l'*extrémisme* ni de la *violence*. En conséquence, les Français (et quelques Américains) ont modifié l'acronyme en substituant le mot « djihadiste » par le mot « terroriste » = « GAT » ou « groupe armé terroriste ». Cependant, certains préconisaient un terme plus précis parce que quelques organisations extrémistes violentes ne sont pas définies comme des groupes terroristes sinon des groupes criminels. Face à ces débats sur la *VEO*, nous avons adopté une stratégie *anti-acronyme*. Nous énonçons la phrase entière une fois et puis une version abrégée (surtout dans le cas de la simultanée) telle que « groupe extrémiste » ou « les extrémistes ».

- *IED* ou *Incendiary Explosive Device* (engin explosif improvisé) : Dans des diverses situations sur le terrain, des militaires francophones utilisent l'acronyme « EEI » pour se référer à ces engins explosifs. Après avoir adopté cette version, nous avons constaté l'emploi régulier de l'acronyme « IED » par certains officiers francophones. Un colonel français affecté au Commandement des Opérations Spéciales français a expliqué que l'acronyme « EEI » se réfère à une unité spécialisée de reconnaissance, « Escadron d'éclairage et d'investigation », raison pour laquelle il préférerait utiliser l'acronyme américain *IED*. D'autres officiers, après avoir participé aux missions en coalitions anglophones en Afghanistan ou en Irak, ont indiqué une préférence d'employer *IED* comme terme emprunté de l'anglais. Notre stratégie ici se formule en fonction du contexte et de l'emploi

---

Web du Ministère de la Défense français, cette opération vise trois objectifs : 1. Aider les FAM à arrêter la progression des groupes terroristes et à les repousser tout en assurant la sécurité des populations civiles; 2. Aider le Mali à recouvrer son intégrité territoriale et sa souveraineté; 3. Faciliter la mise en œuvre des décisions internationales en permettant le déploiement rapide de deux missions internationales complémentaires : la mission internationale de soutien au mali (MISMA) et la mission de formation de l'armée malien de l'Union Européenne (EUTM). <http://www.defense.gouv.fr/operations/operations/autres-operations/operations-achevees/operation-serval-2013-2014/dossier/presentation-de-l-operation>

préféré des participants particuliers. En règle générale, nous employons l'acronyme employé par le personnel du pays hôte.

- « *MEP FARP QRF* » : Cette phrase composée entièrement par des acronymes figurait sur une diapositive d'une présentation fournie par des officiers français. Nous avons reconnu immédiatement deux termes empruntés des forces armées américaines : FARP = *Forward Air Refueling Point* (Point de ravitaillement avancé des avions et des hélicoptères) et QRF = *Quick Reaction Force* (Force de réaction rapide). Nous avons recherché le terme *MEP* pendant presque vingt minutes sans trouver aucune référence dans nos manuels et nos glossaires spécialisés. Avec un coup de fil de vingt seconds, un officier de liaison français affecté à l'AFRICOM a confirmé que le premier acronyme se référait à « mise en place » d'où le sens de la phrase entière : « Mise en place du point de ravitaillement avancé pour la force de réaction rapide ».

Ce dernier exemple illustre une sorte de contamination croisée sur le plan linguistique. Nous pourrions citer de nombreux exemples pareils, raison pour laquelle nous demandons des éclaircissements, surtout sur les acronymes, si l'occasion se présente. Heureusement, la communication presque quotidienne avec les officiers de liaison (LNO) français de l'AFRICOM a entraîné le développement d'une relation mutuellement bénéfique. Nous ne devrions pas, néanmoins, limiter nos recherches à cette collaboration française-américaine.

Il faut également une coordination étroite et continue avec les partenaires africains. À de nombreuses occasions, nous avons consulté des officiers français sur la traduction d'une phrase ou l'emploi d'un acronyme et cette même traduction est corrigée plus tard sur le terrain par un officier africain ou un Canadien (et parfois par des Français appartenant à une composante ou à une arme différente). Le véritable défi se présente lorsqu'un officier français et un officier africain qui se trouvent ensemble sur le terrain sont en désaccord sur l'utilisation correcte d'un terme particulier. Dans un tel cas, qui a raison ? En général, ils ont tous les deux raison. Bien qu'ils parlent la même langue (français), la terminologie et l'argot utilisés par chacun ont évolué en fonction des leurs expériences divergentes. Notre



collaboration étroite avec les partenaires militaires africains et français nous a permis de créer un glossaire adapté au milieu militaire de l'Afrique. Nous mettons continuellement à jour ce glossaire qui figure dans *l'Annexe 2* de cette thèse.

En général, le militaire américain nouvellement arrivé sur le terrain ne parle pas français donc il ne serait pas au courant de toutes ces variances linguistiques. En outre, il ne connaîtrait pas forcément tous les aspects du langage militaire employé dans la situation en question. Toutefois, avec l'aide de son interprète, il reconnaîtrait l'emploi d'un code familier et, en général, l'accepterait ainsi favorisant sa compréhension. L'aide d'un interprète « initié », qui comprend les aspects de la « militarité » et emploie des stratégies pour relever les défis qui se posent sur le terrain militaire de l'Afrique francophone, ne pourrait que faciliter la compréhension de tels intervenants.

## **5.6. Conclusion du chapitre**

Quelles que soient les influences coloniales ou les pratiques traditionnelles, l'interprète est souvent le mieux placé pour comprendre les différences et les similitudes culturelles et coutumières des parties américaines et africaines impliquées dans la situation interprétée, raison pour laquelle nous essayons de sensibiliser notre « client », les forces américaines, à des différences culturelles particulières. L'interprète qui peut comprendre ces distinctions en matière de hiérarchies et structures militaires ainsi que les perspectives divergentes d'une culture à bas contexte (américaine) et une autre à haut contexte (africaine) par rapport à l'association, l'interaction et la temporalité, jouera un rôle clé dans la réussite de la communication. En effet, il facilite la compréhension et le respect mutuel des différences sociologiques et culturelles, non seulement à l'intérieur des forces armées d'un même pays, mais aussi entre les différentes ethnies et groupes sociaux représentés par les militaires et les civils présents dans une même situation de communication. En outre, l'interprète qui appartient à la structure militaire d'un pays, qui jouit de cette identité particulière du groupe, est mieux préparé pour reconnaître les similitudes entre les intervenants militaires favorisant ainsi la mise en commun des efforts de ceux-ci.

## **CHAPITRE VI. Description de l'étude empirique**

Dans cet environnement riche et complexe, qui sont les interprètes qui assurent l'interprétation lors d'un évènement organisé par le Département de la Défense américain ? Existe-t-il un type d'interprète de conférence au sein des forces armées ? Ou bien un type d'interprète communautaire affecté aux unités militaires ? Quel est le niveau de prestation de services d'interprétation, de la qualité et de l'efficacité des services d'interprétation dans le domaine des activités multilingues coordonnées par le DoD ? À la suite d'un examen de la littérature du DoD sur les questions posées ci-dessus, il nous a semblé nécessaire de réaliser une étude empirique afin de mieux cerner les défis communs auxquels doivent faire face les interprètes sur le terrain et de saisir l'occasion de les relever en proposant un programme de formation axé sur les résultats de cette étude. Nous décrivons dans un premier temps le contexte de l'étude, en citant les objectifs principaux de celle-ci et une description de l'interprète militaire américain du point de vue des responsables du Département de la Défense (DoD). Dans un deuxième temps, nous citons des définitions générales des concepts pertinents à notre enquête réalisée auprès des interprètes et des consommateurs de l'interprétation dans le milieu militaire de l'Afrique francophone. Ensuite, nous concluons le chapitre en décrivant la composition du corpus et le déroulement de l'enquête.

### **6.1. Objectifs de l'étude empirique**

Notre étude empirique s'articule autour de trois objectifs principaux :

- Déterminer la disponibilité des interprètes militaires américains sur le terrain en Afrique de l'Ouest et la qualité de l'interprétation assurée par ceux-ci ;
- Mieux comprendre la situation de communication du point de vue des interprètes et des consommateurs de l'interprétation en mettant l'accent sur les attentes de tous les intervenants en matière de la qualité de l'interprétation et des rôles et responsabilités de l'interprète ;

- Souligner des difficultés particulières qui entravent la bonne communication nécessaire à la satisfaction des attentes des participants aux évènements interprétés.

En effet, l'objectif global de nos recherches, et de cette étude empirique en particulier, est de présenter nos expériences pertinentes et celles de nos collègues à partir desquelles se sont formulées nos propositions. Notre démarche vise à promouvoir la valeur de la création d'un nouveau cadre d'interprètes militaires au sein du DoD et le développement d'un programme de formation professionnelle adapté à la situation de communication unique du personnel du DoD travaillant avec ses homologues francophones en Afrique de l'Ouest.

## **6.2. Les services d'interprétation engagés par le DoD**

Les activités du DoD organisées en Afrique francophone obligent les interprètes à assurer la gamme de services d'interprétation allant de l'interprétation communautaire à l'interprétation diplomatique qui implique les modes simultané et consécutif, entre autres. Cependant, parmi tous les interprètes du DoD avec lesquels nous avons travaillé depuis 2006, seulement trois sont des détenteurs des diplômes ou des certificats en matière d'interprétation professionnelle. La première personne est diplômée d'un Master en traduction et interprétation générale, la deuxième, d'une licence en traduction et interprétation, et la troisième est titulaire d'un certificat en interprétation consécutive (un cours de trois semaines offert par le Centre de formation en langues pour des partenaires de l'OTAN au sein du Centre européen pour les études de sécurité *George C. Marshall* à Garmisch-Partenkirchen, en Allemagne).<sup>107</sup> De plus, le commandement géographique responsable pour l'exécution de la plupart des activités du DoD sur le continent africain, voire le Commandement des États-Unis pour l'Afrique (AFRICOM), n'engage qu'un seul interprète en permanence (l'auteure de cette thèse).

---

<sup>107</sup> Ce cours de trois semaines, *Consecutive Interpretation Techniques ou CITC* est axé sur le développement des connaissances, des compétences et des techniques dans le domaine de l'interprétation consécutive. Actuellement, le cours n'est offert qu'aux spécialistes en russe < > anglais. Information disponible sur le site Web du Centre George C. Marshall : <http://www.marshallcenter.org/mcpublicweb/en/nav-main-pltce-sld-overview-en.html>

Comme interprètes participant à l'appui de plus de soixante évènements interprétés du DoD depuis 2007, nous pouvons confirmer que le DoD compte régulièrement sur les interprètes de conférence freelance pour augmenter les équipes d'interprètes et surtout lors des réunions et conférences exigeant l'interprétation simultanée. Plus précisément, l'auteure de cette thèse est la seule interprète engagée à plein temps par l'AFRICOM. Bien qu'elle soit formée et expérimentée en interprétation simultanée, le manque de personnel oblige le commandement à engager d'autres interprètes freelance pour chaque évènement impliquant la simultanée. En outre, ces interprètes freelance sont choisis conformément aux procédures en vigueur pour la passation des contrats du DoD qui exigent un processus d'appel d'offres pour chaque évènement. Pour cette raison, l'interprète principale du commandement doit faire des efforts pour assurer la continuité et la cohérence avec des interprètes inconnus. Parfois, le commandement peut justifier l'engagement d'un même interprète ou un groupe d'interprètes particulier, comme par exemple dans le cadre des conférences exigeant que tout participant soit habilité pour les discussions jusqu'au niveau « secret-défense ». Dans un tel cas, soit environ une conférence sur cinq, l'AFRICOM compte sur l'appui des interprètes accrédités par le Département d'État dûment habilités pour ce niveau de classification.

Dans la prochaine section, nous expliquons les métiers des interprètes militaires des diverses composantes du DoD. En fonction de leur formation adaptée aux missions militaires particulières, la plupart de ces linguistes ne réunissent pas les compétences nécessaires pour assurer l'interprétation simultanée. Pour cette raison, AFRICOM et d'autres éléments du DoD sont obligés d'engager des interprètes de l'extérieur de l'organisation.

#### Interprètes engagés par le DoD sur le théâtre

En fonction de la situation particulière, le DoD et l'AFRICOM comptent sur des interprètes de diverses sources dont les forces armées américaines, entre autres, pour assurer l'interprétation consécutive, l'interprétation de liaison et d'autres types divers d'interprétation,

- Interprètes civils étrangers affectés aux ambassades américaines dans le pays hôte de l'évènement ;
- Interprètes américains engagés sous contrats à long terme au sein des ambassades américaines ;
- Interprètes civils étrangers (du pays hôte ou bien provenant de la région) engagés sous contrat temporaire pour l'évènement particulier ;
- Interprètes militaires étrangers ou bien des linguistes militaires du pays hôte en question ;
- Interprètes militaires ou des linguistes militaires américains.

Nous nous concentrons sur ce dernier groupe en offrant des précisions sur le terme « interprète militaire américain ».

### **6.3. Les interprètes militaires des forces armées américaines**

Le plus souvent, le personnel militaire américain se réfère aux linguistes affectés aux unités militaires comme des « terps » (version abrégée du mot *interpreter*). Le *terp* est généralement n'importe quel linguiste militaire ou civil engagé par le DoD. Pour se référer à l'interprète militaire américain, nous préférons l'emploi du terme *linguiste militaire* car nous l'estimons plus précis qu'*interprète*. Ci-après, nous présentons les descriptions des métiers des linguistes appartenant à chaque composante des forces armées américaines afin d'expliquer la raison pour laquelle nous considérons ces professionnels comme des linguistes au lieu de spécialistes formés pour assurer l'interprétation professionnelle. Dans la littérature du DoD, nous n'avons trouvé aucune définition globale du terme *interprète militaire*. Par contre, le métier de l'interprète (linguiste) de chaque composante se définit de manière différente selon ses fonctions particulières.<sup>108</sup>

---

<sup>108</sup> Les descriptions suivantes sont notre traduction des descriptions offertes en anglais sur les sites Web officiels de la Marine, du Corps des Marines, de l'Armée de l'air et de l'Armée de terre des États-Unis. Il n'existe pas d'unité d'interprètes/linguistes « interarmées ».

### **6.3.1. Les linguistes de l'Armée de l'air américaine**

*Cryptographic language analysts* (linguistes spécialisés dans l'analyse des messages chiffrés) : dans le domaine du renseignement, cet analyste est responsable de la traduction et de l'analyse des messages chiffrés. Ils fournissent une information essentielle aux décideurs. Compétents dans des langues telles que l'arabe, le chinois, le coréen, le russe, l'espagnol, le farsi, l'hébreu, le pashto ou l'ourdou, ces spécialistes qualifiés jouent un rôle essentiel dans la réalisation des missions de l'Armée de l'air contribuant ainsi à la sécurité du pays.<sup>109</sup>

### **6.3.2. Les linguistes de la Marine américaine**

*Cryptologic Technicians Interpretive* (les CTI ou les techniciens spécialisés dans l'interprétation des messages chiffrés) sont des linguistes de la Marine américaine. Les CTI suivent des cours de formation en langues étrangères au Defense Language Institute (DLI ou l'Institut de la langue de défense), à Monterey en Californie. Leurs domaines de spécialité comprennent l'analyse des documents en langues étrangères et la préparation d'études statistiques et de rapports techniques. La formation est offerte dans les langues suivantes : l'arabe, le chinois, le coréen, le farsi, le russe et l'espagnol. Des études dans des langues supplémentaires sont disponibles pour certains CTI qui réunissent des exigences particulières.

Leurs tâches principales comprennent l'opération des capteurs électromagnétiques sophistiqués et ultramodernes, des dispositifs d'enregistrement magnétique, des ordinateurs et des dispositifs pertinents dans le domaine des transmissions militaires ; l'exploitation des systèmes d'information sophistiqués ; le traitement des documents et des matériels confidentiels ; la traduction, l'interprétation et la transcription des données interceptées des trafics électromagnétiques émis dans différentes langues ; et l'analyse et la diffusion des informations hautement techniques d'importance stratégique et tactique pour les commandants des flottes et des services nationaux de renseignement. Ils peuvent

---

<sup>109</sup> Description du métier disponible en ligne sur le site Web officiel de l'Armée de l'air américaine : <https://www.airforce.com/careers/detail/cryptologic-language-analyst>

exercer ces fonctions aux commandements permanents ou bien à bord des navires et des aéronefs de la Marine.<sup>110</sup>

### 6.3.3. Les linguistes du Corps des « Marines »

*Military Interpreter/Translator*, MOS 2799 (Interprète/traducteur militaire, spécialité militaire no. 2799, limitée aux grades du soldat à l'adjudant). Ce sont des linguistes qui surveillent et participent aux activités d'interprétation non liées aux fonctions du renseignement militaire. Un score minimum de niveau 2 – compétence limitée – en deux des trois modalités (l'écoute, la lecture ou orale) au test de compétences linguistiques de la Défense (*Defense Language Proficiency Test* ou *DLPT5*)<sup>111</sup> est une condition préalable pour être qualifié comme interprète/traducteur 2799. Il doit remplir les fonctions principales suivantes :

- 1) Interprétation consécutive bidirectionnelle (anglais < > langue cible) en respectant l'intention et la signification du texte source ;
- 2) Formuler des phrases interprétées de manière à éviter l'expression non naturelle et difficile à comprendre ;
- 3) Faire preuve d'impartialité à l'égard de chaque orateur et des faits et opinions exprimés ;
- 4) Interpréter vers l'anglais ou vers la langue étrangère lors des conférences, des séances des groupes de travail, des procédures judiciaires et d'autres activités semblables ;
- 5) Réaliser des entretiens en langue étrangère avec des civils, des éléments amis qui ne parlent pas l'anglais (la police, les religieux et

---

<sup>110</sup> « Cryptologic Technician-Interpretive », site Web du Navy Personnel Command : [http://www.public.navy.mil/bupers-npc/enlisted/community/crypto\\_it/Pages/CTI.aspx](http://www.public.navy.mil/bupers-npc/enlisted/community/crypto_it/Pages/CTI.aspx)

<sup>111</sup> Le test *DLPT5* a pour objectif d'évaluer les compétences générales en langues étrangères des militaires dont la langue maternelle est l'anglais. L'évaluation porte sur la compréhension démontrée dans deux modalités : l'écoute et la lecture. Le *DLPT5* détermine les niveaux de compétences selon les l'échelle des compétences (0+ à 4) établie par l'organisme gouvernemental *Interagency Language Roundtable* (ILR). Ces tests sont effectués sur ordinateur. « Defense Language Proficiency Test 5 System : Familiarization Guide for Multiple-Choice Format », disponible sur le site Web du *Defense Language Institute* : <http://www.dlilfc.edu/wp-content/uploads/2015/03/Generic-Fam-Guide-MC-CBu-updated.pdf>

d'autres citoyens) afin d'obtenir des informations utiles à des fins militaires ;

- 6) Écrire des rapports qui comprennent des évaluations sur la crédibilité des personnes interviewées qui sont utilisés ultérieurement par le commandant de l'unité et diffusés aux divers niveaux de la hiérarchie militaire américaine ;
- 7) Traduire en anglais ou en langue étrangère les documents de nature non technique ;
- 8) Développer un fichier de documents de référence linguistique qui comprend des glossaires des termes militaires (en anglais et langue étrangère) ;
- 9) Sous la supervision d'un spécialiste en contre-espionnage, il pourrait aider lors des interrogatoires du personnel ennemi
- 10) Appuyer les responsables dans le cadre des actions civilo-militaires.<sup>112</sup>

Les soldats et les sous-officiers seront qualifiés (selon la spécialité *MOS* 2799) d'interprète/traducteur sur la base de leurs compétences linguistiques dans les langues africaines suivantes : amharique, harari, hausa, ibo, somali, swahili, traginya, et yoruba. Les linguistes spécialistes en français se regroupent sous la spécialité *MOS* 2757.<sup>113</sup> Cependant, ces derniers ne sont pas considérés les interprètes du Corps des Marines.

#### **6.3.4. Les linguistes de l'Armée de terre**

Les interprètes/traducteurs du programme *09L* de l'Armée de terre : Le *Defense Language Institute* (institut chargé de l'instruction en langues des militaires américains) décrit le programme *09L* comme un programme qui assure le développement des compétences en traduction et interprétation dans des cours

---

<sup>112</sup> « Military Occupational Specialties Manual », *Marine Corps Order* no. 1200.17<sup>e</sup> du 08 août 2013, disponible sur le site Web officiel du *United States Marine Corps* : <http://www.marines.mil/Portals/59/MCO%201200.17E.pdf>

<sup>113</sup> Directive administrative du Corps des Marines « FY10 Marine Corps Foreign Language Eligibility for Free Military Occupational Specialty 2799 (Military Translator - Interpreter) » *MARADMIN* 286/10, disponible en ligne sur le site Web officiel du *United States Marine Corps* : <http://www.marines.mil/News/Messages/Messages-Display/Article/888855/fy10-marine-corps-foreign-language-eligibility-for-free-military-occupational-s/>



spécialisés de six semaines offerts aux soldats et sous-officiers dont la langue maternelle est l'arabe, le farsi, le dari ou le pashtou. Ceux qui n'ont pas les aptitudes nécessaires en anglais suivent des cours complémentaires de l'anglais comme langue étrangère. Il n'existe pas de spécialistes 09L en langues africaines ou en français mais l'Armée de terre considère actuellement des plans visant à étendre le programme pour les langues des zones du Pacifique et de l'Afrique.<sup>114</sup>

### **6.3.5. Formation en interprétation au sein du DoD**

En contemplant les descriptions des fonctions des linguistes des quatre composantes des forces armées américaines, nous remarquons que le métier de *l'interprète militaire* du DoD ne correspond pas aux métiers d'interprétation professionnelle cités dans le quatrième chapitre du présent document. Aucune des quatre composantes n'exige de la formation spécialisée en interprétation de conférence. Les seuls éléments formés en compétences générales d'interprétation sont les interprètes des Marines et les interprètes 09L de l'Armée de terre. Les premiers suivent des cours de langues au *Defense Language Institute* (DLI ou l'institut des langues de la Défense) qui comprennent une introduction aux techniques d'interprétation. Ils participent également aux programmes d'immersion pour perfectionner leurs compétences en langues.<sup>115</sup> Les interprètes 09L suivent un cours de six semaines qui se concentrent sur les compétences suivantes : l'interprétation de base et de niveau intermédiaire, la traduction des documents vers l'anglais et vers une langue étrangère, la préparation des notes sur la traduction, la traduction à vue, et la terminologie militaire.<sup>116</sup> Selon nos recherches et nos propres expériences en tant que praticienne, les quelques semaines de formation en techniques d'interprétation suivies par les interprètes de l'Armée de terre et des Marines ne suffisent pas pour assurer une prestation de

---

<sup>114</sup> *General Catalog, 2011-2012*, Defense Language Institute Foreign Language Center, disponible en ligne sur le site Web du Defense Language Institute : [http://www.dliflc.edu/archive/documents/DLICatalog2011\\_2012\\_NEW.pdf](http://www.dliflc.edu/archive/documents/DLICatalog2011_2012_NEW.pdf)

<sup>115</sup> « Marine Corps Foreign Language Program », *Marine Corps Order* no. 1550.25A du 06 mars 2012, disponible sur le site Web officiel de l'*United States Marine Corps*, consulté le 03 juin 2017 : [http://www.marines.mil/Portals/59/Publications/MCO%201550\\_25A.pdf](http://www.marines.mil/Portals/59/Publications/MCO%201550_25A.pdf)

<sup>116</sup> « MOS 09L (Interpreter / Translator) Information Paper », site Web du *Defense Technical Information Center* ([www.dtic.mil](http://www.dtic.mil)), document mis à jour en novembre 2006, consulté le 03 juin 2017 : <http://www.dtic.mil/dtic/tr/fulltext/u2/a507266.pdf>

qualité, surtout dans le domaine complexe du milieu militaire de l'Afrique francophone.

#### **6.4. Concepts clés pertinents à l'enquête**

Dans le cadre de notre étude empirique, nous soulignons quelques concepts essentiels pour saisir le rôle attendu de l'interprète militaire sur le terrain de l'Afrique francophone. Nous nous concentrons sur certains concepts pertinents aux questions particulières posées lors de notre enquête : la distinction entre la *traduction scolaire* et la *traduction professionnelle*, la question complexe de la *qualité* en interprétation, les *déclencheurs de problèmes* en interprétation, le concept du rôle de l'interprète en tant que *médiateur et conseiller* et le principe de la *neutralité* de l'interprète.

##### **6.4.1. La traduction scolaire versus traduction professionnelle**

Selon les descriptions officielles indiquées ci-dessous et nos expériences travaillant avec des linguistes des quatre composantes, outre le cours de six semaines suivi par les 09L de l'Armée de terre, la formation des linguistes (« *terps* ») du DoD est axée sur l'acquisition des langues. Les activités de traduction et d'interprétation des programmes didactiques du DoD visent le développement des compétences linguistiques (*traduction scolaire*) et pas forcément le développement des compétences en *traduction (ou interprétation) professionnelle*. Daniel Gile fait la distinction entre la traduction scolaire et la traduction professionnelle en soulignant les objectifs différents des deux activités :

« School translation is designed to help students acquire foreign languages, and translation exercises at school serve mostly as drills for the acquisition of foreign-language vocabulary and grammar structures and as foreign-language proficiency tests. It is therefore intended to serve the students themselves, in a closed system the participants of which are a teacher and language learners. In contrast, the

main purpose of professional translation is to help people who speak different languages communicate in specific situations »<sup>117</sup> (Gile, 2009 : 26-27).

L'institut principal responsable de la formation et de l'éducation desdits linguistes militaires est le *Defense Language Institute* (DLI). D'après un responsable du bureau d'information du DLI, la mission du centre d'enseignement des langues étrangères de l'institut est d'assurer l'acquisition des langues. Il ne s'occupe pas du développement des compétences en interprétation professionnelle. Parfois des compétences de base en interprétation sont enseignées lors de cours particuliers, par exemple, si un groupe des étudiants obtient un niveau minimum « 2 lecture / 2 l'écoute » (niveau 2 = compétences limitées). Cependant, la plupart des étudiants commencent les programmes avec des compétences élémentaires ou aucune compétence en langues étrangères, raison pour laquelle le DLI ne se concentre pas sur les activités axées sur l'interprétation professionnelle.<sup>118</sup>

Cette distinction est importante car les interprètes militaires américains sont appelés à remplir des fonctions d'interprètes *professionnels* mais ils ne sont pas formés suffisamment pour réaliser de telles fonctions. Certes, comme il est indiqué au point 6.3.5 ci-dessus, il existe des éléments de formation en traduction et interprétation dans les programmes du DoD dont le cours de six semaines des 09L. Cependant, ces programmes sont limités parce qu'ils n'exigent qu'un niveau très bas de connaissances et de compétences en langues A et B. Les linguistes atteignent rarement les niveaux de compétences exigés pour commencer la plupart des programmes universitaires de formation en interprétation professionnelle. D'après AIIC, ceux qui souhaitent devenir interprètes doivent avoir au moins un diplôme universitaire de premier cycle (BAC+3) et des compétences rhétoriques

---

<sup>117</sup> Notre traduction : La « traduction scolaire » a pour objectif l'apprentissage des langues. Les exercices de celle-ci visent l'acquisition du vocabulaire, de la grammaire, de l'orthographe, etc. On emploie également des exercices de traduction scolaire dans le cadre des évaluations de compétences linguistiques. La traduction scolaire est donc conçue pour servir les étudiants eux-mêmes dans un système fermé dont les participants sont les enseignants et les apprenants de la langue. En revanche, le but principal de la « traduction professionnelle » est d'assurer la communication dans des situations particulières entre personnes qui parlent des langues différentes.

<sup>118</sup> Conversation en ligne avec un responsable du bureau des programmes et des inscriptions du DLI (le 14 juin 2017).

dans la langue maternelle supérieures à la moyenne. Ils doivent également très bien maîtriser au moins une langue étrangère.<sup>119</sup>

Les interprètes militaires du DoD sont néanmoins obligés d'assurer la communication dans tout type de situation interprétée, malgré le fait qu'ils ne bénéficient pas de l'éducation appropriée pour exercer efficacement leur métier d'interprète. C'est vraiment le baptême du feu pour certains lorsqu'un officier supérieur leur demande de tenter un jour entier en mode consécutif ou pire, d'essayer la simultanée chuchotée pour un officier étranger qu'on croyait par erreur compétent en anglais spécialisé des militaires des États-Unis. Lorsque les responsables se rendent compte du besoin d'engager des interprètes professionnels, surtout dans le cas des événements interprétés, ils cherchent le soutien des interprètes freelance présents dans le pays hôte ou bien des interprètes d'Europe ou des États-Unis. Le plus souvent, ils choisissent les fournisseurs les moins chers au détriment parfois de la *qualité* de prestation de service.

#### **6.4.2. La qualité en interprétation**

« In the absence of reactions from Receivers, clients tend to assume that Translation quality is good, but this is clearly an unreliable inference » (Gile, 2009 : 44).

Gile se réfère ici aux réactions des consommateurs de l'interprétation lors d'une situation interprétée. Dans l'absence de réaction des consommateurs ou l'utilisateur de l'interprétation, les « clients » (dans notre cas, les coordinateurs monolingues du DoD) ont tendance à supposer que la qualité de la traduction est bonne, mais comme le dit Gile, il s'agit clairement d'une inférence peu fiable. Si on considère les cultures à haut contexte caractéristiques chez la plupart de nos partenaires africains, il est évident que les réactions des consommateurs africains dans une telle situation seraient plus implicites et donc peu perceptibles pour le personnel non-initié. Toutefois, ce sont ces non-initiés qui déterminent la composition de l'équipe d'interprètes pour les activités du DoD.

---

<sup>119</sup>AIIC. "Formation initiale et continue". *aiic.net*. November 28, 2011. Accessed June 16, 2017. <<http://aiic.net/p/4152>>.

Dans l'intérêt de l'éducation de ces décideurs, il nous semble pertinent d'offrir des précisions sur la qualité exigée en interprétation professionnelle. Cependant, notre examen de la littérature sur ce sujet a souligné à quel point il est difficile de définir le concept de qualité en interprétation et l'évaluation de celle-ci car le terme implique de nombreux facteurs et des perspectives diverses de nombreux acteurs – interprètes, clients, utilisateurs, et orateurs – chacun avec une vision et une perception différente sur la qualité (Garzone, 2003 : 23).

Si l'interprétation sert essentiellement la communication entre l'orateur et son destinataire, on pourrait conclure que sa qualité se mesure au succès de cet acte, c'est-à-dire si les interlocuteurs impliqués dans la situation interprétée arrivent à se comprendre. Toutefois, la réalité n'est pas aussi simple. Pour des raisons diverses, la compréhension se fait parfois même si l'interprétation est médiocre. Dans d'autres situations, il se peut que les intervenants n'arrivent pas à se comprendre même si l'interprétation est excellente, de la même façon que l'incompréhension peut subsister entre deux locuteurs qui s'expriment clairement dans la même langue. D'après Collados Aís et Gile offrent un résumé clair et concis sur la complexité de la question de qualité et des perspectives par rapport à l'évaluation de celle-ci :

« La qualité peut être vue comme la juxtaposition d'un ensemble de caractéristiques de plusieurs composantes du discours de l'interprète telles que la fidélité informationnelle, la correction linguistique, la qualité de la prosodie, la qualité de la voix, etc. Dans un monde simple, la qualité maximale correspondrait à une valeur maximale pour chacune de ces composantes. Dans la réalité, les choses sont plus compliquées. D'une part, certaines valeurs maximales sont incompatibles entre elles: ainsi, la fidélité maximale peut entraîner une dépense de temps inopportune, et un excellent style linguistique peut être obtenu au détriment de la compréhension pour certains locuteurs non natifs. D'autre part, les valeurs maximales ne sont pas les mêmes selon les circonstances et les utilisateurs de l'interprétation: dans certaines situations, on s'attend à ce que l'interprète traduise tout, et dans d'autres, à ce qu'il résume; dans certaines situations, la transmission informationnelle est importante et le retard de l'interprète par rapport à l'orateur n'a aucune incidence, alors que dans d'autres, notamment à la télévision, on ne tolère pas une attente de une ou deux secondes, et l'intégrité de l'information restituée importe moins. Il n'existe donc pas une

seule "qualité" dans l'absolu, mais plusieurs points de vue sur la qualité, selon les circonstances, et selon la personne concernée » (Collados Aís et Gile, 2002 : 312).

Pour aborder cette question complexe, Collados Aís *et al.* (2007)<sup>120</sup> proposent une catégorisation de ces points de vue divers. Fondée sur les classifications utilisées dans la plupart des études sur le sujet, cette catégorisation établit dans l'ordre de priorité quatre groupes d'attentes en matière de qualité :

- Groupe 1 : la transmission du sens du discours de départ, la cohérence et la cohésion de l'interprétation ;
- Groupe 2 : la transmission de l'intégralité du sens, la correction terminologique et la fluidité du discours d'arrivée ;
- Groupe 3 : le débit, la correction du style et la correction grammaticale ;
- Groupe 4 : l'intonation, la qualité de la voix et l'authenticité de l'accent de l'interprète (Collados Aís et García Becerra, 2015 : 374-375).

Qu'elle que soit la définition, la qualité en interprétation est difficilement gérée. D'après C. Donovan : « Actuellement, la qualité de l'interprétation fait l'objet de très peu de contrôle. Les formations sont rares et les conditions de rémunération ne permettent pas d'en faire une activité professionnelle à temps plein. Les conséquences de cette désorganisation sont graves – des accusés mal défendus, des erreurs administratives, des principes éthiques bafoués » (Donovan, 2012). Elle récapitule ici nos grandes inquiétudes car cette même « désorganisation » dans notre milieu militaire pourrait entraîner des conséquences très graves. Par exemple, l'interprétation de mauvaise qualité pendant le briefing de sécurité préalable à une séance de tir réel dans une zone éloignée du Mali a provoqué un accident presque mortel. En effet, un soldat malien ne comprenait bien les consignes de sécurité relatives à l'arme utilisée. Grâce à la disponibilité d'une équipe médicale et d'un avion d'évacuation sanitaire, on a pu sauver la vie d'un soldat américain blessé par éclats d'obus. Dans ce cas, le soldat a été évacué vers un hôpital de Burkina Faso. Nous ont été appelées à assurer l'interprétation entre le médecin de l'équipe d'évacuation

---

<sup>120</sup> Collados Aís, A., Pradas Macías, A.M., Stévaux. E et García Becerra, O (eds) (2007) *La evaluación de la calidad en interpretación simultánea: parámetros de incidencia*, Comares, Granada, cités par Collados Aís et García Becerra (2015 : 374-375).

sanitaire (EVASAN) et le chirurgien thoracique burkinabé qui a dû réaliser une intervention d'urgence.

#### **6.4.3. Les déclencheurs de problèmes en interprétation**

Nous faisons ici référence au terme « déclencheurs de problèmes » déjà évoqué dans la section 4.4.1. sur l'interprétation simultanée et les difficultés auxquelles fait face l'interprète lorsqu'il opère dans ce mode d'exécution. En effet, ce sont des défis qui se présentent lors de toute situation ou événement interprété quel que soit le mode d'exécution ou le type d'interprétation. Comme il est indiqué dans le quatrième chapitre, des déclencheurs principaux comprennent la rapidité d'expression de l'orateur, la présence de chiffres ou de nombres, de complexes structures syntaxiques et l'accent particulier de l'orateur (Gile, 2015<sup>121</sup> cité par Seeber, 2015 : 85).

Étant donné les particularités du milieu examiné par cette étude, nous soulignons également d'autres « déclencheurs de problèmes » tels que la terminologie militaire, le langage militaire, et l'écart culturel entre les Américains et les Africains ou bien entre un interprète civil non-initié et les militaires pour lequel cet interprète intervient. En résumé, tous les éléments culturels examinés dans le cinquième chapitre pourraient constituer des déclencheurs de problèmes pour les interprètes engagés sur le terrain militaire en Afrique de l'Ouest.

#### **6.4.4. L'interprète en tant que médiateur et conseiller**

L'interprète est souvent le meilleur juge de la façon la plus efficace de résoudre un problème particulier qui surgit lors d'un événement interprété. Thiéry explique qu'il doit élargir sa propre conception de son rôle, pour prendre en charge la *gestion de la demande de communication*, et non seulement l'exécution de celle-ci (Thiéry, 2015). Pour souligner l'importance du rôle de l'interprète

---

<sup>121</sup> GILE, D. 1995. *Regards sur la recherche en interprétation de conférence*. Lille : Presses Universitaires de Lille.

comme intermédiaire, c'est-à-dire un gestionnaire de la communication, D. Seleskovitch se réfère à l'évènement interprété comme un « trilogue » :

« Bien que (le rôle de l'interprète) soit différent de celui des interlocuteurs de la réunion, l'interprète y participe de façon aussi active qu'eux. C'est pourquoi une conférence internationale est un *trilogue* où l'interprète ne cherche ni à s'imposer ni à faire oublier sa présence, mais à assumer son rôle. L'interprète conscient de son apport personnel au bon déroulement de la conférence sait tirer une ligne de démarcation très nette entre l'intervention qui correspond à l'exécution de sa tâche (faire se comprendre les interlocuteurs), et qui fait de lui un participant au « trilogue » et celle qui le ferait abusivement intervenir dans le « dialogue » s'il teintait de ses propres convictions les messages qu'il transmet. [...] bref, il collabore avec l'auditeur pour assurer la compréhension de celui-ci » (Seleskovitch, 1983 :182-183).

D'après B. Alexieva, l'identification du degré de *la spécificité culturelle* associée à l'évènement interprété particulier pourrait faciliter la détermination du rôle que l'interprète doit généralement jouer dans un tel évènement. Sur un continuum de spécificité culturelle, les évènements situés vers l'extrême « universel » du continuum obligent l'interprète à agir simplement en tant que médiateur interlinguistique. En revanche, la tâche de l'interprète dans les évènements situés à l'extrême « culturel » du continuum est plus difficile à réaliser. C'est-à-dire lors des évènements caractérisés par des différences culturelles considérables, l'interprète a un rôle plus important à jouer. Il doit intervenir activement dans la communication afin d'éviter les malentendus et d'aplanir les différences culturelles. Par exemple, l'interprète pourrait expliquer les différences dans l'utilisation du langage corporel. En d'autres termes, plus l'écart culturel est grand, plus le rôle de l'interprète comme médiateur interculturel ou « réparateur » est important (Alexieva, 1997: 170).

Sur ce continuum théorique présenté par Alexieva, nous situons les évènements interprétés du DoD en Afrique vers l'extrême « culturel » car les différences culturelles exigent souvent que l'interprète prenne un rôle plus actif comme médiateur linguistique et interculturel. En outre, les intervenants



américains, et surtout les commandants, cherchent régulièrement des conseils sur le déroulement de la communication lors des événements ainsi que sur l'acceptabilité de leurs propos, voire le retour d'expérience informel sur l'impact de leurs discussions. La question qui se pose, en effet, est de savoir si l'interprète peut assumer un rôle de médiateur ou de conseiller tout en respectant le *principe de neutralité*, une question pertinente que nous avons posée aux participants à l'enquête.

#### **6.4.5. Le principe de la neutralité**

AIIC Luxembourg offre une définition du concept de la neutralité en interprétation de conférence tirée du code d'éthique professionnelle de l'AIIC<sup>122</sup> : « Les interprètes de conférence sont au service de la communication entre interlocuteurs de langues différentes. Pendant qu'ils interprètent les débats, ils se glissent dans la peau des orateurs auxquels ils prêtent leur voix. Ils transmettent fidèlement le message et le ton des interventions. Ils ne prennent jamais partie lors des débats, ils ne censurent ni ne dénaturent les propos des orateurs, quelle que soit l'opinion exprimée ». <sup>123</sup>

En revanche, D. Seleskovitch, souligne l'importance de la « prise de position intérieure » de l'interprète. Pour elle, dans le cadre de l'interprétation, un argument ne peut rester jamais neutre : « En prenant position pour ou contre ce qu'il entend, (l'interprète) comprend plus à fond l'argument, s'en souvient et peut le restituer. L'analyse effectuée par l'interprète, les raisons de son accord ou de son désaccord, ne risquent pas de transparaître, car plus il a pris conscience de ce qui a été dit et plus il est maître de la distinction entre sa propre pensée et celle d'autrui. Quelquefois le désaccord peut prendre la forme d'un point d'exclamation mental, ou l'accord celle de l'amusement ; mais jamais en interprétation un argument ne saurait rester neutre, sous peine d'être oublié ou retransmis sous une forme faussée » (Seleskovitch, 1983 : 99-100).

---

<sup>122</sup> « Code d'éthique professionnelle », *aiic.net*, consulté le 12 octobre 2016 : <https://aiic.net/page/6725/code-d-ethique-professionnelle/lang/2>

<sup>123</sup> Définition de la « neutralité » selon AIIC Luxembourg : <http://www.aiic.lu/Ethique.html>.

Dans une intervention sur la formation d'interprètes en langue des signes, P. Séro-Guillaume évoque le concept de « fidélité » au lieu de neutralité comme concept plus approprié pour se référer aux questions éthiques dans le cadre de l'interprétation : « Notons au passage à quel point le terme de neutralité est bien mal choisi. Fidélité aurait été plus heureux [...] L'apport personnel de l'interprète au bon déroulement de la communication, de la transmission du (des) message(s), élément clef de l'interprétation, va se trouver modifié. L'interprète n'est pas neutre mais fidèle, scrupuleusement fidèle » (Séro-Guillaume, 2011).

D'autres chercheurs estiment que la neutralité dans certains cas, tel que la situation de l'interprète dans les conflits, est illusoire. Dans son article « Les interprètes dans les conflits », Eduardo Kahane se réfère aux limites de la neutralité dans le cadre des conflits armés : « Il est vrai que la situation des interprètes dans les conflits ne peut se comparer à celle que nous connaissons au quotidien dans le premier monde. Mais, force nous est de constater que les discours lénifiants sur la place de l'interprète entre deux déclarations et ses fonctions béatifiées de garant du dialogue et artisan de la paix ne peuvent s'appliquer de façon universelle, et encore moins là où ils sont le plus nécessaires, en cas de conflit armé ou lorsque la distance entre deux narratifs est colossale » (Kahane, 2007).

## **6.5. Description du corpus**

Le caractère pratique de nos recherches effectuées lors des missions réelles sur le continent nous a permis de recueillir des données sur le terrain à partir de nos observations personnelles et celles de nos collègues africains, américains et français. Pour compléter ces recherches personnelles, nous avons réalisé une enquête auprès des linguistes, des experts militaires, et d'autres individus impliqués dans les diverses situations de communication du milieu, c'est-à-dire les interprètes, les clients (DoD) et les consommateurs de l'interprétation. Nous avons engagé le contact avec tous ces participants lors des événements organisés par l'AFRICOM et ses composantes (le Commandement des Opérations Spéciales pour l'Afrique (SOCAF), le Commandement de la Marine pour l'Afrique

(NAVAF), le Commandement de l'Armée de l'Air pour l'Afrique (AFAF) et le Commandement de l'Armée de terre pour l'Afrique (USARAF) sur le continent, en Europe et aux États-Unis.

#### **6.5.1. Déroulement de l'enquête**

Entre novembre 2016 et février 2017, nous avons pris contact avec cinquante-trois individus. À l'exception de deux responsables de programmes de langues du DoD, chacun des participants est un collègue avec lequel nous avons travaillé sur le terrain. Notre échantillon se compose des trente-neuf personnes qui ont répondu aux questionnaires écrits (34) et aux entretiens téléphoniques (5). Tout participant a demandé le respect de l'anonymat, raison pour laquelle, les noms et les titres ne figurent pas dans le texte de la thèse. Toutefois, afin de garantir l'authenticité de l'échantillon et la véracité de l'enquête, une liste nominative de l'ensemble des personnes ayant participé à l'enquête sera mise à la disposition des membres du jury. L'échantillon se divise en quatre groupes principaux repartis en sous-groupes :

1. Interprètes militaires ;
2. Interprètes civils ;
3. Consommateurs de l'interprétation ;
4. Coordinateurs des programmes de langues et de sensibilisation culturelle du Département de la Défense.

#### **6.5.2. Interprètes militaires (Groupe A)**

Pour cette étude empirique, le terme « interprète militaire » (**Groupe A**) se réfère aux officiers et sous-officiers ainsi qu'aux fonctionnaires engagés en permanence en tant qu'interprètes sous la responsabilité du Ministère de la Défense de leurs pays respectifs et qui travaillent régulièrement à l'appui des programmes en Afrique. Notre échantillon de quinze interprètes militaires se divise en trois sous-groupes :

- **A1** : Quatre interprètes militaires africains (dont trois de l'Armée de terre et un de l'Armée de l'air ;
- **A2** : Deux interprètes français dont un officier de l'Armée de terre et un fonctionnaire ;
- **A3** : Neuf interprètes américains dont six militaires (trois de l'Armée de terre, deux de l'Armée de l'air, un de la Marine) et trois fonctionnaires.

Parmi ce dernier groupe, on compte quatre « interprètes militaires hybrides », un terme que nous utilisons pour désigner ceux qui sont nés et qui ont grandi en Afrique et puis sont devenus des citoyens américains lorsqu'ils se sont enrôlés dans les forces armées américaines. Aujourd'hui, ces interprètes hybrides offrent des informations culturelles précieuses sur notre situation de communication quotidienne.

### **6.5.3. Interprètes civils (Groupe B)**

— Les « interprètes civils » (**Groupe B**) sont des interprètes freelances qui assurent l'interprétation de manière ponctuelle sous des contrats individuels selon les besoins particuliers du DoD. Par exemple, il n'existe qu'une seule interprète de conférence permanente engagée à l'AFRICOM (moi-même). Pour les conférences qui exigent l'interprétation simultanée, il faut que l'AFRICOM engage au moins un interprète de plus pour accompagner cette interprète permanente dans la cabine. Les interprètes qui composent le Groupe B sont tous des interprètes avec lesquels nous travaillons régulièrement soit en cabine soit en mode consécutif. Ce groupe de sept interprètes se divise en deux sous-groupes :

- **B1** : Cinq interprètes de conférence freelances accrédités par un processus rigoureux du Département d'État américain ;
- **B2** : Deux interprètes non-accrédités engagés sous contrat à temps partiel pour augmenter le personnel de l'AFRICOM lors des événements interprétés.

#### **6.5.4. Les consommateurs de l'interprétation (Groupe C)**

Le *Groupe C* regroupe treize personnes. Le terme « consommateur » se réfère ici aux individus qui comptent sur le service d'interprétation lors de l'évènement, voire les militaires et les civils qui constituent l'auditoire ou qui participent en tant qu'intervenants ou conférenciers. Chacun de ces individus sont d'anciens collègues de travail ou bien des collègues avec lesquels nous travaillons actuellement. Il convient de remarquer que tous les participants du Groupe C ont des connaissances des deux langues (l'anglais et le français). C'est-à-dire, quelques participants sont des anglophones ayant un niveau de français ou des francophones ayant un certain niveau d'anglais. Le groupe comprend également des vrais bilingues. Le Groupe C, les consommateurs, se divisent en trois sous-groupes :

- **C1** : Un diplomate américain ;
- **C2** : Quatre Attachés de défense ou chefs de coopération militaire américains (dont trois de l'Armée de terre et un de l'Armée de l'air) ;
- **C3** : Huit officiers provenant du Cameroun, des États-Unis, de la France, de la Mauritanie, du Maroc, du Niger et du Sénégal (dont quatre officiers supérieurs de la Marine, deux officiers supérieurs de l'Armée de terre et deux officiers de l'Armée de l'air).

Nous distinguons ici les attachés et les chefs des missions de coopération américains comme un sous-groupe à part en fonction de la formation en langues et cultures particulière qu'ils ont suivie avant d'être affectés en Afrique francophone. Le sous-groupe C3 comprend un officier *hybride* (franco-américain).

#### **6.5.5. Responsables des programmes de langues et de cultures (Groupe D)**

Le **Groupe D** comprend quatre fonctionnaires ou civils qui assurent des fonctions dans le domaine des programmes de langues et de sensibilisation culturelle du Département de la Défense américain.

Le tableau ci-après rend compte de la composition de l'échantillon :

	<b>Groupe A :</b> Interprètes militaires	<b>Groupe B :</b> Interprètes civils	<b>Groupe C :</b> Consommateurs	<b>Groupe D :</b> Responsables de programmes
Africains	4	0	5	-
Américains	8 <sup>124</sup>	7 <sup>125</sup>	2 <sup>126</sup>	4
Français	2	0	1	-

## 6.6. Questions cadre

Notre corpus se compose donc d'une enquête basée principalement sur des questionnaires écrits. À l'exception des questions particulières posées aux responsables des programmes de langues du Département de la Défense par courriel ou téléphone, tous les participants ont accepté de remplir des questionnaires. Chaque questionnaire comptait environ 11 questions précédées par le résumé du projet suivant :

« Pour le doctorat, le sujet que j'ai choisi : Les enjeux de la traduction orale (interprétation) dans le milieu militaire de l'Afrique francophone. Les recherches sont limitées à l'interprétation bidirectionnelle (français/anglais). En gros, ce que je fais comme interprète actuellement à l'AFRICOM. Tout d'abord j'examine des théories d'interprétation et les définitions actuelles des types ou des modes d'interprétation (conflit, conférence, communauté, etc.). À mon avis, ce que nous faisons en Afrique francophone mérite une nouvelle définition car le milieu militaire et sécuritaire implique tous ces modes. En outre, la situation de communication est unique étant donnés les éléments de la culture militaire

<sup>124</sup> Interprètes militaires américains dont quatre officiers ou sous-officiers « hybrides » d'origine africaine (Côte d'Ivoire, Maroc, Mauritanie, Togo).

<sup>125</sup> Interprètes civils américains dont quatre hybrides (France, Belgique).

<sup>126</sup> Dont un officier hybride d'origine française.

(américaine, africaine, française), l'influence de l'histoire coloniale sur les structures militaires, le langage, et plus important, la culture précoloniale (surtout l'oralité) et son influence sur la manière dont les militaires africains communiquent -- entre eux et avec les Américains et les Français.

La deuxième partie de la thèse comprendra ma proposition pour la création d'un cadre particulier d'interprètes militaires et un programme de formation impliquant un Master d'interprétation de conférence suivi par un stage pratique sur le terrain en collaboration avec pays partenaires africains. À mon avis, ce type de formation sur le terrain constitue la meilleure façon de sensibiliser les interprètes aux nuances culturelles, aux accents, au protocole, etc.

J'envoie des questions aux interprètes civils et militaires, aux diplomates, aux fonctionnaires et aux officiers et sous-officiers qui participent aux activités militaires diverses impliquant les Africains, les Américains et les Français, voire les intervenants et les utilisateurs ou les consommateurs de l'interprétation ».

Comme tous les participants sont des collègues, nous avons personnalisé chaque questionnaire en adaptant les questions aux individus particuliers en fonction leur métier et leur pays d'origine. D'autres questions ont été adaptées selon l'histoire personnelle de l'individu, par exemple dans le cas du personnel américain « hybride » (ceux qui sont nés et qui ont grandi dans des pays francophones). Outre ces adaptations personnalisées et des questions de base sur l'expérience ou la formation des participants, les questions s'articulent autour de six thèmes principaux :

1. L'état actuel de la préparation et la formation des interprètes militaires sur le terrain ;
2. La disponibilité des services d'interprétation de qualité lors des événements organisés le DoD dans le milieu militaire de l'Afrique francophone ;
3. Les déclencheurs de problèmes constatés dans les situations interprétées ;

4. Les rôles de l'interprète en tant que médiateur ou conseiller culturel ;
5. Le principe de la neutralité de l'interprète ;
6. La valeur de la création d'un cadre d'interprètes militaires et un programme de formation professionnelle.

Dans le prochain chapitre, nous présentons les résultats de l'enquête en suivant les grandes lignes de ces six thèmes principaux.



## CHAPITRE VII. Résultats de l'étude empirique

Nous examinons dans ce chapitre les résultats de notre étude observationnelle en faisant un résumé des commentaires et des suggestions offerts par chaque participant à l'enquête par rapport aux six thèmes indiqués ci-dessous dans la description de l'enquête. Tous les questionnaires et les réponses correspondantes figurent dans *l'Annexe 1*. Afin d'éviter la répétition inutile dans l'annexe, nous avons supprimé le résumé du projet (voire section 6.6. ci-dessus) qui figurait auparavant dans les questionnaires. Chaque questionnaire rempli est annoté par un chiffre qui représente le participant, le groupe et le sous-groupe auquel il appartient.<sup>127</sup> Par exemple, « **A1.1** » indique la première personne qui figure sur la liste des interprètes militaires (Groupe A) et du sous-groupe « interprètes militaires africains », « **A2.2** » se réfère au deuxième individu du sous-groupe A2 (interprètes militaires français), « **C.1.1** », le premier du groupe des consommateurs (Groupe C) dans le sous-groupe C1 (diplomates américains), etc.

Il convient de remarquer que les questionnaires ont été rédigés en français pour les participants francophones et en anglais pour les participants américains. La plupart des participants ont répondu dans la même langue. Cependant, quelques officiers et sous-officiers américains « hybrides » ont opté de répondre en français aux questions posées en anglais. Nous voudrions signaler également que pour quelques participants francophones, le français n'est pas leur langue maternelle ce qui peut expliquer certaines fautes d'orthographe, de syntaxe et de vocabulaire dans leurs réponses. Nous avons décidé de garder ces réponses écrites telles quelles afin de mettre en relief un défi supplémentaire qui se pose pour ceux qui assurent l'interprétation et la traduction dans ce milieu multilingue.

### **7.1. L'état actuel de la préparation et la formation des interprètes militaires**

---

<sup>127</sup> La liste nominative sera présentée aux membres du jury sous forme de tableur Excel.

Nous référons ici à la formation professionnelle des interprètes militaires et la disponibilité au moment opportun d'interprètes formés de façon adéquate lors des événements organisés par le Département de la Défense américain.

Pour chaque interprète militaire (africain, américain et français), nous avons posé des questions pareilles en matière de programmes formation :

1. Veuillez décrire votre éducation et formation initiale comme interprète.
2. Avez-vous suivi un cours ou un programme de formation particulier pour les interprètes de militaires ?
3. Existe-t-il un programme de formation pour l'interprétation professionnelle au sein des forces armées de votre pays ?
4. Votre programme de formation abordait-il la sensibilisation culturelle ?

Par rapport aux deux premières questions, seulement trois interprètes de l'ensemble du Groupe A dont une Américaine et deux Français sont détenteurs des diplômes en interprétation. Sur trois, seulement un interprète militaire (un Français) a été formé en interprétation militaire spécialisée comme interprète militaire de liaison : « (J'ai suivi un programme de) formation de deux mois lors de mon service militaire à l'Ecole Interarmées du Renseignement et des Etudes Linguistiques de Strasbourg (1993), débouchant sur le Certificat Militaire de Langue Parlée et Écrite niveau 1 (CMLP 1 et CMLE 1), puis j'ai suivi la formation continue pendant quatre ans permettant de passer les CMLP 2 et 3, ainsi que la qualification d'interprète militaire de liaison. Les CML 3 d'anglais attestent d'une excellente maîtrise du vocabulaire militaire, d'une bonne connaissance des armées britannique et américaine et d'une capacité à présenter un ordre d'opération en anglais » (A2.1).

À l'exception d'une personne<sup>128</sup>, la formation du reste des participants interprètes militaires africains et américains se limite aux programmes de formation en langues étrangères avec des éléments de base de traduction scolaire.

---

<sup>128</sup> Un officier américain est diplômé d'un licence en interprétation et traduction, des études poursuivies à titre personnel comme réserviste de la Marine américaine après avoir terminé sa carrière de militaire au service actif.

Pour répondre à la troisième question, un interprète du Burkina Faso a indiqué : « En réalité il n'existe pas de programme spécifique de formation pour les interprètes militaires au Burkina Faso. Il s'agit généralement de militaires ayant fait des séjours ou des stages dans des pays anglophones ou bien ayant étudié la langue anglaise à l'université ou aux USA. La formation spécifique d'interprètes n'existe pas pour le moment » (A1.2.). À l'exception d'un officier marocain<sup>129</sup>, tous les officiers et sous-officiers africains du Groupe C ont répondu à la troisième question de manière pareille en confirmant qu'il n'existe pas de programmes spécialisés dans le cadre de formation d'interprètes professionnelles militaires dans leurs pays respectifs (le Burkina Faso, le Cameroun, le Niger, le Sénégal).

Tous les interprètes du Groupe A ont répondu négativement à la quatrième question. Personne n'a été reçu de formation spécialisée sur les différences socio-culturelles confrontées dans le milieu.

## **7.2. La disponibilité des services d'interprétation de qualité**

Le manque de formation professionnelle chez la plupart de ces interprètes répond partiellement aux questions en matière de la disponibilité d'interprètes lors des événements interprétés. Cependant, nous avons posé des questions particulières aux consommateurs anglophone-francophones qui sont souvent appelés à assurer l'interprétation sur le champ soit parce que les coordinateurs du DoD n'ont pas engagé de l'interprètes pour l'évènement en question ou bien parce que l'interprète engagé ne réunit pas les compétences nécessaires pour effectuer l'interprétation de qualité. La question suivante a été posée à tous les officiers et sous-officiers américains ayant des capacités en langue française :

---

<sup>129</sup> D'après lui, il existe au Maroc l'École Supérieure Roi Fahd de Traduction de Tanger où sont formés les interprètes militaires et civils (<http://www.esrft.uae.ma/portal/index.html>). Selon nos recherches initiales, cette école ne forme que les traducteurs actuellement. Cependant, cette formation constitue une bonne option pour notre proposition de réaliser des échanges entre les interprètes militaires américains et africains dans le cadre d'un programme de formation sur le continent.

- Pendant vos affectations dans les pays francophones, avez-vous été appelé à interpréter lors des visites officielles des responsables américains ? Dans l'affirmative, est-ce parce que les interprètes affectés au commandement / l'unité responsable de la coordination de la visite n'étaient pas disponibles ou pas suffisamment préparés ? Existait-il des interprètes chez ces commandements / unités ?

L'ensemble du Groupe C, les treize consommateurs, et surtout les attachés de défense et les chefs de coopération, ont confirmé que le DoD compte régulièrement sur eux pour réaliser des services « ad hoc » d'interprétation pour lesdites raisons par rapport aux compétences de l'interprète disponible ou bien une erreur dans le cadre de la planification de l'évènement. C'est-à-dire, les coordinateurs ont oublié d'engager des interprètes ou bien ils ne sont pas rendu compte de la nécessité de les engager pour l'évènement en question. Un ancien attaché de défense américain, un vrai bilingue, né et éduqué en France, avec plus de douze ans de service sur le continent africain a donné une réponse très détaillée :

« En tant qu'attaché, c'était la norme, à tel point que tôt dans l'existence de l'AFRICOM, le commandement a accordé de payer des attachés pour des services d'interprétation et de traduction des présentations PowerPoint et d'autres documents. Pour les attachés, les demandes de travail en interprétation et traduction étaient énormes. En ce qui concerne les délégations en visite, en particulier en RDC, j'ai dû assurer l'interprétation lors des réunions entre le (Général d'armée) Commandant de l'AFRICOM et le Ministre de la Défense, par exemple. Plus tard, en tant que l'attaché de défense, j'étais l'interprète pour le Chef d'état-major des Armées du Sénégal lors des visites officielles du Chef d'état-major des Armées des États-Unis (GA DEMPSEY) et le Commandant de l'AFRICOM. Entre septembre 2014 et février 2015 ... Tout cela est dû au fait que les interprètes n'étaient pas disponibles, voire inexistantes dans le cadre de ces visites officielles » (C2.2).

Outre les consommateurs du Groupe C, des interprètes américains et africains ont apporté des exemples pareils. Un interprète burkinabé remarque que

la demande élevée en matière de services d'interprétation fait que les utilisateurs sont moins exigeants en termes de qualité : « Il nous est déjà arrivé de rencontrer à plusieurs reprises des interprètes engagés par les USA pour travailler dans un domaine dans lequel ils n'ont aucune expérience (pendant les exercices Flintlock, Western Accord<sup>130</sup> et d'autres événements (de formation bilatérale). D'abord très peu d'interprètes peuvent prouver qu'ils détiennent un diplôme en interprétariat/traduction, en apprentissage ou en enseignement de l'anglais. La majorité (compte sur) des aptitudes apprises çà et là pour travailler comme interprète. Ensuite, comprendre l'anglais ne veut pas dire que nous comprenons bien le jargon propre à tous les métiers. Par exemple un spécialiste de la maintenance francophone peut difficilement servir d'interprète en anglais dans son domaine s'il n'a pas été exposé au vocabulaire de la maintenance en anglais » (A1.4). Dans une autre citation, le même officier il évoque une situation où l'interprète civil engagé lors d'un exercice n'était pas à la hauteur de la tâche : « En 2010, lors de l'exercice Flintlock, un interprète civil devait officier lors de la visite des VIP au centre d'opérations. Cependant, cet interprète s'est approché de moi pour me demander de faire (l'interprétation) à sa place parce qu'il pensait que je le faisais mieux et qu'il avait des difficultés avec certains termes techniques » (A1.4).

Dans ce cas particulier au Burkina Faso, l'interprète civil en question était l'interprète diplomatique du Ministère de la Défense. Nous travaillions ensemble pendant des événements divers de l'exercice et cet interprète avait démontré de bonnes capacités. Toutefois, c'était lui-même -- l'interprète diplomatique -- qui s'est rendu compte de ses limitations dans ce milieu complexe et hautement technique. Comme suite à sa demande, les interprètes militaires ont pris charge des fonctions pour la « journée VIP » et la cérémonie de clôture de l'exercice, en assurant l'interprétation consécutive pour le Président du Burkina Faso, le Ministre de la Défense, l'Ambassadeur américain, le Commandant de l'AFRICOM et d'autres invités distingués.<sup>131</sup>

---

<sup>130</sup> Flintlock et Western Accord sont des exercices multinationaux organisés par l'AFRICOM qui se déroulent annuellement en Afrique de l'Ouest.

<sup>131</sup> L'auteur de cette thèse était l'interprète principal lors de cet exercice, chargée de la prestation de services d'interprétation et de traduction d'une équipe composée de responsable

Pour combler la lacune en matière de disponibilité d'interprètes chevronnés, et surtout lorsqu'il s'agit d'activités exigeant de l'interprétation simultanée, le DoD engage des interprètes freelance de façon ponctuelle. La qualité des services assurés par ces interprètes varie en fonction des expériences et des accréditations professionnelles de ces interprètes engagés. Dès la création de l'AFRICOM il y a neuf ans, nous avons observé et travaillé avec plusieurs interprètes de conférence civils accrédités par le Département d'État américain dont cinq qui figurent sur notre liste des participants à l'enquête (Groupe B1 – « interprètes civils accrédités par DoS »).

Nos propres expériences avec eux dans la cabine et les réponses aux questionnaires de satisfaction remplis après les événements démontrent que ce groupe est le mieux formé et le mieux préparé pour assurer la qualité en interprétation professionnelle. Certes, on constate des problèmes en matière de terminologie et de langage militaire mais leurs méthodes de préparation en collaboration avec nous et d'autres experts garantissent une prestation de service optimale. Leur formation exigeante (tous sont diplômés des programmes de Master en interprétation de conférence) et le processus d'accréditation rigoureux du Département d'État servent comme un point de référence pour ceux qui devraient engager des interprètes dans le domaine militaire de l'Afrique francophone. Toutefois, pour des raisons économiques ou politique, le DoD et l'AFRICOM insistent parfois sur l'engagement d'interprètes sur le terrain ou bien sous un contrat moins cher déjà conclu avec une entreprise africaine.

### **7.3. Les déclencheurs de problèmes en communication**

Pour mieux comprendre les défis en matière de communication sur le terrain, nous avons posé des questions particulières afin de déterminer les principaux « déclencheurs de problèmes » lors de l'interprétation mais aussi des difficultés rencontrées dans la situation de communication globale, c'est-à-dire des différences culturelles qui pourraient entraver la communication au sens large.

### 7.3.1. Déclencheurs de problèmes en interprétation

Nous constatons d'abord les problèmes qui ont tendance à surgir lors de l'interprétation dans le milieu en question. Nous nous référons aux déclencheurs tels que la rapidité du discours, les accents, les acronymes, la terminologie, etc. Afin de déterminer les problèmes principaux qui se posent dans la situation interprétée particulière, nous avons posé la question suivante aux interprètes et aux consommateurs participants à l'enquête :

- Par rapport à la qualité d'interprétation, quel est le problème qui gêne le plus la communication ? (accents, acronymes, argot, qualité d'équipements/micros, manque de respect ou de connaissance par rapport au protocole ou aux questions culturelles ?

D'après trente-cinq participants (Groupes A, B et C), les plus importants « déclencheurs de problèmes sont les suivants : (dans un ordre descendant du nombre de fois cités) : la terminologie (citée dix-neuf fois), l'utilisation d'acronymes (citée dix-sept fois), la maîtrise des langues de travail (citée treize fois), l'accent des interlocuteurs américains et africains (cité huit fois), les expressions idiomatiques (quatre mentions), l'argot militaire (cité trois fois), l'intonation du français parlé par les Africains (citée trois fois), et la rapidité du discours des Américains (citée trois fois). D'autres participants ont mentionné des problèmes divers tels que les défis techniques posés par l'équipement sonore insuffisant (2 mentions) et les difficultés relatives à la compréhension des intervenants africains dont le français est leur deuxième ou troisième langue (2 mentions). Le tableau ci-après (Figure 4) affiche les résultats des huit déclencheurs principaux indiqués par trente-cinq participants à l'enquête. Les participants du **Groupe D** (les fonctionnaires américains coordinateurs des programmes de langues et cultures du DoD) ne figurent pas dans le tableau car ils n'ont pas participé au même questionnaire. Ce groupe a répondu aux questions particulières relatives aux programmes de formation en langues et interprétation offerts par le DoD.

**Figure 4 : Déclencheurs de problèmes en interprétation**

	<i>Accent</i>	<i>Acronyme</i>	<i>Argot</i>	<i>Idiome</i>	<i>Intonation</i>	<i>Maîtrise</i>	<i>Rapidité</i>	<i>Term.</i>
<b>Interprètes militaires africains</b>								
A1.1						X		
A1.2								X
A1.3						X		X
A1.4						X		X
<b>Interprètes militaires français</b>								
A2.1	X	X		X				X
A2.2	X	X						
<b>Interprètes militaires américains</b>								
A3.1		X	X					
A3.2						X		
A3.3	X*					X		
A3.4		X				X		
A3.5		X		X				X
A3.6		X			X	X	X	X
A3.7			X					X
A3.8						X		
<b>Interprètes civils accrédités par le DoS</b>								
B1.1		X						X
B1.2	X**	X						
B1.3		X						X
B1.4	X**	X						X
B1.5	X**	X						X
<b>Interprètes civils (non accrédités)</b>								
B2.1		X		X		X		
B2.2		X						X
<b>Consommateurs – diplomates américains</b>								
C1.1		X		X		X		
<b>Consommateurs – attachés et chefs des missions de coopération militaire (Américains)</b>								
C2.1		X					X	
C2.2		X						
C2.3						X		
C2.4								X
<b>Consommateurs – officiers et sous-officiers français, africains et américains</b>								
C3.1					X	X		
C3.2							X	X
C3.3								X
C3.4								X
C3.5								X
C3.6	X*							X
C3.7	X*							
C3.8	X*	X	X		X	X		

\* Accent des Américains

\*\* Accent des Africains anglophones



### 7.3.2. Déclencheurs de problèmes dans le domaine culturel

Outre ces déclencheurs de problèmes en interprétation, de nombreux participants ont également évoqué des déclencheurs de problèmes relatifs aux différences culturelles caractéristiques du milieu. En particulier, nous constatons un manque de connaissances sur la culture africaine (surtout de la part des Américains) et sur la culture militaire de la part des interprètes civils locaux et américains :

- D'après un officier supérieur africain (consommateur) : « Le problème qui gêne le plus la communication est le manque de connaissances dans les domaines militaire, opérationnel, technique, social et culturel » (C3.4).
- Un interprète militaire français indique que « l'utilisation extensive de proverbes africains est très difficile à gérer pour un interprète, tout comme les réactions du public américain/européen par rapport à des spécificités culturelles africaines : rires incongrus, méconnaissance de la culture africaine – et réciproquement » (A2.1).
- Une interprète civile avec plus de 27 ans d'expérience dont 23 ans en travaillant avec les pays africains observe : « Africans are generally a lot more knowledgeable about the US than the other way round, probably because of the prominence of the US on the world map and because the media (including TV) tend to go one way, from the US to Africa. Americans tend to either think that Africans have nothing or much more than they actually have » (B1.4). En effet, elle constate une méconnaissance de la culture africaine de la part de nombreux Américains. À son avis, les Africains sont généralement beaucoup plus informés sur les États-Unis que l'inverse, probablement en raison de la notoriété des États-Unis sur la carte du monde et parce que la couverture médiatique se fait souvent à sens unique.
- Un interprète militaire africain (officier subalterne) offre une observation pertinente : « On ne peut dissocier langue et culture. C'est un défi énorme pour un interprète-traducteur de pouvoir rendre le message juste dans ses aspects les plus spécifiques (par exemple, dans le cas de) la parenté à plaisanterie (ou le cousinage) » (A1.4).

- Une femme officier américaine (bilingue) souligne le besoin d'une sensibilisation chez les militaires américains qui met l'accent sur les éléments de la culture africaine tels que la dignité personnelle et l'importance de sauver la face ainsi que les perspectives relatives aux droits de l'homme, la religion, le statut militaire et social (pour inclure les questions de l'égalité de sexes et d'ethnicité) ou d'autres croyances telles que l'animisme et la métamorphose animal-humaine, etc. Il faut absolument tenir compte de ces facteurs chaque fois que nous interagissons avec des individus sur le terrain (C3.3)

Trois interprètes militaires américains *hybrides* (nés en Afrique et devenus citoyens américains) partagent des perspectives uniques par rapport aux différences culturelles manifestées souvent dans les situations de communication impliquant des participants américains et africains :

- « La tradition orale africaine, selon moi, est conçue pour communiquer des concepts élémentaires de la vie quotidienne qu'elle laisse très peu de chances à incompréhension entre les orateurs et leurs audiences lorsqu'ils partagent la même culture. L'une des différences fondamentales entre le personnel français et leurs homologues africains francophones serait plutôt liée aux perceptions de la communication. Chaque groupe communique selon sa culture. Généralement, les africains préfèrent un franc parler mais qui respect les autres personnes. La perception africaine est que le personnel français en Afrique semblent placer au-devant de toute communication la dominance de leur culture et ce faisant intentionnellement ou non créent un blocage historico-socio-culturelle à leur communication » (A3.8)
- « En Afrique la tradition joue un rôle très important dans la culture et la communication de chaque jour. Par exemple en Afrique de l'ouest quand tu parles avec quelqu'un de très âgé tu ne peux pas le fixer dans les yeux car c'est signe de non-respect. En Afrique, le ton de la voix est très important dans la communication donc pour être un bon interprète en Afrique de l'Ouest, il est impératif que tu aies (de bonnes) connaissances de la culture africaine » (A3.2).

- « J'ai eu à travailler de pair avec des traducteurs et interprètes locaux en Afrique, et j'ai pu constater qu'ils ont un niveau très élevé en français mais avaient un problème d'accent (Anglais) et de personnalité (ils étaient timides, ce qui est une vertu en Afrique) » (A3.3)

Certains ont cité des exemples qui démontrent des comportements en communication typiques des cultures à haut contexte dont les cultures de l'Afrique de l'Ouest :

- Un officier supérieur américain (actuellement attaché de défense sur le continent évoque des questions délicates en matière de financement de projets de coopération : « L'argent est au cœur de presque toutes les discussions sur la coopération militaire mais les Africains ont tendance d'éviter toute mention directe de l'argent (par exemple, "ça dépend de la participation de la partie américaine"). Cela signifie généralement: cela dépend de ce que le gouvernement américain accepte de financer. Un bon *terp* serait capable de saisir ce sens (qu'il s'agisse de la langue ambiguë ou des messages implicites) et ensuite de l'expliquer aux Américains, mais je trouve que c'est rarement le cas » (C2.1).
- Une femme interprète militaire américaine observe que « Les Africains opèrent généralement dans des cultures à haut contexte, ce qui signifie que les relations sont plus importantes pour eux. Nous devons prendre le temps de poser des questions sur la famille et de s'engager dans des petites discussions car cela nous aide à trouver un terrain d'entente favorable à la conduite d'opérations réussies » (A3.1).

La culture commune omniprésente dans notre milieu est celle des *militaires* africains et américains qui sont les interlocuteurs principaux dans la situation de communication typique du milieu examiné. Dans le tableau ci-dessus (Figure 4), nous remarquons un nombre important de déclencheurs en fonction des facteurs liés au langage militaire typique (l'utilisation des acronymes, l'argot et la terminologie militaire). Nous remarquons que tous les interprètes civils ont indiqué l'utilisation d'acronymes comme une difficulté majeure. Ils ont également évoqué des problèmes liés à la compréhension de l'argot, la terminologie et les hiérarchies militaires (chaînes de commandement, grades, etc.).

Une interprète civile chevronnée offre une observation sur la culture militaire : « It was very exciting for me to work for the military because it was a completely different world, with its own set of rules and practices. I enjoyed the challenge of trying to decipher this new environment. It was almost like learning a new language, as well as a new culture » (B1.2) (Traduction : C'était très intéressant pour moi de travailler dans le milieu militaire parce que c'est un tout autre monde avec son propre ensemble de règles et de pratiques. J'ai apprécié le défi relatif au « déchiffrement » de ce nouvel environnement. C'était presque comme apprendre une nouvelle langue, ainsi qu'une nouvelle culture).

Un interprète français offre des conseils pour les interprètes face aux difficultés particulières liées au langage militaire : « En ce qui concerne les termes [...] il appartient à l'interprète de s'adapter. Le maître-mot dans l'interprétation, et là je m'oppose à une bonne partie de mes confrères, c'est que l'interprète doit s'adapter à la personne qui l'écoute plus qu'à celle qu'il écoute ; c'est le principe même du transfert culturel. Exemple franco-belge : le Français parle de soutien (logistique) et d'appui (combat), *tandis que le Belge ne parle que d'appui*. En interprétation, il appartiendrait alors à l'interprète de faire la distinction et de traduire l'appui belge soit par soutien, soit par appui, selon le contexte » (A2.2).

D'autres participants donnent des conseils sur la manière dont l'interprète doit se préparer avant l'évènement. Une interprète accréditée par le DoS nous rappelle : « Dans tous les cas, il est essentiel de disposer de documents de base, d'une liste de participants et d'une copie des présentations. (Il faut) prononcer les noms aussi correctement que possible, vérifier les rangs dans l'autre langue et vérifier les spécificités en matière de terminologie technique et militaire » (B1.4). Un attaché de défense américain souligne l'importance d'une prise de conscience des rangs du personnel participant à la communication. Il faut savoir également « qui est la personne âgée et rendre l'hommage approprié à cette personne. Ensuite, il faut déterminer quels sont les véritables décideurs / influenceurs et veiller à ce qu'ils soient respectés et reconnus explicitement dans les discussions » (C2.1).

#### 7.4. Les rôles de l'interprète en tant que médiateur et conseiller

« Le premier président de la république islamique de Mauritanie avant d'être avocat fut interprète [...] Les interprètes à l'époque coloniale jouaient un rôle très important et bénéficiaient d'un grand respect et d'une très grande considération aussi bien auprès de la population qu'auprès des administrateurs coloniaux [...] On les appelait en hassania (langue parlée par les arabes de Mauritanie) *Amalaze*, ce qui veut dire *interprète*. Ils continuent aujourd'hui à être très sollicités. Cependant, dans un monde en perpétuel changement il est important d'améliorer leur compétences, de les adapter aux nouvelles situations » (C3.8)

Ce commentaire d'un officier supérieur de la Mauritanie indique un rôle et un statut particulier de l'interprète en Afrique. Pour mieux comprendre les attentes par rapport aux rôles et responsabilités de l'interprète militaire sur le terrain, nous avons posé deux questions particulières :

1. « À mon avis, le principal avantage d'un cadre spécial des interprètes militaires est que ces interprètes peuvent fournir des informations précieuses aux responsables, telles que les conseils sur la culture de l'autre(s) pays impliqué(s) dans la communication. Les interprètes militaires, servent-ils parfois comme des conseillers aux responsables lors des activités/opérations/exercices internationaux ? » (question posée aux quatre interprètes militaires africains).
2. « Parfois, je constate que le personnel français et le personnel des pays africains francophones sont en désaccord sur l'utilisation correcte des termes ou des mots français. En tant qu'interprète, quels sont vos commentaires particuliers sur ce défi ? Est-ce que vous servez parfois de médiateur, négociateur ? » (question posée à tous les participants).

En ce qui concerne la première question, trois des quatre interprètes du Groupe A1 ont répondu en indiquant que l'interprète militaire doit parfois assurer des fonctions de médiateur :

- A1.2 : « Absolument oui ! Les interprètes au Burkina Faso font de la « censure ». En effet parfois, pour des expressions qui peuvent être mal interprétées, ils trouvent une formulation afin d'éviter une mauvaise interprétation qui pourrait nuire à la discussion ».
- A1.3 : « Bien sûr que je sers de médiateur, surtout pour tout ce qui concerne les Forces Armées Américaines, car je sers comme « ambassadeur de l'Armée Américaine auprès de l'Armée Burkinabè ». Et ma position d'officier d'Etat-Major au sein de la Division Opérations de l'Etat-Major Général des Armées, est plus qu'une aubaine (parce que je sers) d'interface avec la Section Militaire de (l'ambassade américaine à) Ouagadougou [...] En Mai 2016, j'ai joué un très grand rôle dans le Comité d'Organisation de l'exercice multinational « WESTERN ACCORD » tenu au Burkina Faso. Ma présence a été beaucoup bénéfique, selon les militaires américains eux-mêmes, pour la compréhension des procédures américaines par la partie Burkinabè, aussi bien pendant les différents travaux de planification que pendant le déroulement de l'exercice lui-même ».
- A1.4 : « Les compétences du personnel militaire servant comme interprètes n'est pas suffisamment mise à profit au sein de l'armée. Il arrive qu'ils servent de conseiller pour expliquer comment certaines activités sont organisées au sein des forces armées US ». D'après cet individu, les conseils d'interprètes ayant effectué des stages aux unités militaires des États-Unis sont souvent sollicités.

En réponse à la deuxième question, tous les militaires (interprètes et consommateurs) ainsi que le consommateur diplomate sont tous d'accord que l'interprète militaire a la responsabilité d'agir parfois en tant que médiateur linguistique et conseiller en matière de questions protocolaires et culturelles.

Pour souligner la valeur des conseils de l'interprète, nous offrons un exemple personnel : En 2007, j'ai été désigné l'interprète lors d'une réunion entre un haut responsable des forces armées des États-Unis et le président du Mali. Un interprète local a accompagné le président et moi, j'ai accompagné l'officier

général américain. Le président a évoqué (en français) un problème de sécurité majeur touchant son pays, un problème du principalement aux activités de la grande criminalité et celles criminel particulier. En se référant à ce dernier, le président a utilisé les mots « bandit » et « brigand ». À chaque mention, cependant, l'interprète malien a qualifié cet individu de « terroriste ».

Étant donné la répétition continue de cette erreur de traduction, j'ai déduit que l'interprète était au courant de l'article 1206 de la Loi sur l'autorisation de la défense nationale américaine qui permet au gouvernement des États-Unis de fournir de la formation et des équipements aux militaires étrangers engagés dans la lutte contre le terrorisme.<sup>132</sup> Cette même loi interdit l'utilisation des fonds 1206 pour former les forces de l'ordre, voire celles qui étaient engagé dans la lutte contre la criminalité et, en particulier, contre ce « grand bandit » malien. Le général américain est sorti de la salle en pensant que le Mali serait un bon candidat pour un programme 1206. J'ai été obligé de lui expliquer la différence entre les termes employés par le président et les propos de l'interprète. Autrement, le personnel de l'AFRICOM aurait effectué inutilement des études de sites et des mois planification pour développer une proposition 1206 inadmissible (House, 2014). Dans ce cas, mes conseils constituent peut-être une prise de position de la part de l'interprète mais il s'agissait d'une question de loyauté envers mon chef (le général américain) et surtout envers les contribuables américains qui auraient financé les travaux associés à la préparation d'une telle proposition inadmissible. En effet, compte tenu de l'intégration de l'interprète militaire au sein de l'unité ou du commandement militaire, il a le potentiel de devenir une sorte d'agent de confiance sur lequel le leadership peut compter.

Toutefois, les quatre interprètes civils accrédités par le DoS (Groupe B1) étaient plutôt en désaccord sur le concept de l'interprète en tant que médiateur ou conseiller. Ils estiment qu'une telle prise de position de la part de l'interprète serait contraire à l'éthique professionnelle de l'interprète de conférence qui exige l'impartialité. C'est-à-dire, l'interprète ne peut être pris à partie dans la discussion.

---

<sup>132</sup> Informations sur l'article 1206 sont indiquées dans la directive *Defense Security Cooperation Agency's Section 1206 Train and Equip* disponible sur le site Web de l'agence américain pour la coopération militaire, *Defense Security Cooperation Agency* : <http://www.dsca.mil/programs/section-1206-train-and-equip>

### 7.5. Le principe de la neutralité

En réponse à la question par rapport au rôle potentiel de l'interprète en tant que médiateur (par exemple, dans le cas d'un désaccord terminologique entre des intervenants francophones, par exemple), cinq interprètes civils ont soulevé des questions éthiques à propos de la neutralité de l'interprète. Les autres participants n'ont pas offert des observations sur le sujet, peut-être en raison du fait qu'ils n'étaient pas éduqués sur les principes de l'éthique professionnelle de l'interprète de conférence. C'est-à-dire, les participants conscients de cette éthique sont tous les interprètes formées dans des programmes professionnels d'interprétation de conférence. Quelques réponses évoquent cette éducation particulière axée sur la neutralité de l'interprète :

- « I agree that making interpreters aware of the potential for this type of situation to arise would be very useful. Acting as a mediator is more questionable since interpreters are supposed to be mouthpieces and not get directly involved in interactions between the people they are interpreting for. Maintaining one's neutrality as an interpreter is very important [...] Becoming involved as a mediator would require a certain amount of subjective involvement and could backfire » (B1.2) (Traduction : À mon avis, les interprètes doivent être conscients qu'une telle situation pourrait se produire mais un rôle en tant que médiateur est plus discutable puisque les interprètes sont censés assurer un transfert linguistique et ne pas être directement impliqués dans l'interaction des intervenants de l'évènement interprété. Le respect du principe de la neutralité de l'interprète est très important [...]. Devenir impliqué en tant que médiateur nécessiterait une certaine implication subjective et pourrait aller à l'encontre de l'objectif de la communication).
- « I was not trained within a philosophy that would allow for the interpreter to act as a mediator. This is anathema to me. I firmly believe that the higher the stakes, the more important it is not to be involved in any capacity other than language facilitation, to ensure that we are perceived as perfectly neutral and therefore credible to all parties » (B1.1)



(Traduction : La philosophie transmise lors de ma formation ne permettrait jamais le concept de l'interprète en tant que médiateur. Pour moi, c'est un anathème. Je crois fermement que plus les enjeux sont élevés, plus il est important de ne pas être impliqué dans une capacité autre que la facilitation de la langue. Ainsi nous nous assurons que nous sommes perçus comme parfaitement neutres et donc crédibles pour toutes les parties).

Par rapport à cette même question sur la situation hypothétique d'un désaccord entre participants lors d'une conférence, des interprètes chevronnés ont offert des conseils pour gérer une telle situation tout en respectant le principe de neutralité :

- « Je suis de l'avis que nous pouvons faciliter les discussions de questions culturelles épineuses et en informer les participants mais qu'il faut éviter de leur transmettre nos propres connaissances et opinions dans la mesure du possible. Si je devais l'expliquer à l'aide d'une métaphore quoique un peu étrange, je dirais que nous devrions servir de bornes sur la route pour orienter les participants plutôt que de leur donner des indications, ce qui reviendrait à leur dire où aller » (B1.3).
- « Je ne pense pas que gérer ce genre de situation représente un dilemme éthique. Je dirais plutôt que cela exige du tact et de la diplomatie. Mais le seul fait d'être un bon interprète exige du tact et de la diplomatie, voire parfois servir de médiateur et aider à surmonter les différences culturelles. Ceci s'applique vraisemblablement à toutes les combinaisons linguistiques et à tous les domaines, et par conséquent s'applique à la sécurité en Afrique également » (B1.5).

## **7.6. La valeur de la création d'un cadre d'interprètes spécialisés**

Par rapport aux questions relatives à la valeur de notre proposition de créer un nouvel cadre d'interprètes militaires ainsi qu'un programme de formation adapté aux besoins précis, la réponse était presque unanime. Chaque participant a

reconnu la valeur du développement d'une unité d'interprètes militaires professionnelles qui réuniraient les compétences pour assurer l'interprétation dans des situations diverses et dans les modes d'exécution exigés (interprétation de conférences en simultanée et en consécutive, interprétation diplomatique, interprétation de liaison, etc.).

Un officier de l'Armée de l'air américaine, ancien responsable de coopération militaire souligne la valeur de la création d'un cadre spécial d'interprètes militaire : « I completely agree and cannot sufficiently stress the necessity of such a program [...] Given the (military's) immense global Security Cooperation mission [...] it is unimaginable that we do not have such a program to train military conference interpreters to execute (that mission). Having served as a Security Cooperation officer, I have seen firsthand the utmost importance of having a French speaking U.S. military member as part of the team (and of course, a trained conference interpreter would be ideal) » (C3.3) (Traduction : Je suis totalement d'accord et je ne peux pas souligner suffisamment la nécessité d'un tel programme. Compte tenu de l'immense mission de coopération de sécurité (militaire) [...], il est inimaginable que nous ne disposions pas d'un tel programme pour former des interprètes de conférence militaire pour faciliter l'exécution de cette mission. En tant qu'ancienne responsable de coopération militaire, j'ai pu témoigner de l'importance de la disponibilité sur l'équipe du personnel américain qui parle français (et bien sûr, un interprète de conférence qualifié aurait été idéal).

Des officiers africains insistent sur l'importance de l'intégration des interprètes professionnelles dans les rangs militaires pour diverses raisons.

- Un officier interprète souligne qu'un tel programme favoriserait l'amélioration de la communication : « Le sujet de thèse est bien ambitieux et pertinent dans un contexte où les défis auxquels nos états font face nécessitent une coopération dont la communication est un volet essentiel. La formation d'un cadre d'interprètes militaire permet indubitablement d'améliorer la communication et la qualité de l'interprétation » (A1.4).

- Un officier supérieur invoque la qualité et la connaissance du milieu militaire ainsi que des raisons de sécurité pour justifier le développement d'un élément d'interprètes spécialisés au sein des forces armées : « Oui, il est important de former les interprètes dans un cadre militaire ne serait-ce que pour des raisons de sécurité. Je me rappelle qu'avec mes amis Américains lors de votre visite à Akjoujt (au nord de Nouakchott) pour assister à notre exercice, ils n'acceptaient jamais d'interprètes civils dans les Centres d'Operations. Et puis des militaires s'adapteraient beaucoup plus facilement à l'ambiance militaire. Sûrement cela améliorera considérablement la qualité de l'interprétation [...] (Par rapport à la qualité) J'ai travaillé avec vos collègues de l'Armée Américaine à deux reprises mais le plus long temps c'était en 2007-2008 à Akjoujt (pendant 11 mois). Ils avaient avec eux des interprètes civils recrutés souvent sans être testés, et je dois dire que leur niveau était faible. Il nous arrivait fréquemment d'intervenir pour les aider » (C3.8).
- Sur le sujet de la formation proposée, un officier supérieur bilingue du Cameroun confirme : « Bien sûr, une telle formation permettra aux interprètes de connaître et de comprendre les us et coutumes en cours dans nos pays et facilitera certainement le dialogue et éventuellement les communications » (C3.7).

Certains participants à l'enquête ont donné des suggestions précises. D'après un interprète militaire africain : « Chaque pays pourrait se saisir de la question individuellement et mettre en place un tel cadre. L'option adoptée par certaines structures internationales (ONU, CEDEAO) de disposer d'un pool d'interprètes rompus aux questions traitées par ces structures est à envisager également. Ce personnel pourrait être d'un grand apport dans la facilitation des rencontres multinationales ». Un interprète de conférence engagé au sein d'une organisation de la Défense française a offert des conseils par rapport à une distinction claire entre le métier de l'interprète militaire et celui de l'interprète de conférence civil : « Sur la base de ce constat qui concerne les armées françaises et sans connaître le système dont l'armée américaine s'est dotée, il me semble que

les Etats-Unis ne peuvent que bénéficier d'un cadre spécifique pour leur personnel interprète en opération. Un cadre qui respecte certaines conditions d'emploi, et avant tout une qualité de formation et un statut qui permet de garantir la neutralité. Ces trois conditions sont pour moi les préalables incontournables pour assurer que le travail d'interprète soit à la hauteur de l'enjeu [...] J'aimerais insister sur le fait qu'il y a certainement parmi les *militaires interprètes* des personnes qui travaillent très bien, et c'est tant mieux, tout comme on pourra être déçu de certains collègues interprètes de conférence. Mais dans les principes, la distinction devrait être nette : chacun son métier. Aussi souhaiterais-je simplement refaire le point sur les éléments essentiels :

- faire une distinction claire entre les cadres d'emploi des militaires interprètes et des interprètes de conférence ;
- employer des militaires interprètes exclusivement dans un contexte militaire opérationnel qui rend impossible l'emploi d'interprètes de conférence ;
- un statut clair et élevé pour les militaires interprètes qui les sort de la hiérarchie, à l'instar des aumôniers ;
- une formation post-graduée en interprétation en milieu civil : une compétence technique dans un domaine plus un bagage linguistique, ça ne fait pas un interprète » (A2.2).

D'autres participants appuient notre proposition mais ils sont plutôt sceptiques par rapport à notre capacité de convaincre les responsables du DoD d'appuyer notre proposition :

- C2. 2 : « On est figé dans un nombrilisme certain qui prône l'arrogance à tous les niveaux mais surtout au niveau de notre leadership. Absolument tous les officiers français se voient montrés la porte après le grade de capitaine s'ils n'ont pas le CML2 en Anglais (Certificat Militaire de Langue en Anglais). Le français fut enseigné à West Point les 70 premières années de son existence. Même Patton qui n'aimait pas spécialement travailler avec les Français le parlait remarquablement bien

et était efficace grâce à son savoir du français et la culture française »  
(C2.2)

- A3.4 : « Does the military find it important enough to make that commitment to quality interpreters or are they satisfied with the half (1/4 even) measure we currently use to patch together some type of cadre that stumble their way through (A3.4) » (Traduction : Le DoD, est-ce qu'il se rend compte de l'importance de s'engager à développer des capacités d'interprètes professionnelles ou bien est-il satisfait de la demi-mesure médiocre (ou pire) que nous utilisons actuellement pour former de façon aléatoire des cadres d'interprètes qui ne sont pas dotés des compétences nécessaires ?).
- C2.1 : « I think the concept looks good, but I think it looks quite costly. Is the juice worth the squeeze? » (Traduction : C'est une bonne idée, mais je pense que les coûts excéderaient nettement les avantages. Cela en vaut-il la peine ?).

Nous essayons de répondre à cette dernière question en citant l'exemple de l'exercice Flintlock 2017 au Tchad. Cette année, l'exercice a coûté le gouvernement des États-Unis plus de dix-sept millions de dollars. Pour des raisons que nous ne comprenons pas entièrement, l'organisation responsable de la planification de l'exercice était obligée de conclure des contrats avec des fournisseurs locaux. Les services d'interprétation ont été assurés par des professeurs et d'autres linguistes locaux qui n'étaient pas formés en tant qu'interprètes professionnels. D'après trois diplomates et un général de division américain (qui parlent et comprennent bien le français), l'interprétation était de mauvaise qualité. Pour démontrer le niveau de qualité, un diplomate chevronné participant aux événements de l'exercice a partagé des exemples particuliers : « During the DV day, an American said of the trainees *we come from different countries but have shared goals*. The French translation – we come from different countries and are chasing the same ghosts » (C1.1) (Traduction : Pendant la journée VIP, un Américain a pris la parole en disant : « Nous venons des pays différents mais nous avons des objectifs (*goals* en anglais) communs ». La version française de l'interprète : « Nous venons des pays différents et nous chassons les

même fantômes » (*ghosts* en anglais). Nous pouvons multiplier les exemples pareils qui démontrent que cela en vaut définitivement la peine !

### 7.7. Conclusions globales

« Pour réaliser une bonne performance, l'interprète doit éprouver un certain trac avant d'entrer sur scène. Étant appelé à évoluer dans des milieux de toutes sortes, il doit avoir un bon contact humain et savoir adapter son langage à ceux dont il transmet les propos » (C3.8).

Cette étude empirique ne constitue qu'un point de départ pour des recherches plus approfondies sur le sujet de l'interprétation dans le milieu militaire de l'Afrique de l'Ouest. Toutefois, les observations de nos collègues interprètes et des consommateurs de l'interprétation semblent valider notre hypothèse principale qu'il faut créer un cadre d'interprètes militaires spécialisés afin d'améliorer la qualité de l'interprétation assurée lors des activités organisées dans le milieu militaire de l'Afrique de l'Ouest. Nos propres observations et notre examen des commentaires des participants à l'enquête indiquent un clair écart entre l'idéal et la réalité. C'est-à-dire, les interprètes au sein du DoD sont censés d'assurer des fonctions très exigeantes d'interprète de conférence, d'interprète diplomatique, d'interprète communautaire, etc. mais on ne leur donne pas les outils nécessaires pour réaliser ces fonctions.

Les questions posées lors de l'enquête se sont adaptées au cours du processus de recherche. En effet, notre manque d'expérience en tant que chercheurs scientifiques est évident si on examine l'évolution des questionnaires. Par exemple, nous n'avons posé la question relative à la durée de l'expérience sur le terrain qu'à la moitié du groupe (la question n'a pas été posée aux Africains). Cependant, nous remarquons que cette moitié représente plus de 270 ans d'expérience dans le domaine de l'interprétation et plus de 160 ans d'expérience sur le terrain en Afrique de l'Ouest (et cela ne comprend pas les années d'expérience de nos collègues africains qui devraient valoir quelques centaines d'années de plus). Nous citons ces chiffres comme un point de référence car nous ne pouvons pas attribuer une valeur monétaire aux échecs en matière

d'interprétation et de communication. Peut-être cette somme d'expérience quantifiable servirait de catalyseur pour convaincre les hauts responsables du Département de la Défense américain de l'importance de la communication efficace sur le terrain en Afrique et donc de la valeur de notre proposition de créer un cadre d'interprètes militaires spécialisés.

## **CHAPITRE VIII. La création d'un cadre d'interprètes militaires**

« L'interprétation n'est pas possible qu'à condition de responsabiliser l'interprète, de l'autoriser à construire un discours autonome à partir du sens saisi. Sans cette autonomie, l'interprétation butte sur les difficultés insurmontables de la polysémie, l'ambiguïté, la différence radicale entre les langues et les cultures. Mais cette responsabilisation ne peut se justifier que si les interprètes ont accès à une formation solide et si la société valorise leur travail par une certification, un contrôle, des conditions correctes et une reconnaissance professionnelle » (Donovan, 2012). Pour nous, il s'agit d'une responsabilisation globale de l'organisation – dans notre cas le DoD – qui assurera la qualité de la communication.

Afin de responsabiliser l'interprète susceptible d'appuyer les événements organisés dans le milieu en question, il faut que le DoD lui-même prenne responsabilité de la qualité de l'interprétation. Actuellement, on constate la tendance du DoD d'accorder habituellement les contrats d'interprétation en Afrique aux meilleurs offrants. On se demande les raisons pour lesquelles le DoD évite les contrats permanents ou bien la création d'un cadre des militaires ou des fonctionnaires. La question budgétaire prime mais la question de responsabilisation de communication reste pertinente. Actuellement, il nous semble qu'on préfère la convenance de l'interprétation à bas prix qui permet aux commandants ou aux responsables de nier toute responsabilité de la mauvaise qualité de l'interprétation. On dirait qu'ils sont prêts à faire porter à l'interprète ou bien à la société impliquée la responsabilité de tout échec.

Les enjeux de la situation sécuritaire en Afrique francophone et surtout dans l'Ouest nous obligent à prendre des mesures pour éviter de tels échecs en matière d'interprétation. En effet, le DoD doit accepter la responsabilité du niveau de la qualité en interprétation actuellement assurée sur le terrain. L'établissement d'un cadre d'interprètes bien formés -- responsables de leurs actions, voire leurs actes de parole sur le terrain -- constituerait un premier pas dans la bonne direction.



## **8.1. Composition du cadre d'interprètes militaires**

Notre proposition est de créer un cadre d'interprètes militaires doté d'un statut indépendant. En effet, l'interprétation professionnelle serait leur métier principal au lieu d'une fonction secondaire. Nous n'avons certes pas l'intention de remplacer d'autres unités de linguistes militaires, mais plutôt d'améliorer la communication en créant de nouvelles capacités en interprétation de conférence.

En contemplant les descriptions des « terps » militaires (section 6.3 de cette thèse), il nous est évident qu'en général, l'interprète militaire américain ne bénéficie pas d'aucune formation en interprétation spécialisée. Ces linguistes assurent de nombreuses fonctions essentielles telles que la traduction technique des documents, l'écoute des enregistrements dans le cadre de la collecte du renseignement militaire, et l'interprétation de liaison. C'est pour cette raison que nous ne suggérons pas de remplacer ces éléments ni de demander qu'ils assument davantage de responsabilités. Leurs rôles sont essentiels aux missions importantes du Département de la Défense. Toutefois, il faut distinguer ces rôles plutôt techniques des rôles de l'interprète qui facilite la communication lors des événements multinationaux à tous les niveaux d'action militaire (stratégique, opérationnel et tactique). En développant des compétences en interprétation de conférence du personnel d'une unité spécialisée, le DoD serait mieux en mesure de faire face aux exigences en communication lors des événements multilingues. C'est-à-dire, par voie d'un programme d'éducation et de formation formel axé sur le développement d'interprètes de conférence dans un domaine culturel particulier, le nouvel interprète militaire américain aurait des capacités d'assurer tout type d'interprétation et dans tous les modes d'exécution (simultané, consécutif, chuchotage).

### **8.1.1. Une unité interarmées**

« The military environment and the threats it presents are increasingly transregional, multi-domain, and multi-functional in nature. [...] Conflict is now, and will remain, inherently transregional as future potential adversaries' interests, influence, capabilities, and reach extend beyond single areas of operation ».

(Notre traduction : L'environnement militaire et les menaces qu'il présente sont de nature de plus en plus transrégionale, multi-domaines et multifonctionnelle. Actuellement, les conflits par leur nature même sont et seront transrégionaux car les intérêts, les influences, les capacités et la portée des adversaires potentiels s'étendent au-delà des zones d'opérations uniques).<sup>133</sup>

Selon cette doctrine militaire des États-Unis, les enjeux actuels en sécurité exigent une stratégie qui repose sur les opérations interarmées. C'est la raison pour laquelle notre cadre d'interprètes proposé se composerait du personnel des quatre composantes : l'Armée de terre, l'Armée de l'air, la Marine, et les « Marines » (fusiliers marins). De cette manière, le DoD pourrait mutualiser les capacités des interprètes militaires tout en assurant la disponibilité du personnel ayant les connaissances approfondies sur leur propre composante (la culture, la terminologie, les grades, les acronymes, l'argot, etc.) En outre, ces interprètes comprendraient le déroulement des opérations dans un environnement interarmées ce qui exigerait des connaissances sur d'autres composantes. Afin d'assurer l'acquisition de telles connaissances, ils devraient réussir un programme professionnel de qualification (voir la section 8.2.4 ci-après).

### **8.1.2. Un corps composé d'officiers et de sous-officiers**

Nous envisageons un nouvel cadre qui serait composé d'officiers et de sous-officiers détenteurs d'un diplôme universitaire de quatre ans, condition préalable à l'inscription dans le programme de formation proposé. Actuellement, les unités de linguistes des Forces armées se composent principalement de sous-officiers. Selon nos observations déjà mentionnées par rapport au statut de l'officier en Afrique, nous sommes de l'avis qu'un corps qui comprend également des officiers interprètes serait plus approprié non seulement pour le milieu particulier en question mais aussi pour satisfaire d'autres exigences. Par exemple, les responsables comptent souvent sur l'interprète en tant que conseiller sur la

---

<sup>133</sup> Directive militaire *Joint Publication 3-0 : Joint Operations*, disponible sur le site Web du Defense Technical Information Center : [http://www.dtic.mil/doctrine/new\\_pubs/jp3\\_0.pdf](http://www.dtic.mil/doctrine/new_pubs/jp3_0.pdf)

planification de l'interprétation et sur les questions de protocole en communications (salutations, ordre de préséance, etc.).

Un officier supérieur africain souligne la valeur de la disponibilité d'interprètes militaires sur le terrain, et il évoque une corrélation particulière entre le grade de l'interprète et l'acceptabilité de celui-ci par l'auditoire militaire : « Les militaires préfèrent souvent travailler avec des militaires ; question de familiarité, et d'aisance dans la terminologie, le vocabulaire militaire. S'il est aussi de grade supérieur cela lui donne plus de respect et il peut s'attendre à plus de motivation de la part de son auditoire » (C3.8).

Dans le système américain, l'obtention du brevet d'officier exige un diplôme de premier cycle (licence de quatre ans) et dans la chaîne de commandement, l'officier est censé d'accepter plus de responsabilité en matière de leadership et de responsabilisation. Si l'interprète militaire devrait donner des conseils aux responsables afin de les sensibiliser sur les nuances culturelles, un certain niveau d'éducation serait exigé. En effet, l'interprète doit faire preuve de diplomatie et de tact, éléments essentiels dans la formation des corps d'officiers militaires américains. À notre avis, un tel statut « d'interprète officier » démontrerait l'importance accrue que les États-Unis accordent actuellement à la bonne communication sur le terrain.

Quel que soit le grade de l'interprète militaire, chaque membre du nouveau cadre suivrait le même programme de formation professionnelle. Nous proposons un programme de formation à trois phases qui culminerait avec l'affectation des membres soit au Pentagone (l'État-major des armées des États-Unis), soit au commandement géographique pertinent, en l'occurrence le Commandement des États-Unis pour l'Afrique (AFRICOM).

## **8.2. Programme de formation à quatre phases**

« Or une minute de parole dans un débit soutenu correspond en moyenne à 150 mots. En trois minutes les interlocuteurs auront prononcé 450 mots. Il est évident que les intermédiaires ne pourront pas répéter, mot pour mot, ces

interventions entendues une fois seulement. Mais pourront-ils faire ce que leur demandent en fait les interlocuteurs, à savoir transmettre le sens de ce qu'ils ont dit, le contenu sémantique de leurs paroles ? Eh bien ! Chacun de nous ne peut-il pas raconter le livre qu'il vient de lire et qui contient pourtant des dizaines de milliers de mots ? Quelle impossibilité y aurait-il alors à « répéter » ce qu'expriment 400 ou 500 mots ? On conviendra cependant que pour cela il est nécessaire d'avoir compris ce qui a été entendu (sinon la restitution sera incohérente ou fausse) ; cela implique la connaissance de la langue des interlocuteurs, mais aussi des éléments du sujet traité [...] Mais peut-on imaginer qu'un interprète sans formation technique puisse transmettre le contenu sémantique de messages hautement techniques ? Certes non ; il ne saurait y avoir de compréhension sans une certaine connaissance de la matière traitée » (Seleskovitch, 1983 : 31-33).

Ces chiffres liés au débit du discours renforcent l'essentiel de la théorie interprétative, c'est-à-dire, l'interprète ne traduit pas des mots mais le *sens* du discours. Comme le dit D. Seleskovitch, il faut que l'interprète ait des connaissances approfondies des langues de travail et des éléments techniques du domaine en question. Cependant, nous observons souvent que des responsables du DoD engagent des linguistes n'ayant pas la formation requise. Par exemple, pour combler les besoins en interprétation dans le milieu militaire de l'Afrique de l'Ouest, le DoD conclut parfois des contrats avec des individus tout simplement parce que la langue maternelle de ceux-ci est le français (mais on ne vérifie pas le niveau d'anglais !). Le plus souvent, on n'exige aucune certification en interprétation. Actuellement, le commandement géographique pour la zone en question (l'AFRICOM) demande de plus en plus que les événements soient appuyés par l'interprétation simultanée mais les responsables n'ont pas encore établi une procédure normalisée pour l'engagement d'un tel service.

C'est pour cette raison que nous proposons l'établissement d'un nouvel élément militaire consacré à la prestation des divers services d'interprétation. Un fois cet élément établi, l'objectif principal serait de développer des compétences du personnel de cet élément conformément aux critères définis par l'Association Internationale d'Interprètes de Conférence (AIIC). Pour l'AIIC, l'interprète

*modèle* « possède une parfaite maîtrise de ses langues de travail ainsi qu'un excellent niveau dans sa langue maternelle. Il lui faut à la fois une compréhension immédiate de ses langues passives et une capacité d'expression affûtée dans sa propre langue. (En outre), l'interprète doit avoir un bon niveau intellectuel, une culture générale approfondie, un esprit vif et souple, un excellent esprit de synthèse, et la capacité de *se mettre dans la peau* des personnes qu'il interprète. L'interprète doit être doté d'une grande capacité de concentration et de mémorisation, posséder une voix agréable et une élocution irréprochable ainsi qu'une bonne résistance physique et mentale [...]. Enfin, l'interprète a toujours une obligation de faire preuve de rigueur dans la transmission du message assurant ainsi le respect du principe de la fidélité en interprétation. Il doit également être toujours préparé, et surtout, il est tenu au respect absolu du secret professionnel ».<sup>134</sup>

En vue d'atteindre ce niveau de compétence, nous envisageons un programme de formation qui s'articulerait autour de quatre volets : le perfectionnement des langues de travail, l'obtention d'un Master en interprétation de conférences, un stage sur le terrain en Afrique de l'Ouest et un programme de qualification professionnelle et de formation continue.

### **8.2.1. Perfectionnement des langues de travail**

Le but de la première phase du programme de formation serait d'assurer le développement des compétences dans les langues de travail et la langue maternelle de l'interprète. Il faut que chaque interprète possède une parfaite maîtrise de ces langues ainsi qu'un excellent niveau dans sa langue maternelle. Pour notre milieu particulier, l'accent serait mis sur le perfectionnement des langues français et anglais.

D'après D. Gile, l'interprète de conférences est censé être en mesure de faire des discours à un niveau de qualité linguistique comparable à celui des personnalités pour lesquelles il assure l'interprétation, qu'il s'agisse de diplomates,

---

<sup>134</sup> AIIC. « L'interprétation de conférence », *aiic.net*. Publié le 28 novembre 2011, consulté le 24 septembre 2016 : <http://aiic.net/p/4103>.

de scientifiques, de politiciens, d'artistes (ou, dans notre cas, d'officiers généraux, de ministres, etc.). Il faut que ce niveau de qualité et le registre soient appropriés pour la situation de communication particulière : les conférences de presse, les discours politiques, etc. Cette exigence va bien au-delà de la maîtrise « naturelle » qu'on acquiert pendant l'enfance et l'adolescence dans sa langue maternelle (Gile, 2009 : 8-9).

Pour cette première phase de la formation, nous proposons que les linguistes tirent profit de programmes existants au sein du DoD. Un bon point de départ serait de suivre les cours de langues intensifs offerts par le *Defense Language Institute Foreign Language Center* (DLIFLC ou le centre de l'enseignement de langues étrangères de l'institut de la Défense responsable pour l'enseignement de langues). Le DLIFLC organise également des cours d'immersion de courte durée à l'étranger (environ trente jours)<sup>135</sup>. Cependant, les élèves-interprètes devraient consacrer plus de temps à leurs études d'immersion à l'étranger. En général, « Avant d'entamer leur formation professionnalisante, il est conseillé aux candidats (en préparation aux examens d'entrée dans les programmes d'interprétation de conférences) d'effectuer un séjour d'études ou de travail de longue durée dans un pays dont la langue nationale correspond à l'une de leurs langues étrangères ».<sup>136</sup> En résumé, cette première phase de formation intensive porterait sur des études axées sur la maîtrise des langues de travail et de la langue maternelle afin de préparer les candidats pour des examens d'admission aux programmes hautement concurrentiels spécialisés en interprétation de conférence.

### **8.2.2. Obtention d'un Master en interprétation de conférences**

La deuxième phase de la formation comprendrait l'obtention d'un Master en interprétation de conférences à une université publique aux États-Unis ou à l'étranger. Pour satisfaire le niveau d'exigences plus élevé, le programme de formation devrait comprendre des cours de simultanée et de consécutive, et la

---

<sup>135</sup> Description du site Web du DLIFLC : <http://www.dliflc.edu/academics/language-schools/>

<sup>136</sup> AIIC Training and Professional Development. "Les meilleures pratiques". *aiic.net*, publié le 1<sup>er</sup> décembre 1999, consulté le 15 février 2017 : <http://aiic.net/p/2677>.

durée de celui-ci serait au minimum de deux semestres (une année universitaire). Un tel programme serait validé selon sa conformité aux « meilleures pratiques » en développement professionnel d'interprètes de conférence. D'après l'AIIIC, un programme de formation devrait comprendre les éléments suivants, entre autres :

- « Pour préparer les interprètes de conférence à leur futur métier, les programmes de formation de deuxième cycle (un Master) sont plus appropriés.
- Pour être admis à la formation, les candidats doivent passer un test d'aptitude.
- Avant d'entamer leur formation professionnalisante, il est conseillé aux candidats d'effectuer un séjour d'études ou de travail de longue durée dans un pays dont la langue nationale correspond à l'une de leurs langues étrangères.
- Les cours sont conçus et enseignés par des interprètes de conférence en exercice dont les combinaisons linguistiques sont reconnues par l'AIIIC ou une organisation internationale.
- Les enseignants en interprétation ont suivi une formation pédagogique pour l'enseignement de l'interprétation.
- Tous les cours sont assurés par un corps d'enseignants dont la langue maternelle correspond aux langues de travail de l'étudiant : sa langue maternelle (A) et ses langues étrangères (B et/ou C).
- La formation comprend un enseignement théorique et des travaux pratiques au cours desquels les questions de pratique professionnelle et de déontologie sont abordées. Ces cours devraient être assurés par des interprètes de conférence en exercice
- Le diplôme final en interprétation de conférence n'est accordé que si les compétences de l'étudiant(e) ont été testées pour toutes ses combinaisons linguistiques en consécutive et en simultanée et évaluées conformes au niveau requis pour entrer dans la profession.
- Les examens de fin d'études sont organisés de façon ouverte et transparente. Les candidats doivent comprendre les critères d'évaluation.
- Lors des examens de fin d'études, les jurys sont composés de membres du corps enseignant et d'évaluateurs extérieurs, eux aussi interprètes de

conférence en exercice. Les commentaires de ces derniers devraient être pris en considération lors des délibérations ».<sup>137</sup>

### **8.2.3. Un stage sur le terrain en Afrique de l'Ouest**

Après avoir terminé le Master, chaque interprète participerait à un stage d'au moins six mois sur le terrain en Afrique de l'Ouest. Lors de cette troisième phase de formation professionnelle, l'interprète serait affecté au bureau de l'attaché militaire auprès d'une ambassade américaine de la région. Il s'agirait d'une formation axée sur l'acquisition des connaissances dans un environnement pratique. Une attention particulière serait portée à la sensibilisation aux réalités culturelles sur le terrain. Nous entendons par *réalités culturelles* les nuances culturelles particulières du pays hôte africain et celles de ses forces armées ainsi que des différences culturelles internes. C'est-à-dire, les différences culturelles qu'un militaire américain constate lorsqu'il travail, par exemple, avec les diplomates de l'ambassade américaine dans le pays en question.

Pour l'auteure de cette thèse, l'éducation la plus précieuse a été la possibilité de s'intégrer dans une équipe multinationale de dix interprètes pour assurer l'interprétation lors de l'exercice Flintlock 2010. L'équipe se composait de cinq officiers et sous-officiers des Forces armées du Burkina Faso, un civil mauritanien, un officier américain d'origine ivoirienne, un officier nigérien, un sous-officier camerounais-américain et deux officiers américains. Au cours d'une période de quatre semaines, nous avons collaboré quotidiennement sur les difficultés en traduction, sur les questions culturelles du Burkina Faso et des autres pays représentés à l'exercice, et sur des questions relatives à la terminologie et aux hiérarchies militaires différentes. Aujourd'hui même, la plupart d'entre nous restent en contact et tire profit de notre réseau d'interprètes pour répondre à des questions et pour partager des expériences (House, 2014 : 19). Le but de ce stage sur le continent serait d'offrir à l'interprète militaire des expériences enrichissantes pareilles afin d'améliorer ses compétences professionnelles tout en lui qui pourraient servir à améliorer la maîtrise des interprètes et à accroître la

---

<sup>137</sup> AIIC Training and Professional Development. "Les meilleures pratiques". *aiic.net*, publié le 1<sup>er</sup> décembre 1999, consulté le 15 février 2017 : <http://aiic.net/p/2677>.



sensibilisation culturelle tout en établissant des relations et en renforçant les partenariats internationaux.

Un participant à notre enquête souligne la valeur d'un tel stage culturel sur le terrain : « Ce n'est pas la compétence dans un domaine qui fait l'interprète, mais bien la compétence d'interprète conjuguée à une compétence acquise dans un domaine. Lorsqu'un militaire interprète en (opération extérieure) se retrouve en situation de négociation dans un village, il n'aura absolument pas besoin de son bagage militaire, de toutes ses compétences, ses connaissances des unités, des structures, des traditions, de la tactique, de la stratégie, du renseignement, des transmissions ou des dernières circulaires sur la sécurité du travail en état-major. En revanche, on lui demandera des compétences culturelles. Il lui faudra faire preuve de ce qui fait véritablement l'interprète : de l'empathie, d'une rhétorique, et bien plus encore – d'une véritable écoute. L'enjeu n'est pas de connaître les *numbered air forces* ou les noms de toutes les classes de sous-marins nucléaires lanceurs d'engins sur le bout des doigts, mais de savoir si je dois tourner la paume des mains vers l'avant ou vers l'arrière pour saluer un ami » (A2.2).

#### **8.2.4. Programme de qualification professionnelle**

Le quatrième volet du programme de formation professionnelle porterait sur un processus de qualification et sur la formation continue des interprètes militaires. Comme la plupart des spécialistes militaires doivent satisfaire aux normes de qualification particulières, les interprètes militaires devraient mener à terme un processus de certification compatible avec les programmes de qualification des Forces armées des États-Unis. Par exemple, dans la Marine américaine, le programme PQS (*Personnel Qualification Standards* ou normes de qualification du personnel) garantit que le personnel démontre les compétences requises avant d'exercer des tâches spécifiques. Les PQS définissent les connaissances, les capacités et les compétences de bases qu'un individu doit acquérir avant d'assumer des responsabilités particulières. Il s'agit d'un processus

de qualification pour les officiers, les fonctionnaires et les civils engagés sous contrat.<sup>138</sup>

Ainsi, chaque interprète devrait réussir des examens professionnels conformément à un programme de qualification conçu pour assurer le niveau d'expertise exigé par le DoD. En outre, pour maintenir à jour leurs compétences, les interprètes militaires suivraient régulièrement des cours de formation continue. De tels stages comprendraient des modules de perfectionnement ou de pratique intensive de techniques d'interprétation.

### 8.3. Conclusion du chapitre

Notre proposition ici est de former des professionnels militaires capables d'assurer l'interprétation de haut niveau facilitant ainsi la communication précise et fidèle pendant les conférences, exercices et événements internationaux organisés dans des situations culturelles complexes. Un groupe de travail américain non financé composé de représentants de nombreux organismes gouvernementaux dont le DoD a défini des compétences de base en interprétation. D'après cette organisation, *Interagency Language Roundtable* ou *ILR*, le niveau de compétences de l'interprète dépend (1) de sa maîtrise de deux langues de travail, (2) de sa capacité de choisir des expressions appropriées (dans la langue source), (3) de sa familiarité avec le contexte culturel des deux langues, (4) de sa connaissance de la terminologie dans des domaines spécialisés, (5) du respect du protocole applicable dans la situation de communication particulière, et (6) de sa maîtrise des modes d'interprétation employés dans ces situations.<sup>139</sup> Il nous semble que les organismes gouvernementaux impliqués dans ce groupe de travail ont pris conscience de la valeur du développement de compétences en interprétation au sein du gouvernement des États-Unis. Les conclusions d'ILR

---

<sup>138</sup> *Personnel Qualification Standards Program : OPNAVINST 3500.34G*, Directive du Département de la Marine des États-Unis, actualisée le 15 mai 2014. Disponible sur le site Web du Département :

<https://doni.daps.dla.mil/Directives/03000%20Naval%20Operations%20and%20Readiness/03-500%20Training%20and%20Readiness%20Services/3500.34G.pdf>

<sup>139</sup> « ILR Skill Level Descriptions For Interpretation Performance », du site Web de la *Interagency Language Roundtable*, consulté le 2 mai 2017 : <http://www.govtilr.org/skills/interpretationSLDsapproved.htm>

constituent un pas dans la bonne direction et peut-être un bon point de départ pour définir des compétences et des aptitudes particulières souhaitées chez les militaires d'un nouvel cadre d'interprètes au sein du Département de la Défense américain.

## CONCLUSION

« La vision de l'Union Africaine tend vers une Afrique intégrée, prospère et en paix, gérée par ses propres citoyens et représentant une force dynamique sur la scène internationale » (Agenda 2063 de l'Union Africaine)<sup>140</sup>. Le Département de la défense des États-Unis appuie cette vision d'une Afrique pacifique et prospère en concentrant ses missions dans la région sur le renforcement des capacités des nations et des organisations africaines de manière à favoriser les « solutions africaines aux problèmes africains ». En 2013, le Commandant du Commandement des États-Unis à l'époque a confirmé : « Nous croyons fermement aux solutions africaines aux problèmes africains. Mon Président (Barack Obama) l'a dit. L'ancien Secrétaire d'État (Hillary Clinton) l'a dit. Je l'ai bien dit. Nous croyons fermement. Mais nous croyons également que nous pourrions aider, si on le demande ».<sup>141</sup>

Quand le Département de la Défense (DoD) américain est appelé à aider ses pays partenaires sur le continent africain, les exigences en matière de communication sont particulièrement élevées, surtout lorsqu'il s'agit d'événements multilingues. Selon nos observations préliminaires en tant qu'interprètes sur le terrain, les services d'interprétation actuellement disponibles lors de ces événements ne sont pas à la hauteur de la tâche. C'est la raison pour laquelle nous avons lancé des recherches qui articulent autour de deux volets : la détermination de la qualité de l'interprétation assurée pendant les événements multilingues organisés par le DoD et la proposition d'un programme axé sur l'amélioration développement de compétences des interprètes militaires engagés sur le terrain.

Pour mieux expliquer la profession à notre public-cible, c'est-à-dire les responsables du DoD impliqués dans la prise de décisions relatives aux

---

<sup>140</sup> Vision et mission de l'Union Africaine (en anglais), du site Web de l'Union Africaine : <https://au.int/web/en/about/vision>

<sup>141</sup> « General Ham: Small, Tailored U.S. Military Presence Best for Supporting African Nations », article publié sur le site Web de l'AFRICOM, publié le 26 mars 2013, consulté le 3 septembre 2014 : <http://www.africom.mil/Newsroom/Article/10549/general-ham-small-tailored-us-military-presence-best-for-supporting-african-nations>

programmes de linguistes, nous avons établi d'abord le contexte théorique de notre travail de recherche en examinant deux théories de base (la Théorie Interprétative de Traduction (TIT) et la Skopostheorie). À notre avis, ces deux théories sont les plus aptes à expliquer le processus de prise de décisions de l'interprète dans une situation particulière et selon l'objectif (le *skopos*) du produit, c'est-à-dire la réexpression dans la langue cible du message du discours source. En effet, nous avons évoqué ces théories afin de démontrer que l'apprentissage de langues et de la traduction scolaire ne suffisent pas pour assurer le niveau de qualité en interprétation exigée dans le milieu militaire de l'Afrique de l'Ouest.

Ensuite, nous avons présenté des définitions pertinentes au métier ainsi que les divers modes d'exécution et types d'interprétation assurés par l'interprète travaillant dans le domaine en question. Nous avons examiné également la distinction générale entre la traduction et l'interprétation afin de mettre en lumière les différences entre les deux métiers puis nous avons dressé une liste de divers types d'interprétation, en nous concentrant sur les modes d'exécution et les types d'interprétation que nous employons régulièrement sur le terrain. Afin de mettre en œuvre le programme que nous proposons, nous devons d'abord sensibiliser les décideurs aux exigences particulières de l'exercice du métier dans le cadre des activités organisées par le DoD en Afrique. Nous avons établi ce contexte théorique détaillé afin de communiquer aux non-initiés les concepts de base pertinents à l'interprétation professionnelle.

Sur cette base théorique, nous avons proposé la création d'un cadre d'interprètes militaires hautement spécialisés ainsi que le développement d'un programme de formation professionnelle et culturelle adapté aux besoins en communication dans le milieu de l'Afrique de l'Ouest. Afin de démontrer la valeur d'un tel cadre, nous avons réalisé une étude empirique basée sur nos observations et celles de nos collègues interprètes africains, américains et français ainsi que certains consommateurs impliqués souvent dans la situation de communication en question. Nous voulions démontrer que l'interprète qui connaît la culture militaire ainsi que celle des Africains et des Américains avec lesquels il travaille joue un rôle clé dans la réussite de la communication. En effet, de telles

connaissances favorisent la compréhension et le respect mutuel des différences sociologiques et culturelles, non seulement à l'intérieur des forces armées d'un même pays, mais aussi entre les différents groupes sociaux représentés dans le milieu militaire en question.

Les résultats de notre étude empirique ne constituent qu'un point de départ pour des recherches plus approfondies sur le sujet de l'interprétation dans le milieu militaire de l'Afrique de l'Ouest. Toutefois, ce sont des résultats prometteurs. En effet, tous les participants à l'enquête ont fait part de leur soutien aux propositions indiquées dans le dernier chapitre de cette thèse. Ces résultats semblent valider notre hypothèse principale qu'il faut créer un cadre d'interprètes militaires spécialisés afin d'améliorer la qualité de l'interprétation assurée lors des activités organisées par le DoD dans le milieu militaire de l'Afrique de l'Ouest. Nos propres observations et notre examen des commentaires des participants à l'enquête indiquent un clair écart entre l'idéal et la réalité. C'est-à-dire, les interprètes au sein du DoD sont censés d'assurer des fonctions très exigeantes mais on ne leur donne pas les outils nécessaires pour réaliser ces fonctions.

Nous souhaitons que cette étude soit un premier pas vers le développement d'un cadre d'interprètes militaires qui aient les connaissances et les compétences nécessaires pour assurer la qualité en communication exigée. En définitive, notre objectif principal est de convaincre les hauts responsables et d'autres autorités du Département de la Défense américain des enjeux d'une mauvaise interprétation et de la valeur stratégique de la prestation de services d'interprétation à la hauteur des défis actuels en Afrique francophone.



## REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

### Études théoriques

ALEXIEVA, B. (1997) « Typology of Interpreter-Mediated Events » *The Translator*, Vol. 3, No. 2, 1997, pp. 153-174. [En ligne, consulté le 4 mars 2017]. Disponible sur : <http://dx.doi.org/10.1080/13556509.1997.10798996>

BANCROFT, M. (2015) « Community interpreting : a profession rooted in social justice » in Mikkelsen, H. et Jourdenais, R. (Eds.), *The Routledge Handbook of Interpreting*, Routledge, Londres et New York, pp. 217-235.

CANON-ROGER, F. (2009) « Traduction et réélaboration interprétative », *Revue française de linguistique appliquée*, 2009/1 (Vol. XIV), pp. 25-38.

CHARAUDEAU, P. et MAINGUENEAU, D. (2002) *Dictionnaire d'analyse du discours*, Seuil, Paris.

COLLADOS AÍS, Á., FERNANDEZ SANCHEZ, M. et GILE, D. (Eds.) (2003) *La Evaluación de la Calidad en Interpretación : Investigación*, Comares, Granada.

COLLADOS AÍS, Á. et GARCÍA BECERRA, O. (2015) « Quality » in Mikkelsen, H. et Jourdenais, R. (Eds.), *The Routledge Handbook of Interpreting*, Routledge, Londres et New York, pp. 368-383.

COLLADOS AÍS, Á. et GILE, D. (2002) « La qualité de l'interprétation de conférence: une synthèse des travaux empiriques », publié en chinois in Cai, S. (ed). 2002. Recent Research into Interpreting: New Methods, Concepts and Trends (en chinois), disponible en français sur le site Web Academia, consulté le 8 février 2017 :

[https://www.academia.edu/11689042/La\\_qualit%C3%A9\\_de\\_linterpr%C3%A9tation\\_de\\_conf%C3%A9rence\\_une\\_synth%C3%A8se\\_des\\_travaux\\_empiriques](https://www.academia.edu/11689042/La_qualit%C3%A9_de_linterpr%C3%A9tation_de_conf%C3%A9rence_une_synth%C3%A8se_des_travaux_empiriques)

CORSELLIS, A. (2010) *Traducción e interpretación en los servicios públicos : Primeros pasos*, traduit de l'anglais vers l'espagnol par Carmen Valero Garcés et Rosa Cobas Álvarez, Comares, Granada.

DONOVAN, C. (2012), *L'interprétation : Acte complexe et exigeant*, Conférence Nationale sur « L'interprétariat médical et social professionnel », le 14 novembre 2012, Strasbourg. Texte en ligne, consulté le 17 mars 2017 : [http://www.conference.migrationssante.org/wp-content/uploads/2013/03/plenieres\\_donovan.pdf](http://www.conference.migrationssante.org/wp-content/uploads/2013/03/plenieres_donovan.pdf).



GARZONE, G. (2003) « Reliability of Quality Criteria Evaluation in Survey Research » in Collados Aís, A., Fernández Sánchez, M. et Gile, D. (Eds), *La Evaluación de la Calidad en Interpretación : Investigación*, Comares, Granada, pp. 23-30.

GILE, D. (1985) « L'interprétation de conférence et la connaissance des langues : quelques réflexions », *Meta* no. 304 [En ligne], pp. 320–331. Consulté le 11 novembre 2014 : <http://id.erudit.org/iderudit/002896ar>.

GILE, D. (1995) « Évolution de la recherche empirique sur l'interprétation de conférence », *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, vol. 8, n° 1, 1995, p. 201-228. [En ligne, réf. du 17 janvier 2014]. Disponible sur : <http://id.erudit.org/iderudit/037202ar>.

GILE, D. (1999) « Variability in the perception of fidelity in simultaneous interpretation », *Hermes, Journal of Linguistics* no. 22 – 1999.

GILE, D. (2005a) « La recherche sur les processus traductionnels et la formation en interprétation de conférence » *Meta : journal des traducteurs / Meta: Translators' Journal*, vol. 50, n° 2, 2005, p. 713-726, [En ligne, réf. du 11 mars 2014], disponible sur : <http://id.erudit.org/iderudit/011013ar>.

GILE, D. (2005b) *La traduction, La comprendre, l'apprendre*, Presses Universitaires de France, Paris.

GILE, D. (2006). Conference interpreting. In Keith Brown (ed.), *Encyclopedia of Language and Linguistics*. Elsevier. pp. 3-9.

GILE, D. (2009) *Basic Concepts and Models for Interpreter and Translator Training (Revised edition)*, Benjamins, Amsterdam/Philadelphia.

GONZALEZ, G. (2003) *L'équivalence en traduction juridique: Analyse des traductions au sein de l'Accord de libre-échange Nord-Américain (ALENA)*. Thèse : Linguistique : Université Laval. [En ligne, réf. du 3 avril 2017]. Disponible sur : <http://theses.ulaval.ca/archimede/fichiers/21362/21362.html>.

GUICHOT DE FORTIS, C. (2011) « L'apprentissage de l'interprétation de conférence et les difficultés psychiques qui lui sont inhérentes », site Web du *Cambridge Conference Interpretation Course*, intervention du 26 septembre 2011, consulté le 12 février 2017 : [http://www.cciconline.net/documents/texts/\(FR\)%20Difficultes\\_psychiques.pdf](http://www.cciconline.net/documents/texts/(FR)%20Difficultes_psychiques.pdf)

GUIDÈRE, M. (2016) *Introduction à la traductologie*, De Boeck Supérieur s.a., Louvain-la-Neuve.

HERBULOT, F. (2004) « La Théorie interprétative ou Théorie du sens : point de vue d'une praticienne », *Meta : journal des traducteurs / Meta: Translators' Journal*, vol. 49, n° 2, p. 307-315, Consulté le 22 mars 2014 : <http://id.erudit.org/iderudit/009353ar>.

HURTADO ALBIR, A. (1996) « La traduction : classification et éléments d'analyse » *Meta*, 413, pp. 366–377.

HURTADO ALBIR, A. (2001) *Traducción y traductología: introducción a la traductología*, Cátedra, Madrid.

IGLESIAS FERNÁNDEZ, E. (2007) *La didáctica de la interpretación de conferencias*, Comares, Granada.

INYANG, E. (2010) *Étude des conceptions théoriques de deux traductologues anglophones, Peter Newmark et Eugène Nida, à la lumière de la théorie interprétative de la traduction*. Linguistique. Université de la Sorbonne nouvelle - Paris III, 2010. Français. <NNT : 2010PA030161>. <tel-00915762>

JUNGWHA, C. (2003) “The Interpretive Theory of Translation and Its Current Applications,” *Interpretation Studies*, No. 3, December 2003, p. 1-15. Consulté le 10 mars 2014 : [http://jaits.jpn.org/home/kaishi2003/pdf/01-choi\\_final.pdf](http://jaits.jpn.org/home/kaishi2003/pdf/01-choi_final.pdf).

KAHANE, E. (2007) « Les interprètes dans les conflits : les limites de la neutralité », *aiic.net*, publié le 12 juin 2007, consulté le 21 février 2017 : <http://aiic.net/p/2693>.

LADMIRAL, J. (2005). « Le salto mortale de la déverbalisation » *Meta*, 50(2), pp. 473–487.

LAVAUULT-OLLÉON, É. (2006) « Le skopos comme stratégie de déblocage : dialecte et scotticité dans *Sunset Song* de Lewis Grassie Gibbon », *Meta* 513, pp. 504–523.

LAVAUULT-OLLÉON, É. (2008) « La traduction comme engagement », *Ecartés d'identité*, N°113 / 2008, pp. 504–523.

LEDERER, M. (1997) « La théorie interprétative de la traduction : un résumé », Extrait de : *Revue des lettres et de traduction*. — N° 3 (1997), pp. 11-20. Consulté le 1<sup>er</sup> avril 2017 : [http://documents.irevues.inist.fr/bitstream/handle/2042/41819/1997\\_3\\_11-20.pdf?sequence=3](http://documents.irevues.inist.fr/bitstream/handle/2042/41819/1997_3_11-20.pdf?sequence=3)

LEDERER, M. (1981) *La traduction simultanée : expérience et théorie*, Lettres Modernes Minard, Paris.

LEDERER, M. (2006) *La traduction aujourd'hui : le modèle interprétatif*, Lettre Modernes Minard, Caen.

LEDERER, M. (2014) « La traduction simultanée » in SELESKOVITCH et LEDERER (2014) *Interpréter pour traduire*, Les Belles Lettres, Paris, pp. 177-213.

LEDERER, M. (2014) « Interpréter pour traduire, de Danica Seleskovitch et Marianne Lederer, nouvelle édition dans la collection Traductologiques, chez les Belles Lettres, 2015 » discours publié dans le *Bulletin du Cratil*, n° 14 - décembre 2015. Consulté le 29 mars 2017 :

<http://www.lebulletinducratil.fr/index.php/fr/interpreter-pour-traduire-de-danica-seleskovitch-et-marianne-lederer-nouvelle-edition-dans-la-collection-traductologiques-chez-les-belles-lettres-2015-marianne-lederer>.

LOBATA PATRICIO, J., VANHECKE, K. et TIJERAS LOPÉZ, E. (Eds.) (2013) « De barreras culturales en interpretación de conferencias e interpretación para los servicios públicos » Volumen 7, in Ortega Arjonilla, E. (Dir.) *Translating Culture Traduire la Culture Traducir la Cultura*, Comares, Granada, pp. 1003-1076.

MEAD, P. (2002). *Évolution des pauses dans l'apprentissage de l'interprétation consécutive*, 217 p. Thèse : Lexicologie et Terminologie Multilingues : Université Lumière Lyon 2.

MESSAOUDI, A. (2010) « Renseigner, enseigner. Les interprètes militaires et la constitution d'un premier corpus savant « algérien » (1830-1870) », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 41 | 2010, consulté le 30 septembre 2016 : <http://rh19.revues.org/4049>.

MIKKELSON, H. (2009) « Interpreting is interpreting – or is it? » *aiic.net*, le 14 décembre 2009. Consulté le 18 août 2015 : <http://aiic.net/p/3356>.

MIKKELSON, H. et JOURDENAIS, R. (2015) *The Routledge Handbook of Interpreting*, Routledge, London et New York.

MOSER-MERCER, B. (2015) « Interpreting in Conflict Zones » in Mikkelson, H. et Jourdenais, R. (Eds.), *The Routledge Handbook of Interpreting*, Routledge, Londres et New York, pp. 302-316.

MOYA JIMÉNEZ, V. (2003) « Teorías Contemporáneas Traductológicas » in Pascua Febles, Moya Jiménez, Bravo Utrera, Socorro Trujillo, Bolaños Medina, *Teorías, Didáctica y Práctica de la Traducción*, Netbiblo, A Coruña, pp. 17-57.

NEWMARK, P. (1999) *Manual de traducción*, versión española de Virgilio Moya, 3<sup>e</sup> edición. Cátedra, Madrid.

NORD, C. (1997) « Defining translation functions. The translation brief as a guideline for the trainee translation ». *Ilha do Desterro A Journal of English Language, Literatures in English and Cultural Studies*, (33), pp. 39-54.

NORD, C. (2008) *La traduction : une activité ciblée. Introduction aux approches fonctionnalistes*. Traduit de l'anglais par Beverly Adab. Artois Presses Université, Arras.

NORD, C. (2014) *Translation as a Purposeful Activity: Functionalist Approaches Explained*, Routledge, New York.

OZOLINS, U. (2015) « Ethics and the Rôle of the Interpreter » in Mikkelsen, H. et Jourdenais, R. (Eds.), *The Routledge Handbook of Interpreting*, Routledge, Londres et New York, pp. 319-336.

PAYAS PUIGARNAU, G. et ZAVALA CEPEDA, J. (2013) « Approche interdisciplinaire de la médiation linguistique à la frontière australe de l'empire colonial espagnol : deux outils méthodologiques » *Meta*, 58(2), pp. 261–278.

PÖCHHACKER, F. (1995) « Simultaneous Interpreting: A Functionalist Perspective » *Hermes, Journal of Linguistics* no. 14 – 1995, pp. 31-53.

PÖCHHACKER, F. (2007) « Coping with Culture in Media Interpreting », *Perspectives: Studies in Translatology* Vol. 15, No. 2, 2007, pp. 123-142.

PÖCHHACKER, F. et ZWISCHENBERGER, C. (2010) "Survey on quality and role: conference interpreters' expectations and self-perceptions". *aiic.net*. March 15, 2010. Consulté le 16 avril 2017 : <http://aiic.net/p/3405>.

PÖCHHACKER, F. (2016) *Introducing Interpreting Studies*, Routledge, Abingdon et New York.

POINTURIER-POURNIN, S. (2014) *L'interprétation en Langue des Signes Française : contraintes, tactiques, efforts*, 461 p. Thèse : Linguistique : Université de la Sorbonne nouvelle - Paris III.

RICŒUR, P. (2004) *Sur la traduction*, Bayard, Paris.

SEEBER, K. (2015) « Simultaneous Interpreting » in Mikkelsen, H. et Jourdenais, R. (Eds.), *The Routledge Handbook of Interpreting*, Routledge, Londres et New York, pp. 79-95.

SELESKOVITCH, D. (1983) *L'interprète dans les conférences internationales : problèmes de langage et de communication*, Lettre Modernes Minard, Paris.

SELESKOVITCH, D. (1975) *Langage, langues et mémoire : étude de la prise de notes en interprétation consécutive*, Lettres Modernes Minard, Paris.

SELESKOVITCH, D. (2014) « Les niveaux de traduction » in SELESKOVITCH et LEDERER (2014) *Interpréter pour traduire*, Les Belles Lettres, Paris, pp. 161-176.

SELESKOVITCH, D. et LEDERER, M. (2002), *Pédagogie raisonnée de l'interprétation*, Didier Érudition, Paris.

SELESKOVITCH, D. et LEDERER, M. (2014) *Interpréter pour traduire*, Les Belles Lettres, Paris.

SÉRO-GUILLAUME, P. (2011) « La formation d'interprètes en langue des signes », *Interventions lors de la commémoration du dixième anniversaire de la disparition de Danica Seleskovitch*, disponible sur le site Web Association Danica Seleskovitch, consulté le 12 avril 2017 : [http://www.danica-seleskovitch.org/Interventions\\_10\\_ans\\_DS.pdf](http://www.danica-seleskovitch.org/Interventions_10_ans_DS.pdf).

THIÉRY, C. (2015) « Interpretation diplomatique », *aiic.net*, le 8 novembre 2015. Consulté le 27 avril 2017 : <http://aiic.net/p/7386>.

VERMEER, H. (2004) "Skopos and Commission in Translational Action" from Venuti, Lawrence" (Translated by Andrew Chesterman), *The translation studies reader*, Routledge, Oxon.

WIDLUND-FANTINI, A.-M. (2003) « L'interprétation de conférence », *Revue française de linguistique appliquée*, 2/2003 (Vol. VIII) [En ligne], p. 65-73. Consulté le 11 avril 2017 : <http://www.cairn.info/revue-francaise-de-linguistique-appliquee-2003-2-page-65.htm>

WILBAUT, M. (2010) *La négociation interculturelle*. Dunod, Paris.

WOROCH, J. (2010) *La reformulation comme fondement de l'interprétation de conférence*, 329 p. Thèse : Philologie : Université Adam-Mickiewicz : Poznan.

*Études sur les aspects culturels de l'Afrique de l'Ouest et du milieu militaire*

AGGARWAL, K. (1999) *Amadou Hampâté Bâ et l'africanisme*, L'Harmattan, Paris.

ASSANVO, W., ABATAN, J. et SAWADOGO, W. (2016) « La Force multinationale de lutte contre Boko Haram : quel bilan ? » site Web de l'*Institut d'études de sécurité*, Numéro 19, août 2016, consulté le 8 juin 2017 : <https://oldsite.issafrica.org/uploads/war19-fr.pdf>

BÂ, A. (1973) *L'étrange destin de Wangrin*, Éditions 10/18, Paris.

BANDIA, P. (2005) « Esquisse d'une histoire de la traduction en Afrique » *Meta : Journal des traducteurs*, vol. 50, n° 3, pp. 957-971, [En ligne], 2005, [réf. du 24 avril 2013]. Disponible sur : <http://id.erudit.org/iderudit/011607ar>.

BAYART, J.-F. (2007) « Les chemins de traverse de l'hégémonie coloniale en Afrique de l'Ouest francophone. Anciens esclaves, anciens combattants, nouveaux musulmans » *Politique africaine*, 2007/1 (N° 105), pp. 201-240. DOI : 10.3917/polaf.105.0201. URL : <http://www.cairn.info/revue-politique-africaine-2007-1-page-201.htm>

BOYER, Y. (2005) « Les opérations en coalition : Modes d'organisation et dangers cachés », *Annuaire français de relations internationales*, Volume VI, 2005, disponible en ligne sur le site Web du *Centre Thucydide* de l'Université Panthéon-Assas (Paris 2), consulté le 4 octobre 2017 : [http://www.afri-ct.org/wp-content/uploads/2006/07/afri2005\\_boyer-2.pdf](http://www.afri-ct.org/wp-content/uploads/2006/07/afri2005_boyer-2.pdf)

CALAME-GRIAULE, G. (1970) « Pour une étude ethnolinguistique des littératures orales africaines » in *Langages*, 5<sup>e</sup> année, n° 18, pp. 22-47.

CALAME-GRIAULE, G. et GAY-PARA, P. (2002) *La parole du monde*, Mercure de France, Paris.

Commission des communautés européennes (2007) « Communication de la Commission au Parlement européen, au Conseil, au Comité économique et social européen et au Comité des régions relative à un agenda européen de la culture à l'ère de la mondialisation » Bruxelles, le 10.5.2007, COM(2007) 242 final, consulté le 19 mai 2017 : <http://eur-lex.europa.eu/LexUriServ/LexUriServ.do?uri=COM:2007:0242:FIN:FR:PDF>

DE SAINT-VINCENT, B. et MASSON, N. (2012) *Relations professionnelles cadres-non-cadres: un "modèle" dans les armées*, IRSEM (Institut de recherche stratégique de l'École militaire), Paris.

DERIVE, J. (2008) « L'oralité, une mode de la civilisation », *Littératures orales africaines : perspectives théoriques et méthodologiques*, éd. par U. BAUMGARDT et J. DERIVE, Karthala, Paris, pp. 17-34.

GERBAULT, J. (2010) « Localisation, traduction et diversité sociolinguistique en Afrique sub-saharienne : stratégies et perspectives », sous la direction de Froeliger, N. et Ladmiral, J.-R. *Meta : journal des traducteurs*, Vol. 55, numéro 4, décembre 2010, p. 817-844.

GRESLE, F. et al (2005) *Sociologie du milieu militaire : Les conséquences de la professionnalisation sur les armées et l'identité militaire*, L'Harmattan, Paris.

HARDISON, C. et al. (2009) « Cross-Cultural Skills for Deployed Air Force Personnel : Defining Cross-Cultural Performance » site Web de *Rand Corporation*, étude publiée en ligne, consulté le 21 mai 2017 :  
[http://www.rand.org/content/dam/rand/pubs/monographs/2009/RAND\\_MG811.pdf](http://www.rand.org/content/dam/rand/pubs/monographs/2009/RAND_MG811.pdf)

JOBARD, F. et al (2017) *Guide des usages, du protocole et des relations publiques*, Territorial Éditions, Voiron, publié en ligne en février 2017, consulté le 23 mai 2017 :  
[http://www.territorial.fr/PAR\\_TPL\\_IDENTIFIANT/8605/TPL\\_CODE/TPL\\_OVN\\_CHAPITRE\\_FICHE/2680-consultation-guide-des-usages-du-protocole-et-des-relations-publiques.htm](http://www.territorial.fr/PAR_TPL_IDENTIFIANT/8605/TPL_CODE/TPL_OVN_CHAPITRE_FICHE/2680-consultation-guide-des-usages-du-protocole-et-des-relations-publiques.htm).

Direction DICOd (2015) « Pourquoi n'y a-t-il pas de généraux à une étoile ? », *Ministère des Armées français*, publié le 21 mai 2015, consulté le 29 avril 2017 :  
<http://www.defense.gouv.fr/actualites/articles/pourquoi-n-y-a-t-il-pas-de-generaux-a-une-etoile>

ENO BELINGA, S.-M. (1978) *La littérature orale africaine*, Éditions Saint-Paul, Issy les Moulineaux.

HOUSE, J. (2011) *La parole africaine d'expression française : le maître de la parole comme garant d'une traduction fidèle*, 71 p. Mémoire de Master : Philologie française, Université Autonome de Madrid.

HOUSE, J. (2014) « Conference Interpretation in the Military Environment of Francophone West Africa: The Value of the Development of a Cadre of Professional Military Conference Interpreters », *Instituto Español de Estudios Estratégicos*, DIEEM13-2014, mise en ligne le 2 octobre 2014, disponible sur :

<http://www.ieee.es/publicaciones-new/documentos-marco/2014/DIEEEEM13-2014.html>

KONATÉ, D. (2002) « Oralité et écriture dans la communication usuelle au Mali : entre traditions et modernité », *Recherches Africaines*, [En ligne], Numéro 00 - 2002, 22 juin 2002 [réf. du 17 novembre 2009]. Disponible sur : <http://www.recherches-africaines.net/document.php?id=88>.

KONATÉ, D. (2006) *Travail de mémoire et construction nationale au Mali*, L'Harmattan, Paris.

KREMER, B. et MEJIA QUIJANO, C. (2016) « L'acte de parole de l'interprète : durée, devenir et finitude », *Revue française de linguistique appliquée*, 2016, XXI-1, 39-51.

MANCHUELLE, F. (1995) « Assimilés ou patriotes africains ? Naissance du nationalisme culturel en Afrique française (1853-1931) » *Cahiers d'études africaines*, vol. 35, n°138-139, 1995. pp. 333-368. DOI : 10.3406/cea.1995.1453 [www.persee.fr/doc/cea\\_0008-0055\\_1995\\_num\\_35\\_138\\_1453](http://www.persee.fr/doc/cea_0008-0055_1995_num_35_138_1453)

MOPOHO, R. « Statut de l'interprète dans l'administration coloniale en Afrique francophone » *Meta : journal des traducteurs*, vol. 46, n° 3, 2001, p. 615-626. [En ligne, réf du 20 octobre 2016], disponible sur : <http://id.erudit.org/iderudit/003658ar>.

PAVEAU, M.-A. (1996) « Le langage des militaires. Éléments pour une ethnolinguistique de l'armée de terre française ». *L'Information Grammaticale*, N. 69, 1996. pp. 53-55, DOI : 10.3406/igram.1996.3011, consulté le 16 décembre 2016 : [http://www.persee.fr/doc/igram\\_0222-9838\\_1996\\_num\\_69\\_1\\_3011](http://www.persee.fr/doc/igram_0222-9838_1996_num_69_1_3011)

PAVEAU, M.-A. (1997) « Paroles de militaires : les « Libres réflexions sur la défense : Armées d'aujourd'hui, 1986-1996 » *Mots*, n°51, juin 1997, pp. 58-74. DOI : 10.3406/mots.1997.2406, consulté le 16 décembre 2016 : [http://www.persee.fr/doc/mots\\_0243-6450\\_1997\\_num\\_51\\_1\\_2406](http://www.persee.fr/doc/mots_0243-6450_1997_num_51_1_2406)

LE POTVIN, S. (2005) *Lettres maliennes: figures et configurations de l'activité littéraire au Mali*, L'Harmattan, Paris.

MBOUOPDA, D. (2010) « La politesse, forme d'hybridité culture », *Mondes francophones*, publié en ligne le 14 juin 2010, consulté le 29 mars 2017 : <http://mondesfrancophones.com/espaces/afriques/la-politesse-forme-dhybridite-culturelle/>.



MOURALIS, B. (2004) « Littératures africaines, Oral, Savoir », in *Semen 18, De la culture orale à la production écrite : Littératures africaines*, n° 18. Presse Universitaires Franc-Comtoises, Besançon, pp. 9-36.

SISSAO, A. (2002) *Alliances et parenté à plaisanterie au Burkina Faso*, Sankofa & Gurli, Ouagadougou.

THIÉBLEMONT, A. (2005) « Approche théorique de la notion de culture militaire » in GRESLE, F. & Delfolie, D. (2005). *Sociologie du milieu militaire: les conséquences de la professionnalisation sur les armées et l'identité militaire* L'Harmattan, Paris, pp. 15-26.

THIRIOT, C. (2008) « La place des militaires dans les régimes post-transition d'Afrique subsaharienne : la difficile resectorisation » *Revue internationale de politique comparée*, 2008/1 (Vol. 15), pp. 15-34. DOI : 10.3917/ripc.151.0015. URL : <http://www.cairn.info/revue-internationale-de-politique-comparee-2008-1-page-15.htm>

### **Ressources des Forces armées américaines**

« 2009 Army Posture Statement, Interpreter/Translator Program », disponible sur le site Web de l'Armée de terre des États-Unis, consulté le 10 octobre 2014 : [http://www.army.mil/aps/09/information\\_papers/interpreter\\_translator\\_program.html](http://www.army.mil/aps/09/information_papers/interpreter_translator_program.html)

« Department of Defense Strategic Plan for Language Skills, Regional Expertise, and Cultural Capabilities, 2011-2016 » *Office of the Under Secretary for Personnel and Readiness*, disponible sur le site Web du Département de la Défense américain, consulté le 10 octobre 2014 : <http://prhome.defense.gov/Portals/52/Documents/RFM/Readiness/DLNSEO/files/STRAT%20PLAN.pdf>

HILL, A. (2015) « Culture and the US Army : Military Innovation and Military Culture » *Parameters* 45(1) Spring 2015, pp. 85-98.

« Lend Me Your Ears: US Military Turns to Contractor Linguists » *Defense Industry Daily*, le 22 août 2013, disponible en ligne, consulté le 4 octobre 2014 : <http://www.defenseindustrydaily.com/lend-me-your-ears-us-military-turns-to-contractor-linguists-05934/>

« Statement of Ms. Nancy E. Weaver, Department of Defense Senior Language Authority Before the House Armed Services Committee, Subcommittee on Oversight and Investigations », audition au Congrès américain du 29 juin 2010, transcription disponible sur le site Web du Département de la Défense américain, consulté le 29 septembre 2014 : <http://prhome.defense.gov/Portals/52/Documents/RFM/Readiness/DLNSEO/docs/Weaver%20Testimony%20062910.pdf>

### **Glossaires et dictionnaires spécialisés**

AIIC. « Glossaire de l'interprétation », *aiic.net*, mis en ligne le 25 juin 2012, disponible sur : <https://aiic.net/page/6216/glossaire-de-l-interpretation/lang/2>.

BOI, P. (2005) *Dictionnaire Interarmées : Termes Militaires & Paramilitaires*, La Maison du Dictionnaire, Paris.

*Glossaire OTAN de termes et définitions (anglais et français)* (2013) AAP-06, disponible sur : <http://nsa.nato.int/nsa/zPublic/ap/aap6/AAP-6.pdf>

*Glossaire de vocabulaire interarmées* (2003) Bureau for International Language Coordination, disponible sur : [www.bilc.forces.gc.ca/ml-lm/doc/trisvcbilc\\_006.pdf](http://www.bilc.forces.gc.ca/ml-lm/doc/trisvcbilc_006.pdf).

*Visual Dictionary for Military Applications : English & French, Quick Reference Guide* (2013), Third Edition, Intellectus Publishing, LLC, Huachuca City.

### *Sites Internet*

<http://aiic.net> (Association internationale des interprètes de conférence, Genève, Suisse)

<https://www.airforce.com> (site officiel de l'Armée de l'air des États-Unis)

<https://www.army.mil> (site officiel de l'Armée de terre des États-Unis)

<http://www.cnrtl.fr> (Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales, Nancy, France)

<http://www.defense.gouv.fr/irsem> (Institut de Recherche Stratégique de l'École Militaire, Paris, France)

<http://www.dliflc.edu/index.html> (*Defense Language Institute*, Monterey, en Californie)

<http://ec.europa.eu/dgs/scic> (Direction générale de l'interprétation de la Commission européenne, Bruxelles, Belgique)

<http://www.ecowas.int/?lang=fr> (Communauté Économique des États de l'Afrique de l'Ouest, Abuja, Nigéria)

<http://www.govtilr.org> (*Interagency Language Roundtable*, Washington, D.C.)

<https://www.marines.mil> (site officiel du Corps des Marines des États-Unis)

<http://www.nls corps.org> (site du *National Language Service Corps*, Washington, D.C.)

<https://www.public.navy.mil> (site officiel de la Marine des États-Unis)

<https://www.state.gov/m/a/ols/c56573.htm> (Département d'État des États-Unis, *Office of Language Services*, Washington, D.C., États-Unis)

## ANNEXE 1. Corpus de l'étude empirique

### A1.1.

1. Un commentaire sur le sujet de thèse. Est-ce que vous pensez que la formation d'un cadre particulier d'interprètes militaires sera utile pour mieux satisfaire les besoins de communication et de qualité de l'interprétation?

*Réponse question numéro 1. Le thème est d'actualité avec l'accroissement de la coopération entre les US et les pays africains.*

2. Souvent, les États-Unis contractent des interprètes uniquement pour une ligne de CV qui indique le français comme langue maternelle. Par contre, ils ne pensent rien à la capacité de ces personnes de parler anglais. En outre, ils n'exigent pas de la formation en traduction/interprétation. La langue parlée par les Forces armées américaine est technique et plein d'argot. J'ai plusieurs exemples des échecs des interprètes engagés selon ces critères. Est-ce que vous avez un exemple particulier (au Burkina, aux États-Unis ou bien en mission ailleurs ?)

*Je reste convaincu qu'il faut former les interprètes militaires à part. Cela pourra être une spécialité en dehors de l'enseignement. En 2006 et 2007 nous avons eu des cas où une mission de formation a refusé de prendre des interprètes au centre de langues sous prétexte qu'ils sont militaires et sont allés prendre de civils tout simplement par ce qu'ils parlent anglais. Résultat, la formation a pris un coup et vers la fin il fallait faire appel au centre de langue des armées pour sauver le reste qui pouvait l'être. A ce niveau aussi il fallait avoir fait une école anglaise pour s'en sortir, avoir fait la formation d'officier pour interpréter pour les officiers par exemple.*

*Au lieu de vouloir former les gens sur le terrain il serait bon d'en faire des spécialités à DLI et même de solliciter l'appui des formateurs africains ou de réaliser des pools des meilleurs praticiens en interprétariat en fonction des spécialités que vous désirez et organiser de temps en temps des ateliers de mise à niveau.*

3. Au Burkina, vous avez le centre de formation pour les interprètes militaires. Pourriez-vous contribuer quelques commentaires ou un bref résumé du programme de formation (durée de formation, éléments particuliers étudiés tels que le protocole militaire, la présentation orale, etc.).

*Réponse Question numéro 3: Au Burkina nous formons les militaires pour les Operations de paix et les stages. La durée varie entre deux (2) semaines et 45 jours, trop court n'est-ce pas?*

4. Comme ancien élève du DLI, vous connaissez bien les programmes des États-Unis. Comme je sache, les cours du DLI se concentrent sur l'acquisition des langues mais pas forcément sur les techniques de l'interprétation pour les hauts responsables. Je pense que tout participant des cours au DLI profitera d'une telle formation après avoir terminé les stages principaux. Est-ce que vous êtes d'accord ? D'autres suggestions ?

*Je suis très d'accord avec cette proposition (Voir réponse question Numéro 2).*

5. À mon avis, le principal avantage d'un cadre spécial des interprètes militaires est que ces interprètes peuvent fournir des informations précieuses aux responsables, telles que les conseils sur la culture de l'autre(s) pays impliqué(s) dans la communication. Au Burkina, les interprètes militaires, servent-ils parfois comme des conseillers aux responsables lors des activités/opérations/exercices internationaux ?

6. Ma proposition est d'envoyer les interprètes américains sur le terrain pour une phase de formation finale pour améliorer leurs connaissances culturelles (de la culture propre du pays et celle des Forces armées du pays particulier ainsi que les formalités du protocole). Qu'en pensez-vous de cette proposition ? Peut-être un échange des officiers qui peuvent collaborer au niveau du Centre des langues des Armées à Ouagadougou ?

*Il n'y a pas de structures organisées comme ce que tu penses qui puissent aider à former particulièrement dans ce sens -- sauf dans le cadre du corps de la paix ou de projets de longue durée qui permet d'interagir permanemment avec les partenaires.*

*Excellente journée je m'excuse du retard mais j'étais très pris par le travail. Keep in touch !*

## A1.2

1. Un commentaire sur le sujet de thèse. Est-ce que vous pensez que la formation d'un cadre particulier des interprètes militaires sera utile pour mieux satisfaire les besoins de communication et de qualité de l'interprétation ?

*La création d'un cadre particulier d'interprètes militaires dans le cas du Burkina Faso est absolument nécessaire pour une meilleure qualité de l'interprétation. L'utilisation de termes techniques, la sensibilité et la classification de certains échanges nécessitent des militaires formés à l'interprétariat.*

2. Souvent, les États-Unis contractent des interprètes uniquement pour une ligne de CV qui indique le français comme langue maternelle. Par contre, ils ne pensent rien à la capacité de ces personnes de parler anglais. En outre, ils n'exigent pas de la formation en traduction/interprétation. La langue parlée par les Forces armées américaines est technique et plein d'argot. J'ai plusieurs exemples des échecs des interprètes contractés selon ces critères. Est-ce que vous avez un exemple particulier (au Burkina ou bien en mission ailleurs ?)

*Absolument ! En 2010, lors de l'exercice Flintlock, un interprète civil devait officier lors de la visite de VIP au centre des Operations. Cependant, à l'approche de l'évènement, un interprète civil s'est approché de moi pour me demander de le faire à sa place parce qu'il pensait que je le faisais mieux et qu'il avait des difficultés avec certains termes techniques. En réalité, il est nécessaire de former les interprètes militaires qui en plus de la maîtrise de la langue doivent associer la connaissance de termes techniques dans les deux langues.*

3. À mon avis, l'oralité traditionnelle en Afrique de l'Ouest exerce une grande influence sur la communication. La parenté à plaisanterie, par exemple, était pour moi un concept inconnu ! Imaginez ma réaction quand j'ai entendu un capitaine qui se réfère au Ministre de Transport comme "esclave". Est-ce que vous avez quelques exemples ou commentaires sur l'oralité et la manière dont cette tradition est présente dans le milieu militaire ?

*Dans le milieu militaire formel, il est rare que la parenté à plaisanterie soit courante. Cependant, il est généralement accepté dans les milieux informels ou lors d'activités à caractère festif ou social, que certains se permettent cette plaisanterie tiré de l'héritage social du Burkina Faso.*

4. Parfois, je constate que le personnel français et le personnel des pays africains francophones sont en désaccord sur l'utilisation correcte des termes ou des mots français. En tant qu'interprète, quels sont vos commentaires particuliers sur ce défi ? Est-ce que vous servez parfois de médiateur, négociateur ?

*Les langues vivent comme les êtres humains et sont façonnées par leurs utilisateurs et le milieu social. La langue française parlée dans les pays africains s'est enrichie de nouveaux concepts et vocabulaires même si les français de France refusent les sens que nous voulons parfois attribuer à certains mots. La traduction sera différente que l'on soit au Burkina Faso, en Côte d'Ivoire*

5. En quoi consiste le programme de formation des interprètes militaires au Burkina (la durée, type des cours, etc.) ?

*En réalité il n'existe pas de programme spécifique de formation pour les interprètes militaires au Burkina Faso. Il s'agit généralement de militaires ayant fait des séjours ou des stages dans des pays anglophones ou bien ayant étudié la langue anglaise à l'université ou aux USA. La formation spécifique d'interprètes n'existe pas pour le moment.*

6. Les interprètes militaires, sont-ils affectés à une unité particulière ? Ou bien est-ce qu'ils exercent les fonctions d'interprète comme responsabilité secondaire ?

*Non ! Les interprètes exercent cette responsabilité de façon secondaire.*

7. À mon avis, le principal avantage d'un cadre spécial des interprètes militaires est que ces interprètes peuvent fournir des informations précieuses aux responsables, telles que les conseils sur la culture de l'autre(s) pays impliqué(s) dans la communication. Au Burkina, les interprètes militaires, servent-ils parfois comme des conseillers aux responsables lors des activités/opérations/exercices internationaux ?

*Absolument oui ! Les interprètes au Burkina Faso font de la « censure ». En effet parfois, pour des expressions qui peuvent être mal interprétées, ils trouvent une formulation afin d'éviter une mauvaise interprétation qui pourrait nuire à la discussion.*

8. D'autres suggestions?

*Non*



### A1.3

1. Un commentaire sur le sujet de thèse. Est-ce que vous pensez que la formation d'un cadre particulier des interprètes militaires sera utile pour mieux satisfaire les besoins de communication et de qualité de l'interprétation?

*Bien sûr que ce cadre viendra à point nommé, dans la mesure où il permettra un échange d'expériences en la matière. Les expériences les plus pertinentes ainsi que les bonnes pratiques, pourront être répertoriées pour constituer « un manuel de l'interprète-traducteur Militaire Français-Anglais ». Mieux, ce cadre permettrait de « formaliser » le métier de Traducteur-Interprète Militaire au sein des différentes Armées de la Sous-Région Ouest-Africaine...Et pourquoi pas, ceci pourrait constituer « une carrière » à temps plein pour certains Officiers et Sous-Officiers talentueux en la matière.*

2. Souvent, les États-Unis contractent des interprètes uniquement pour une ligne de CV qui indique le français comme langue maternelle. Par contre, ils ne pensent rien à la capacité de ces personnes de parler anglais. En outre, ils n'exigent pas de la formation en traduction/interprétation. La langue parlée par les Forces armées américaines est technique et plein d'argot. J'ai plusieurs exemples des échecs des interprètes contractés selon ces critères. Est-ce que vous avez un exemple particulier (au Burkina ou bien en mission ailleurs ?)

*Evidemment, j'ai une panoplie d'expérience en la matière. Pour moi, il ne suffit pas seulement d'avoir un diplôme en Traduction-Interprétariat Anglais-Français pour faire un bon interprète militaire ; il faut en plus, de la passion et un interprète pour l'Anglais « militaire Américain ». Mieux, avoir déjà vécu avec des militaires américain au quotidien, est plus qu'un avantage, pour quiconque veut réussir son interprétariat. L'exemple avec le Programme ACOTA est poignant : en 2007, l'Ambassade Américaine à Ouaga avait loué des interprètes, la plupart des étudiants ayant fini leur diplôme Universitaire en Anglais, pour servir d'interprète pour la phase pratique de la Formation de pré-déploiement. Personnellement, j'ai trouvé que ses derniers étaient « à côté de la plaque », car ne connaissant aucun jargon militaire. Les soldats burkinabè ne se retrouvaient pas dans la traduction, et étaient plutôt « perdus et embrouillés ». C'est là que j'ai suggéré à la hiérarchie sur place, de prendre la relève pour assurer la suite de la traduction, comme cela l'interprète civil sera là pour m'assister. Ce n'était pas plaisant pour lui, mais il le fallait ; le jargon était très technique, et lui, en tant que civil, ne connaissait rien en la matière. « Advance to contact » fut traduit par « la marche au contact » au alors que le terme militaire correspondant en français est « Progresser ».*

*Plus récemment, en Avril 2016, j'ai été appelé en urgence par la Hiérarchie Militaire pour aider l'interprète civil embauché par les américains pour traduire lors d'un séminaire organisé par USAFRICOM Public Affairs au profit de la Direction des Relations Publiques des Armées Burkinabé. Un des officiers*

*burkinabé, qui y participait, était « tellement déçu » de la traduction du personnel civil qu'il assurait « pouvoir faire mieux » comme traducteur. Des exemples de ce genre, j'en ai vu et vécus au moins une dizaine, entre 2012 et 2016.*

3. À mon avis, l'oralité traditionnelle en Afrique de l'Ouest exerce une grande influence sur la communication. La parenté à plaisanterie, par exemple, était pour moi un concept inconnu ! Imaginez ma réaction quand j'ai entendu un capitaine qui se réfère au Ministre de Transport comme "esclave". Est-ce que vous avez quelques exemples ou commentaires sur l'oralité et la manière dont cette tradition est présente dans le milieu militaire ?

*Des exemples de parenté-à-plaisanterie au sein de l'Armée, je dirai que je n'en ai pas. Par contre, comme commentaire sur la tradition orale africaine, je dirai qu'elle est encore plus importante dans l'Armée Burkinabè que dans la société elle-même, toute chose qui est surprenante quand on sait que l'Armée, ce sont les règles et documents écrits et consignés. Beaucoup de choses dans l'Armée burkinabè, quand on demande « quelle est la source, ou est le papier qui en parles », c'est silence radio. On te répondra que c'est une pratique ou une tradition, qui n'est écrite nulle part.*

*A mon avis, une Armée, c'est beaucoup plus la « tradition écrite » que celle « orale ».*

4. Parfois, je constate que le personnel français et le personnel des pays africains francophones sont en désaccord sur l'utilisation correcte des termes ou des mots français. En tant qu'interprète, quels sont vos commentaires particuliers sur ce défi ? Est-ce que vous servez parfois de médiateur, négociateur ?

*Personnellement, je suis arrivé au point où j'ai établi mon dictionnaire/glossaire des terminologies françaises des Structures et Jargons militaire des Forces Armées Burkinabè, avec leur équivalence (la plus proche possible), dans l'Armée Américaine. Ceci n'a pas été chose aisée, mais je me suis appuyé sur ma « grande connaissances » des Structures et Terminologies de US Armed Forces (due à mes nombreuses formations militaires aux USA) pour rédiger cette main-courante, pour les besoins quotidiens de la traduction-interprétariat, surtout lors de visites de dignitaires militaires américains.*

*L'anglais américain est « assez singulière », et le jargon militaire américain, l'est encore plus.*

*Les termes et expressions militaire français sont traduits différemment en anglais, selon le Pays/Ecole ou l'interprète a pratiquer son anglais (Ghana-Nigéria-USA). Certains termes Américains n'ont pas d'équivalence dans les Armées Francophones, et ceci, il faut le reconnaître. Donc, il s'agirait de trouver la structure/jargon qui corresponde le mieux dans le système Francophone.*

*Bien sûr que je sers de médiateur, surtout pour tout ce qui concerne les Forces Armées Américaines, car y étant très familier.*

5. En quoi consiste le programme de formation des interprètes militaires au Burkina (la durée, type des cours, etc.) ?

*Je suis au grand regret de dire qu'il n'existe aucun programme de formation d'interprète militaire au Burkina Faso. Le vivrier d'interprètes-traducteurs militaires est constitué par les Officiers burkinabè ayant fait leur formation initiale d'officiers dans un Académie Militaire Anglophone (Ghana), des officiers maîtrisant l'anglais car ayant fait des stages de cursus dans un Pays Anglophone (Ghana-Nigéria-USA)...Et enfin, des Officiers et Sous-Officiers ayant fait le Stage d'Instructeur en Langue Anglaise « BALIC » a DLIELC-Lackland Air Force Base, Texas, USA.*

*Pour me résumer, de façon formelle, les Forces Armées Burkinabè n'ont pas de traducteur-interprète « formé » à cet effet. Juste des officiers qui excellent en Anglais, assure les besoins de la traduction, de façon ponctuelle.*

6. Les interprètes militaires, sont-ils affectés à une unité particulière ? Où bien est-ce qu'ils exercent les fonctions d'interprète comme responsabilité secondaire ?

*Il n'existe pas d'interprètes militaires « formés » dans l'Armée Burkinabè. Juste des officiers qui excellent en Anglais, assurent les besoins de la traduction, de façon ponctuelle.*

7. À mon avis, le principal avantage d'un cadre spécial des interprètes militaires est que ces interprètes peuvent fournir des informations précieuses aux responsables, telles que les conseils sur la culture de l'autre(s) pays impliqué(s) dans la communication. Au Burkina, les interprètes militaires, servent-ils parfois comme des conseillers aux responsables lors des activités/opérations/exercices internationaux ?

*Sur la base de mon expérience personnelle, je dirai que oui. Car, je sers comme « ambassadeur de l'Armée Américaine auprès de l'Armée Burkinabè ». Et ma position d'officier d'Etat-Major au sein de la Division Opérations de l'Etat-Major Général des Armées, est plus qu'une aubaine, car, servant d'interface avec la Section Militaire de US Embassy in Ouagadougou. Il n'est pas aisé de trouver un officier qui soit très familier et qui connaisse « the American Military ».*

*Récemment, en Mai 2016, j'ai joué un très grand rôle dans le Comité d'Organisation de l'Exercice Multinational « WESTERN ACCORD », tenu au Burkina Faso. Ma présence a été beaucoup bénéfique, selon les Militaires Américains eux-mêmes, pour la compréhension des Procédures Américaines par la Partie Burkinabè, aussi bien pendant les différents travaux de planification que pendant le déroulement de l'Exercice lui-même.*

8. Est-ce que vous avez suivi des cours de langue dans un institut militaire étranger? Si oui, quel programme et pendant combien de temps ? Le programme, offre-t-il des cours particuliers sur l'interprétation consécutive et/ou simultanée ?

*J'ai suivi le stage « Basic American language Instructor Course- BALIC » au Defense Language Institute-English Learning Center-DLIELC, Lackland Air Force Base, Texas, USA ; pendant six (06) mois.*

*Non, il s'agit plutôt d'un stage pour avoir la qualification d'Instructeur en Langue Anglaise. Cela n'a rien à voir avec la Traduction-Interpretariat.*

9. D'autres commentaires ou questions?

*Existe-t'il une Ecole ou Université, Civile ou Militaire, qui forme des Traducteurs-Interprètes Français-Anglais, aux USA ou dans un Pays allié des USA ? Une école où un militaire d'un Pays ami comme le Burkina Faso, pourrait bénéficier d'une bourse du Programme IMET pour y effectuer un stage qualifiant en la matière ?*

*Si oui, je serai plus qu'intéressé.*

#### A1.4.

##### Questionnaire A – Interprète militaires africains

1. Un commentaire sur le sujet de thèse. Est-ce que vous pensez que la formation d'un cadre particulier des interprètes militaires sera utile pour mieux satisfaire les besoins de communication et de qualité de l'interprétation ?

*Le sujet de thèse est bien ambitieux et pertinent dans un contexte où les défis auxquels nos états font face nécessitent une coopération dont la communication est un volet essentiel. La formation d'un cadre d'interprètes militaire permet indubitablement d'améliorer la communication et la qualité de l'interprétation. Chaque pays pourrait se saisir de la question individuellement et mettre en place un tel cadre ; L'option adoptée par certaines structures internationales (ONU, CEDEAO) de disposer d'un pool d'interprètes rompus aux questions traitées par ces structures est à envisager également. Ce personnel pourrait être d'un grand apport dans la facilitation des rencontres multinationales.*

2. Souvent, les États-Unis contractent des interprètes uniquement pour une ligne de CV qui indique le français comme langue maternelle. Par contre, ils ne pensent rien à la capacité de ces personnes de parler anglais. En outre, ils n'exigent pas de la formation en traduction/interprétation. La langue parlée par les Forces armées américaines est technique et plein d'argot. J'ai plusieurs exemples des échecs des interprètes contractés selon ces critères. Est-ce que vous avez un exemple particulier (au Burkina ou bien en mission ailleurs ?)

*La demande élevée en interprète fait que les utilisateurs ne sont plus exigeants en termes de qualité. Il nous est déjà arrivés de rencontrer à plusieurs reprises des interprètes engagés par les USA pour travailler dans un domaine dans lequel ils n'ont aucune expérience. Flintlock, Western Accord et d'autres événements Mil-to-mil.*

*D'abord très peu d'interprètes peuvent prouver qu'ils détiennent un diplôme en interprétariat/traduction, en apprentissage ou enseignement de l'anglais. La majorité utilisent des aptitudes qu'elle a apprises ça et là pour travailler comme interprète. Ensuite, comprendre l'Anglais ne veut pas dire que nous comprenons bien le jargon propre à tous les métiers. Par exemple un spécialiste de la maintenance francophone peut difficilement servir d'interprète en anglais dans son domaine s'il n'a pas été exposé au vocabulaire de la maintenance en anglais.*

*Enfin dans le cas spécifique des USA, avoir un bon niveau au test d'anglais type ECL (English Comprehension Level), TOEIC justifie juste de notre aptitude en compréhension écrite et orale (listening et reading) qui sont des compétences passives. L'interprétation demande aussi des aptitudes en Speaking et Writing qui sont bien plus difficiles à acquérir. Pour attester réellement du niveau de compréhension DLIELC à San Antonio associe au test ECL un autre test OPI (Oral Proficiency Interview) en complément.*

3. À mon avis, l'oralité traditionnelle en Afrique de l'Ouest exerce une grande influence sur la communication. La parenté à plaisanterie, par exemple, était pour moi un concept inconnu! Imaginez ma réaction quand j'ai entendu un capitaine qui se réfère au Ministre de Transport comme "esclave". Est-ce que vous avez quelques exemples ou commentaires sur l'oralité et la manière dont cette tradition est présente dans le milieu militaire ?

*On ne peut dissocier langue et culture. C'est un défi énorme pour un interprète traducteur de pouvoir rendre le message jusque dans ses aspects les plus spécifiques comme la parenté à plaisanterie. Evidemment il ne faut exiger ce degré de précision aux interprètes. Cependant pour y arriver une étude de la culture des deux langues ou une immersion permet d'appréhender les aspects culturels qui en outre peuvent être différents dans les 2 langues (faux amis etc)*

4. Parfois, je constate que le personnel français et le personnel des pays africains francophones sont en désaccord sur l'utilisation correcte des termes ou des mots français. En tant qu'interprète, quels sont vos commentaires particuliers sur ce défi ? Est-ce que vous servez parfois de médiateur, négociateur ?

*Relever le défi des termes qui ne se transposent pas d'une langue à l'autre demande de la tolérance à tous les interlocuteurs. Il faut expliquer que le plus important est de comprendre ce que le mot véhicule comme signification et concepts associés dans la langue d'origine. Chercher absolument à faire correspondre un mot A en Anglais et un mot B en Français n'est pas toujours possible.*

5. En quoi consiste le programme de formation des interprètes militaires au Burkina (la durée, type des cours, etc.) ?

*Le Burkina Faso ne dispose pas de corps d'interprètes militaires. Pour ses besoins l'armée burkinabè s'appuie sur des individus exerçant dans d'autres corps de métiers (aviateur, sapeurs-pompiers, infanterie, gendarme etc) et qui ont un bon niveau en anglais sans aucune contrepartie ou primes. Il convient de préciser que dans le cadre de la coopération avec les USA, des instructeurs d'anglais sont formés aux USA à DLIELC (Defense Language Institute English Language Center) à San Antonio au TEXAS. La formation de base (BALIC) dure 6 mois. Ce personnel travaille comme instructeur et interprète au Centre de Langue des Armées (CLA).*

6. Les interprètes militaires, sont-ils affectés à une unité particulière ? Ou bien est-ce qu'ils exercent les fonctions d'interprète comme responsabilité secondaire ?

*Le Burkina n'a pas d'interprètes militaires. Le personnel exécutant ses tâches est d'un part affecté au Centre de Langue des Armées. Une autre partie reste dans leurs unités d'origine et soutient le CLA au besoin.*

7. À mon avis, le principal avantage d'un cadre spécial des interprètes militaires est que ces interprètes peuvent fournir des informations précieuses aux responsables, telles que les conseils sur la culture de l'autre(s) pays impliqué(s) dans la communication. Au Burkina, les interprètes militaires, servent-ils parfois comme des conseillers aux responsables lors des activités/opérations/exercices internationaux ?

*Les compétences du personnel militaire servant comme interprètes n'est pas suffisamment mise à profit au sein de l'armée. Il arrive qu'ils servent de conseiller pour expliquer comment certaines activités sont organisées au sein des Forces armées US s'ils en savent quelques parce qu'ils ont eu à lire ou à effectuer des stages dans d'autres unités militaires US. L'apprentissage de l'Anglais n'est pas suffisamment valorisé et le personnel instructeur n'est pas motivé. Il n'y a pratiquement aucun intérêt à enseigner l'anglais ou faire l'interprète. Aucune forme de motivation n'est prévue et le personnel en*

*exerçant cette tâche secondaire peut subir des conséquences néfastes dans sa spécialité primaire.*

8. Est-ce que vous avez suivi des cours de langue dans un institut militaire étranger (DLI, École de guerre, etc.)? Si oui, quel programme et pendant combien de temps ? Le programme, offre-t-il des cours particuliers sur l'interprétation consécutive et/ou simultanée ?

*Oui. Basic American English Instructor Course (BALIC) : 6 mois (2010 à 2011) à San Antonio aux USA. Aucun cours d'interprétariat n'est offert.*

9. D'autres commentaires ou questions?

*Nous sommes intéressés par les enjeux de cette thèse et la problématique de la création d'un corps de spécialistes de la langue anglaise et la fidélisation du personnel (retention).*

*Bon vent !!*

Fin du questionnaire

## A2.1

1. Vous êtes interprète militaire depuis combien de temps ?

*Depuis 1994, mais surtout interprète civil pour un organisme militaire.*

2. Veuillez décrire votre éducation et formation initiale comme interprète.

*Institut Supérieur d'Interprétation et de Traduction (ISIT) à Paris (1987-1992)*

3. Avez-vous suivi un cours ou un programme de formation particulier pour les interprètes militaires ?

*Formation de 2 mois lors de mon service militaire à l'Ecole Interarmées du Renseignement et des Etudes Linguistiques de Strasbourg (1993), débouchant sur le Certificat Militaire de Langue Parlée et Écrite niveau 1 (CMLP 1 et CMLE 1), puis j'ai suivi la formation continue pendant 4 ans permettant de passer les CMLP 2 et 3, ainsi que la qualification d'interprète militaire de liaison. Les CML 3 d'anglais attestent d'une excellente maîtrise du vocabulaire militaire, d'une bonne connaissance des armées britannique et américaine et d'une capacité à présenter un ordre d'opération en anglais.*

4. Un commentaire sur le sujet de thèse. Est-ce que vous pensez que la formation d'un cadre particulier des interprètes militaires aux États-Unis sera utile pour mieux satisfaire les besoins de communication et pour améliorer la qualité de l'interprétation?

*Très certainement, avec notamment une composante culturelle, historique et spécificités régionales.*

5. Souvent, les États-Unis concluent des contrats avec des interprètes uniquement parce que le CV de l'individu indique le français comme langue maternelle. Par contre, ils ne pensent rien à la capacité de ces personnes de parler anglais. En outre, ils n'exigent pas de la formation en traduction/interprétation. La langue parlée par les Forces armées américaines est très technique et plein d'argot. En outre, les Américains parlent très vite. J'ai plusieurs exemples d'échecs des interprètes contractés selon ces critères limités. Est-ce que vous avez des exemples particuliers (au Mali ou bien en mission ailleurs?)

*Aucune expérience avec le monde africain.*

6. Par rapport à la qualité d'interprétation, quel est le problème qui gêne le plus la communication ? (accents, acronymes, argot, qualité d'équipements/micros, manque de respect ou de connaissance par rapport au protocole ou aux questions culturelles ?)

*Manque de connaissance du travail d'interprète, donc mauvaise organisation empêchant l'interprète de travailler dans de bonnes conditions.*

7. L'oralité traditionnelle exerce une grande influence sur la communication en Afrique et surtout en Afrique de l'Ouest. Est-ce que vous avez quelques exemples ou commentaires sur l'oralité et la manière dont cette tradition influe sur la



communication lors des activités militaires ? J'évoque des cas de parenté à plaisanterie, l'art oratoire, le respect du silence, d'autres.

*Ma petite expérience d'interprétation pour AFRICOM m'a montré que l'utilisation extensive de proverbes africains est très difficile à gérer pour un interprète, tout comme les réactions du public américain/européen par rapport à des spécificités culturelles africaines : rires incongrus, méconnaissance de la culture africaine – et réciproquement.*

8. Parfois, je constate que le personnel français et le personnel des pays africains francophones sont en désaccord sur l'utilisation correcte des termes ou des mots français. Souvent, le français utilisé par les officiers africains sur le terrain est plus formel et plus correct. Quels sont vos commentaires particuliers sur ce défi ? Des possibles solutions pour l'interprète qui doit respecter tous les intervenants ?

*Chaque armée a son propre vocabulaire technique ou argot ainsi que ses propres procédures, même si la langue de base est la même : un militaire français s'exprimera différemment de son homologue belge, suisse ou canadien. C'est inévitable, d'où la nécessité de connaître les forces armées dont on étudie la langue, comme c'était le cas dans le cadre de la formation des OLRAT (Officiers Linguistes de Réserve de l'Armée de Terre) français jusque dans les années 2000. En ce qui concerne l'interprète, je considère que qu'il doit traduire dans la variante linguistique qu'il maîtrise le mieux, à savoir le français militaire gaulois dans mon cas ! C'est de toute façon inévitable si le public est constitué de francophones de plusieurs pays francophones différents. Idéalement, si le public est exclusivement composé de francophones d'un même pays, il faudrait que l'interprète utilise le vocabulaire de ce pays en question !*

9. Selon votre expérience, les militaires est-ce qu'ils font plus confiance à l'interprète en tenue militaire (au lieu d'un civil) quel que soit son grade ?

*Les militaires (en tous cas français) ont une tendance naturelle à faire plus confiance à un interprète en tenue militaire car c'est un réflexe « communautaire » : ils ne conçoivent pas spontanément qu'un civil puisse maîtriser le domaine militaire. Or, hormis quelques cas particuliers, les interprètes militaires français ont un niveau nettement inférieur à celui des interprètes professionnels civils qualifiés dans le domaine militaire.*

10. Sous-utilisation des sous-officiers. Souvent les interprètes militaires chez nous sont des sous-officiers. Parfois, je constate chez le personnel africain un manque de respect des capacités de ces sous-officiers. Une fois qu'ils reviennent en tenue civile, il me semble qu'on les écoute avec plus d'intérêt. En travaillant sur le terrain, avez-vous témoigné des situations pareilles ou des attitudes particulières envers les sous-officiers français ?

*Autant les militaires (français) en général auront une méfiance naturelle envers un interprète civil, autant je pense qu'un officier ne verra que très peu d'objections à ce qu'un sous-officier soit employé comme interprète. Quoi qu'il en soit, il n'existe que très peu de sous-officiers*

11. Comme interprète français sur le terrain en Afrique francophone, constatez-vous des attitudes anticoloniales (directes ou indirectes) ? Comment réagissez-vous à de telles situations ?

*Non vécu.*

12. En France, est-ce que vous avez une unité ou un corps d'interprètes militaires? Les Intercepteurs traducteurs de langues étrangères (Armée de l'air) et Linguistes de l'Armée de terre chez vous semblent être comme nos interprètes des services de Rens, mais je voudrais savoir s'il existe un corps d'interprètes de conférences au service des Forces armées. ANOLIR peut-être ?

*En France il n'y a malheureusement pas de véritable corps des interprètes militaires, et d'ailleurs la très grande majorité des interprètes militaires sont des réservistes. Il existe une qualification « ORSQLE » - Officier de Réserve Spécialiste Qualifié en Langues Etrangères, dont l'intitulé montre bien qu'il n'y a pas besoin d'avoir suivi une véritable formation d'interprète pour intégrer cette « caste » qui regroupe des personnes ayant des niveaux linguistiques très disparates et dont une infime minorité sont véritablement aptes à faire de l'interprétation consécutive ou simultanée (environ une petite dizaine dans l'armée française en ce qui concerne l'anglais...).*

*De plus le niveau de maîtrise du vocabulaire et des procédures militaires en langues étrangères a énormément baissé au cours des 20 dernières années : il y a 20 existaient les « certificats militaires de langue » avec les 3 niveaux correspondants : CML 1, 2 et 3. Le niveau 1 sanctionnait une maîtrise du vocabulaire militaire de base, le niveau 2 requérait la capacité à traduire des textes techniques militaires, et le niveau 3 exigeait la maîtrise de la présentation d'un ordre d'opérations en langue étrangère ainsi qu'une bonne connaissance des forces armées des pays dont on étudiait la langue. Et pour avoir la qualification supplémentaire d'« interprète militaire », il fallait passer une épreuve d'interprétation consécutive dont le niveau était bien inférieur à celui exigé dans une école d'interprètes civile. Tout cela a disparu au début des années 2000 avec le remplacement de ces niveaux par des examens passés dans le civil – genre TOIC.*

*L'ANOLIR (dont je fais partie) est une association de loi 1901 qui rassemble, sur une base de cotisation volontaire, ces officiers OLRAT – ancienne appellation des ORSQLE actuels. L'association tente depuis de nombreuses années de faire mieux reconnaître le statut d'ORSQLE et de créer un corps des interprètes militaires (j'ai participé à quelques travaux), mais en vain, car le haut commandement de l'armée de Terre reste sourd à ces démarches. La raison principale en est l'absence de compréhension à ce niveau de l'importance de la maîtrise de langues étrangères (au moins l'anglais, ne serait-ce que pour notre appartenance à l'OTAN, et donc l'absence de l'équivalent d'un Bundessprachenamt – Office des langues allemand.*

13. D'autres suggestions?

Fin de questionnaire.

## A2.2

1. Vous êtes interprète militaire depuis combien de temps ?

*Je ne suis pas interprète militaire. Je suis interprète de conférence, fonctionnaire du Ministère de la défense français, en poste dans un grand état-major multinational.*

*Je suis entré dans l'armée française en 1999. J'étais à ce moment-là dans ma dernière année d'études à l'Université des Sciences Appliquées de Cologne, Allemagne, institut des langues. J'ai été recruté sur concours (passage obligé en France). Mon statut initial était « agent contractuel de catégorie A ». Mes fonctions étaient celle d'interprète et de traducteur français-allemand-français. Depuis, je suis devenu fonctionnaire et mon poste comprend également l'anglais actif (profil linguistique FRA-A, DEU-A, ENG-B, pour les combinaisons FRA-DEU-FRA, FRA-ENG-FRA, DEU-ENG-DEU).*

2. Veuillez décrire votre éducation et formation initiale comme interprète.

*1989 High School Graduation (Honors Diploma) – Highland High School, Pocatello, ID*

*1992 Baccalauréat allemand (Abitur), Wüllenweber-Gymnasium Bergneustadt, Allemagne, français et anglais comme matières principales*

*1993-2000 Etudes supérieures (maîtrise) en interprétation de conférence, DEU-FRA-ENG, à l'Université des Sciences Appliquées de Cologne, Allemagne*

*2001-2002 Etudes supérieures (D.E.S.S.) d'interprétation de conférence, FRA-DEU-ENG, Université Marc-Bloch, Institut des Interprètes, Traducteurs et Relations Internationales (ITI-RI), Strasbourg, France*

3. Avez-vous suivi un cours ou un programme de formation particulier pour les interprètes militaires ?

*Non, en matière militaire, je me suis formé « sur le tas ». Mes compétences militaires (outre une certaine affinité avec le sujet) se limitent aux domaines que j'ai pu rencontrer pendant l'exercice de mes fonctions. Je me suis donc adapté et formé selon le besoin de mon cadre d'emploi.*

4. Un commentaire sur le sujet de thèse. Est-ce que vous pensez que la formation d'un cadre particulier des interprètes militaires aux États-Unis sera utile pour mieux satisfaire les besoins de communication et pour améliorer la qualité de l'interprétation?

*En France, il existe les ORSQLE (Officier de réserve spécialiste qualifié langues étrangères), anciennement les OLRAT (Officier linguiste de la réserve de l'armée de terre). Il s'agit là de personnes qui disposent d'un certain bagage linguistique et militaire et qui exercent le métier d'interprète dans un contexte militaire opérationnel (exercices, OPEX).*

*A mon avis, et cela n'engage que moi personnellement, ce ne sont pas des interprètes, mais bien de militaires interprètes, pour différentes raisons, parmi lesquelles je citerais les suivantes comme étant les plus importantes :*

- *s'il peut y avoir des exceptions qui confirment la règle, ces personnels n'ont pas reçu de formation professionnelle dans ce métier ;*
- *ils exercent en tenue militaire, ce qui les place dans une hiérarchie militaire et est contraire au principe d'une totale impartialité aux yeux de tous les participants d'une situation de communication. C'est une question sine qua non, car il en va de la crédibilité de l'interprète. De plus, la déontologie du métier d'interprète exige le respect de certaines normes et condition d'exercice, telles que la durée du travail, les conditions d'intervention et la rémunération (on est dans un cadre de compétition qui doit respecter des règles généralement acceptées dans un milieu professionnel).*

*Logiquement, on ne peut pas emmener un interprète de conférence professionnel civil, aussi compétent soit-il, en OPEX pendant six mois ou en exercice pendant quinze jours, ne serait-ce que pour des raisons statutaires et financières. De même, on n'imagine pas un symposium, une conférence, un séminaire se dérouler avec des personnels non qualifiés en cabine ou – pire – en consécutive. Il conviendrait donc de chercher une ligne de démarcation entre les emplois des uns et des autres. Personnellement, je refuse systématiquement de travailler avec des non professionnels, et mon statut rend ce refus presque toujours possible.*

*Le domaine d'intervention des ORSQLE devrait donc nécessairement se situer là où l'on ne va pas en tant qu'interprète de conférence, c'est-à-dire, le théâtre. Dès lors que l'on se situe dans une salle de conférence, qu'on sort du domaine strictement opérationnel, c'est l'interprète de conférence qui doit intervenir.*

*En ce qui concerne les conditions d'exercice des militaires interprètes, je pense qu'il faudrait leur chercher – et, à défaut, créer – un statut qui leur garantit une certaine indépendance vis-à-vis de la hiérarchie. Je pense notamment au statut des aumôniers qui portent l'uniforme, qui sont militaires, mais qui sont aussi placés hors de tout hiérarchie militaire (mais quand même dans une hiérarchie de l'aumônerie).*

*De plus, si la passion pour ce métier dans un cadre d'emploi militaire opérationnel existe chez certains, il est normal que ceux-ci puissent l'exercer. En revanche, et mon expérience personnelle me le confirme, ce n'est pas la compétence dans un domaine qui fait l'interprète, mais bien la compétence d'interprète conjuguée à une compétence acquise dans un domaine. Lorsqu'un militaire interprète en OPEX se retrouve en situation de négociation dans un village, il n'aura absolument pas besoin de son bagage militaire, de toutes ses compétences, ses connaissances des unités, des structures, des traditions, de la tactique, de la stratégie, du renseignement, des transmissions ou des dernières circulaires sur la sécurité du travail en état-major. En revanche, on lui demandera des compétences culturelles. Il lui faudra faire preuve de ce qui fait véritablement l'interprète : de l'empathie, d'une rhétorique, et bien plus encore – d'une véritable écoute. L'enjeu n'est pas de connaître les numbered air forces ou les noms de toutes les classes de sous-marins nucléaires lanceurs d'engins sur le bout des doigts, mais de savoir si je dois tourner la paume des mains vers l'avant ou vers l'arrière pour saluer un ami.*

*Il faut donc veiller à ce que ces militaires interprètes apprennent ce métier correctement.*

*Pour cela, nul besoin de faire un cycle complet de quatre ou cinq, voire six ou sept années de formation, mais une bonne formation « post-graduate » dans le milieu civil (et j'insiste sur ce point), sanctionnée par un diplôme universitaire du niveau Master (bac +4), peut parfaitement faire l'affaire, dès lors qu'elle est complétée par ce qui apporte la compétence culturelle : une immersion totale dans la culture. Celle-ci est acquise avant même les études pour la plupart des interprètes de conférence, et cela fait toute la différence.*

*Sur la base de ce constat qui concerne les armées françaises et sans connaître le système dont l'armée américaine s'est dotée, il me semble que les Etats-Unis ne peuvent que bénéficier d'un cadre spécifique pour leur personnel interprète en opération. Un cadre qui respecte certaines conditions d'emploi, et avant tout une qualité de formation et un statut qui permet de garantir la neutralité. Ces trois conditions sont pour moi les préalables incontournables pour assurer que le travail d'interprète soit à la hauteur de l'enjeu.*

5. Souvent, les États-Unis concluent des contrats avec des interprètes uniquement parce que le CV de l'individu indique le français comme langue maternelle. Par contre, ils ne pensent rien à la capacité de ces personnes de parler anglais. En outre, ils n'exigent pas de la formation en traduction/interprétation. La langue parlée par les Forces armées américaines est très technique et plein d'argot. En outre, les Américains parlent très vite. J'ai plusieurs exemples d'échecs des interprètes contractés selon ces critères limités. Est-ce que vous avez des exemples particuliers (au Mali ou bien en mission ailleurs?)

*Fonctionnaire français sans statut des réservistes, je ne peux pas être projeté, même si je le souhaitais. Je n'ai donc aucune expérience concrète en la matière. En revanche, je n'imagine pas une seconde que ce mode de recrutement puisse aboutir à un résultat acceptable, l'échec est programmé. J'ai d'ailleurs déjà vu échouer des interprètes chevronnés parfaitement bilingues dans des réunions – militaires ou civiles, peu importe. Comment imaginer un local dans un pays en crise, forcément de langue maternelle selon la langue officielle de son pays, ayant peut-être une ou deux langues régionales en plus, mais aucune formation, ni d'interprète, ni militaire, s'en sortir dans un contexte opérationnel à travailler pour des gens qui n'ont aucune expérience dans l'emploi d'interprètes, peut-être aucune sensibilité vis-à-vis d'autres cultures. Comment percevoir, comment restituer avec justesse les mots, les gestes, les non-dits intentionnels ? Et comment faire la même chose pour la partie non intentionnelle de la communication, c'est-à-dire la partie immergée de l'iceberg ? C'est tout simplement inimaginable (là aussi, l'exception viendra confirmer la règle).*

6. Par rapport à la qualité d'interprétation, quel est le problème qui gêne le plus la communication ? (accents, acronymes, argot, qualité d'équipements/micros, manque de respect ou de connaissance par rapport au protocole ou aux questions culturelles ?

*Tout d'abord, je pense que les problèmes énumérés ne sont pas des problèmes liés à la qualité de l'interprétation (qui est du ressort de l'interprète), mais des problèmes liés à la situation de communication (qui sont du ressort de toutes les personnes et de nombreux autres facteurs impliqués dans cette situation). En*

*admettant que l'on veuille parler de ces problèmes-là et qu'on estime qu'ils vont avoir un impact négatif sur le travail de l'interprète, je pense que les difficultés principales viennent des facteurs suivants :*

- 1. acronymes : sachant que les acronymes américains ne vont même pas forcément parler aux Britanniques, on imagine aisément qu'ils constituent de toute façon un obstacle à la communication, même sans intervention d'interprète. En interprétation, on peut exiger de l'interprète qu'il en connaisse au moins une très grosse partie et qu'il arrive à résoudre la difficulté du reste en coopération intelligente avec son ou ses collègues et les autres intervenants (pour pouvoir interrompre un intervenant afin de lui poser une question de compréhension, il faut disposer d'un statut qui le permette – voir question 5 !). Autre difficulté liée aux acronymes, en tout cas en simultanée : la gestion du temps pour la restitution.*
- 2. accents : ils sont tellement nombreux et variés qu'il n'est tout simplement pas possible de les avoir tous entendus, voire de tous les maîtriser. La technique qui s'impose dans ces conditions est le décalage : comme on a besoin de plus d'« input » avant de saisir l'information, il faut laisser « partir » l'intervenant grâce à un effort de mémoire important et faire une analyse très fine pour permettre la gestion de l'écart, simplifier la structure de sa restitution, éviter les figures de style, ne pas perdre de temps dû à des erreurs d'anticipation – techniques qu'on apprend en fac ; sur le théâtre c'est un peu tard...*
- 3. l'équipement technique : il n'intervient qu'en salle de conférence et qu'en simultanée – les deux ne sont pas du ressort des militaires interprètes. Pour les interprètes de conférence, la qualité du son participe de la qualité de la cognition et est donc un élément constitutif du résultat. Un mauvais son fatigue, distrait, dévie l'attention qui devrait être dévolue à cent pourcent à l'écoute et à l'analyse. Il énerve aussi. Si en plus de cela les auditeurs ont eux aussi un mauvais son sur les oreilles, ils auront tendance à rejeter le travail avec interprétation tout entier, ce qui met l'interprète dans une situation délicate.*

*Les autres facteurs évoqués dans la question sont effectivement du ressort de l'interprète. Celui-ci a besoin de certaines conditions de travail dans sa situation de communication concrète. Il lui incombe de gérer sa situation de façon à permettre un résultat acceptable de sa prestation. Encore une fois : pour cela, il lui faut un statut adapté, notamment en milieu militaire.*

*7. L'oralité traditionnelle exerce une grande influence sur la communication en Afrique et surtout en Afrique de l'Ouest. Est-ce que vous avez quelques exemples ou commentaires sur l'oralité et la manière dont cette tradition influe sur la communication lors des activités militaires ? J'évoque des cas de parenté à plaisanterie, l'art oratoire, le respect du silence, d'autres.*

*Je n'ai jamais travaillé en Afrique de l'Ouest et ne suis donc pas compétent en la matière. Cependant, chaque région dispose de sa propre culture de communication spécifique. C'est précisément la raison pour laquelle je parle à la question numéro 5 d'une « immersion totale » dans une culture. Les techniques communicatives d'une culture s'apprennent ainsi. Même dans des civilisations*

*finalement peu éloignées comme l'allemande et la française (là, je suis compétent), on ne présente pas les choses de la même façon, et sans truchement, le premier paraîtra grossier au second, tandis que le second paraîtra sournois et arrogant aux premiers.*

*L'humour est une difficulté à part qui mériterait une dissertation à elle seule.*

8. Parfois, je constate que le personnel français et le personnel des pays africains francophones sont en désaccord sur l'utilisation correcte des termes ou des mots français. Souvent, le français utilisé par les officiers africains sur le terrain est plus formel et plus correct. Quels sont vos commentaires particuliers sur ce défi ? Des possibles solutions pour l'interprète qui doit respecter tous les intervenants ?

*Il faut distinguer l'emploi des termes techniques et l'emploi de la langue française.*

*En ce qui concerne les termes, chaque pays a évolué seul et a fait évoluer son langage. Il est donc tout à fait naturel de constater que des différences sont apparues. Là, il n'y a ni faux, ni juste. D'ailleurs, la plupart des officiers africains que j'ai pu rencontrer ont tous été formés en France. Il appartient à l'interprète de s'adapter. Le maître-mot dans l'interprétation, et là je m'oppose à une bonne partie de mes confrères, c'est que l'interprète doit s'adapter à la personne qui l'écoute plus qu'à celle qu'il écoute ; c'est le principe même du transfert culturel. Exemple franco-belge : le Français parle de soutien (logistique) et d'appui (combat), tandis que le Belge ne parle que d'appui. En interprétation il appartiendrait alors à l'interprète de faire la distinction et de traduire l'appui belge soit par soutien, soit par appui, selon le contexte. Voilà pour les termes.*

*Quant à l'emploi correct de la langue française, il est du ressort de l'individu. Je ne pense pas qu'on puisse dire que les Africains en général parlent mieux le français que les Français en général, et en termes de correction je penserais plutôt le contraire. En revanche, d'après mon expérience, les Africains mettent un point d'honneur à employer le meilleur français possible en toute circonstance. Sur ce point, ils se différencient des Français, et c'est tout à leur honneur !*

9. Selon votre expérience, les militaires est-ce qu'ils font plus confiance à l'interprète en tenue militaire (au lieu d'un civil) quel que soit son grade ?

*C'est indubitable. Et toute la problématique est là, même si la question ne se pose pas pour l'emploi opérationnel d'un militaire interprète. La question de la confiance a son importance, mais je doute qu'on puisse efficacement y répondre en se contentant de mettre un interprète en uniforme. L'uniforme apporte un capital-confiance qui sera rapidement consommé si le militaire interprète ne remplit pas la mission. La confiance, c'est comme le respect, si on y a droit d'emblée, dans la durée ça se mérite.*

*Un personnel de qualité, formé comme il se doit, compétent en la matière pourrait théoriquement se passer de l'uniforme et quand même gagner la confiance des militaires. Mais comme l'uniforme est de rigueur en OPEX (ne serait-ce qu'en vertu du statut de combattant), il faut compenser ses inconvénients (hiérarchie) par le statut et les règles d'emploi (voire question 5). Personnellement et à la fois comme interprète professionnel et comme fonctionnaire assimilé en grade à un commandant ou lieutenant-colonel, je me soustrais volontiers à toute hiérarchie –*

*dans la mesure du raisonnable, évidemment, mais toujours dans l'intérêt de conserver ma neutralité et ma crédibilité qui sont mon uniforme à moi.*

10. Sous-utilisation des sous-officiers. Souvent les interprètes militaires chez nous sont des sous-officiers. Parfois, je constate chez le personnel africain un manque de respect des capacités de ces sous-officiers. Une fois qu'ils reviennent en tenue civile, il me semble qu'on les écoute avec plus d'intérêt. En travaillant sur le terrain, avez-vous témoigné des situations pareilles ou des attitudes particulières envers les sous-officiers français ?

*Personnellement, je n'ai pas fait l'expérience, faute d'occasion. En revanche, pourquoi vos interprètes sont-ils sous-officiers et non officiers ? On en revient toujours aux questions de hiérarchie. Si votre statut est déjà une hypothèque en soi, comment voulez-vous conquérir la place que vous devez occuper dans une situation de communication ? Pour ceux qui manquent d'arguments : personnellement, quand il me faut défendre ma position, j'aime à dire avec un clin d'œil que j'ai une énorme quantité de savoir à ma droite, et la même chose à ma gauche, et que tout cela doit passer par un goulot : ce goulot c'est moi et sans moi, rien ne se fera. C'est un argument irréfutable, et rare sont ceux qui vous regarderont après comme ils l'ont fait avant.*

11. Comme interprète français sur le terrain en Afrique francophone, constatez-vous des attitudes anticoloniales (directes ou indirectes) ? Comment réagissez-vous à de telles situations ?

*N'ayant jamais travaillé en Afrique, je ne puis répondre à cette question. Par contre, lors des conférences avec des Africains sur le sol européen, je n'ai jamais eu la moindre impression d'avoir fait l'objet de sentiments anti-français sur fond de colonisation. A ma surprise, d'ailleurs.*

12. En France, est-ce que vous avez une unité ou un corps d'interprètes militaires? Les Intercepteurs traducteurs de langues étrangères (Armée de l'air) et Linguistes de l'Armée de terre chez vous semblent être comme nos interprètes des services de Rens, mais je voudrais savoir s'il existe un corps d'interprètes de conférences au service des Forces armées. ANOLIR peut-être ?

*Pour les premiers éléments, voir supra.*

*Il n'existe aucun corps d'interprètes de conférence dans les armées. A ma connaissance, il existe trois postes de fonctionnaires interprètes de conférences à Strasbourg au sein du contingent français de l'état-major du Corps de réaction rapide européen, et deux postes au sein de l'état-major des armées à Paris. Si on s'adresse parfois à nous, les besoins des hautes autorités militaires et civils au niveau central sont en principe couverts par des interprètes free-lance recrutés sur le marché parisien, pour des raisons d'ordre pratique surtout.*

13. D'autres suggestions?

*J'aimerais insister sur le fait qu'il y a certainement parmi les militaires interprètes des personnes qui travaillent très bien, et c'est tant mieux, tout comme on pourra être déçu de certains collègues interprètes de conférence. Mais dans*



*les principes, la distinction devrait être nette : chacun son métier. Aussi souhaiterais-je simplement refaire le point sur les éléments essentiels :*

- faire une distinction claire entre les cadres d'emploi des militaires interprètes et des interprètes de conférence ;*
- employer des militaires interprètes exclusivement dans un contexte militaire opérationnel qui rend impossible l'emploi d'interprètes de conférence ;*
- un statut clair et élevé pour les militaires interprètes qui les sort de la hiérarchie, à l'instar des aumôniers ;*
- une formation post-graduée en interprétation en milieu civil : une compétence technique dans un domaine plus un bagage linguistique, ça ne fait pas un interprète.*

Fin de questionnaire.

### A3.1

1. Please briefly describe your in-country interpreter experience or experience in Europe/U.S. interpreting for African and/or French military personnel (how long, which countries, specific interaction with African interpreters, etc.).

*I have been working as a French interpreter for the 818<sup>th</sup> Mobility Support Advisory Squadron for almost five years. The unit works specifically in the AFRICOM AOR in support of Combatant Commander Requirements, building partnerships and partner capacity with African militaries. The unit contains specially-trained Air Advisors in 31 different Air Force Specialties and supports both small-footprint training operations and larger multi-national exercises/conferences. I have supported such missions in the following countries: Niger, Burkina Faso, Morocco, Algeria, Senegal, Gabon, Ghana, Cameroon, Botswana and Germany. Most of these missions also had contracted in-country interpreters hired to support the engagement.*

2. Do you currently serve as an interpreter or translator supporting the military interpreter? In what capacity (as a primary function or as a collateral duty)?

*My duties as interpreter, although my primary reason for being in the unit, do not take up most of my time in the squadron. Interpretation duties are used only while on missions, and even then I am often used as a team lead/planner rather than or in addition to interpretation duties. While in garrison, I serve as the Squadron Operations Superintendent, overseeing the unit's busy mission schedule and the operational processes of seven sections.*

3. Have you received specific interpreter training, and if so, where? If not, please describe your language training with the military (or as a civilian).

*I entered the USAF as a musician after having completed undergraduate degrees in Music Performance and French Studies from Northwestern University. The French degree was more of an afterthought, as I already spoke French (significant time spent overseas during my youth) and was encouraged to get a BA in addition to my music training. After 13 years of being a musician in an Air Force Band, I was non-volunteered out of the career field to fill a 9L interpreter billet in the 818 MSAS. I had no formal interpretation training and have received none since arriving on-station – I was selected purely based on my DLPT scores. The unit holds three enlisted 9L interpreter positions: two coded for French and one Arabic. Additionally, all members of the unit received basic French training as part of their pipeline Air Advisor training, and must score a minimum DLPT 1/1 in two of three modalities to be certified as Air Advisors.*

4. Did your language or interpreter training include cultural awareness training for a specific geographic area?

*Although I have not received formal interpretation training, all members of my unit go through Air Advisor-specific training which includes cultural sensitivity*

*training. Regional and Cultural knowledge is one thing which sets us apart from GPF as professional advisors specifically-tailored to the AFRICOM AOR. Additionally, all teams receive country-specific region and culture briefs before departing on missions.*

5. Given your background as a bi-lingual officer/civilian, I know that you have been asked to interpret on numerous occasions even when your job was not specifically that of the command or unit interpreter. In the past (pre-AFRICOM), when you were asked to interpret, was this because the interpreters on staff/assigned to the unit were not adequately prepared? Was this because no interpreter was assigned?

*I have certainly been asked to interpret on last-minute engagements or when other interpreters hired (military or civilian) have insufficient skills. I was never pulled in as an interpreter before being transferred to my current assignment.*

6. You have a unique perspective into the cultures of both France and the United States. While interpreting military members of the two countries and/or African countries, what seems to be the biggest communication gap? U.S. acronyms? Speed of delivery? Informality of speech?

*Military jargon and acronyms are the biggest hurdle – both for the interpreters and for partner nation personnel. Additionally, interpretation for SMEs in different specialties means having a basic understanding of concepts – some technical – which will be addressed. Some military personnel also lack the understanding of how to speak through an interpreter, and may use idioms which don't directly translate. They may also speak for too long before giving the interpreter a chance to interpret.*

7. Other cultural differences between the French, U.S. and African militaries than can adversely affect communication? One example that I cite is the French (and Francophone African) courtesy of shaking everyone's hand as a greeting in the morning, or the first time you see colleagues. I've watched American officers blow right by extended hands because they are in too big of a hurry. Part of my proposal is to train interpreters to advise on these types of courtesy. Other examples?

*Agreed that interpreters, as “ambassadors of communication” do end up serving in a role of cultural advisor as well. Africans generally operate in high-context cultures, which means relationships are more important to them. Taking the time to ask about family and engage in small-talk is important, and helps find a common ground which ultimately enables operations. Also, rank is very important in African militaries – as is protocol. US military personnel sometimes under-value the importance of foreign military rank since they are not US Forces. However, shows of respect for partner nation dignitaries can make or break an engagement. Host nations usually roll out the red carpet for guests as it is part of their culture to be welcoming. As interpreters, we are in a strategic position to remind US personnel of the importance of good manners and cultural sensitivity –*

*and to help build positive relationships with partner nation personnel. Personally, I feel this is the most important part of what I do in my unit – building effective partnerships.*

8. French colonial influence in Africa. On several occasions, I have witnessed discussions between French and African officers on correct use of French. These discussions are sometimes a bit antagonistic! In many cases, I have had African officers tell me that they speak better French than the French, mostly because the young French are cocky and use too much slang/argot. There is also sometimes the sense of post-colonial resentment apparent in the attitudes of some of the Africans. In those cases, I often feel like a bit of a mediator because I am not African nor am I French. I have no involvement in that colonial history but my connection is the language and my job to use it to facilitate communication. Because of this, I think the interpreter has an obligation to be prepared to act as a mediator in some cases. Do you agree? Examples of similar situations in Afghanistan? Elsewhere?

*Agreed – see answer to previous question. I don't work with the French as much with the Africans, but there is CERTAINLY post-colonial animosity on both sides. A few things I remember: private tour of the military history museum in Algiers and a highly-negative slant of French presence in Algeria. From the other side: working with a French jungle warfare instructor in Gabon whose family was Pied Noir. He is proud of his heritage and still sees Africa as the dark continent... paradigm of the Africans as incapable children and the French as their parent. In my experience, most west-Africans are less vocal about their frustrations with France, since many of them still have significant economic ties with France and rely on French funding and training.*

9. If you have experience working with West Africans, I would love to hear any anecdotes related to the influence of oral tradition or other cultural differences that may have led to a miscommunication.

Here's an example of how language can help build partnerships:

*In 2014, I was in Burkina Faso translating for a Security Forces engagement. The Burkinabe were extremely personable and welcoming, and I enjoyed talking to them on class breaks. One day I was talking to the class leader, an Army Major. We were discussing food... I mentioned having tried a local specialty, "alocos", which I really enjoyed. "Alocos" is a local word only used for "plantains" in this region. As a result of this conversation, the Major invited the whole team to his house for dinner – huge win for the Building Partnerships team! Lesson: it's helpful to learn a few words in the regional language, even if French can be used for communication. Since French is still sometimes tied to the occupation, regional languages help create relationships and remove barriers.*

10. Based on challenges experienced working and interpreting in this environment, do you think that the military would benefit from a specific cadre of highly trained conference interpreters? Does the training program mentioned in the overview seem sufficient, too lengthy, insufficient?

*I definitely think the US military needs specially-trained interpreters. Most military members don't realize how difficult it is to interpret, or the importance of interpreter quality. To be sure, I could certainly have benefitted from professional interpreter training! Immersion and OJT are important, but are not a substitute for targeted instruction. Your idea of a training pipeline sounds great – I'll volunteer to be a guinea pig!*

10.1 Can you provide an example or two about air advisors being pulled in to interpret when the hired interpreter was not qualified? Or because the planners entirely forgot to hire an interpreter?

*Our unit has three 9L interpreters. We do have a few other high-level speakers from the RAS/FAO community, but most non-9L personnel are DLPT 1/1 – 2/2. That said, we tend to do a good job of arranging interpreters for missions as we are self-contained and understand the importance of good interpretation. However, the quality of these interpreters varies from great to fair.*

11. Other suggestions or comments? Other questions I should ask?

*Thanks for the opportunity to participate! You are hitting on an important subject here. Please let me know if you have further questions – happy to help with whatever you need.*

### A3.3

1. How long have you been a military interpreter?

*En realite je ne suis pas un interprete de profession dans l'armee. Je suis un officier logistic de carrier. J ai par contre passe les examens de DLPT pour les langues suivantes:*

*Francais, TWI ( Dialec populair au Ghana), Fenti ( Dialec du Ghana), Appolo (dialect en Cote D ivoire) . Donc pour repondre a ta question je interprete occasionnement quand on me fait appel.*

2. Were you specifically recruited to be a military interpreter? If so, please briefly describe the process of how you were recruited.

*Je n ai pas ete recruter pour etre interprete. Par consequent je n' ai recu aucun entrainement d'interprete.*

3. Did you have a language or interpretation degree prior to entering the military? Or other language background (I know you are bi-lingual, but any other programs of study would be interesting).

*Je suis nee en Cote D'ivoire donc j ai eu un diplome universitaire a Abidjan avant de m'installer en Amerique. Donc la langue Francaise est ma premiere langue suivit de l'Anglais que J'ai appris en Amerique.*

4. Please describe your military interpreter training.

a. Did you complete the Army 9L training program or another U.S. military interpreter training program?

*Je n'ai pas eu d'entrainement d'interprete avec l'armee.*

b. How long and where did you train?

*N/A*

c. Was the program focused only on language acquisition or language comprehension for analysis purposes?

d. Did the program involve written translation skills?

e. Did the program involve consecutive and/or simultaneous conference interpretation skills?

f. Was any training conducted in a Francophone country? If so, which country and for how long?

g. Did you have to complete an interpreter certification test other than the DLPT?

5. Does your program require regular interpreter refresher training? If yes, please describe.

6. Please briefly describe your interpreter experience in Africa as a military officer (how long, which countries, specific interaction with French or African interpreters, etc.).

*My premiere experience etait l'operation FLINLOCK au Burkina en 2010. J ai ete contacter par la brigade d'intelligence de Georgia parce qu'il savait que je parlait courenment le Francais. Je suis parti au Burkina avec 2 Soldats qui etaient par consequent interprete de profession dans L'armee. Mais a ma grande surprise ils ne pouvaient pas communiquer en Francais et ne comprenait rien a la culture Africaine, du coup ils ne pouvaient interpreter correctement. J'ai eu une bonne relation de travail avec les interpretes Africains parceque nous avons a peu pres la meme culture. Concernant les Francais pas trop bien paercequ'ils voient l'Africain comme un etre inferieur a eux donc*

*pas de consideration. Je me rappelle que beaucoup de Français me demandait comment es ce que j'ai pu devenir un officier dans l'armée Américaine parceque c'est presque impossible en France.*

7. With specific focus on West Africa, I would love to hear any anecdotes related to the influence of oral tradition or other cultural differences that may have led to a miscommunication. Any nuances or differences between French personnel and their Francophone African counter-parts are of particular interest. Your perspective on exercises such as Flintlock and the challenges associated with that interpretation environment would be a great example!

*En Afrique la tradition joue un rôle très important dans la culture et la communication de chaque jour. Par exemple en Afrique de l'ouest quand tu parle avec quelqu'un de très âgé tu ne peux pas le fixer dans les yeux car c'est signe de non respect. En Afrique le ton de la voix est très important dans la communication donc pour être un bon interprète en Afrique de l'ouest il est impératif que tu aies connaissance de la culture Africaine. La relation entre les Français et les Africains de la colonies Française est très tendue ces dernières décennies parceque les Africains pensent que La France les minimise, ne leur donne aucun respect et que la France joue toujours la carte du colonialisme qui est celui du patron et le serviteur. De ce fait les Africains ne veulent plus être considérés comme subordonnés des Français.*

8. Any recommended POCs at DLI or other training professionals with whom you work who might be interested in offering perspectives?

9. Any questions or suggestions for me?

End of questionnaire.

### A3.3

1. How long have you been a military interpreter?

*J'ai commencé à travailler avec les militaires Américains comme interprète/traducteur en Novembre 2008. Je continu dans cette tache jusqu'à nos jours.*

2. Were you specifically recruited to be a military interpreter? If so, please briefly describe the process of how you were recruited.

*J'étais recruté uniquement pour servir comme interprète/traducteur travaillant avec l'armée Américaine. Peu de temps après avoir été naturalisé comme citoyen Américain, j'avais posté mon CV sur l'internet pour chercher une meilleure opportunité de travail. Immédiatement après, un recruteur de la société SAIC me contacta avec une offre pour un poste de traducteur au service du commandement AFRICOM en Allemagne et en Afrique sub-saharienne. Je ne savais pas quels dangers pouvaient être associés à ce travail mais- en réalité- le salaire ne me laissait pas de choix.*

3. Did you have a language or interpretation degree prior to entering the military or being contracted by the military ? Or other language background (I know you are bi-lingual, but any other programs of study would be interesting).

*J'ai fais mes études universitaires en Mauritanie en me spécialisant dans les langues (Arabe, Français et Anglais, avec des notions de l'Espagnol). Après l'obtention du diplôme, j'ai travaillé pendant quelques mois dans la presse indépendante où j'ai eu à traduire les articles du Français à l'Arabe et vice-versa. Par la suite, j'avais travaillé pour la mission diplomatique américaine en Mauritanie où je servais de liaison entre l'administration américaine et le personnel local, ce qui me mettait dans le besoin de traduire et d'interpréter constamment. Une fois arrivé aux Etats Unis, j'ai continué à travailler dans le domaine de la traduction en assistant la communauté des émigrés auprès des avocats et des courts de l'immigration. J'ajoute à cela que mon père, étant né de nationalité sénégalaise, ne parlait pas l'Arabe (la langue maternelle de ma mère) ce qui fait que toute la famille était dans l'obligation de parler l'Arabe et le Français et de traduire de l'une à l'autre de façon quotidienne.*

4. Please describe your military interpreter training.

*Je n'ai reçu de formation sur la traduction militaire. J'ai tout improvisé.*

a. Did you complete the Army 9L training program or another U.S. military interpreter training program?

*No.*

b. How long and where did you train?

*N/A*

c. Was the program focused only on language acquisition or language comprehension for analysis purposes?

*N/A*

d. Did the program involve written translation skills?



N/A

e. Did the program involve consecutive and/or simultaneous conference interpretation skills?

N/A

f. Was any training conducted in a Francophone country? If so, which country and for how long?

No.

g. Did you have to complete an interpreter certification test other than the DLPT?

5. Does your program require regular interpreter refresher training? If yes, please describe.

No.

6. Please briefly describe your interpreter experience in Africa as an interpreter for the U.S. military (how long, which countries, specific interaction with French or African interpreters, etc.).

*J'ai travaillé avec les militaires américains de façon directe pendant 20 mois en Allemagne et dans la région sub-saharienne de l'Afrique. J'ai ainsi séjourné en Allemagne, Espagne, Mauritanie, Mali et Burkina Faso. Pendant ces séjours, j'ai eu à travailler de pair avec des traducteurs et interprètes locaux en Afrique, et j'ai pu constater qu'ils ont un niveau très élevé en français mais avaient un problème d'accent (Anglais) et de personnalité (ils étaient timides, ce qui est une vertu en Afrique). Ces interprètes n'étaient pas bien payés et avaient souvent des problèmes avec leurs employeurs (détenteurs des contrats avec le gouvernement) qu'ils trouvent gourmands. Je pense qu'avec un peu de formation (cours intensifs d'assimilation) dans des pays Anglophones, ces interprètes pourront être un grand atout pour les missions futures.*

7. Do you feel like military interpreters are more readily accepted than civilian interpreters operating in military situations in Francophone Africa?

*Les militaires préfèrent toujours travailler avec leurs pairs, surtout en Afrique. Le lexique militaire peut être compliqué pour les non-militaires.*

8. With specific focus on West Africa, I would love to hear any anecdotes related to the influence of oral tradition or other cultural differences that may have led to a miscommunication. Any nuances or differences between French personnel and their Francophone African counter-parts are of particular interest. Your perspective on exercises such as Flintlock and the challenges associated with that interpretation environment would be a great example!

*Malheureusement je ne peux m'en rappeler aucune.*

9. Any recommended POCs at DLI or other training professionals with whom you work who might be interested in offering perspectives?

*Vous pouvez essayer de contacter :*

- Ahmed Salem Brahim ([lekoir@gmail.com](mailto:lekoir@gmail.com) et [soccer10000@msn.com](mailto:soccer10000@msn.com) );

- Lehcen (Marocain d'origine, travaillant en Mauritanie avec Ahmed Salem Brahim);

- Mohamed Abdallahi Gorram ([gorram7@yahoo.com](mailto:gorram7@yahoo.com) ).

10. Any questions or suggestions for me?

*Neant.*

End of questionnaire.

### A3.4

1. Please briefly describe your in-country interpreter experience as a military officer (how long, which countries, specific interaction with African interpreters, etc.).

*I have interpreted for three planning conferences, as well as two multi-national francophone training exercises. Each conference was a week-long with side-by-side interpretation required. The portion of the exercises requiring conference-type interpretation was roughly two weeks. The in-country portion was done in Burkina Faso with representatives attending from many of the North African Francophone countries. Interaction for both included mass briefings as well as breakouts into smaller working groups. All requiring side-by-side interpretation.*

2. Do you currently serve as a military interpreter? In what capacity (primary function or a collateral duty)?

*No. I am an air traffic controller who was sent to DLI to learn French for my primary specialty.*

3. Have you received specific interpreter training, and if so, where? If not, please describe your language training with the military (or prior to joining the military) and any training with foreign militaries.

*My only training was the 6-month French basic course at DLI.*

4. Did your language or interpreter training include cultural awareness training for a specific geographic area?

*It did, but not to the level required for the various multinational interactions experienced during interpretation.*

5. Given your background as a bi-lingual officer, I know that you have been asked to interpret on numerous occasions even when your job was not specifically that of the command or unit interpreter. In the past (pre-AFRICOM, AFAF), when you were asked to interpret, was this because the interpreters on staff or those assigned to the unit were not adequately prepared? Was this because no interpreter was assigned?

*The one time I interpreted pre-AFRICOM was because there was not an adequate number of interpreters available to translate.*

6. You have a unique perspective into the military cultures of both France and the United States because of your education and background. While interpreting military members of the two countries and/or Africa countries, what seems to be

the biggest communication gap? U.S. acronyms? Speed of delivery? Informality of speech?

*Acronyms were by far the biggest hurdle I had in interpreting. They are hard to interpret if you know what they are, but impossible when you do not. There were several times I'd have to stop and ask the briefer what the acronym meant. Additionally, military type words are not those types of words one normally learns in school; even at DLI so the vocabulary was a challenge as well.*

7. Other cultural differences between the French, U.S. and African militaries than can adversely affect communication? One example that I cite is the French (and Francophone African) courtesy of shaking everyone's hand as a greeting in the morning, or the first time you see colleagues. I've watched American officers blow right by extended hands because they are in too big of a hurry. Part of my proposal is to train interpreters to advise on these types of courtesy. Other examples?

*Holding hands between males was not something for which I was prepared, but once relationships are established this can be common. I also found a very large gap in education levels between the American and African sides, with wide differences even between African countries. I had to help some prepare their presentations because they had never used power point for example.*

8. French colonial influence in Africa. On several occasions, I have witnessed discussions between French and African officers on correct use of French. These discussions are sometimes a bit antagonistic! In many cases, I have had African officers tell me that they speak better French than the French, mostly because the young French are cocky and use too much slang/argot. There is also sometimes the sense of post-colonial resentment apparent in the attitudes of some of the Africans. In those cases, I often feel like a bit of a mediator because I am not African nor am I French. I have no involvement in that colonial history but my connection is the language and my job to use it to facilitate communication. Because of this, I think the interpreter has an obligation to be prepared to act as a mediator in some cases. Do you agree? Examples of similar situations in France? Elsewhere?

*I often had discussions with some of the African countries that involved a certain level of French bashing. There are definitely some feelings of resentment that remain. I certainly felt like as one of our Allies I needed to try and defend to some degree, but did not want to offend. Some form of preparation would have been helpful. There is also a fair amount of resentment, racism even, between some of the francophone African countries such as those with primarily Arab descent. I did not realize that existed but it too would have been nice to know.*

9. With specific focus on West Africa, I would love to hear any anecdotes related to the influence of oral tradition or other cultural differences that may have led to a miscommunication.

*I had several mistranslations, but that was because of my lack of abilities, not due to any cultural difference.*

10. Based on challenges experienced working and interpreting in this environment, do you think that the military would benefit from a specific cadre of highly trained conference interpreters? Does the training program mentioned in the overview seem sufficient, too lengthy, insufficient?

*I definitely think specific training is required as the military simply does not train its language speakers for the level of interpretation required by these conferences. I cannot speak to the length of time required to make that type of interpreter, but considering it is 6 months for French basic, I can't imagine it taking less time than mentioned in the proposal. It is a matter of the juice being worth the squeeze. Does the military find it important enough to make that commitment to quality interpreters or are they satisfied with the half (1/4 even) measure we currently use to patch together some type of cadre that stumble their way through.*

11. Other suggestions or comments? Other questions I should ask?

End of questionnaire.

### A3.7

1. Please briefly describe your in-country interpreter experience or experience in Europe/U.S. interpreting for African and/or French military personnel (how long, which countries, specific interaction with African interpreters, etc.).

*I have served within US Africa Command (AFRICOM) as language Specialist since 2011. During this period, Interpreted and translated during conferences, exercises media delegation and Distinguished Visitor visits. These engagements were between AFRICOM leadership and officials and professionals from Mauritania, Morocco, Algeria, Tunisia, Tunisia, Egypt, Chad, DRC, Senegal... I addition to interpretation during these engagements, I also translated presentations, speeches, bios and other documents in preparation for these events. I am also responsible for communication with francophone partners and media for AFROCM PA team, and launched and manage command foreign language Facebook pages.*

2. Do you currently serve as an interpreter or translator supporting the military interpreter? In what capacity (as a primary function or as a collateral duty)?

*I currently serve as an International Communications Specialist/Cultural Advisor. My work is equally divided between language support and providing communications and cultural advice.*

3. Have you received specific interpreter training, and if so, where? If not, please describe your language training with the military (or as a civilian).

*I addition to a tri-lingual education in Morocco (Arabic/French/English), I received linguist training from a private company prior to deployment to Iraq (Arabic), and took various online training courses through DLI.*

4. Did you acquire your language skills in another way (for example, living overseas or growing up in a Francophone country).

*I studied French between age 10 until I graduated college in Morocco.*

5. If applicable, did your language or interpreter training include cultural awareness training for a specific geographic area?

*My studies in Morocco included French Literature and history. I also studied many subjects (math, Physics, Art) in French from French, Swiss and Belgian teachers.*

6. Given your background as a bi-lingual officer/civilian, I know that you have been asked to interpret on numerous occasions even when your job was not specifically that of the command or unit interpreter. In the past (pre-AFRICOM),

when you were asked to interpret, was this because the interpreters on staff/assigned to the unit were not adequately prepared? Was this because no interpreter was assigned?

*While working for the Joint Multinational Readiness Center (JMRC) in Hohenfels, Germany as a Negotiation and Engagement Skills Trainer, I occasionally vetted translators accompanying military units I training prior to deployment so we could place interpreters/Translators in roles based on their capabilities. This was because the organization lacked any language support staff.*

7. You have a unique perspective into the cultures of Francophone countries and the United States. While interpreting military members of the two countries and/or Africa countries, what seems to be the biggest communication gap? U.S. acronyms? Speed of delivery? Informality of speech?

*Acronyms are definitely an issue. The US military uses them a lot, while interpreters/Translators with no US military experience usually struggle with translating them. Another problem is that acronyms are a fast and space economic way of communicating for the speaker but the interpreter needs time and space to explain them to his/her interlocutor. Another issue that Language Specialist struggle with is idioms. This is not an issue for a Language Specialist who lived in the US for a while and interacted with Americans from various parts of the country; however, when using a local interpreter/Translator who may have never traveled to the US, this becomes a hindrance.*

8. Other cultural differences between the French, U.S. and African militaries than can adversely affect communication? One example that I cite is the French (and Francophone African) courtesy of shaking everyone's hand as a greeting in the morning, or the first time you see colleagues. I've watched American officers blow right by extended hands because they are in too big of a hurry. Part of my proposal is to train interpreters to advise on these types of courtesy. Other examples?

*Another example that immediately comes to mind is US personnel's focus on the mission at hand and the related timeline and ignoring the African partner's need to get to know their US counterpart personally first to be able to trust him/her.*

9. French colonial influence in Africa. On several occasions, I have witnessed discussions between French and African officers on correct use of French. These discussions are sometimes a bit antagonistic! In many cases, I have had African officers tell me that they speak better French than the French, mostly because the young French are cocky and use too much slang/argot. There is also sometimes the sense of post-colonial resentment apparent in the attitudes of some of the Africans. In those cases, I often feel like a bit of a mediator because I am not African nor am I French. I have no involvement in that colonial history but my

connection is the language and my job to use it to facilitate communication. Because of this, I think the interpreter has an obligation to be prepared to act as a mediator in some cases. Do you agree? Examples of similar situations in Afghanistan? Elsewhere?

*One issue that I have dealt with is the difference in the terminology use by various francophone countries. This requires the language professional not to assume he/she knows and conducting research on the terminology used by the specific country involved. The same goes for ranks, structure... I have also witnessed debates between francophone Africans regarding who has the strongest accent. I usually stay out of these discussions so as not to take sides.*

10. If you have experience working with West Africans, I would love to hear any anecdotes related to the influence of oral tradition or other cultural differences that may have led to a miscommunication.

*In Arabic, the word "khiyar" means both "choice" and "cucumber". A running joke among terps, whether factual or not, was that a terp translated the Arabic expression "al-Khiyar al-Asskari" (military option) as the "cucumber choice".*

11. Based on challenges experienced working and interpreting in this environment, do you think that the military would benefit from a specific cadre of highly trained conference interpreters? Does the training program mentioned in the overview seem sufficient, too lengthy, insufficient?

*I believe that language specialist should receive both language and cultural training as they are expected to provide both services to their military customer. Additionally, I believe the Language Specialist/Cultural Advisor should be involved in all phases of planning, something that doesn't always happen as we are usually an afterthought*

12. Given your background as an Arabic and French interpreter, do you feel that African officers prefer to speak Arabic over French or vice versa (in the case of North Africans, Mauritania, Chad, etc.), examples?

*I have learned from experience that this a matter that should be tackled in the preparation phase as African military personnel may prefer one or the other, based on education... and as host , we must be prepared to provide language services in either. We also often forget about the Portuguese speakers which makes them thing they don't matter.*

13. Any other suggestions for me? Other questions that would be pertinent?

*Many organizations, including AFRIOCM and JMRC, lack a language support team, which is incomprehensible considering they are responsible for partnerships with entire continents. I hope this helps.*



### A3.7

1. How long have you been a military interpreter?

*I've been an ad hoc military interpreter since 2001 (part time and when the need arises). First for German then for German and French (French since 2013)*

2. Were you specifically recruited to be a military interpreter? If so, please briefly describe the process.

*No, my assignments required interactions with foreign militaries and due to a lack of interpreters I had to do my own interpretations/translations.*

3. Did you have a language or interpretation degree prior to entering the military? Or other language background (I know you are bi-lingual since birth! But any other programs of study would be interesting).

*No, but I grew up speaking German, had to learn English in school (German schools) and then become more and more proficient in English after I immigrated to the United States. Once I joined the Army and was stationed in Germany (many years into my time in the Army), I was selected and "forced" to interpret/translate between English and German (due to a lack of interpretation service). I did not receive any formal training, but had to do it off the cuff (in order to communicate with German and Austrian units in the vicinity). Once assigned to Vicenza with the mandate to deploy to Africa, I was selected to receive French language training (since I had a few French classes while going to school in Germany). The reason was to enable me to work in Francophone countries without relying on an interpreter.*

4. Please describe your military interpreter training.

*I went to PLTCE (Partner Language Training Center Europe), a month in a French school in Montpellier, France, and another three month in Vicenza, Italy (Language school) in order to be prepared for such deployments.*

*This enabled me to function autonomously while deployed to Francophone countries. These classes were limited to standard French classes in conversational French but were not tailored to enable me to be an interpreter. As a matter of fact, these classes did not prepare me for my specific duties which were affiliated with the Defense Attaché Office and required extensive interactions with military and police forces. The vocabulary for these courses lacked military specific vocabulary and "forced me" to conduct my own research in order to fill this knowledge gap.*

a. How long and where did you train?

*10 weeks at PLTCE, Garmisch-Partenkirchen, Germany  
1 month at Institut Linguistique Adenet, Montpellier, France  
3 months at language school in Vicenza, Italy*

b. Was the program focused only on language acquisition or language comprehension for analysis purposes?

*Both – acquisition of a basic understanding of the language and basic conversational skills in order to talk to military and government personnel while deployed*

c. Did the program involve written translation skills?

*Very little and very basic*

d. Did the program involve consecutive and/or simultaneous conference interpretation skills?

*No*

e. Was any training conducted in a Francophone country? If so, which country and for how long?

*Yes, I completed one month of language immersion in Montpellier, France*

f. Did you have to complete an interpreter certification test other than the DLPT?

*No – only DLPT*

5. Please briefly describe your in-country interpreter experience as a military officer (how long, which countries, specific interaction with French or African interpreters, etc.).

*Niger (two weeks):*

*I helped contracted, local hire interpreters (African - francophone) in military specific translations (basic infantry and airborne operations) and understanding of US specific terminologies*

*Senegal (one month):*

*I helped in break-away sessions and one-on-one meetings with African dignitaries/conference attendees (African Land Forces Summit 2015). Bridging the gap in understanding U.S. Army/Military specific terminologies and abbreviations. We also discussed training needs for specific branches of their military services. Since the Senegalese military had a long-standing relationship with the French and American military, there were very few misunderstandings between us. Even though we (US) use different terminologies, the translation (even if not perfect) conveyed its meaning and we used that opportunity to be educated in the proper French terminology.*

*Chad (six months):*

*Visitation to various Chadian military units and schools without trained interpreters. The African interpreters were schooled in basic (civilian) French and did not know or understand English or French military terminologies. Over*

*time I sat down with the interpreters and taught them specific phrases, expressions or words/vocabulary in order to improve our understanding of the subject matter. In this case it was specific to equipment used or needed and training needed.*

*I also helped the interpreters and U.S. military personnel in the training of basic infantry tactics to a newly formed Chadian unit. Neither the interpreters nor the Chadian recruits had any prior understanding of French, English, or Arabic military jargon.*

*DRC (five months):*

*On behalf of the Defense Attaché of the U.S. Embassy I linked up with local leaders (Prefects, Mayors, Governors, and military personnel). We did not have any certified interpreters with us, just some local nationals who spoke some English (and French/Swahili). Most of the personnel we met with did not speak English so we needed to converse in French. Their French was very good (easy to understand for us) since they spoke slowly, deliberate, and wanted to make sure we understood everything. Every once in a while there was a misunderstanding/miscommunication since an English expression did not translate; however, neither of the participants were too proud to ask for clarification. When we met with military leaders their French was good, but their knowledge of military terminology was limited (depending which school in what country they attended). There were always a few misunderstandings which had to be explained in “longhand” and talked around in order to convey our meaning.*

6. With specific focus on West Africa, I would love to hear any anecdotes related to the influence of oral tradition or other cultural differences that may have led to a miscommunication. Any nuances or differences between French personnel and their Francophone African counter-parts are of particular interest. Of course, I will reference the many good examples in your non-verbal communication book.

*a) Upon arriving in my first African and, at the same time, first Francophone country I noticed that the interpreters who were available were very educated in the French language. Of course my French was just basic, and French was not their every-day language in use; however, they insisted in the precise application of French and French grammar and continuously corrected me. Everyone was very proud to be able to speak proper French. The French personnel I got to know had to refrain from using colloquial French and tried to speak slower and more precise since there was already a shift in what is currently spoken in France and the French used in their former colonies. Since my first language is German, I understood my African counterparts much easier than a French person as they spoke slower, there was a clear distinction between words and more of the letters in each French word were pronounced.*

*As languages evolve there was also a perceptible alteration in French, depending on the country. In Arabic Francophone countries there were a few Arabic words that “crept” into French but also French words which were adapted into the spoken Arabic. Sometimes it was so confusing to me that I was not sure whether someone spoke sloppy French or a strange type of Arabic (Chad and Niger). Of course this type of “bastardized” French/Arabic was only used when the locals talked to each other. If the country was occupied by Belgium (Democratic*

*Republic of Congo), then the remnants of the Belgian French was clearly noticeable (especially when talking to people from DRC and then to people from the Republic of Congo next door). Since in all of the Francophone countries in Africa French is but one of the languages used/spoken, their acceptance of deviations, dialects, “strange” pronunciations, and foreign words is a testament to their linguistic tolerance.*

*b) As part of my daily duties I worked predominantly with members of the military (within whichever country I was in). I noticed early on that many Soldiers and even their leaders were not very proficient in the military jargon. What I mean is that if the officer (and it was always only the officer) went to a French military academy, he/she was proficient in the military jargon; however, if he/she went to any other academy he/she was lacking. His/her subordinates, whether soldiers or non-commissioned officers, were barely proficient. Additionally the interpreters were hardly ever trained in military terminology or jargon. So when I had to talk about specific military issues, even as simple as parts of a weapon, it was often a mixture of French, Arabic, local languages, or just a shrug since the vocabulary was lacking. Many times the soldiers and even non-commissioned officers were not able to write or read French (or any of the other languages). This was one of the reasons why I wrote my own visual dictionary. I was able to point to issues I needed to talk about (or my counterpart) and at the same time we taught each other the proper nomenclature. We had a common ground and it helped tremendously in forging a better relationship (especially when I gave it to them as a gift after the meeting).*

*One of my examples is the training of an entire counter-poaching brigade in Chad. The platoon of Marines were very competent in what they do, but they had no language training. The recruits for the brigade were motivated but were new recruits fresh off the street and most of them spoke rudimentary French in addition to their local language and Arabic dialect but had no prior military training and knowledge of military commands/terminologies. The interpreters were fluent in French and Arabic but had absolutely no training in military matter and consequently no knowledge of military terminology. I sat down with the Marines and the interpreters (and my book) and we did a quick study of commands and military terminology. A month later Chad had its first anti-poaching brigade.*

### A3.8

1. How long have you been a military interpreter?

*Je voudrais clarifier que je ne me considère pas un interprète par définition ou par formation. J'ai eu à interpreter par pure opportunity during "Africa Endeavor 2013" un sommet sur la cooperation militaro-humanitaire entre les Etats Unis d'Amérique et l'Afrique. En clair, ce fut l'unique time où j'ai eu à interpreter pendant une conference.*

2. Were you specifically recruited to be a military interpreter? If so, please briefly describe the process of how you were recruited.

*Non, je n'ai pas été recruté dans l'armée américaine comme un interprète militaire. Je suis recruté comme un gestionnaire de la logistique militaire (Logistics branch officer).*

3. Did you have a language or interpretation degree prior to entering the military? Or other language background (I know you are bi-lingual, but any other programs of study would be interesting).

*En dehors de mon origine en Afrique francophone où j'ai fais mes etudes du primaire à l'université, je n'ai pas eu de formation spécialisée en langues ou en interprétariat.*

4. Please describe your military interpreter training.

a. Did you complete the Army 9L training program or another U.S. military interpreter training program?

*Je n'ai reçu aucune formation en interprétariat soit-il à travers la filière 9L ou autre programme d'interprétariat de l'armée américaine.*

b. How long and where did you train?

*Comme je l'ai dit précédemment, je n'ai participe à aucune formation en interprétariat.*

c. Was the program focused only on language acquisition or language comprehension for analysis purposes?

*Etant donnée ma réponse a la question a, la question c ne peut être répondue.*

d. Did the program involve written translation skills?

*Etant donnée ma réponse a la question a, la question d ne peut être répondue.*

e. Did the program involve consecutive and/or simultaneous conference interpretation skills?

*Etant donnée ma réponse a la question a, la question e ne peut être répondue.*

f. Was any training conducted in a Francophone country? If so, which country and for how long?

*Etant donnée ma réponse a la question a, la question f ne peut être répondue.*

g. Did you have to complete an interpreter certification test other than the DLPT?

*Non, parce que je n'ai participé à aucun program.*

5. Does your program require regular interpreter refresher training? If yes, please describe.

*Non, parce que je n'ai participé à aucun program.*

6. Please briefly describe your interpreter experience in Africa as a military officer (how long, which countries, specific interaction with French or African interpreters, etc.).

*Mise à part la conference mentionnée à la question 1, je n'ai pas d'experience en interprétariat me permettant de répondre substantiellement à cette question.*

7. With specific focus on West Africa, I would love to hear any anecdotes related to the influence of oral tradition or other cultural differences that may have led to a miscommunication. Any nuances or differences between French personnel and their Francophone African counter-parts are of particular interest. Your perspective on Africa Endeavor and the challenges associated with that interpretation environment would be a great example!

*La tradition orale africaine, selon moi, est conçue pour communiquer des concepts élémentaires de la vie quotidienne qu'elle laisse très peu de chances à incomprehension entre les orateurs et leurs audiences lorsqu'ils partagent la même culture.*

*L'une des differences fondamentales entre le personnel français et leurs homologues africains francophones serait plutôt liée aux perceptions de la communication; chaque group communique selon sa culture. Généralement, les africains préfèrent un franc parler mais qui respect les autres personnes. La perception africaine est que le personnel français en Afrique semblent placer au-devant de toute communication la dominance de leur culture et ce faisant intentionnellement ou non créent un blocage historico-socio-culturelle à leur communication.*

*Interpreter pour Africa endeavor à été très bénéfique pour moi. Cependant n'étant pas un interprète de formation, n'ayant pas participé aux reunions préparatoires, je n'avais pas une connaissance préalable des sujets qui allayment être abordées et cela était un défi. Je dois ajouter que j'ai beaucoup appris des interprètes professionnels qui étaient venus du siège d'AFRICOM. J'ai pu profiter de leurs talents et de leurs connaissances. J'ai pu lire la satisfaction des participants africains francophones toutes les fois que l'interprétation était faite par une personne spécifique parmi les interprètes. Cette personne a place son interpretation dans un context culturel propice à la cooperation et au partenariat.*

8. Any recommended POCs at DLI or other training professionals with whom you work who might be interested in offering perspectives?

*Pas vraiment, vu que je n'ai pas eu à travailler avec DLI.*

9. Any questions or suggestions for me?

*Je n'ai pas de suggestions, mais je voudrais dire que votre thèse est bien facile à comprendre et souligne clairement des enjeux de l'interprétation en Afrique*

francophone. Je soutiens votre idée de la nécessité pour le ministère américain de la défense former des cadre interprètes comme indispensable pour faciliter la communication lors des conférences.

End of questionnaire.

## B1.1

1. How long have you been a conference interpreter?

*17 years*

2. Prior to completing the program at MIIS, did you complete any other type of interpreter training?

*No*

3. Have you lived in West Africa before? If so, where and for how long. Were you there as a student? For work? Other?

*No*

4. Have you worked with the French or the U.S. military in Africa or to support functions involving African military or security personnel?

*Yes, almost exclusively ATA (Anti-Terrorism Assistance) courses taught by former U.S. military and law enforcement personnel to active-duty African military and law enforcement personnel.*

5. If the answer to question 4 is yes, please briefly describe your first impressions working for any or all of these militaries. Did you struggle with accents, acronyms, questions of military culture? Manners?

*As a linguist, the biggest problem is the vocabulary. There is the ongoing challenge of how to handle ranks in different military/police hierarchies (not unlike interpreting in the field of comparative law, where word equivalents are hard to come by because the concepts are not equivalent). And, yes, acronyms! This is best resolved by briefing the parties on how to work with interpreters, which generally includes telling them not to use acronyms or jargon!*

6. If you have experience working with West African, French and American military or security personnel, please briefly describe any major differences between the military cultures of the three groups and any similarities.

7. Other cultural differences between the French, U.S. and African militaries than can adversely affect communication? One example that I cite is the French (and Francophone African) courtesy of shaking everyone's hand as a greeting in the morning, or the first time one sees a colleague each day. I've watched American officers blow right by extended hands because they are in too big of a hurry and are unaware of the custom. Part of my proposal is to train interpreters to advise on these types of courtesy. Other examples?

*Snapping one's fingers for attention. When the Africans do this, the Americans go nuts!*

8. French colonial influence in Africa. On several occasions, I have witnessed discussions between French and African officers on correct use of French. These discussions are sometimes a bit antagonistic! In many cases, I have had African officers tell me that they speak better French than the French, mostly because the young French are cocky and use too much slang/argot (their words, not mine!). There is also sometimes the sense of post-colonial resentment apparent in the attitudes of some of the Africans. In those cases, I often feel like a bit of a mediator because I am not African nor am I French. I have no involvement in that colonial history but my connection is the language and my job to use it to facilitate communication. Because of this, I think the interpreter has an obligation to be prepared to act as a mediator in some cases. Do you agree? Does this challenge the interpreter code of ethics to respect neutrality? Examples of similar situations in your experience?

*I see this as two separate issues. It is inherent to anyone who is educated in the French system to have this argumentative spirit about French usage. It should not be set up as "our French" versus "their French". I was in Senegal for three weeks once interpreting*



*for American facilitators who were helping military advisers and cabinet members draft a new national policy and approximately 40% of airtime was devoted to the Senegalese quibbling amongst themselves about diction and usage, each brandishing their dictionary of choice!*

*It is not relevant to your paper, but I happen to agree that most Africans who are educated in French speak better than the French because of the tendency of the French to use Anglicisms and a general laziness in expression. I never thought of it as a symptom of cockiness, though.*

*As an American working with Americans and Africans (rarely with any French parties), I have seen little evidence of lingering resentment toward France over colonialism, although it would be easy for clients to compare the U.S. favorable to France if they wanted to. Regardless of whether that antagonism exists, I do not see why the interpreter should feel the need to mediate. As you write, your “connection is the language and [your] job to use it to facilitate communication”. I was not trained within a philosophy that would allow for the interpreter to act as a mediator. This is anathema to me. I firmly believe that the higher the stakes, the more important it is not to be involved in any capacity other than language facilitation, to ensure that we are perceived as perfectly neutral and therefore credible to all parties (similar to guidelines for court interpreters that prohibit all interaction with any party involved in a case). Yes, it is hard to bite my tongue and not step in to explain when I can see a conversation going off the rails, but that is not my job. The best I can do is point out cases where the words themselves may be causing a problem (e.g. the difficulty of conveying the notion of “leadership” in French, whose closest word, “direction” suggests a style that Americans do not think is necessarily good leadership).*

9. With specific focus on West Africa, I would love to hear any anecdotes related to the influence of oral tradition or other cultural differences that may have led to a miscommunication or an interesting situation. Any observations of American military misunderstandings due to communication issues or lack of cultural awareness?

*Our DOS colleague Latif Ndiaye may have examples of this. If you have not been in touch with him, let me know and I can make an introduction.*

A few training questions:

1. Did MIIS have specific blocks that focused on cultural differences, accents, different sociolinguistic settings, challenges of colonial history, etc.?

*In the French section, we frequently used source material (written and recorded) from Francophone Africa for interpreting practice sessions. During the semester on political/diplomatic interpreting, we were tasked with preparing speeches about the former French colonies. For those who wanted it, a supplemental reading list was recommended to familiarize us with the history of French and Belgian colonization in Africa.*

2. Was military interpretation or interpretation in conflict zones covered during the program?

*No. There was an optional course on medical interpreting, which can have some of the same problems, i.e. the temptation to advocate rather than interpret or to step in to clarify situations where the interpreter is the only one who can spot some emerging misunderstanding.*

3. If the answer to 2 is “yes”, do you have a good point of contact at MIIS who may be able to answer some questions?

4. Any particular aspects of the MIIS program that better prepared you as a conference interpreter to serve in this type of environment (as compared to other programs)?

*I cannot speak to other programs, but at MIIS there was an ongoing emphasis on interpreter ethics and the importance of remaining passive and neutral. I still often think back to what was recommended with regard to avoiding involvement and interaction with client audiences to maintain credibility.*

*Final comments ?*

*I see the value in advanced specialized training for an interpreter planning to work in an inter-military environment. Combining rigorous interpreter training with a military immersion to learn protocol, ranks, and so on would be very helpful to colleague working frequently in the settings you have described.*

*However, I object to the idea of the interpreter also serving as a protocol adviser or cultural navigator. I do not know if this is specifically what you have in mind, but it seems implied when you write that the interpreter must be prepared to act as a mediator. French interpreters have always chafed at the use of the word *interprétariat* and prefer *interprétation* for the simple reason that the former is similar in form to *secrétariat* and therefore connotes administrative, secretarial work and eclipses the high-order cognitive work of interpreting. In a profession that has struggled for so long (especially outside Europe) to be recognized AND understood, I think we must be very sensitive to creating new confusion about what an interpreter does. We are slowly making progress in the U.S. in distinguishing between translators and interpreters. (I once spent 15 minutes in court reasoning with a judge who insisted that I “translate” rather than “interpret” testimony, because he didn’t understand the difference. Now, I rejoice every time an NPR reporter refers to a military “interpreter” in Iraq rather than a translator.) The military campaigns in Iraq and Afghanistan have muddied the waters because the interpreters on the ground there are both language service providers and fixers.*

*If you can make a strong argument for defining a new class of interpreter whose duties include functions such as explaining, advising, or counseling, I ask you to consider a label that makes it clear that the role is not simply interpreting. Military interpreter and cross-cultural facilitator? Interpreter/protocol adviser? If the generally accepted code of ethics for interpreters is no longer entirely applicable to the role you propose to create, then I would argue that a new title is also needed to make the distinction.*

*Thank you so much for your assistance!*

*You’re welcome. Good luck!*

## B1.2

1. How long have you been a conference interpreter?

*I graduated from MIIS in May 2003, spent a year translating at a translation agency in Paris, and started interpreting on the professional market a year later, in 2004.*

2. Prior to completing the program at MIIS, did you complete any other type of interpreter training?

*No.*

3. Have you lived in West Africa before? If so, where and for how long. Were you there as a student? For work? Other?

*I lived in Dakar, Senegal from 1982-1985 when my father was posted there as a Consular Officer with the U.S. Embassy. I attended a private French school (mainly attended by French expats) called Ecole Jean Mermoz. I was 12 years old at the time. I returned to Dakar for a summer in 1990 (my father was stationed there again), then began making occasional trips to Africa for work starting in 2005.*

4. Have you worked with the French or the U.S. military in Africa or to support functions involving African military or security personnel?

*I have worked with the U.S. military in Africa and for Anti-Terrorism Assistance Training Program (ATAP) through DoS and OLS.*

5. If the answer to question 4 is yes, please briefly describe your first impressions working for any or all of these militaries. Did you struggle with accents, acronyms, questions of military culture? Manners?

*It was very exciting for me to work for the military because it was a completely different world, with its own set of rules and practices. I enjoyed the challenge of trying to decipher this new environment. It was almost like learning a new language, as well as a new culture.*

*Acronyms, abbreviations and military jargon were a major challenge. It was a very steep learning curve. It initially felt as though I had no idea what the speakers were talking about. Building complete glossaries was a necessity, as was doing a lot of background reading. One never stops learning in this type of environment. The abbreviations, jargon and concepts evolve constantly, with new ones popping up at every conference.*

*Accents were and continue to be a challenge since the military partners come from a multitude of different countries, with a variety of different accents. Speakers from English-speaking African countries are surprisingly often more difficult to understand than those from French-speaking countries. Understanding and interpreting the U.S. counterparts is also challenging due to the very high speed at which Americans tend to speak.*

*Another challenge was the need to establish clear boundaries as a female interpreter interacting mainly with men. This was more challenging when I was in my 30s. Americans tend to be very friendly and open with total strangers, which is often interpreted in other cultures (not just African cultures, by the way) as a sign of interest. Once I was clearly of age to be married and have children, a natural barrier seemed to form and this ambiguity occurred less frequently.*

6. If you have experience working with West African, French and American military or security personnel, please briefly describe any major differences between the military cultures of the three groups and any similarities.

*Despite the linguistic and cultural differences displayed by these three groups, I have always been struck by the camaraderie, collegiality and deep respect that exist between all military personnel. This is something that appears to transcend all barriers, whether linguistic or cultural.*

*This question is actually quite difficult to answer as an “outsider”, since everybody has always appeared to be on equal terms, working together towards a common goal without any group trying to elbow for dominance.*

*The French and African military are often more formal and hierarchical. On the surface, the U.S. military seems more casual and laid-back, yet there is a strong underlying hierarchy that everybody respects.*

7. Other cultural differences between the French, U.S. and African militaries than can adversely affect communication? One example that I cite is the French (and Francophone African) courtesy of shaking everyone's hand as a greeting in the morning, or the first time one sees a colleague each day. I've watched American officers blow right by extended hands because they are in too big of a hurry and are unaware of the custom. Part of my proposal is to train interpreters to advise on these types of courtesy. Other examples?

*Americans tend to cut straight to the chase, whereas Africans “palabre” prior to getting down to business. Greetings are also very important for Africans. In the Africom contexts where I've worked, most U.S. counterparts seemed aware of these cultural differences.*

*One's level of education and rank seemed to be in direct correlation with the level of sensitivity displayed. I recently saw an U.S. officer holding hands with the Ugandan officer he was escorting. Admittedly, this caused him some discomfort but he went along with it out of respect for the senior official. This level of cultural sensitivity is perhaps rare but the younger officers seem keen to treat the African partners with respect and cultural sensitivity.*

8. French colonial influence in Africa. On several occasions, I have witnessed discussions between French and African officers on correct use of French. These discussions are sometimes a bit antagonistic! In many cases, I have had African officers tell me that they speak better French than the French, mostly because the young French are cocky and use too much slang/argot (their words, not mine!). There is also sometimes the sense of post-colonial resentment apparent in the attitudes of some of the Africans. In those cases, I often feel like a bit of a mediator because I am not African nor am I French. I have no involvement in that colonial history but my connection is the language and my job to use it to facilitate communication. Because of this, I think the interpreter has an obligation to be prepared to act as a mediator in some cases. Do you agree? Does this challenge the interpreter code of ethics to respect neutrality? Examples of similar situations in your experience?

*I have not worked much with French officers so have never found myself in this situation. Most French-speaking Africans speak a “purer” form of French than the French officers.*

*I agree that making interpreters aware of the potential for this type of situation to arise would be very useful. Acting as a mediator is more questionable since interpreters are supposed to be mouthpieces and not get directly “involved” in interactions between the people they are interpreting for. Maintaining one’s neutrality as an interpreter is very important, as you stated. Becoming involved as a mediator would require a certain amount of subjective involvement and could backfire.*

*This is a very interesting question in this context. I would be wary of breaking the code of ethics in terms of neutrality. In my experience, it’s never good to get involved or to overstep one’s job description. I tend to ask the speakers if there is perhaps a misunderstanding and would they like me to interpret a more detailed explanation. If a diplomatic incident seems on the verge of occurring, I would bring this to the attention of my client or a key organizer. But I would not take the initiative myself to act as a mediator since this could be viewed as inappropriate. My intervention could also lead to an even greater misunderstanding or to resentment from either parties involved. C’est compliqué!*

9. With specific focus on West Africa, I would love to hear any anecdotes related to the influence of oral tradition or other cultural differences that may have led to a miscommunication or an interesting situation. Any observations of American military misunderstandings due to communication issues or lack of cultural awareness?

*The only incident that comes to mind was at the Edelweiss Hotel, when the facilities and amenities were described, including massages. A few minor incidents and misunderstandings were reported by the female massage therapists! This is a good example of a lack of cultural sensitivity.*

A few training questions:

1. Did MIIS have specific blocks that focused on cultural differences, accents, different sociolinguistic settings, challenges of colonial history, etc.?

*If my memory serves me, we were advised to listen to radio programs, podcasts, TV shows with speakers from Francophone countries or from non-American speakers of English (RFI, VOA, etc.) However, cultural differences, accents, different sociolinguistic settings, challenges of colonial history were not the focus of any specific learning modules. In retrospect, this is all the more surprising since many MIIS graduates went on to work for OLS, interpreting during IVLP programs with participants from Africa.*

2. Was military interpretation or interpretation in conflict zones covered during the program?

*Not that I recall, with the exception of one professor (Christiane Abel) who discussed her experience interpreting at the UN International Criminal Tribunal for Rwanda, in Tanzania.*

3. If the answer to 2 is “yes”, do you have a good point of contact at MIIS who may be able to answer some questions?

Christiane Abel : <http://www.miis.edu/academics/faculty/cabel>

Perhaps Julie Johnson: <http://www.miis.edu/academics/faculty/jjohnson>

Email : [jjohnson@miis.edu](mailto:jjohnson@miis.edu)

4. Any particular aspects of the MIIS program that better prepared you as a conference interpreter to serve in this type of environment (as compared to other programs)?

*The MIIS program in general prepares its students for all types of environment due to the strong and repeated emphasis on preparation, reading background texts in both languages, constantly stimulating one's curiosity, preparing glossaries, treating clients, booth technicians and colleagues with courtesy, adopting a professional attitude, etc.*

### B1.3

1. How long have you been a conference interpreter?

*4 years*

2. Prior to completing the program at MIIS, did you complete any other type of interpreter training?

*No.*

3. Have you lived in West Africa before? If so, where and for how long. Were you there as a student? For work? Other?

*Sadly, no.*

4. Have you worked with the French or the U.S. military in Africa or to support functions involving African military or security personnel?

*Yes, in Garmisch and at the Flintlock conference in Dakar.*

5. If the answer to question 4 is yes, please briefly describe your first impressions working for any or all of these militaries. Did you struggle with accents, acronyms, questions of military culture? Manners?

*As you indicate in your question, my first impressions included difficulties with accents and acronyms in particular. Here are a few observations, in no particular order:*

*-Many African partners speak neither English nor French as their native language. This means that their verbal expression isn't completely fluent to begin with.*

*-Military language is its own language, much like medical terminology or the in-house jargon of complex businesses. The difficulty inherent in interpreters' "language acquisition" learning curve is compounded by two factors: 1) There are two languages at play and 2) Even when countries share the same spoken language, they do not necessarily share the same military structures or terminology. I will probably go to my grave without having mastered the rank equivalencies. Luckily, since all of the participants "speak military," they are skilled at visualizing the operations that their foreign partners are describing, no matter the language or terms used.*

*-The manners issue has seemed like less of an obstacle for conference participants than one might expect. There seems to be an understanding among the African participants that Americans tend to speak in more casual terms to anyone and everyone and conversely, among Americans that Africans are more likely to value formal language and hierarchical distinctions. For better or worse, I imagine that certain improprieties have probably not been raised by the Africans because by and large, the Americans hold the purse strings and their material support is prized far above their manners. I bet that I personally would benefit from the kind of in-country training that you reference in your introduction. That would help me to do a better job as an intermediary / cultural connector in these kinds of situations.*

6. If you have experience working with West African, French and American military or security personnel, please briefly describe any major differences between the military cultures of the three groups and any similarities.

*Outside of my above comment regarding informal vs. formal speech and behavior at formal conferences, I do not feel well-versed enough in the military culture of any one of these parties to cite other examples. This is precisely why interpreters in my position would benefit from additional training.*

7. Other cultural differences between the French, U.S. and African militaries than can adversely affect communication? One example that I cite is the French (and Francophone African) courtesy of shaking everyone's hand as a greeting in the morning, or the first time one sees a colleague each day. I've watched American officers blow right by extended hands because they are in too big of a hurry and are unaware of the custom. Part of my proposal is to train interpreters to advise on these types of courtesy. Other examples?

*-I am not sure if this is relevant or not but I have noticed that when it comes to off-hours settings, the Africans sometimes expect more special treatment than the Americans. There can be misunderstandings around issues such as the role of female staff (masseuses, interpreters etc.) and hotel services. The Americans, while they seemingly rarely encounter the above problems, can be irresponsible when it comes to things like alcohol consumption and cultural awareness around the Africans. Essentially, these high-level events may be perceived as opportunities to be pampered by certain high-ranking Africans. In contrast, their American counterparts may see them as just another exercise and fail to take them seriously enough outside the conference hall. All of this reflects the different participants' cultural norms from back home. Culture shock moments like these can be very difficult to grasp and navigate for military personnel and interpreters alike.*

*-Occasionally, the issue of time management arises. It is my impression that participants on "African time" are less concerned about sessions running over and may monopolize the floor, especially if they are high ranking personnel. On the other hand, while the Americans may be more time conscious, they can be loath to shorten their comments and hand over the mic when time is running low. Instead they may speed up, thereby greatly complicating the task of the interpreters.*

8. French colonial influence in Africa. On several occasions, I have witnessed discussions between French and African officers on correct use of French. These discussions are sometimes a bit antagonistic! In many cases, I have had African officers tell me that they speak better French than the French, mostly because the young French are cocky and use too much slang/argot (their words, not mine!). There is also sometimes the sense of post-colonial resentment apparent in the attitudes of some of the Africans. In those cases, I often feel like a bit of a mediator because I am not African nor am I French. I have no involvement in that colonial history but my connection is the language and my job to use it to facilitate communication. Because of this, I think the interpreter has an obligation to be prepared to act as a mediator in some cases. Do you agree? Does this challenge the interpreter code of ethics to respect neutrality? Examples of similar situations in your experience?

*I can't think of any specific examples but how to best facilitate discussions like these while remaining neutral is an interesting and challenging question. One*



*tactic is to encourage the participants in the discussion to talk it out themselves by adding the occasional clarifying comment (“I believe he is referring to X, which he seems to perceive as Y.” or “It may be helpful to be more specific about what you mean as he seems to have missed your point.”) If that kind of comment does not feel appropriate given the formality of the situation or other logistical concerns, perhaps the interpreter could inform a fellow participant afterwards who could then have a follow-up conversation with the others, as needed. In my opinion, we can facilitate and inform participants of tricky cultural differences but we should avoid imparting our own knowledge and opinions as much as possible. To use an odd metaphor, we should be the road markers (helping to orient participants) and not the driving directions (telling them where to go).*

9. With specific focus on West Africa, I would love to hear any anecdotes related to the influence of oral tradition or other cultural differences that may have led to a miscommunication or an interesting situation. Any observations of American military misunderstandings due to communication issues or lack of cultural awareness?

*Unfortunately, no examples spring to mind.*

A few training questions:

1. Did MIIS have specific blocks that focused on cultural differences, accents, different sociolinguistic settings, challenges of colonial history, etc.?

*MIIS didn't have any specific blocks like that per se and professors certainly didn't spend a lot of time discussing the challenges of colonial history but that is mainly because the focus was on interpreting techniques and practice. That said, they made a point of giving us speeches that covered a wide variety of settings and accents, including francophone Africa and Canada.*

2. Was military interpretation or interpretation in conflict zones covered during the program?

*No, it was not. However, one of our professors interpreted for a war crimes tribunal (sadly I can't remember which one but I think Kristin would know) and like all of our professors, she was happy to discuss that experience with us.*

3. If the answer to 2 is “yes”, do you have a good point of contact at MIIS who may be able to answer some questions?

*Her name is Christiane Abel (cabel@miis.edu).*

4. Any particular aspects of the MIIS program that better prepared you as a conference interpreter to serve in this type of environment (as compared to other programs)?

*Each Master's degree program seems to cater to its local market. Graduates of programs in Geneva and Brussels often work for the UN or the EU. Graduates of Paris-based schools often work on the private and institutional markets in Paris. The market for graduates of MIIS' French interpreting program is primarily the State Department. While those meetings are not generally military in nature, they do often involve participants from francophone Africa. Therefore, our professors tried to prepare us for State Department assignments in every way possible.*

*End.*

## B1.4

1. How long have you been a conference interpreter?

*I started in 1990.*

2. Please briefly describe your interpreter education, accreditations, certificates.

*I did a Master's Degree in Conference Interpreting at the Ecole Supérieure d'Interprètes et de Traducteurs (ESIT) in Paris, French A, English B, and Spanish C. This training lasted 3 years, part of which was spent in the UK and Spain.*

3. Was any of your training or education completed in West Africa?

*No.*

4. Have you lived in West Africa before? If so, where and for how long. Were you there as a student? For work? Other?

*No, I haven't.*

5. Have you worked with the French or the U.S. military in Africa or to support functions involving African military or security personnel?

*Yes, I have on different occasions. Quite regularly for the ATA Program since 1994, for the ACSS between 2008 and 2011, for AFRICOM, and for SOCAF in Dakar, 2016.*

6. If the answer to question 5 is yes, please briefly describe your impressions working for any or all of these militaries. Did you note particular challenges with accents, speech volume, intonation, acronyms, or questions of military culture? Manners or local customs?

*ATA program: Different African francophone countries seem to use different terminology in French, but generally, they use terminology from France. During the assignment, it is always possible to ascertain with the participants what terminology they use, and that's the terminology the interpreters will then use. One of the challenges is often the low level of education of the participants who sometimes have reading and comprehension problems, without mentioning difficulties speaking in French (they often speak local languages amongst themselves, not French, but technical terms are mostly the ones used in France, mixed with the local languages).*

*ACSS, AFRICOM, and SOCAF: High level meetings and seminars. At first, the challenge was understanding the accents in English spoken by Africans, more specifically from Nigeria and South Africa, but it becomes a lot easier with practice. On the whole, the challenges are the same as for other simultaneous interpreting assignments.*

*Acronyms, military ranks, and specific terminology used in individual countries: Most countries organize their militaries in a different manner. Hence, "Major" in English, may not be used to designate the same rank from one country to another, whether English or French speaking.*

*In all cases, having background documents, a list of participants, and a copy of presentations is critical: to pronounce names as correctly as possible, to check ranks in the other language, and verify specific technical/military terminology.*

*Cultural differences: I have noticed in all settings that American military personnel are often not aware of how little equipment their African counterparts have in comparison with the US, or Western world, militaries. Sometimes, when they describe the equipment they use to deal with a particular situation, I have seen how surprised and overwhelmed Africans seem to be. Then, the latter only focus on equipment and think they can't do the same as Americans with less or little equipment. They tend to forget that they need to be imaginative and possibly use other resources, or resources used locally.*

*I have also noticed that Africans are generally a lot more knowledgeable about the US than the other way round, probably because of the prominence of the US on the world map and because the media (including TV) tend to go one way, from the US to Africa. Americans tend to either think that Africans have nothing or much more than they actually have. I don't think this is specific to the military though.*

7. If you have experience working with West African, French and American military or security personnel, please briefly describe any major differences between the military cultures of the three groups and any similarities.

*US and French military cultures stress safety first; they feel responsible for their personnel and take measures to efficiently do everything they can to get their troops back home safe. It may be because of a lack of training, or simply different cultures (being "brave" in Africa), but I have never felt the military or the police in Africa were very concerned with the safety of their personnel. And Africans display a rather fatalistic attitude, "what will be will be God's wish".*

8. Other cultural differences between the French, U.S. and African militaries than can adversely affect communication? One example that I cite is the French (and Francophone African) courtesy of shaking everyone's hand as a greeting in the morning, or the first time one sees a colleague each day. I've watched American officers blow right by extended hands because they are in too big of a hurry and are unaware of the custom. Part of my proposal is to train interpreters to advise military personnel on these types of courtesies. Other examples?

*I can't recall anything at the moment, and agree with you about shaking hands.*

9. Colonial influence in Francophone Africa. On several occasions, I have witnessed discussions between French and African officers on the correct use of French. These discussions are sometimes a bit antagonistic! In many cases, I have had African officers tell me that they speak better French than the French, mostly because the Africans felt that the young French are cocky and use too much slang/argot (their words, not mine!). There is also sometimes the sense of post-colonial resentment apparent in the attitudes of some of the Africans. In those cases, I often feel like a bit of a mediator because I am not African nor am I French (or Belgian). I have no involvement in that colonial history but my connection is the language and my job to use it to facilitate communication. Because of this, I think the interpreter has an obligation to be prepared to act as a mediator in some cases. Do you agree? Does this challenge the interpreter code of ethics to respect neutrality? Examples of similar situations in your experience?

10. As a French citizen, have you been treated differently by African military personnel or do you sense post-colonial tension or attitudes (as compared to their attitudes toward non-French interpreters)? Questions as to whether you are French or Belgian? How do you handle this?

*As I receive my assignments from US organizations, I never introduce myself as French, but as American, and at best, as both. But my French "personality" is never put to the forefront when dealing with such conferences. I'd rather be seen as American and told my accent in French is good! As an interpreter, I have always been told I should be just a "voice in the background" which facilitates communication between people who don't speak the same language.*

11. With specific focus on West Africa, I would love to hear any anecdotes related to the influence of oral tradition or other cultural differences that may have led to a miscommunication or an interesting situation. Any observations of American military misunderstandings due to communication issues or lack of cultural awareness?

*As I wrote in a previous answer, some lack of cultural awareness on the part of Americans may lead to some misunderstanding. In ATA training courses for example, we came across case studies in snowy situations... Most of the participants had never seen snow and the case study was irrelevant. Also, examples about "going to the mall" in Mauritania, when there's hardly a supermarket in Nouakchott, where only expats shop!*

Training and Education:

1. Did your program of education or training include specific courses that focused on cultural differences, accents, different sociolinguistic settings, challenges of colonial history, etc.?

*No. But we were always told to expect that speakers of English and French may have these languages as second or third languages, and that accents in French and English vary a lot throughout the world.*

2. Was military interpretation or interpretation in conflict zones covered during the program?

*Never.*

3. Any particular aspects of your education program that better prepared you as a conference interpreter to serve in this type of environment (as compared to other programs)?

*No, I don't think so.*

End of questionnaire.

## B1.5

1. How long have you been a conference interpreter?

*22 years*

2. Please briefly describe your interpreter education, accreditations, certificates.

*Engineering degree from Brussels University, interpretation from Georgetown University, member of AIIC (French A, English A, Spanish C, Portuguese C)*

3. Was any of your training or education completed in West Africa?

*No.*

4. Have you lived in West Africa before? If so, where and for how long. Were you there as a student? For work? Other?

*Have never lived, but traveled extensively in Senegal, Gambia, and Guinea Bissau in my youth and have gone back many times for work.*

5. Have you worked with the French or the U.S. military in Africa or to support functions involving African military or security personnel?

*Yes, in Northern, Western, Eastern Africa, as well as numerous visits by African military to the DC area (several times a year as far as DC is concerned).*

6. If the answer to question 5 is yes, please briefly describe your impressions working for any or all of these militaries. Did you note particular challenges with accents, speech volume, intonation, acronyms, or questions of military culture? Manners or local customs?

*I find some of the English speaking countries have more challenging accents than most French speaking countries, but there are indeed many speakers for whom the European languages are the second (or even third) language and that can be challenging. I think my perspective is different from that of someone learning French as an adult and readily recognize that dealing with all the regional variety of African expression will be much more challenging for someone who hasn't spoken French from childhood.*

*Acronyms and military vocabulary always has to be learned for each conference and is full of surprises, regardless of the language. I'm sure you have a much broader wealth of knowledge in this regard since you work mainly in one (broad though it may be) field. That would be an advantage to the kind of training we are discussing, since freelancers are only as good as their past experience and their ability to adapt. I pride myself in being a quick learner, but there is something to be said for consistent experience. Speech volume is never an issue for me, as I deal with people reading very complicated presentations at top speed on an almost daily basis. I can't say that manners and custom are generally a challenge either. I will develop further when answering further questions, but I have more in common with the average francophone African than most Americans.*

7. If you have experience working with West African, French and American military or security personnel, please briefly describe any major differences between the military cultures of the three groups and any similarities.

*My sense is that the West African military culture is somewhat looser. It's not a matter of discipline, or a lack of respect for rank, but things are somehow easier. As an example, my contact person when I go to the Pentagon is usually a colonel. You would think that someone who has reached that rank can decide for*

*themselves if they can or cannot send me briefings in advance to allow me to prepare. Or at the very least that they can take it upon themselves to ask the general leading the conference for an opinion. There are exceptions, but many prefer to turn me down and not risk asking. When I meet the general on the first day of the conference and ask for paper versions of the presentations, the reaction is almost always to give me anything I need to allow me to do my job optimally. It is probably easier for you to gain trust of US military personnel since you are one of them. My more limited experience of African military institutions, is that the subordinates are less concerned about going to their superiors with their concerns and asking.*

8. Other cultural differences between the French, U.S. and African militaries than can adversely affect communication? One example that I cite is the French (and Francophone African) courtesy of shaking everyone's hand as a greeting in the morning, or the first time one sees a colleague each day. I've watched American officers blow right by extended hands because they are in too big of a hurry and are unaware of the custom. Part of my proposal is to train interpreters to advise military personnel on these types of courtesies. Other examples?

*The case of Morocco is interesting, since at every turn one has to refer to his Majesty the King. That's not really West Africa, but it does illustrate geographic and historic specificities. Africans are also often a little taken aback by coffee breaks in Styrofoam cups – when they host foreign delegations in their own countries, they are clearly making an effort to show hospitality.*

9. Colonial influence in Francophone Africa. On several occasions, I have witnessed discussions between French and African officers on the correct use of French. These discussions are sometimes a bit antagonistic! In many cases, I have had African officers tell me that they speak better French than the French, mostly because the young French are cocky and use too much slang/argot (their words, not mine!). There is also sometimes the sense of post-colonial resentment apparent in the attitudes of some of the Africans. In those cases, I often feel like a bit of a mediator because I am not African nor am I French (or Belgian). I have no involvement in that colonial history but my connection is the language and my job to use it to facilitate communication. Because of this, I think the interpreter has an obligation to be prepared to act as a mediator in some cases. Do you agree? Does this challenge the interpreter code of ethics to respect neutrality? Examples of similar situations in your experience?

*Yes, resentment over the colonial and indeed post-colonial eras is often palpable. Among very educated and younger African however, this now has less and less credence as the current trend is to accept that this attitude is counter-productive because it can prevent African from facing their own responsibility in having accepted dictatorial regimes for very long periods and for rampant corruption. I think more and more Africans feel like their societies should shoulder some of the blame and try to fix things. I don't think dealing with these types of situation makes for an ethical conundrum. For the most part, it requires tact and diplomacy – being a good interpreter requires tact and diplomacy, and indeed sometimes being a mediator and facilitating overcoming cultural differences. That is most*

*likely true for every pair of languages and for every field, and therefore applies to security in Africa as well.*

10. If I remember correctly, you grew up in Belgium? If this is correct, have you been treated differently by African military personnel or do you sense post-colonial tension or attitudes? Questions as to whether you are French or Belgian? How do you handle this?

*I did grow up in Belgium. Because I am part of the US delegation, most Africans do not perceive me as actually being Belgian. That said, it is probably easier being from Belgium than from France in this regard, even when dealing with the Congolese. I am often asked where my French comes from, always answer that I grew up in Brussels, and the reaction to this is usually favorable. Going back to what I alluded to in answering question six, the curriculum French, Belgians, Swiss, and West Africans are taught in high school is essentially the same. For example, we all present ideas in a Cartesian manner and are all taught to write the same types of introductions, developments and conclusions (different from what kids learn growing up in the US). I can also joke with them about “Our ancestors the Gauls” because we learned the same history and geography lessons. We asked to read the same novels. This gives me lot of common background with the average educated person from Burkina Faso or Cameroon.*

11. With specific focus on West Africa, I would love to hear any anecdotes related to the influence of oral tradition or other cultural differences that may have led to a miscommunication or an interesting situation. Any observations of American military misunderstandings due to communication issues or lack of cultural awareness?

*I’m not sure about misunderstanding, but the US military are often somewhat dumfounded when discussion turn to traditional medicine and witchcraft (various “cures” for AIDS come to mind), how to treat women, and many other cultural issues. Also, until Americans have been to Africa and seen how people live, the cultural divide remains as wide as the open air sewers in the streets of Banjul. Nothing replaces field experience to broaden one’s perspective.*

A few training questions:

1. Did your program of education or training include specific courses that focused on cultural differences, accents, different sociolinguistic settings, challenges of colonial history, etc.?

2. Was military interpretation or interpretation in conflict zones covered during the program?

3. Any particular aspects of your education program that better prepared you as a conference interpreter to serve in this type of environment (as compared to other programs)?

*I had no training at all in any of the aspects you raise. Luckily I had spent months in West Africa as a backpacking youth, so I knew a lot about several tribal cultures of Senegal for example. Also, since I grew up in the seventies and eighties in Europe, I was aware of the colonial history and for example know these names of all famous African presidents from the post-colonial era. But I had no specific training and most of what I know comes from twenty plus years of experience. It would be fascinating if you were to develop a curriculum for interpretation in post*

*conflict areas such as Mali. That's all I have for now, I hope this is helpful and please feel free to ask again if you have further questions. Best of luck with your dissertation.*



## B2.1

1. Please briefly describe your in-country interpreter experience as a military officer (how long, which countries, specific interaction with African interpreters, etc.).

*I don't know how to answer this question, I have been doing military interpretation of different kinds, at different levels all through my military career. I have been to every African Francophone country. I found that African interpreters were of high quality but had no specific military background and or knowledge.*

2. Do you currently serve as a military interpreter? In what capacity (primary function or a collateral duty)?

*No, I no longer serve as a military interpreter. I still perform interpreting and translating functions in both legal and commercial areas.*

3. Have you received specific interpreter training, and if so, where? If not, please describe your language training with the military (or prior to joining the military) and any training with foreign militaries.

*I received a Master's Degree in Translation and Interpretation from the University of Strasbourg. I was raised in a Francophone family, took French in High School and Undergraduate school. I received no training at all with the military.*

4. Did your language or interpreter training include cultural awareness training for a specific geographic area?

*No, unfortunately not.*

5. Given your background as a bi-lingual officer, I know that you have been asked to interpret on numerous occasions even when your job was not specifically that of the command or unit interpreter. In the past (pre-AFRICOM), when you were asked to interpret, was this because the interpreters on staff or those assigned to the unit were not adequately prepared? Was this because no interpreter was assigned?

*I performed interpreter functions at the Naval War College for the Seapower symposiums, during combined ASW operations (French/US) and while assigned to the USDAO Paris (usually helping out my less than proficient colleagues)*

6. You have a unique perspective into the military cultures of both France and the United States because of your education and background. While interpreting military members of the two countries and/or Africa countries, what seems to be the biggest communication gap? U.S. acronyms? Speed of delivery? Informality

of speech?

*While the US military's use of acronyms is important, it is nothing compared to the French government's use of acronyms. A bigger problem though was the use of idiomatic expressions by all. Most US personnel had extreme difficulties understanding the accents of our Anglophone partners.*

7. Other cultural differences between the French, U.S. and African militaries than can adversely affect communication? One example that I cite is the French (and Francophone African) courtesy of shaking everyone's hand as a greeting in the morning, or the first time you see colleagues. I've watched American officers blow right by extended hands because they are in too big of a hurry. Part of my proposal is to train interpreters to advise on these types of courtesy. Other examples?

*It is not only the handshaking that is not understood, the greeting "Bonjour" as an example is equally misunderstood and not practiced. On the other hand, the African version is both too long, too burdensome and inappropriate as being unduly familiar, i.e. "Bonjour, comment va-tu ? A tu bien dormi ? Est tu bien reposer ? Et la famille, tous le monde va bien ? Et tes chevres ? Etc, Etc, ETC.*

8. French colonial influence in Africa. On several occasions, I have witnessed discussions between French and African officers on correct use of French. These discussions are sometimes a bit antagonistic! In many cases, I have had African officers tell me that they speak better French than the French, mostly because the young French are cocky and use too much slang/argot. There is also sometimes the sense of post-colonial resentment apparent in the attitudes of some of the Africans. In those cases, I often feel like a bit of a mediator because I am not African nor am I French. I have no involvement in that colonial history but my connection is the language and my job to use it to facilitate communication. Because of this, I think the interpreter has an obligation to be prepared to act as a mediator in some cases. Do you agree? Examples of similar situations in France? Elsewhere?

*The French are really big on the correct use of the language, "La langue de Moliere". I have not encountered the experiences that are described.*

9. With specific focus on West Africa, I would love to hear any anecdotes related to the influence of oral tradition or other cultural differences that may have led to a miscommunication.

10. Based on challenges experienced working and interpreting in this environment, do you think that the military would benefit from a specific cadre of highly trained conference interpreters? Does the training program mentioned in the overview seem sufficient, too lengthy, insufficient?

*The problem is going to be that of a High Demand coupled with Low Availability (HD/LA).*

*The training program mentioned is totally inadequate to perform at a high level. At the University of Strasbourg Master's program in Interpretation and Translation, there were three programs, Conference interpretation (simultaneous), Sub-titling and General translation and interpretation. The Conference interpretation program which supplied interpreters to the EU Parliament, European Court of Human Rights and the Council of Europe had a very small number of students and almost half of the class was re-integrated into the General program after a year for not having demonstrated enough progress in the year.*

Other suggestions or comments? Other questions I should ask?

*The U.S. Military's use of interpreters is doomed to fail because of the questionable ability of service members, not the higher ranked officers, to appreciate or even understand foreign cultures, languages and countries.*

End of questionnaire.

## B2.2

1. Please briefly describe your in-country interpreter experience or experience in Europe/U.S. interpreting for African and/or French military personnel (how long, which countries, specific interaction with African interpreters, etc.).

*I've worked in Europe as a translator and interpreter for approximately 13 years; at AFRICOM since 2009. My primary role was not as a translator/interpreter, I was an analyst working for J9 up until 2015, when I was hired as a translator/interpreter for J0332. The countries I have worked with are: France, Germany, Belgium, Djibouti, Burkina Faso, Republic of the Congo, Algeria, Morocco, Benin, Burundi, Niger, Mali, Senegal, Cameroon and Democratic Republic of the Congo. I have not had interaction with African interpreters.*

2. Do you currently serve as an interpreter or translator supporting the military interpreter? In what capacity (as a primary function or as a collateral duty)? *No*

3. Have you received specific interpreter training, and if so, where? If not, please describe your language training with the military (or as a civilian).

*I received three weeks on interpreter training at the Partner Language Training Center Europe in Garmisch, Germany (Interpretation Techniques)*

4. Did your language or interpreter training include cultural awareness training for a specific geographic area?

*No*

5. Given your background as a bi-lingual officer/civilian, I know that you have been asked to interpret on numerous occasions even when your job was not specifically that of the command or unit interpreter. In the past (pre-AFRICOM), when you were asked to interpret, was this because the interpreters on staff/assigned to the unit were not adequately prepared? Was this because no interpreter was assigned?

*No interpreter was assigned.*

6. You have a unique perspective into the cultures of both France and the United States. While interpreting military members of the two countries and/or African countries, what seems to be the biggest communication gap? U.S. acronyms? Speed of delivery? Informality of speech? Out of the three issues listed, U.S. acronyms seem to be the biggest gap followed by speed of delivery and informality of speech. Other cultural differences between the French, U.S. and African militaries than can adversely affect communication? One example that I cite is the French (and Francophone African) courtesy of shaking everyone's hand as a greeting in the morning, or the first time you see colleagues. I've watched American officers blow right by extended hands because they are in too big of a

hurry. Part of my proposal is to train interpreters to advise on these types of courtesy. Other examples?

*Observing cultural norms; I've attended an event where Francophone Muslim officers were served a "pork platter" and when I inquired discreetly was told by the U.S. representative that they were "visiting us here and they should just eat what they are served".*

7. On several occasions, I have witnessed discussions between French and African officers on correct use of French. These discussions are sometimes a bit antagonistic! In many cases, I have had African officers tell me that they speak better French than the French, mostly because the young French are cocky and use too much slang/argot. There is also sometimes the sense of post-colonial resentment apparent in the attitudes of some of the Africans. In those cases, I often feel like a bit of a mediator because I am not African nor am I French. I have no involvement in that colonial history but my connection is the language and my job to use it to facilitate communication. Because of this, I think the interpreter has an obligation to be prepared to act as a mediator in some cases. Do you agree? Examples of similar situations in Afghanistan? Elsewhere?

*In some cases, I think we should be prepared to give our opinion...*

8. If you have experience working with West Africans, I would love to hear any anecdotes related to the influence of oral tradition or other cultural differences that may have led to a miscommunication.

*One experience stands out to me; I was interpreting (unannounced/last minute request) for a Moroccan delegation and the gentlemen did not want to speak with me directly, they chose to ask the DATT their questions in Arabic and he had to interpret the meeting. I don't know if this was because I am a woman or if they just chose to speak Arabic vs. French, but I felt that there was a cultural difference because I am female and they felt it more "appropriate" to speak through a male representative.*

9. Based on challenges experienced working and interpreting in this environment, do you think that the military would benefit from a specific cadre of highly trained conference interpreters? Does the training program mentioned in the overview seem sufficient, too lengthy, insufficient?

*YES! I think the program is sufficient and would greatly benefit the U.S. military.*

10. Other suggestions or comments? Other questions I should ask?

*I think this is brilliant and a well thought out overview and questionnaire. Thank you for asking me to participate!*

## C1.1

1. Please describe your role within the U.S. Department of Defense.

*I work for the State Department and have served in Francophone Africa twice in senior positions.*

2. Was your training or education specifically focused on cross-cultural communication involving military cultures? Please describe.

*I completed graduate work in French politics. Although it lacked a cross cultural focus, some of the issues covered exposed the differences in how the French and the US view issues, including for example, labor unrest. In France, a strike might be described as successful because of the disruption caused and the turnout. In the U.S., strikers are more outcome focused, ie a pay raise was granted.*

3. Did any of your training or education completed focus on Francophone Africa?

*I studied development economics and studies economic issues in Morocco and Cote d'Ivoire.*

4. Have you lived in Francophone Africa before? If so, where and for how long. Were you there as a student? For work? Other? Please provide a brief description.

*I have lived and worked in four African countries, three of them Francophone. From 1988 -1990, I worked in the U.S. Embassy in Douala, Cameroon. From 2011-2014 and from 2016 to the present, I worked in the U.S. Embassies in Djibouti and Chad, respectively. I also covered Mali, Niger, and Burkina Faso from the State Department in Washington from 1993-1994.*

5. Have you worked with the French or the U.S. military in Africa or elsewhere to support or participate in functions involving African military or security personnel?

*I have worked with the US military in many countries - Cameroon, Ghana, India, Bangladesh, Romania, Germany, Djibouti and Chad. In each case, I participated in functions involving host country personnel –from ship visits to Joint Combined Education and Training to Special Forces to facilitating relations between the U.S. military base in Djibouti and the host nation.*

6. If the answer to question 5 is yes, please briefly describe your impressions regarding the level of effective communication when working with any or all of these militaries. Did you note particular challenges with accents, speech volume, intonation, acronyms, or questions of military culture? Manners or local customs?

*At various points, I believe all of the above can be issues. For example, even event style is different in some places. The host opens the events, and eventually the guest gets to respond. It can be harder to have a real back and forth given the meeting protocols in Africa. For many Africans, France is a third or fourth language. The culture and customs are not French at all...but Arab, Somali, etc. For example, when we enter a meeting, we may greet everyone or at least acknowledge those we know. In some settings in Chad, for example, Protocol directs a visitor to a seat, and everyone waits for the principal to arrive. Nobody gets up to greet anyone else, even if the waits are hours long. American acronyms are very difficult to translate and especially expressions like find, fix, finish.*

*Vocabulary can be a problem as well. In Djibouti, a minister was trying to tell us that two suicide bombers spent the night somewhere. Instead of saying, "ils ont passe la nuit," the French sentence was along the lines of "ils ont nuite." If the translator does not have very strong French and understand the context, i.e. ... "et le lendemain," something else happened, the entire meaning is lost. I feel you have to have excellent French to speak to people for whom French is a third or fourth language. Although it took place in an Anglophone country, an example of cultural issues came up because the American visitor (a very senior former official) had delivered his message and was ready to leave. As there was a long pause, he stood up and began to thank the Head of State. The African Head of State was surprised and asked if the visitor was in a hurry. He immediately said no, but clearly was mortified and sat down. When a meeting is over is crucial. We like to deliver messages and leave. This is not true universally. Also, at senior meetings in Chad, the television may be on while the meeting takes place, and people routinely make and receive phone calls. Also, some Americans use regional expressions that are very hard to translate. Raining cats and dogs should not be translated literally. A term like lift needs a much longer explanation in French. In Djibouti, a very senior U.S. military officer was asked for a surveillance aircraft. He explained that he was not going to be able to provide a plane, but he would make sure that his team provided information that would be of use. The Middle Eastern translator was Arabic and French speaking, but he missed the nuances and the DATT had to step in and make what we were or were not doing very clear. In another case, a senior officer used a TV comedy show clip to illustrate the chaos that ensued from a lack of planning before a race, but this was an image that makes no sense here. It could have been mildly discriminatory, but technology failed, saving the day.*

7. If you have experience working with African, French and American military or security personnel, please briefly describe any major differences between the military cultures of the three groups and any similarities.

8. Other cultural differences between the French, U.S. and African militaries than can adversely affect communication? One example that I cite is the French (and Francophone African) courtesy of shaking everyone's hand as a greeting in the morning, or the first time one sees a colleague each day. I've watched American officers blow right by extended hands because they are in too big of a hurry and are unaware of the custom. Part of my proposal is to train interpreters to advise military personnel on these types of courtesies. Other examples?

*In West Africa, people may ask ça va multiple times. It is a required thing to say, but similar to the shaking of hands, we often dispense with pleasantries, making our interlocutors uncomfortable. Offering guests coffee and tea is expected...and that we drink it.*

9. Interpreter challenges in situations of communication in Francophone Africa: In your experiences working on the continent or with Francophone military personnel in other settings (for example, at AFRICOM, back in the U.S., etc.), what has been your impression of the French/English interpretation provided

during these sessions? Please provide one example each of the most effective and the least effective interpretation provided.

*Generally, translation has been very poor. At Flintlock, for example, at the DV Day, an American said of the trainees...we come from different countries but have shared goals. French translation – we come from different countries and are chasing the same ghosts (les memes phantomes). The most effective example was probably when the speaker read his speech and the translator had a copy and could read it as well. The number one issue is that American speakers are not prepared and are winging it versus drawing from a prepared text. In addition, they do not pause often enough, leading the interpreter to fall further and further behind. The interpreters do not have the vocabulary at hand if they have not prepared ahead of time, and they may misrepresent what was said. This is especially important given the number of acronyms we use.*

10. With respect to question number 9, can you correlate the more effective or less effective interpretation to a certain type of interpreter (for example, State Dept. accredited civilian, U.S. military interpreter, African military interpreter, African/host nation FSN or civilian).

*The least effective translators in the Flintlock exercise in Chad were the locally hired ones. They speak English conversationally, but they do not have enough French to be interpreters for technical issues. The U.S. military officer who was a senior representative on a panel during a high profile women's leadership event missed key commentary because her interpreter simply could not understand Chadian French, military terms, or the cultural references. She was from a nearby African country. African military interpreters are sometimes a bit better on the military terms. Embassy LES are somewhat better as they are very used to translating for Americans. There were very few professional interpreters.*

11. In the case of least effective interpretation, can you comment on negative consequences as a result of the misinterpretation or lack of adequate interpretation? The main point of this question is to try to find a way to put a dollar figure on the consequences of poor interpretation in order to convince DoD to put more effort on improvement of interpreter capabilities. Lacking that ability to provide a specific dollar figure, my next effort is to focus on concrete examples of mission failure or failed accomplishment of Commander's guidance as the direct result of poor interpretation.

*Flintlock cost seventeen million dollars. Bad translations were common. At the final briefing, a senior Chadian military officer asked about why the control room was unable to communicate with another participating country. The translation was so bad (and implied overall failure) that some receiving the briefing shouted out the correct translation (including the NPR journalist in the front row). One of the senior U.S. military representatives said next year's exercise would no longer focus on Boko Haram but instead on international groups. His lack of context begged the question of why Boko Haram was not a focus. But the translation was more along the lines of no Boko Haram next year but multinational organizations instead. Again, this was with major US news outlets present.*

12. Colonial influence in Francophone Africa. On several occasions, I have witnessed discussions between French and African officers on the correct use of



French. These discussions are sometimes a bit antagonistic! In many cases, I have had African officers tell me that they speak better French than the French, mostly because the Africans felt that the young French are cocky and use too much slang/argot (their words, not mine!). There is also sometimes the sense of post-colonial resentment apparent in the attitudes of some of the Africans. In those cases, I often feel like a bit of a mediator because I am not African nor am I French (or Belgian). I have no involvement in that colonial history but my connection is the language and my job to use it to facilitate communication. Because of this, I think the interpreter has an obligation to be prepared to act as a mediator in some cases. Do you agree? Does this challenge the interpreter code of ethics to respect neutrality? Examples of similar situations in your experience?

*I assume the interpreter should use the favored terms locally – even if they are different from French in France. French in France is becoming sloppy so some Africans may be right that their French is better. That said, Chad has very high illiteracy rates. That definitely could impact someone's command of French.*

11. With specific focus on Francophone West Africa or Djibouti, I would love to hear any anecdotes related to the influence of oral tradition or other cultural differences that may have led to a miscommunication or an interesting situation. Any observations of American military misunderstandings due to communication issues or lack of cultural awareness?

*In Djibouti, a U.S. military officer signed off on a plan for sewage pipe work at the military base. A year later, when the pipes were about to be put in, the U.S. realized the plan would go right through the camp in an inconvenient way. The earlier letter to a Ministry was produced as a USG commitment. The host country view was that the signature was the green light, but the U.S. said it was a general approval and they were not aware of the actual route at the time. Months of palaver to get the money to pay for the rerouting was the issue.*

#### Training and Education:

1. Please describe elements of your training or education that focused on cultural sensitization, cultural differences, accents, different sociolinguistic settings, challenges of colonial history, etc.? If this was U.S.-based training, do you feel like the message or intent of the training was appropriate and sufficient?

2. Any particular aspects of your education program that better prepared you to work with U.S. and/or African military officers? If so, please describe.

End of questionnaire.

## C2.1

1. Please briefly describe your in-country experience in Francophone Africa as a military officer (how long, which countries, in what capacity.).

*2 years in Mali as OSC Chief*

*Few months in Niger as acting DATT*

*(also 2 years in DRC as DATT and a few months deployed with African and French forces in CAR)*

2. Do you currently serve or did you previously serve as a foreign area officer or attaché ?

*Yes (see above)*

3. Briefly describe your French language training associated with your assignments in Francophone Africa. Civilian or military language training? Where? For how long?

*6 months DLI*

*2.25 years in France for Grad School (European history; Olmsted Scholar Program)*

4. Did your FAO or attaché training include cultural awareness training for a specific geographic area or country?

*Somewhat, as I spent a year in Africa doing FAO In-Country Training (now In-Region Training). Although based in Botswana, I traveled a fair amount in West (and Central) Africa. In addition, extensive reading of French-language African literature (personal pleasure and professional reasons).*

5. When assigned to a Francophone country, were you called upon to act as interpreter by visiting U.S. military delegations? If so, was this because the interpreters assigned to the originating command or unit were not available? Not adequately prepared? Was this because no interpreter was assigned to the delegation's command/unit?

*Yes; in some cases, there were no terps available (don't know if any were assigned). In some cases, the terps struggled on certain topics, whether because of lack of contextual understanding or lack of vocabulary, so I had to step in.*

6. You have a unique perspective into the military cultures of both Francophone Africa and the United States. While interacting with military members from the U.S. and Africa, what seems to be the biggest communication gap? U.S. acronyms? Speed of delivery? Informality of speech? Lack of cultural sensitivity? Other?

- *Acronyms are an issue, but military acronyms are becoming more and more standardized, as I've seen it. The fact that the French have adopted many of our acronyms over the last 10 years has certainly helped with this.*
- *Speed of delivery is a challenge in some cases, but I don't know that this is linked to the military perspective/culture. More an issue of folks not being used to working through terps or terps not being experienced enough to digest/interpret.*
- *One of the biggest challenges I've seen is the difficulty of the interpreter understanding what's not being said or what's being said in very loose language. Biggest issue is with money. Money is at the heart of nearly every discussion on mil/sec cooperation, but Africans will typically either talk around that subject or use other terminology (e.g. "ça dépendra de la participation de la partie américaine." That generally really means: that depends what Uncle Sam is going to pay for). A good terp will be able to catch this (whether it be the ambiguous language or the talk-around) and then explain it to the Americans, but I find this is rarely the case.*

7. Other cultural differences between the French, U.S. and African militaries than can adversely affect communication? One example that I cite is the French (and Francophone African) courtesy of shaking everyone's hand as a greeting in the morning, or the first time you see colleagues. I've watched American officers blow right by extended hands because they are in too big of a hurry. Part of my proposal is to train interpreters to advise on these types of courtesy. Other examples?

*Rank consciousness:*

- *Gotta figure out who the senior person is and then pay appropriate homage to that person.*
- *Then have to figure out who the real deciders/influencers are and ensure that they are worked in to the discussion.*
- *I have screwed both of these up before. It's not always easy, but it will be held against you if you screw it up!*

8. French colonial influence in Africa. On several occasions, I have witnessed discussions between French and African officers on correct use of French. These discussions are sometimes a bit antagonistic! In many cases, I have had African officers tell me that they speak better French than the French, mostly because the young French are cocky and use too much slang/argot. There is also sometimes the sense of post-colonial resentment apparent in the attitudes of some of the Africans. In those cases, I often feel like a bit of a mediator because I am not African nor am I French. I have no involvement in that colonial history but my connection is the language and my job to use it to facilitate communication. Because of this, I think the interpreter has an obligation to be prepared to act as a mediator in some cases. Do you agree? Examples of similar situations in Afghanistan? Elsewhere?

*Although I've seen this, I have not gotten involved. I do not have any examples from other countries. That said, I find that educated Africans often use a vaster vocabulary and (speaking judgmentally here!) an often stilted language, perhaps to compensate for what I perceive to be an inferiority complex.*

9. With specific focus on West Africa, I would love to hear any anecdotes related to the influence of oral tradition or other cultural differences that may have led to a miscommunication.

*Not directly answering your question re miscommunication, but I think that the West African practice (at least in Niger and Mali) of cousinage is one of those cultural things that a terp would really need to have at least a basic concept of to be able to interpret discussions, at least when multiple Africans are involved in the chats. Most discussions I witnessed in Mali started with the pleasantries associated with cousinage. It's important; it's positive; it's difficult to understand unless explained.*

10. Based on challenges experienced working and interpreting in this environment, do you think that the military would benefit from a specific cadre of highly trained conference interpreters? Does the training program mentioned in the overview seem sufficient, too lengthy, insufficient?

*I think the concept looks good, but...I think it looks quite costly. Is the juice worth the squeeze? I'd have trouble answering that one. As a point of reference, the Army is looking real hard at how to shorten the FAO tng pipeline. Difficult to put in a paper, but the fact is that life experience is extremely important as a terp. One of the reasons that you're so good and appreciated is because you just "get it". With your 20+ years of USN experience plus extensive time with the French and in West Africa, you have a depth of understanding that is just irreplaceable (plus you have beautiful French). A standardized training pipeline can't substitute for that. Sensitive one here: I think that the level of expertise that you're looking for is almost always going to be found only in the officer corps, but I'm not so sure that the military is ready to pay for officer interpreters (and for good reason).*

11. Are you familiar with U.S. military interpreter training programs (such as Army 9L, DLI, FLTCE or others?). Please describe. Based on your knowledge or experience with these programs, do you think that the military interpreter programs suffice for assuring high-quality, accurate interpretation support at the strategic, operational and tactical levels in the military environment of Francophone Africa?

*Negative knowledge on those programs, sorry*

12. Other suggestions or comments? Other questions I should ask?

*One thing that I think is important to note is the difference in skillsets between what I'll call "meeting interpretation" and "simultaneous interpretation." There both important, but they're not the same. A person may be very good at one and*

*not good at the other (in either direction). I think that most of your questions are oriented toward “meeting interpretation” (which you’re very good at, by the way). I’m not sure that they apply quite as much in a terp-in-the-booth conference interpretation role (I don’t know how you do with that; never observed you). This comment doesn’t really help your research, I’m sure, but something to perhaps keep in mind. During two ALFS conferences, I worked with the African Portuguese-language terps. I don’t know how they would have been in a meeting context, but I can tell you they absolutely sucked as conference terps (their French-language counterparts were decent). I bring up that example only to show that we’re not the only ones that struggle with this. Not that we should set the bar low, but just recognize that it’s a pretty universal challenge.*

End of questionnaire.

## C2.2

1. Please briefly describe your in-country experience in Francophone Africa as a military officer (how long, which countries, in what capacity.).

*My ICT experience was for the calendar year 2001 in Morocco. While I was there I was the exercise officer as a senior Captain, interacting with Moroccan Military and civilian support staff on a weekly basis. Between exercises I was lucky enough to participate in regional and sub regional seminars (one week each) organized by ACSS, the Africa Center for Strategic Studies in both Gabon and Ghana that same year. Offering up my services to those endeavors as airport liaison and VIP support I was in constant contact with Airport Security personnel and foreign dignitaries using French most of the time. ACSS paid for travel there and back and I could then put my travel budget to accomplishing regional travel following those week long seminars.*

*During the seminars I had many opportunities to sit in on small group study groups and chose to sit outside the interpreter booths in the back of the room to get an appreciation for simultaneous translation and how to study thematic lexical lists of expressions to prep for a session and to see just how much gets lost in translation. My follow on travel to those seminars took me from Gabon to Sao Tome and Principe, then to Cameroon where we travelled by ground from Douala to Yaoundé and then up to Bamenda and Bafoussam in the English speaking part of the country. From the other Sub regional seminar in Ghana, I travelled along the coastal road to Togo, Lome (up into Atakpame and Kpalime) and back down to the coastal road into Benin, Cotonou.*

*On a third trip to West Africa, Senegal, I took a train from Dakar to Bamako slated for 18 hours that arrived 43 hours later; quite the adventure. From Bamako, where the OCI Islamic Conference Organization was being held at the time. I pressed on by ground into Segou, Djenne, Mopti and then back down into Dogon Country to walk the cliff of Bandiagara and Banani. The following week took me by air into Ouagadougou, Burkina Faso where I then made my way by ground to Bobo-Dioulasso and up to the Lac de Tengrela to see the hippos.*

2. Do you currently serve or did you previously serve as a foreign area officer or attaché?

*I served as SDO-DATT Senior Defense Official- Defense Attaché on two occasions, in Mauritania 2007-2010, in Senegal 2014-2015 and as the Army Attaché on another in DRC.*

3. Briefly describe your French language training associated with your assignments in Francophone Africa. Civilian or military language training? Where? For how long?

*Having attended French school systems from age 7 until 18 with a baccalauréat (High School Diploma), most of my formative years were in academic French. Subsequently in grad school I was afforded the opportunity to earn 2 Masters, one in international affairs, one in French Literature and then to teach as the United States Military Academy at West point for a couple of years as the Military head of the French department.*

4. Did your FAO or attaché training include cultural awareness training for a specific geographic area or country? I suppose.

*ICT, In country Training or the newly renamed In Region Training IRT is designed to put a veneer of cultural awareness on the FAO as they make their way through a year of regional experiences from military training exercises to simple travel and area familiarization.*

*Attaché training might have enhanced our individual senses or ability to associate differences to cultural norms or pay attention to such things in order to ingratiate.*

5. When assigned to a Francophone country, were you called upon to act as interpreter by visiting U.S. military delegations? If so, was this because the interpreters assigned to the originating command or unit were not available? Not adequately prepared? Was this because no interpreter was assigned to the delegation's command/unit?

*As an Attaché this was the norm. So much so that eventually AFRICOM started to pay for translation services and the like to translate PowerPoint presentations and such but early in the AFRICA Command's existence, the demand place against the Attachés was enormous.*

*As for visiting delegations, specifically in the DRC I remember translating for AFRICOM Commander Gen Ham and the Minister of Defense; on another occasion the SOCAF Commander ADM Losey and the local authorities. Later as the DATT in Senegal I translated for the CEMGA in the CJCS Gen Dempsey's office and for AFRICOM Commander GEN Rodriguez in the Pentagon.*

*During the whole Ebola response Sep 2014-Feb 2015, Operation United Assistance, the litany of Generals who came through (easy dozen to include DLA Commander Adm Harnichek and his#2 ADM Griffith+ AFRICOM J4 Gen Vechery, USARAF Commander Gen Williams, the 101st Commander Gen Volesky and #2 BG Tate who took over in Liberia, General Barnson the Air Commander for the whole operation, the State Partnership Vermont National Guard Commander Gen Cray and #2. Also translated for Gen Linder. That's 10 without even thinking about it... ) Going back as far as my SDO gig in Mauritania, I remember translating for the AFRICOM Delegations as well all the way up until the Coup 8 August 2008. All of this is because interpreters were nonexistent in the command of for any of these delegations.*

6. You have a unique perspective into the military cultures of both Francophone Africa and the United States. While interacting with military members from the U.S. and Africa, what seems to be the biggest communication gap? U.S. acronyms? Speed of delivery? Informality of speech? Lack of cultural sensitivity?

Other?

*The biggest communication gap..., it's not acronyms. It can be speed of delivery from one culture to another (not making time for the interpreter or using flowery language when simple is best). I'd say without a doubt and it's universal that it's a failure to listen.*

*Most people go into transmit mode readily but few have the patience to abide by the golden rule. We have two ears and one mouth. It should define and regulate our output to one third. Talk one third of the time, listen two thirds! It's a maxim that allows for creativity and sound decision making. Most type –A American leaders on the fast track are under the impression everything that comes out of their mouths is pure gold. After all, they've been told they're great since they were children. They were promoted faster than others because they have the answers. Hence when they speak, people should take out pen and paper... the artificiality is compounded by having been commanders in elite units that want for nothing. You don't command in the Rangers or the SEALs unless you're the best. These leaders often have never known the challenges of having to train troops without funds for fuel or bullets. They are hence disconnected from reality on the ground; more so in Africa. Now try to interpret for guys like this and they are often dismissive at the outset. I'm still inside the wire you might notice. The problem so far is still American. We haven't even engaged the partner force yet. Let's step outside the wire for a second. We're still dealing with Afghanistan-Iraq mentality here in Africa when clearly we're dealing with sovereign states that have very different priorities on Maslow's hierarchy of need.*

*Second, there's an absolute need to match the tool for the job. Let's bring the actual element of interpretation into the fold. You're a 23 year old enthusiastic scholar in Africa who's excited to interpret for the Americans coming to town to share knowledge, familiar practices with the host nation. You've read all the classics and you're pretty confident in your abilities. You're not military and nobody prepared you for the topic of building humanitarian demining capacity with guys who may not have finished high school. Your first day between this particular United States Civ Mil team on the ground and the local combat engineers who are partnering with you is tough.*

*Let's say you're a "cantankerous old bastard" like someone called me as I in processed AFRICOM for the last time in 2014, an old fart with multiple tours in Africa, fluent in the lingo, syntax, acronyms with a sense of humor, smooth delivery; you know the principles meeting today and at least the host Nation Chief of Defense think you're great guy or gal.*

*These last two examples of interpreters are going to have very different days and very different challenges. I haven't; even scratched the surface. We're nowhere near the simultaneous translation, booth qualified professional here, yet where rubber meets the road and real work is being done, the interpretation need is no less important.*

*Then there's the style. The more important the principles who must talk to one another the more effacing you must become. It's like that French Waiter you never see but your glass is never empty and he senses when you're looking for a*



*salt shaker.*

*What I mean by that and here's how I approach it; when it was the CHOD and AFRICOM Commander for instance and I was wrapped in my best class A uniform cling wrapped in polyester and sweating bullets, I would concentrate on one point with pen and pencil and convey to the best I could the tone, rhythm, pitch so as to shadow the principle. On great days when the words come fluid, it's like music. At the end of the meeting, invariable one or both of the principles tap you on the shoulder, give you a wink, a sign of approval because you did the job. You took the pressure out of the room. The fidelity was there. The confidence is beaming.*

*As for informality of speech, colloquialisms, l'argot et la tournure de phrase. il faut absolument avoir un certain âge, un vécu, un baroud d'honneur, une stature dirais-je sachant que ce que je peux me permettre la quarantaine passée aurait passé pour de l'arrogance ou crée un certain malaise. On veut bien d'un lieutenant impétueux respirant la fougue sur le terrain, mais entre deux Chefs d'État-Major on recherche peut être quelque chose d'autre.*

*Finally lack of cultural sensitivity can be deal breaker. Back in my early days in Morocco I found myself translating for an American General to a Moroccan flag officer around a lunch table of Pastilla and wonderful food. The visiting general went into telling an off gender joke that I knew would put everyone ill at ease so I made the decision to poorly translate it and let it fizzle. Luckily it came off as a joke where no one really gets the punch line but everyone smiles. Was I wrong? I can live with the decision and it had no bad diplomatic effect. Luckily he sensed my hesitation and didn't insist on pushing the subject.*

7. Other cultural differences between the French, U.S. and African militaries than can adversely affect communication? One example that I cite is the French (and Francophone African) courtesy of shaking everyone's hand as a greeting in the morning, or the first time you see colleagues. I've watched American officers blow right by extended hands because they are in too big of a hurry. Part of my proposal is to train interpreters to advise on these types of courtesy. Other examples?

*Along these lines my biggest warning when dealing with visiting folks I don't know but who will engage our partners is to ask them to ease their way into the business end of their meeting. Take the time to build rapport and say how well you were received in country, how delighted you are with the food, the art, the weather and how you wish you could have brought your family on this trip. Whatever might open up the partner to merely want to carry on a conversation and get them to talk about themselves.*

8. French colonial influence in Africa. On several occasions, I have witnessed discussions between French and African officers on correct use of French. These discussions are sometimes a bit antagonistic! In many cases, I have had African officers tell me that they speak better French than the French, mostly because the young French are cocky and use too much slang/argot. There is also sometimes the sense of post-colonial resentment apparent in the attitudes of some of the Africans. In those cases, I often feel like a bit of a mediator because I am not African nor am I French. I have no involvement in that colonial history but my

connection is the language and my job to use it to facilitate communication. Because of this, I think the interpreter has an obligation to be prepared to act as a mediator in some cases. Do you agree? Examples of similar situations in Afghanistan? Elsewhere?

*Absolutely (obligated to be prepared to act as a mediator). Case in point. I recall last year's FLINTLOCK exercise in Senegal where interpreters were needed for a particular course. The interpreters were mismatched, young and had never worked for or with Police or military personnel, let alone US Police/Military. The audience was a dozen seasoned officers many of whom spoke English and French and could sharpshoot the youngsters. I had to stop the class, re-cock all the brains in the room by explaining that while the young interpreters weren't quite up to the task, at some point in all our lives we were put under pressure for the first time and that it is incumbent upon us collectively as cadre and participants to train the next generation of interpreters and to drop our individual savvy on them at the end of each block of instruction. I even appealed to their fatherly senses saying that the interpreter could be my son and I would want the older generation to impart knowledge and have patience. I then spent the next couple of hours with a clip board in the back of the class and the slide decks from a couple of blocks of instruction trying to get the other interpreters not on the marks to prepare lexicon for the upcoming hour of instruction. Preferably this kind of homework is done before hand. It took AFRICOM the better part of 5 years to have materials translated and ready to project, facilitating delivery of course material considerably.*

9. With specific focus on West Africa, I would love to hear any anecdotes related to the influence of oral tradition or other cultural differences that may have led to a miscommunication.

*I'll have to think about this for a while. I'm not such a story teller per se*

10. Based on challenges experienced working and interpreting in this environment, do you think that the military would benefit from a specific cadre of highly trained conference interpreters? Does the training program mentioned in the overview seem sufficient, too lengthy, insufficient?

*Yes, the military could benefit from highly trained linguists (interpreter level) but I think we're thinking about it all wrong. Until the powers that be consider important that polyglots among their FAOs, their Intel analysts, staffs are valuable, then we'll continue to nurture the Staff officer, power point Ranger as the important planning tool. It's the wrong tool. It's this same petrified approach we've had in changing the construct of the Army from a Cold War force on force with Divisions and Brigades when the enemy doesn't wear a uniform in today's Terror based threat. The SOF 12 Man A-Team seems much better suited to engaging with local intervention forces (GIGN or other SOF like counterparts) than the old Division, Brigade construct. Those constructs should maybe remain as a way to count our soldier, for purely admin reasons. It's inconceivable for me to see how many SOF Teams have been deployed to the African continent who don't have one single Fluent French speaker on them.*

*On est figé dans un nombrilisme certain qui prône l'arrogance à tous les niveaux mais surtout au niveau de notre leadership. Absolument tous les officiers français se voient montrés la porte après le grade de capitaine s'ils n'ont pas le CML2 en Anglais (Certificat Militaire de Langue en Anglais). Le français fut enseigné à West Point les 70 premières années de son existence. Même Patton qui n'aimait pas spécialement travailler avec les Français le parlait remarquablement bien et était efficace grâce à son savoir du français et la culture française. These are not alternative facts...*

*In the days when we outright won wars, our senior leadership valued foreign languages over that the Sociology, Psychology, Philosophy majors. A lieutenant who could speak another language as he manned a check point is simply more useful. Communications are most useful in getting things right.*

11. Are you familiar with U.S. military interpreter training programs (such as Army 9L, DLI, FLTCE or others?). Please describe. Based on your knowledge or experience with these programs, do you think that the military interpreter programs suffice for assuring high-quality, accurate interpretation support at the strategic, operational and tactical levels in the military environment of Francophone Africa?

*No, never heard of any. Was never offered any DLI training (even in Portuguese and lord knows I could have used it in Bissau or Cabo Verde)*

12. Other suggestions or comments? Other questions I should ask?  
End of questionnaire.

## C2.3

1. Please briefly describe your in-country interpreter experience as a military officer (how long, which countries, specific interaction with African interpreters, etc.).

*4 years in SOUTHAF translating/interpreting at home station and in Latin/South America. 4 years in Stuttgart translating/interpreting for AFRICOM. 5 years working as reserve attache in Africa and Europe; Deployments in France, Switzerland, Colombia, Bosnia, Burkina, Chad with interpreter duties.*

2. Do you currently serve as a military interpreter? In what capacity (primary function or a collateral duty)? *Not my primary function.*

3. Have you received specific interpreter training, and if so, where? If not, please describe your language training with the military (or prior to joining the military) and any training with foreign militaries.

*- Born/lived in Mexico until 7 yrs old: Spanish first language  
- Exchange student in France: Rotary Club 1 yr  
- College: Sophomore year studied in Neuchatel, Switzerland  
Junior semester in Salamanca, Spain, senior semester in Heidelberg, Germany.  
- Worked at the UN HQ in NY from 1988 to 1991 (used Sp/Fr daily)  
While at UN spent 3 months studying in USSR  
-Deployed in support of Bosnia ops: French interpreter for NGO/briefed FR crews (in FR)  
-Deployed to Geneva- LNO with UNHRC (work in FR)  
-Deployed to Colombia- LNO to Colombian Pentagon (in SP)  
-Deployed to Paris – LNO to Fr Special Forces (in FR)  
-DATT in Burkina – 3 months  
-DATT in Chad – 4 months  
FAO immersion in Tunisia for FR (1 month)  
FAO immersion in Portugal for PRT (1 month)*

4. Did your language or interpreter training include cultural awareness training for a specific geographic area? No.

5. Given your background as a bi-lingual officer, I know that you have been asked to interpret on numerous occasions even when your job was not specifically that of the command or unit interpreter. In the past (pre-AFRICOM, AFAF), when you were asked to interpret, was this because the interpreters on staff or those assigned to the unit were not adequately prepared? Was this because no interpreter was assigned?

*- Asked to interpret for Burundi DMI at DMI conf in Uganda- no interpreter*

*available.*

*At SOUTHAF was asked to interpret for component several times because I spoke French and Portuguese and component didn't have an interpreter (that I knew of).*

6. You have a unique perspective into the military cultures of both France and the United States because of your education and background. While interpreting military members of the two countries and/or Africa countries, what seems to be the biggest communication gap? U.S. acronyms? Speed of delivery? Informality of speech?

*Command of the spoken language. Even though we consider ourselves fluent and can talk about almost anything, we use simplistic French.*

7. Other cultural differences between the French, U.S. and African militaries than can adversely affect communication? One example that I cite is the French (and Francophone African) courtesy of shaking everyone's hand as a greeting in the morning, or the first time you see colleagues. I've watched American officers blow right by extended hands because they are in too big of a hurry. Part of my proposal is to train interpreters to advise on these types of courtesy. Other examples?

*Know how to make conversation (small talk and not sound stupid). Don't be afraid to approach a foreigner and don't gather in groups of Americans. Learn the person's name and greet them by name every time you see them. If you don't understand ask them to spell their name.*

8. French colonial influence in Africa. On several occasions, I have witnessed discussions between French and African officers on correct use of French. These discussions are sometimes a bit antagonistic! In many cases, I have had African officers tell me that they speak better French than the French, mostly because the young French are cocky and use too much slang/argot. There is also sometimes the sense of post-colonial resentment apparent in the attitudes of some of the Africans. In those cases, I often feel like a bit of a mediator because I am not African nor am I French. I have no involvement in that colonial history but my connection is the language and my job to use it to facilitate communication. Because of this, I think the interpreter has an obligation to be prepared to act as a mediator in some cases. Do you agree? Examples of similar situations in France? Elsewhere?

*I agree. Africans often complain that the French still treat them like slaves and show no respect. I've been told several times that it seems like the French always seem to be hiding something and will only help Africans (training) if it benefits them directly.*

9. With specific focus on West Africa, I would love to hear any anecdotes related to the influence of oral tradition or other cultural differences that may have led to a miscommunication.

*I've worked with many 3/3 French speakers who think they are fluent but aren't. On our last trip to Burkina, we had a trainer (who by the way was a French instructor at West Point) who was teaching an all-female course and made "American mistakes"- example: while talking about President Putin he tried to make it sound French and said putain instead. He tried to describe mega bytes but said bits (penis) instead. He also tried to give the girls advice on briefing before a large group and told them to imagine his audience naked. The girls were visibly disturbed by that.*

10. Based on challenges experienced working and interpreting in this environment, do you think that the military would benefit from a specific cadre of highly trained conference interpreters? Does the training program mentioned in the overview seem sufficient, too lengthy, insufficient?

*I think it would be a great benefit to have highly trained interpreters as part of military. I get miffed when I need to find a French speaker for one of our courses and I'm told the person is good because he/she is a 3/3. And then, I talk to the person and they clearly cannot get up in front of an audience of Africans and clearly teach the lesson plan. To prove a point, I took the Italian DLPT and got a 2+/2+. I do not speak Italian!!!!*

11. Other suggestions or comments? Other questions I should ask?

End of questionnaire.

## C2.4

1. Please briefly describe your in-country experience in Francophone Africa as a military officer (how long, which countries, in what capacity.).

*I lived in Senegal over the course of a year and visited Cameroon, Guinea, Rwanda and Morocco. In Senegal I worked in the Office of Security Cooperation.*

2. Do you currently serve or did you previously serve as a foreign area officer or attaché?

*I am a Foreign Area Officer. I have not served as a DA.*

3. Briefly describe your French language training associated with your assignments in Francophone Africa. Civilian or military language training? Where? For how long?

*I had basic college French before joining the Army. I attended DLI for the Basic French and Portuguese course.*

4. Did your FAO or attaché training include cultural awareness training for a specific geographic area or country?

*I spent 14 months in Africa during which time I visited 18 countries in the region. While I still feel as though I was only able to gain an impression of what "Africa" is- it was a critical impression. Currently I am engaged in an African Studies program which is helping broaden and deepen my knowledge by integrating ideas and adding more context to my understanding of the massively complex continent.*

5. When assigned to a Francophone country, were you called upon to act as interpreter by visiting U.S. military delegations? If so, was this because the interpreters assigned to the originating command or unit were not available? Not adequately prepared? Was this because no interpreter was assigned to the delegation's command/unit?

*While in Senegal I assisted as an interpreter to help a visiting team because their language was insufficient to communicate with local officials. They had basic language skills (survival French). They were not assigned an interpreter so I offered to help. (I have also been prevailed upon to use my basic Portuguese to interpret while in Lusophone countries.)*

6. You have a unique perspective into the military cultures of both Francophone Africa and the United States. While interacting with military members from the U.S. and Africa, what seems to be the biggest communication gap? U.S.

acronyms? Speed of delivery? Informality of speech? Lack of cultural sensitivity? Other?

*While we are trained briefly of the French military system, ranks, military terms, this was a weakness for me. Having better operational language would have been helpful too.*

*While officers typically had an excellent command of French, French can, at times, be insufficient as in many Francophone countries as it is a second or third language. (Cameroon is particularly tricky)*

7. Other cultural differences between the French, U.S. and African militaries than can adversely affect communication? One example that I cite is the French (and Francophone African) courtesy of shaking everyone's hand as a greeting in the morning, or the first time you see colleagues. I've watched American officers blow right by extended hands because they are in too big of a hurry. Part of my proposal is to train interpreters to advise on these types of courtesy. Other examples?

*This is a good observation and gets to the complex balance of following the pace of your counterpart or the person you are meeting with. Learning about the military history of where you are- even basic facts, is not a bad idea.*

8. French colonial influence in Africa. On several occasions, I have witnessed discussions between French and African officers on correct use of French. These discussions are sometimes a bit antagonistic! In many cases, I have had African officers tell me that they speak better French than the French, mostly because the young French are cocky and use too much slang/argot. There is also sometimes the sense of post-colonial resentment apparent in the attitudes of some of the Africans. In those cases, I often feel like a bit of a mediator because I am not African nor am I French. I have no involvement in that colonial history but my connection is the language and my job to use it to facilitate communication. Because of this, I think the interpreter has an obligation to be prepared to act as a mediator in some cases. Do you agree? Examples of similar situations in Afghanistan? Elsewhere?

*Yes. This requires a highly professional and situationally aware individual. I have seen interpreters play this role to the detriment of communication when they are biased or are somehow involved in the situation. (This is a problem especially when no US personnel can speak the local language).*

9. With specific focus on West Africa, I would love to hear any anecdotes related to the influence of oral tradition or other cultural differences that may have led to a miscommunication.

*Getting out of the capital is critical to understanding where you are. West African capitals are a major departure from the countryside and a military officer will benefit from seeing what a border looks like, for example. I'm not entirely*



*sure if this gets to your point but one experience that sticks out in my mind was a time when I was on the Senegal side of the Senegalese/ Guinea border talking with some border patrol about how they operated during the Ebola crisis. We assumed some procedure when in reality, I got the sense that they kept in communication because they themselves crossed back and forth over the border often, had friends on the other side, were friends with the guards, ate together sometimes etc... They were aware of the crisis and ready to take temperatures, but it was clear that there was a significant blur between Senegal and Guinea. This became normal to me over time, but initially, it was quite novel to realize that “oh yes- these borders were put here relatively recently” and “indeed many of them are meaningless to the people who live near them.”*

10. Based on challenges experienced working and interpreting in this environment, do you think that the military would benefit from a specific cadre of highly trained conference interpreters? Does the training program mentioned in the overview seem sufficient, too lengthy, insufficient?

*Yes. I think FAOs should be given the opportunity to train as interpreters as a specialization.*

11. Are you familiar with U.S. military interpreter training programs (such as Army 9L, DLI, FLTCE or others?). Please describe. Based on your knowledge or experience with these programs, do you think that the military interpreter programs suffice for assuring high-quality, accurate interpretation support at the strategic, operational and tactical levels in the military environment of Francophone Africa?

*I am not familiar with U.S. military interpreter training programs.*

12. Other suggestions or comments? Other questions I should ask?

*I was very humbled by the number of languages spoken in every country that I visited in Africa. I was taken aback by how quickly I could be excluded from a conversation by the integration of a local language or dialect into conversation. This is an important inevitability to anticipate.*

End of questionnaire.

### C3.1

1. Vous travaillez en Afrique francophone depuis combien de temps et dans quel domaine ?

*J'ai travaillé entre 2005 et 2007 sur le FS Jules Verne dont la mission principale était d'assurer des actions d'entretien des bâtiments des marines des pays du golfe de Guinée avec lesquels la France entretenait des relations. Je dirigeais la fraction de l'équipage qui était chargée d'assurer ces types d'entretien qui avaient lieu lors d'escales durant de 4 à plus de 10 jours. Les domaines couverts concernent tout ce qui peut contribuer à maintenir un bâtiment de combat en ordre de marche.*

2. Avez-vous eu l'occasion de participer aux activités sur le continent ou ailleurs qui impliquaient la coopération entre les Forces armées ou les Forces de sécurité des États-Unis, de la France et des pays africains ?

*J'ai participé à des activités impliquant la coopération des forces navales africaines, des forces françaises stationnées dans les pays visités. Le seul contact avec les États-Unis (en dehors des rencontres lors des réceptions en ambassade) a été l'officier embarqué en mission. (Toi Julie en l'occurrence et un autre dont je ne me souviens pas le nom et dont je ne sais plus dire s'il a été avant ou après toi).*

3. Si vous avez répondu «oui» à la question précédente, qui assurait la communication lors de ces activités ? Des interprètes militaires ou civils étaient-ils disponibles ?

*Pas besoin d'interprètes lorsque nous étions en pays francophones, mais cela a pu nécessaire pour les escales au Nigeria, au Ghana bien que je ne me rappelle pas en avoir vu. L'anglais pratiqué par les officiers français, bien que médiocre devait permettre de se débrouiller lors de ces escales qui n'étaient pas inscrites dans les programmes de maintenance. Il s'agissait de visites de courtoisie.*

4. Souvent, les États-Unis concluent des contrats avec des interprètes uniquement parce qu'ils indiquent sur le CV le français comme langue maternelle. Par contre, ils ne pensent rien à la capacité de ces personnes de parler anglais. En outre, ils n'exigent pas de la formation en traduction/interprétation. La langue parlée par les Forces armées américaines est très technique et plein d'argot. En outre, les Américains parlent très vite. J'ai plusieurs exemples d'échecs des interprètes contractés selon ces critères limités. Est-ce que vous avez des exemples particuliers (au Mali, en France ou bien en mission ailleurs?)

*Je n'ai pas d'exemple de ce type en tête, en revanche je suis convaincu qu'un interprète doit parfaitement maîtriser les deux langues pour lesquelles il est sollicité. Une langue doit être maternelle et l'autre doit être soit une seconde langue maternelle (cas des enfants qui ont des parents de nationalité différente) soit avoir été apprise lors de séjours en immersion longue dans le pays, de façon à non seulement connaître la langue (maîtrise des idiomes), mais aussi bien connaître les gens qui la parle, c'est-à-dire leur tournure d'esprit. Par exemple*

*un « oui » chinois n'a pas le même sens qu'un « oui » occidental ? Seul la connaissance des us et coutumes ou des pratiques permet d'éviter des malentendus parfois lourds de conséquences.*

5. Par rapport à la qualité d'interprétation dans le milieu de l'Afrique de l'Ouest, quel est le problème qui gêne le plus la communication ? (accents, acronymes, argot, qualité d'équipements d'interprétation/micros, manque de respect ou de connaissance par rapport au protocole ou aux questions culturelles) ?

*Si l'interprète n'est pas d'origine francophone, alors certaines personnes pourraient être difficiles à comprendre surtout si un ton emphatique est utilisé, ce qui peut arriver dans ces pays. Les accentuations ne sont alors plus forcément placées là où elles sont normalement attendues, ce qui peut rendre difficile la compréhension. L'équipement de sonorisation s'il est de mauvaise qualité est naturellement un handicap.*

6. L'oralité traditionnelle exerce une grande influence sur la communication en Afrique et surtout en Afrique de l'Ouest. Est-ce que vous avez quelques exemples ou commentaires sur l'oralité et la manière dont cette tradition influe sur la communication lors des activités militaires ? J'évoque, par exemple, des cas de parenté à plaisanterie, l'art oratoire, le respect du silence, d'autres.

*Je n'ai pas souvenir de problème de compréhension pour ce qui est évoqué dans la question. En revanche, j'ai pu remarquer, notamment au Togo que rien ne pouvait se faire ni se discuter tant que les « sages » n'avaient pas été visités, ce qui doit donc se faire dans les tout premiers jours de l'escale. Les autorités militaires locales n'ont pas le pouvoir de préséance sur ces « sages ». L'âge est également à prendre en compte : Lors d'un déjeuner officiel à bord du Jules Verne en Côte d'Ivoire, l'ambassadeur français avait invité les 4 ou 5 acteurs principaux des forces alors en conflit (peut-être étais-tu présente ?). Le plus âgés des protagonistes, bien que minoritaire sur le plan de la représentativité a toujours été sollicité avec respect et bienveillance pour prendre la parole en premier. Il semblait manifeste qu'il ne serait pas venu à un plus jeune même plus puissant de s'arroger la parole en premier. Et l'ambassadeur est d'ailleurs aller le saluer en premier.*

7. Parfois, je constate que le personnel français et le personnel des pays africains francophones sont en désaccord sur l'utilisation correcte des termes ou des mots français. Dans mes expériences, le français utilisé par les officiers africains est plus formel et plus correct. Quels sont vos commentaires particuliers sur ce défi ? Des possibles solutions pour l'interprète qui doit respecter tous les intervenants ?

*Les africains francophones parlent un français bien plus relevé que les français, et le vocabulaire utilisé n'a pas été usé ou dévoyé par le temps, de même que les tournures employées. Ce fait s'observe également dans la partie française du Canada dans laquelle le français utilisé est finalement très ancien. Il est impossible pour un français de la métropole de comprendre parfaitement un « cousin » canadien, tant le français canadien est différent dans son vocabulaire, ses tournures et ses accentuations. C'est sans doute moins vrai avec un pays africain francophone, mais dans les deux cas, une possibilité de relever ce*

*handicap et de placer le futur interprète en immersion dans le pays concerné. Cette solution présente d'autres avantages évoqués plus haut dans ce questionnaire.*

8. Veuillez ajouter un commentaire sur le sujet de thèse. Est-ce que vous pensez que la formation d'un cadre particulier des interprètes militaires sera utile pour mieux satisfaire les besoins de communication et pour améliorer la qualité de l'interprétation?

*Si cette formation, outre la simple langue, s'accompagne d'une étude de l'histoire, d'un peu de civilisation et qu'elle intègre une période d'immersion alors je suis convaincu qu'elle utile.*

9. D'autres suggestions?

*Concernant l'Afrique, si tu veux lire le livre de Ryszard Kapuściński qui s'appelle « ébène », Eban en anglais je crois, il donne un aperçu de l'esprit africain au travers de l'histoire récente du continent.*

Fin de questionnaire.

## C3.2

1. Please briefly describe your in-country interpreter experience as a military officer (how long, which countries, specific interaction with African interpreters, etc.).

*Well, I was never an official interpreter, but have served in that role on occasion because of my background and language skills. I first interpreted between French and English while at the Academy when we invited francophone students to a multi-national conference on coalition building and global strategy. This was in 1996 or 1997. Even though I am a native French speaker, I didn't actually know some of the professional military terminology and found myself stumbling quite a bit or having to use English terms. The embarrassment at not feeling like I knew my own mother-tongue spurred me to expand my military vocabulary in both French and English in order not to get caught tongue-twisted in either language. This proved very beneficial soon after when I did an exchange summer (1998) with the French navy off the coast of Ireland, England and Scotland. I then dove into learning how to fly and my mind was more preoccupied with earning my wings of gold and becoming proficient in tactics and the operational environment, but in 2009 I spent a year in Afghanistan at the headquarters for the International Security Assistance Force (ISAF) in Kabul Afghanistan. I was a member of the Joint Visitors Bureau and many visitors came from francophone countries. I therefore became a de facto translators on several high-visibility occasions, just in case General McChrystal needed me to convey a particular message that he wanted to make sure wasn't "lost in translation." In 2013, when I came to U.S. Africa Command, I was called upon several times to translate Operational Bulletins from our partner nations, as well as interpreting for senior leaders during office calls and phone conversations.*

2. Have you received specific interpreter training, and if so, where ?

*No official training. Just self-taught and through engagements with fellow interpreters/translators and sharing tools (vocabulary lists, etc.) to fine-tune my skills.*

3. Given your background as a bi-lingual officer, I know that you have been asked to interpret on numerous occasions even when your job was not specifically that of the command or unit interpreter. In the past (pre-AFRICOM), when you were asked to interpret, was this because the interpreters on staff/assigned to the unit were not adequately prepared? Was this because no interpreter was assigned?

*At ISAF, there were no French interpreters on staff. I am not sure whether it was expected that some of the francophone members of the staff (French military officers, Francophone non-French military officers, francophone civilian employees, francophone government contractors, francophone NATO employees, ...) would fill the gap, but none were specifically employed for interpretation in French (we had one Dari interpreter and one Pashtu interpreter). When the HQ started to get high-level visits from Francophone government officials to discuss*

*their countries' contributions to ISAF, NATO, and progress in Afghanistan, it became apparent that there was risk in misinterpretation of key messages due to lack of English fluency. I stepped in to fill the gap.*

4. You have a unique perspective into the military cultures of both France and the United States. While interpreting military members of the two countries, what seems to be the biggest communication gap? U.S. acronyms ? Speed of delivery? informality of speech?

*I think the biggest communication gap is cultural. Depending on personalities, many U.S. senior leaders do not fully grasp the importance of preparing for a cultural exchange. For some countries/personalities, an informal approach could be interpreted as friendship and treating one's interlocutor as a peer of equal stature. For others, it could be construed as demeaning and lacking respect towards their rank/country they represent. It is important to get a pre-brief on the best way to engage with a high-visibility interlocutor in order not to commit a cultural "faux pas" right off the bat.*

*Speed of delivery is a significant challenge, ever more so when one does this type of work on a sporadic basis and is not used to certain professional terms and has to "go digging" into the deep memory while trying to capture the conversation at hand. Much like physical work outs, the only way to keep that vocabulary current and within quick reach is through close frequency of exercise ("if you don't use it, you lose it!").*

5. Other cultural differences between the French, U.S. and African militaries than can adversely affect communication ? One example that I cite is the French (and Francophone African) courtesy of shaking everyone's hand as a greeting in the morning, or the first time you see colleagues. I've watched American officers blow right by extended hands because they are in too big of a hurry. Part of my proposal is to train interpreters to advise on these types of courtesy. Other examples?

- *Taking off one's hat indoors. We have a "baseball cap" society where it is common to wear your hat indoors, but for some cultures it is particularly rude to be covered indoors.*
- *Taking off hat when greeting a lady (outside). Kind of along the same lines, in most cultures, you take your hat off when greeting a lady (especially in francophone cultures where you do "la bise" to say hello as the bill of the hat will certainly hit the others' forehead!).*
- *Wearing combat uniforms vs. dress uniform (with/without medals...). We like to wear our combat uniform, even when we are just a bunch of staff weenies. When a dignitary comes to AFRICOM or when one of our senior leaders goes to the continent for an engagement, there is always the awkward question of which uniform to wear. Do we give them the impression that "we are in this fight with you?" or will it be construed as "we don't care enough to wear a proper parade uniform"...*
- *Never asking a question: we tend to think we know more about a country than even their own leaders. It shows in the fact that we don't want to bother with trying to understand their interpretation of a situation since it*

*is better to trust “our own experts”... I’ve noticed a pleasant surprise from our African interlocutors when we ask them for their opinions (like they are used to us dictating everything instead of asking their thoughts on the subject in order to refine our interpretation and look for common approaches to solution-finding).*

6. French colonial influence in Africa. On several occasions, I have witnessed discussions between French and African officers on correct use of French. These discussions are sometimes a bit antagonistic! In many cases, I have had African officers tell me that they speak better French than the French, mostly because the young French are cocky and use too much slang/argot. There is also sometimes the sense of post-colonial resentment apparent in the attitudes of some of the Africans. In those cases, I often feel like a bit of a mediator because I am not African nor am I French. I have no involvement in that colonial history but my connection is the language and my job to use it to facilitate communication. Because of this, I think the interpreter has an obligation to be prepared to act as a mediator in some cases. Do you agree? Examples of similar situations in Afghanistan? Elsewhere?

*I have noticed that most of the officers in Africa tend to be very well spoken and try to use as much “proper” vocabulary as possible. In most Western societies (ours as well) there is an increasing propensity for slang, foul language, and mispronunciation in order to sound “cool.” I hope not to come across as elitist or racist, but I have noticed an increasing amount of educated Americans (both black and whites, but especially the former) say “aks” instead of “ask” or over stress an accent (southern hill-billy, “hood,” Spanglish, ...) in order to sound “cool.” Some Frenchmen also tend to speak “beur” or “street French,” especially with Africans because they think that they will be better understood (as though they were talking to a “banlieusard”), when in fact they are coming across as ignorant, paternalistic, or inconsiderate (imagine a white dude trying to talk jive to a group of black Columbia University students, as though he were in Harlem...). Unfortunately, it is even worse if you have a name like mine, where everyone expects you to speak proper French. I had a buddy in Afghanistan with a “nom à rallonge” that spoke like he was at a tea party with his fellow officers, but spoke like he was in the “hood” with his enlisted. It went over like a fart in church, but no one dared to tell him. He thought it was a way to build rapport with “his guys.” It actually only distanced everyone, because he came across as insincere and fake.*

*Perhaps there is a lesson here in how we engage with leaders of African nations, because we tend to expect that they will be backward and illiterate when in fact their leaders tend to be better educated than the average American.*

6. With specific focus on West Africa, I would love to hear any anecdotes related to the influence of oral tradition or other cultural differences that may have led to a miscommunication.

*We tend to write notes at every meeting. We also use those notes as a crutch and don’t commit as much to memory. Africans have an oral tradition and tend to remember events, what was discussed, who spoke, what promises were made, etc. When I went to the planning conference for Exercise OBANGAME EXPRESS*

*(Gulf of Guinea maritime exercise), I met up with naval officers from every GoG nation and noticed few were taking notes, but then in break out sessions (and at follow on conferences), they remembered exactly what had been discussed and agreed upon, where as we relied on poorly recollected memories and (even more poorly written) chicken-scratch notes.*

*Another (funny) anecdote from that conference is that we spent three days talking about Maritime Security and Maritime Domain Awareness in very broad terms and everyone seemed to be on the same page, until it was time to discuss specific scenarios... In all of our (Western) heads, the broad picture Maritime Security discussions really rotated around the concepts of preventing pirates from taking merchant ships for ransom; protecting the oil platforms, ports, and infrastructure; disrupting shore-to-ship criminal attacks; identifying illicit ships bringing in drugs, people, and weapons or extracting ivory, poached animals, illicit minerals, and people; ... For the Africans that was all peripheral. They thought we were talking about protecting their fish!! All they cared about was that we would help them prevent the illegal, unreported, and unregulated fishing of their waters in order to safeguard their main food staple from Chinese and European sea-poachers... They didn't understand it when we started talking about training their sailors to board a cargo ship and take down the (African) pirates (bad guys) that were holding the (Western) crews (good guys) hostage. They thought they should train on how to take down the (Western) crew (bad guys) that was illegally poaching their fish!! It was particularly awkward for the Spanish, French, Belgian, and Americans but the Brazilians were dying of laughter... (I had a good laugh too!).*



### C3.3

1. Please briefly describe your in-country interpreter experience as a military officer (how long, which countries, specific interaction with African interpreters, etc.).

*My experience began working at HQ USAFE-AFAFRICA (where I supported Air Forces Africa) as a Security and Cooperation Officer for Northwest Africa for approximately two years. In that capacity I unofficially served as a translator and interpreter to varying degrees, to include assisting with interpretation for engagements in Morocco and Tunisia. I have also assisted HQ Air Forces Africa more recently in this capacity by serving as an interpreter for two visiting contingents from Burkina Faso and Mauritania.*

2. Do you currently serve as a military interpreter? In what capacity (primary function or a collateral duty)?

*I have never served as a military interpreter exclusively nor officially in that capacity – only as a collateral duty. (Though if such a program as the proposed were available, I would avidly pursue that path.)*

3. Have you received specific interpreter training, and if so, where? If not, please describe your language training with the military (or prior to joining the military) and any training with foreign militaries.

*As I have only served as an interpreter in a collateral capacity, I have not received any formal training. Regarding language training, however, I began seriously studying French late in high school and later studied and minored in French at the United States Air Force Academy where I also had the opportunity to spend a semester at Ecole de l'Air (the French Air Force Academy). That exchange program also comprised a month-long French immersion in Montpellier. I also was a participant in the Air Force's Language Enabled Airman Program (LEAP) for French, which comprised attending online courses and three separate month-long language immersions. Two were for French (Nice, France, and Yaounde, Cameroon) with the latest for German (Vienna, Austria). I also completed one additional month-long language immersion in Reims, France while at university as well as a one semester of Arabic study and a six week immersion for Mandarin in Nanjing, China (after two years of studying Chinese). Additionally, I have spent time abroad to include four and a half years stationed in Germany with the Air Force.*

4. Did your language or interpreter training include cultural awareness training for a specific geographic area?

*Prior to departure for each of these language training events, I did receive a very basic introduction to cultural differences, customs, and sensitivities as a part of a more general presentation on traveling to the country itself. However, this was not very in depth, and rather more insight was gleaned from my language*

*teachers prior to departure, although the preponderance of cultural awareness was accrued and absorbed through observation while spending time abroad and amongst the local populace. (This is especially and even moreso true for the immersions where I stayed with a host family, to include twice in France and the immersion in Cameroon.)*

5. Given your background as a bi-lingual officer, I know that you have been asked to interpret on numerous occasions even when your job was not specifically that of the command or unit interpreter. In the past (pre-AFRICOM, AFAP), when you were asked to interpret, was this because the interpreters on staff or those assigned to the unit were not adequately prepared? Was this because no interpreter was assigned?

*I cannot speak to the pre-AFRICOM timeframe; however, more recently there has been a demand for interpreters to assist with engagements with African partners, and due to no dedicated unit or staff interpreter here at HQ USAF-AFAP, the only resort available is to request assistance from amongst AFAP personnel in an ad-hoc capacity. Thus, for the requested interpreter, it is only an additional duty, which sometimes requires approval from leadership in the case another directorate requests support (which has been the case for the two recent local engagements with Burkina Faso and Mauritania). Thus if desired, leadership could easily deny the release of a French speaker to assist with visits from Francophone nations (despite the necessity to ideally have an American French speaker/interpreter to assist).*

6. You have a unique perspective into the military cultures of both France and the United States because of your education and background. While interpreting military members of the two countries and/or Africa countries, what seems to be the biggest communication gap? U.S. acronyms? Speed of delivery? Informality of speech?

*Despite the understandable differences in military nomenclature, incredibly a significant amount of U.S. military vernacular has been incorporated into French military jargon in France and across Francophone Africa (particularly acronyms such as TIC, JFACC, etc). Thus, although some American acronyms have not been anglicized, in general this would only be a minor cause for miscommunication. Additionally, informality of speech is also only a minor contributor to miscommunication. This is particularly true (based on my experience thus far) with Francophone African contingents. I find that informalities of speech arise more from conversing with French military than their African counterparts. Therefore, acronyms and informality of speech remain only minor and therefore, highly manageable, areas of miscommunication.*

*Alternatively, the more (and most) significant contributor to miscommunications, based on my experience thus far, pertains more to the subject matter itself (especially when it is highly technical), which when coupled with a rapid delivery renders interpretation far more difficult. Even with a Francophone contingent that is highly proficient in English, it remains challenging when the subject matter is not understood in English given the complexity of the material and subsequent translation, particularly when it is a mix of unfamiliar U.S. nomenclature and*

*acronyms intertwined with more technical terminology, and equipment and technology, for example, that the African contingent may not have. I have therefore found this aspect to prove the most challenging regarding the potential for and occasionally resultant miscommunication(s).*

*[This is especially true when the Francophone contingent has no reference point regarding what is being presented. As most of the time the teams I have interacted with (especially the officers and higher ranking members) have excellent proficiency in English, they often can almost perfectly understand the entirety of what is relayed in English. However, the situation has and continues to arise whereby the discussions or presentations forego any point of reference in the English being relayed, and therefore the technical material, handling, procedures, technology, etc combined with an introduction to first-heard and completely foreign U.S. acronyms renders the interpretation not only that much more important, but far more difficult on the part of the interpreter (who may also and most likely will not have a background in this particular field/technical specialty.) Additionally, when these highly technical topics are encountered and combined with an extremely high speed of delivery on the part of the resident expert(s), that situation is the most difficult to address and precisely capture and relay every element of the discussions in real-time.]*

7. Other cultural differences between the French, U.S. and African militaries than can adversely affect communication? One example that I cite is the French (and Francophone African) courtesy of shaking everyone's hand as a greeting in the morning, or the first time you see colleagues. I've watched American officers blow right by extended hands because they are in too big of a hurry. Part of my proposal is to train interpreters to advise on these types of courtesy. Other examples?

*This is undoubtedly a situation that arises across the continent, and as such, interpreters should be well-versed in such cultural norms, customs, and courtesies. I have also seen U.S. exchange personnel in France and noticed two very different personalities and resultant behaviors. We visited U.S. exchange pilots in France at different locations and could not have witnessed a more stark difference. The first pilot, despite being an exchange officer with the French Air Force, refused to speak French during our visit, and seemingly hardly spoke French at all with his counterparts. His attitude additionally seemed tinged with an air of superiority, which I can only imagine proved in virtually no way constructive to the desired aims such an exchange is crafted to achieve. It was also quite noticeable that his hosting counterparts found working with him taxing and even exasperating, especially given the airs he imbued. On the other hand, the other American pilot spoke exclusively in French and seemed to have established a very positive, constructive working relationship and thus extremely successful exchange, which is precisely the point of such programs.*

*A few additional points I have observed have been executed mostly well, but on occasion poorly, to include sensitivities regarding the others' diet and drink preferences (which also includes what food and beverages are set out during meetings), as one example. I have also noticed or perceived that the way I interpret and relay answers to questions posed by the visiting Francophone*

*contingent might not be relayed as delicately as might be necessary. Though most personnel I have engaged with are well-versed in interacting with Americans and how we communicate amongst one another, particularly in the military realm, I have noticed that when ensuring that the answer relayed is perfectly clear, the American way of phrasing that may in fact sound demeaning. For example, instead of directly asking after the question something to the effect of: "Is it clear/understood?" (which can potentially come across as if their intelligence is being brought into question), it would be better to craft a different phrase. This judgment is based on the slightest of reactions to my words and is rather a sentiment that has been impressed upon me but not something I have discussed or fully examined. Nonetheless, I think there are some ways in which we need to fully and more completely understand their society and culture such as their concepts of personal dignity and saving face, perspective on human rights, religion, military and societal status (to include gender and ethnicity) and cognizance of any taboo topics or seemingly superstitious or outlandish beliefs (such as animism and animal-human metamorphosis, etc). It is absolutely essential that these factors and facets are completely addressed in the way we address and interact with each individual person.*

*In closing, although most visiting contingents comprise individuals who have been educated in the West and are very receptive to the ideas of greater diversity and inclusion, and I have never personally encountered an issue as a woman serving as an interpreter (even when I was the only female in the U.S. and African military group), it is also important to communicate the perceived social status of my gender (and rank for that matter) from the perspective of the military as a whole and their society at large. This is important to relay as beyond the confines of this particular military engagement, it is highly likely that a different reception might be encountered (especially as the larger military and/or society may not have been exposed to NCOs and/or women in higher-level specialties or positions, to include leadership positions).*

8. French colonial influence in Africa. On several occasions, I have witnessed discussions between French and African officers on correct use of French. These discussions are sometimes a bit antagonistic! In many cases, I have had African officers tell me that they speak better French than the French, mostly because the young French are cocky and use too much slang/argot. There is also sometimes the sense of post-colonial resentment apparent in the attitudes of some of the Africans. In those cases, I often feel like a bit of a mediator because I am not African nor am I French. I have no involvement in that colonial history but my connection is the language and my job to use it to facilitate communication. Because of this, I think the interpreter has an obligation to be prepared to act as a mediator in some cases. Do you agree? Examples of similar situations in France? Elsewhere?

*Though France's relationship with each post-colonial country and their opinion of France differs to varying degrees, I would wholeheartedly agree with the prospect that as an American working in an environment with both entities, the role of mediator undoubtedly arises and remains an imperative role that we must fulfill. This affords both sides a more objective view and further accredits the necessity of the American interpreter to fulfil the mediator role. As such, should*

*conversations derail and take on a more antagonistic tone, it can become incumbent on the American to get the discussions back on track and drive them to become more constructive, especially when seeking to accomplish certain shared military objectives, which might have time constraints in order to implement an agreement or expeditiously execute a hypothetical combined operation, for example.*

*Furthermore, due to the actual and/or perceived antagonism alluded to, in addition to the scars of colonization, African countries are searching elsewhere (again to varying degrees) in relation to partners and looking to shift the way they do business (for example by wanting to forego training in French). This again beckons the interpreter to act as a mediator and/or diplomat, depending on what the particularities of the case might be.*

9. With specific focus on West Africa, I would love to hear any anecdotes related to the influence of oral tradition or other cultural differences that may have led to a miscommunication.

*Unfortunately, nothing comes to mind regarding a miscommunication as it relates specifically to the influence of oral tradition. However, it is always very interesting to learn the beliefs that are still held today across Africa and edifying to see the effects of colonialism and the arbitrarily crafted borders that continue to influence everyday life on the continent to this day.*

10. Based on challenges experienced working and interpreting in this environment, do you think that the military would benefit from a specific cadre of highly trained conference interpreters? Does the training program mentioned in the overview seem sufficient, too lengthy, insufficient?

*Yes; I completely agree and cannot sufficiently stress the necessity of such a program and my ardent support for its establishment. Especially given the immense global Security Cooperation mission that the military is charged with, it is unimaginable that we do not have such a program to train military conference interpreters to execute it. Having served as a Security Cooperation officer, I have seen firsthand the utmost importance of having a French speaking U.S. military member as part of the team (and of course, a trained conference interpreter would be ideal). This is due to several reasons, perhaps the most important of which is the accurate translation of the material being presented. Irrespective of the specialty area being presented, I have seen time and again how it remains difficult for the foreign interpreter to convey what is being presented, due only to the fact that they do not have the necessary context nor background, to include a baseline understanding in the technical U.S. material and/or programs, procedures, etc. Thus, I have stepped in on several occasions to assist the Host Nation interpreter with interpreting these types of U.S. concepts.*

*Secondly, if such a cadre existed, you would be able to deploy not only military personnel who are experts in their field of work (if the proposed program permitted entry after a certain amount of time in their respective career field, which I would recommend), but also an interpreter, capable of answering both calls (military experience and the target language). As such, this would also save*

*the DoD money in the long-run as potentially one person could fill two roles. Thirdly, military personnel are often more receptive to conversing with their counterparts in uniform. Thus, if a military interpreter is a part of the American contingent, an immediate bond is formed based on shared experience: a bond that serves as the foundation of fostering a relationship and ultimately (the hope is) enduring ties.*

*Finally, developing and deploying a trained cadre of military interpreters is absolutely essential to successfully executing the U.S. and more specifically Department of Defense's (DoD) Security Cooperation mission, which remains an ever-increasingly crucial crux for operating in the highly globalized world that we inhabit today. Especially with many other countries taking and expounding upon their respective Security Cooperation mission(s), not only has the environment become ever-more competitive, but the future of many nations worldwide now hangs in the balance, presenting a future that we must be willing to appropriately invest in with the necessary resources.*

*Furthermore, while I have not completed an interpretation program, based on my preliminary research of civilian Conference Interpretation university programs (again, due to the fact that such a program, and therefore this option simply does not exist, especially in my branch of service), the outlined proposal falls in line with what I would envision an equivalent military program comprising.*

11. Other suggestions or comments? Other questions I should ask?

*These question and the proposed program are a great starting point for a necessary initiative. I hope that such a program can come to fruition, as I too perceive it to be a necessity.*

End of questionnaire.

### C.3.4

Réponses aux questions pour vous :

1. Un commentaire sur le sujet de thèse. Est-ce que vous pensez que la formation d'un cadre particulier des interprètes militaires sera utile pour mieux satisfaire les besoins de communication et pour améliorer la qualité de l'interprétation?

*R : Pour améliorer la qualité de l'interprétation je pense qu'il faut former des interprètes militaires ou paramilitaires dans le domaine technico-militaire et technico-opérationnel.*

2. Souvent, les États-Unis concluent des contrats avec des interprètes uniquement parce qu'ils indiquent sur le CV le français comme langue maternelle. Par contre, ils ne pensent rien à la capacité de ces personnes de parler anglais. En outre, ils n'exigent pas de la formation en traduction/interprétation. La langue parlée par les Forces armées américaines est très technique et plein d'argot. En outre, les Américains parlent très vite. J'ai plusieurs exemples d'échecs des interprètes contractés selon ces critères limités. Est-ce que vous avez des exemples particuliers (au Maroc ou bien en mission ailleurs?)

*R : Les interprètes militaires ont souvent une formation littéraire (problème de vocabulaire technique) et parfois en fait appel à des interprètes civiles (problème de vocabulaire technique et militaire)*

3. Par rapport à la qualité d'interprétation, quel est le problème qui gêne le plus la communication ? (accents, acronymes, argot, qualité d'équipements/micros, manque de respect ou de connaissance par rapport au protocole ou aux questions culturelles ?

*R : Le problème qui gêne le plus la communication est le manque connaissance dans le domaine militaire, opérationnel, technique, social et culturelle,*

4. À mon avis, l'oralité traditionnelle exerce une grande influence sur la communication en Afrique et surtout en Afrique de l'Ouest. Est-ce que vous avez quelques exemples ou commentaires sur l'oralité et la manière dont cette tradition influe sur la communication lors des activités militaires ? J'évoque des cas de parenté à plaisanterie, l'art oratoire, le respect du silence, d'autres.

*R : la civilisation africaine est essentiellement une civilisation de parole, et l'histoire de ses sociétés se perçoit mieux de l'intérieur.*

5. Parfois, je constate que le personnel français et le personnel des pays africains francophones sont en désaccord sur l'utilisation correcte des termes ou des mots français. Souvent, je constate que le français utilisé par les officiers africains est plus formel et plus correct. Quels sont vos commentaires particuliers sur ce défi ? Des possibles solutions pour l'interprète qui doit respecter tous les intervenants ?

*R : Le français pratiqué par les officiers africains est un français académique, par contre les officiers français ont tendance à utiliser le vocabulaire anglais.*

6. Je comprends que la langue officielle au Maroc est l'arabe mais la plupart des officiers marocains avec lesquels je travaille parlent parfaitement le français, et le plus souvent, mieux que les officiers français. Pourquoi ? Outre l'histoire coloniale, s'agit-il d'un programme de formation particulier ? Une question politique, sociale ?

*R : Le français pratiqué par les officiers marocain est un français académique*

7. Au Maroc, est-ce que vous avez une unité ou un corps des interprètes militaires ? Si oui, pourriez-vous expliquer le programme ou bien partager des coordonnées d'un point focal ? Si non, qui assure l'interprétation pour les activités militaires ?

*R : Au Maroc il y a l'Ecole Supérieure Roi Fahd de Traduction de Tanger ou sont formés les interprètes militaires et civils.*  
<http://www.esrft.uae.ma/portal/index.html>

8. D'autres suggestions ?

*Pour réaliser une bonne performance, l'interprète doit éprouver un certain trac avant d'entrer sur scène. Étant appelé à évoluer dans des milieux de toutes sortes, il doit avoir un bon contact humain et savoir adapter son langage à ceux dont il transmet les propos.*

*Bonne chance.*



### C3.5

1. Un commentaire sur le sujet de thèse. Est-ce que vous pensez que la formation d'un cadre particulier des interprètes militaires sera utile pour mieux satisfaire les besoins de communication et pour améliorer la qualité de l'interprétation?

*Réponse : Cette formation est nécessaire car elle aidera à une meilleure compréhension surtout quand il y'a plusieurs parties ne parlant pas la langue. Elle permet d'avoir une traduction fidèle aussi surtout qu'il existe des termes techniques purement militaire.*

2. Souvent, les États-Unis concluent des contrats avec des interprètes uniquement parce qu'ils indiquent sur le CV le français comme langue maternelle. Par contre, ils ne pensent rien à la capacité de ces personnes de parler anglais. En outre, ils n'exigent pas de la formation en traduction/interprétation. La langue parlée par les Forces armées américaines est très technique et plein d'argot. En outre, les Américains parlent très vite. J'ai plusieurs exemples d'échecs des interprètes contractés selon ces critères limités. Est-ce que vous avez des exemples particuliers (au Sénégal ou bien en mission ailleurs?)

*Réponse : Des militaires sont envoyés aux USA plus particulièrement à Lackland faire la formation d'instructeurs de la langue anglais et ce sont ces gens là qui nous viennent en appoint sans compter d'autres qui ont fait leur formation aussi aux USA.*

3. Par rapport à la qualité d'interprétation, quel est le problème qui gêne le plus la communication ? (accents, acronymes, argot, qualité d'équipements/micros, manque de respect ou de connaissance par rapport au protocole ou aux questions culturelles ?

*Réponse : Ce que vous évoquez est réel mais la formation faite aux USA aide déjà. Cependant pour le micro c'est bien de respecter la distance avec la bouche pour permettre à votre parole de bien passer : au moins 4 doigts de distance entre le micro et la bouche. Si c'est un micro HF bien voir s'il a une bonne batterie et son ampli bien orienté.*

4. À mon avis, l'oralité traditionnelle exerce une grande influence sur la communication en Afrique et surtout en Afrique de l'Ouest. Est-ce que vous avez quelques exemples ou commentaires sur l'oralité et la manière dont cette tradition influe sur la communication lors des activités militaires ? J'évoque des cas de parenté à plaisanterie, l'art oratoire, le respect du silence, d'autres.

*Réponse : C'est un fait purement historique qui tend à disparaître avec l'avènement de l'écriture. Pour chaque événement il faut se préparer à l'avance voir l'organisation c'est une cérémonie par exemple voir quand il faut intervenir pour éviter les vides. Si c'est une traduction voir quand exactement vous devez intervenir par rapport à l'autorité qui expose.*

5. Parfois, je constate que le personnel français et le personnel des pays africains francophones sont en désaccord sur l'utilisation correcte des termes ou des mots français. Souvent, je constate que le français utilisé par les officiers africains est

plus formel et plus correct. Quels sont vos commentaires particuliers sur ce défi ?  
Des possibles solutions pour l'interprète qui doit respecter tous les intervenants ?

*Réponse : Cette tendance je crois a plus ou moins disparu. Nous faisons actuellement les mêmes écoles de formations. Il faudra tout faire pour avoir le vocabulaire technique de certains termes militaires et faire preuve de souplesse. Je sais qu'il n'y aura pas de problème pour vous.*

6. Au Sénégal, est-ce que vous avez une unité ou un corps des interprètes militaires? Si oui, pourriez-vous expliquer le programme ou bien partager des coordonnées d'un point focal? Si non, qui assure l'interprétation pour les activités militaires ?

*Réponse : Je vous ai donné la réponse au niveau de la question 2*

7. D'autres suggestions?

*Je reste disponible et je sais que ça ira. Beaucoup de courage.*

Fin de questionnaire.

### C3.6

1. Un commentaire sur le sujet de thèse. Est-ce que vous pensez que la formation d'un cadre particulier des interprètes militaires sera utile pour mieux satisfaire les besoins de communication et pour améliorer la qualité de l'interprétation?

*Il est très important de former les interprètes car le langage militaire est particulier et spécifique. Un mot peut avoir un autre sens selon le contexte. Exemple en combat « reconnaître zone A » c'est pas recognize area A mais « search area A ». Le langage est très souvent technique d'où la nécessité d'une formation spécifique ;*

2. Souvent, les États-Unis concluent des contrats avec des interprètes uniquement parce qu'ils indiquent sur le CV le français comme langue maternelle. Par contre, ils ne pensent jamais à la capacité de ces personnes de parler anglais. En outre, ils n'exigent pas de la formation en traduction/interprétation. La langue parlée par les Forces armées américaines est très technique et pleine d'argot. En outre, les Américains parlent très vite. J'ai plusieurs exemples d'échecs des interprètes contractés selon ces critères limités. Est-ce que vous avez des exemples particuliers (au Niger ou bien en mission ailleurs?)

*Les exemples je peux pas en citer un précisément mais assez souvent officiers de l'armée sont obligés d'intervenir pour recadrer la traduction de certains interprètes civils.*

3. Par rapport à la qualité d'interprétation, quel est le problème qui gêne le plus la communication ? (accents, acronymes, argot, qualité d'équipements/micros, manque de respect ou de connaissance par rapport au protocole ou aux questions culturelles ?

*Le problème c'est souvent le manque de niveau dans le domaine technique et aussi mais très peu l'accent des américains.*

4. La tradition orale exerce une grande influence sur la communication en Afrique et surtout en Afrique de l'Ouest. Est-ce que vous avez quelques exemples ou commentaires sur l'oralité et la manière dont cette tradition influe sur la communication lors des activités militaires ? J'évoque des cas de parenté à plaisanterie, l'art oratoire, le respect du silence, d'autres.

*Concernant l'impact des traditions dans la communication je vois surtout sur le choix de certaines personnes selon le sujet. Exemple : pour faire une prière avant un événement il faut choisir un religieux respecté de tous.*

5. Parfois, je constate que le personnel français et le personnel des pays africains francophones sont en désaccord sur l'utilisation correcte des termes ou des mots français. Souvent, je remarque que le français utilisé par les officiers africains est plus formel et plus correct. Quels sont vos commentaires particuliers sur ce défi ? Des possibles solutions pour l'interprète qui doit respecter tous les intervenants ?

*Sur ce point pas grand-chose à dire*

6. En général, les militaires est-ce qu'ils font plus confiance à l'interprète en tenue militaire (au lieu d'un civil) quel que soit son grade ?

*La confiance c'est l'interprète qui doit le créer dès le premier contact.*

7. Souvent les interprètes militaires sont des sous-officiers. Parfois, je constate un manque de respect des capacités de ces sous-officiers interprètes. Une fois qu'ils

reviennent en tenue civile, il me semble qu'on les écoute avec plus d'intérêt. Est-ce que vous pensez qu'il existe des attitudes particulières par rapport aux sous-officiers spécialistes de ce genre ? Peut-être que c'est simplement mon imagination !

*Ça existe souvent selon les pays et pour y remédier c'est possible de penser à un uniforme particulier pour interprète.*

8. Nous les Américains ont tendance d'entrer dans la salle/au site et on se met immédiatement au travail. Trop souvent, on ne se rend compte des normes de politesse, de la manière dont on salue, on est accueilli en Afrique de l'Ouest. En général, les officiers africains avec lesquels je travaille indiquent de ne pas être vexés par ce comportement parce qu'ils comprennent la différence entre les cultures. Je le trouve inacceptable. Il faut que nous respections la culture du pays hôte. Je propose une formation des interprètes qui comprendra une concentration sur la sensibilisation culturelle. Est-ce que vous pensez qu'une telle formation favorisera une amélioration considérable de la qualité des communications entre les africains et les américains ?

*La connaissance de la culture d'autrui est toujours très importante. C'est le premier signe de respect à mon avis. Par exemple dans les pays musulmans il est important et bien apprécié de faire la pause pour permettre la prière.*

9. Par rapport à la question précédente, pouvez-vous donner des exemples de coutumes ou de comportements particuliers chez les militaires nigériens (ou les Nigériens en général) les plus souvent ignorés par les militaires américains ?

*Voir point précédent*

10. Veuillez indiquer des exemples de comportements chez les Américains qui gênent la communication.

11. Au Niger, est-ce que vous avez une unité ou un corps des interprètes militaires ? Si oui, pourriez-vous expliquer le programme ou bien partager des coordonnées d'un point focal ? Si non, qui assure l'interprétation pour les activités militaires ?

12. D'autres suggestions ?

Fin de questionnaire.

### C3.7

1. Vous travaillez en Afrique francophone depuis combien de temps et dans quel domaine ?

*Je travaille dans la l'Armée Camerounaise, plus particulièrement dans la Marine Nationale depuis 24 ans.*

2. Avez-vous eu l'occasion de travailler en collaboration avec les Forces de sécurité ou les Forces armées françaises, américaines ou africaines sur le continent ou ailleurs ?

*J'ai travaillé avec la Marine Française, car j'ai été formé à l'Ecole Navale Française de Brest ; j'ai également travaillé avec la Marine Américaine, particulièrement lors des Exercices OBANGAME EXPRESS.*

3. Si vous avez répondu « oui » à la question précédente, qui assurait la communication lors de ces activités ? Des interprètes militaires américains ou des civils ? Des interprètes militaires africains ou des civils du pays hôte en question ?

*Pendant les échanges, nous avons plus souvent comme interprète, des militaires locaux car le Cameroun est un pays Bilingue.*

4. Constatez-vous des difficultés chez les interprètes lorsqu'il s'agit de l'interprétation des discussions impliquant des intervenants militaires américains ?

*Oui, quelquefois nous avons des difficultés dues à l'accent et la rapidité du langage des interprètes Américains.*

5. En général, quel type d'interprète est mieux préparé pour faire face aux défis liés à l'interprétation (français/anglais) dans le milieu militaire de l'Afrique francophone, surtout lorsqu'il s'agit d'un événement organisé par les Forces armées des États-Unis ?

- Interprètes militaires américains ou britanniques ?

- Interprètes militaires français ?

- Interprètes militaires africains ?

- Interprètes de conférence civils ?

- Tout type d'interprète du pays hôte ?

*Un interprète militaire local, car il maîtrise également le vocabulaire militaire.*

6. Souvent, les Forces armées des États-Unis concluent des contrats avec un interprète uniquement parce qu'il indique sur son CV le français comme langue maternelle. Par contre, elles ne pensent rien à la capacité de ces personnes de parler anglais. En outre, ils n'exigent pas de la formation en traduction/interprétation. La langue parlée par les Forces armées américaines est très technique et plein d'argot. En outre, les Américains parlent très vite. J'ai plusieurs exemples d'échecs des interprètes contractés selon ces critères limités. Est-ce que vous avez des exemples particuliers (en Afrique, en France ou bien en mission ailleurs ?)

*Nous connaissons malheureusement cette expérience ici à la Force Multinationale Mixte où certains interprètes civils ne sont pas qualifiés.*

7. Par rapport à la qualité d'interprétation dans le milieu de l'Afrique de l'Ouest, quel est le problème qui gêne le plus la communication ? (accents, acronymes, argot, qualité d'équipements d'interprétation/micros, manque de respect ou de connaissance par rapport au protocole ou aux questions culturelles) ?

*Les problèmes rencontrés sont souvent liés à l'accent et au manque des équipements adéquats.*

8. L'oralité traditionnelle exerce une grande influence sur la communication en Afrique et surtout en Afrique de l'Ouest. Est-ce que vous avez quelques exemples ou commentaires sur l'oralité et la manière dont cette tradition influe sur la communication lors des activités militaires ? J'évoque, par exemple, des cas de parenté à plaisanterie, l'art oratoire, le respect du silence, d'autres.

*Nos langues traditionnelles nous permettent de communiquer facilement surtout lorsque nous sommes en opérations conjointes. Par exemple un soldat Tchadien qui est francophone peut facilement communiquer en langue haoussa avec un soldat Nigérian qui est anglophone.*

9. Parfois, je constate que le personnel français et le personnel des pays africains francophones sont en désaccord sur l'utilisation correcte des termes ou des mots français. Dans mes expériences, le français utilisé par les officiers africains est plus formel et plus correct. Quels sont vos commentaires particuliers sur ce défi ? Des possibles solutions pour l'interprète qui doit respecter tous les intervenants ?

*Le français n'est pas la langue maternelle des officiers africains, en conséquence, ils font plus attention au vocabulaire et aux règles grammaticales en conformité avec la langue Française.*

10. Nous les Américains ont tendance d'entrer dans la salle/au site et on se met immédiatement au travail. Trop souvent, on ne se rend compte des normes de politesse, de la manière dont on salue ou comment on est accueilli en Afrique de l'Ouest. En général, les officiers africains avec lesquels je travaille indiquent de ne pas être vexés par ce comportement parce qu'ils comprennent la différence entre les cultures. Je le trouve inacceptable. Il faut que nous respections la culture du pays hôte. Je propose une formation des interprètes qui comprendra une concentration sur la sensibilisation culturelle. Est-ce que vous pensez qu'une telle formation favorisera une amélioration considérable de la qualité des communications entre les africains et les américains ?

*Bien sûr, une telle formation permettra aux interprètes de connaître et de comprendre les us et coutumes en cours dans nos pays et facilitera certainement le dialogue et éventuellement les communications.*

11. Par rapport à la question précédente, pouvez-vous donner des exemples de coutumes ou de comportements particuliers chez les militaires africains ou français (ou les africains en général) les plus souvent ignorés par les Américains ?

*Dans les pays africains à forte connotation musulmane, il faut respecter les heures de prière ; Ne pas s'exprimer n'importe comment avec les femmes, etc.*

12. Veuillez indiquer des exemples de comportements chez les Américains qui gênent la communication dans le milieu sécuritaire de l'Afrique de l'Ouest.

13. Est-ce que vous pensez que la création et la formation d'un cadre particulier d'interprètes militaires américains sera utile pour mieux satisfaire les besoins de

communication et pour améliorer la qualité de l'interprétation en Afrique francophone ?

*Oui, je pense mais une autre possibilité serait de former des interprètes militaires locaux qui ont l'avantage de connaître le terrain.*

14. Par rapport à la question précédente, le grand défi est de convaincre le Département de la Défense de la valeur d'un tel projet. J'ai du mal à expliquer les impacts négatifs d'une mauvaise interprétation en termes de dollars. Quelle solution préconiserez-vous pour le convaincre de la gravité du problème ou bien du bon rapport coût-efficacité d'un tel projet en comparaison des prestations peu efficaces des contrats coûteux existants ?

*Je pense que la communication n'a pas de prix, car une mauvaise interprétation pourrait conduire à des prises de décision désastreuse qui pourrait coûter des vies. En plus ce serait moins cher d'avoir des militaires spécialisés dans ce domaine que d'engager des contrats exorbitants pour avoir des résultats décevants.*

15. Existe-il un cadre d'interprètes militaire au Cameroun ? Si oui, est-ce que vous avez des informations pour contacter les responsables du cadre ?

*Nous avons un laboratoire de langue à L'Ecole Militaire Interarmées de Yaoundé ; Nous avons en projet l'équipement de deux laboratoires de langue à la Marine Nationale. Vous pourriez contacter le Capitaine de Vaisseau NJIKI ALAIN, Sous-Chef des Ressources Humaines à L'Etat-Major de la Marine à Yaoundé.*

16. D'autres suggestions, questions ou commentaires ?

*Je vous remercie et vous encourage, car vous m'avez beaucoup impressionné en votre qualité d'interprète.*

Fin de questionnaire.

### C3.8

1. Un commentaire sur le sujet de thèse. Est-ce que vous pensez que la formation d'un cadre particulier des interprètes militaires sera utile pour mieux satisfaire les besoins de communication et pour améliorer la qualité de l'interprétation?

*Le sujet que vous avez choisi est un sujet très intéressant qui mérite effectivement une attention particulière. Le premier président de la république islamique de Mauritanie avant d'être Avocat fut interprète, mon père également. Les interprètes à l'époque coloniale jouaient un rôle très important et bénéficiaient d'un grand respect et d'une très grande considération aussi bien auprès de la population qu'auprès des Administrateurs coloniaux. Ils étaient aussi bien payés on les appelait en hassania (langue parlée par les arabes de Mauritanie) « AMALAZE » ce qui veut dire « INTERPRETE ». Ils continuent aujourd'hui à être très sollicités cependant dans un monde en perpétuel changement il est important d'améliorer leur compétences de les adapter aux nouvelles situations. A votre première question je répondrais OUI, il est important de former les interprètes dans un cadre militaire ne serait-ce que pour des raisons de sécurité, (je me rappelle qu'avec mes amis Américains lors de votre visite à Akjoujt (au nord de Nouakchott) pour assister à notre exercice, ils n'acceptaient jamais d'interprètes civils dans les Centres d'Operations. Et puis des militaires s'adapteraient beaucoup plus facilement à l'ambiance militaire. Surement cela améliorera considérablement la qualité de l'interprétation.*

2. Souvent, les États-Unis concluent des contrats avec des interprètes uniquement parce qu'ils indiquent sur le CV le français comme langue maternelle. Par contre, ils ne pensent jamais à la capacité de ces personnes de parler anglais. En outre, ils n'exigent pas de la formation en traduction/interprétation. La langue parlée par les Forces armées américaines est très technique et pleine d'argot. En outre, les Américains parlent très vite. J'ai plusieurs exemples d'échecs des interprètes contractés selon ces critères limités. Est-ce que vous avez des exemples particuliers (en Mauritanie ou bien en mission ailleurs?)

*Lors de notre première rencontre à Bamako en 2007, en toute franchise je préférerais toujours quand vous, vous nous serviez d'interprète, vous n'aviez pas les difficultés qu'avait votre camarade. Elle avait de grands problèmes dus à sa langue maternelle qui est l'Espagnol. Je crois que la langue maternelle a une influence très importante sur l'intonation qui elle aussi influence beaucoup l'interprétation. Après par la suite j'ai travaillé avec vos collègues de l'Armée Américaine à deux reprises mais le plus long temps c'était en 2007-2008 à Akjoujt (pendant 11 mois). Ils avaient avec eux des interprètes civils recrutés souvent sans être testés, et je dois dire que leur niveau était faible il nous arrivait fréquemment d'intervenir pour les aider.*

3. Par rapport à la qualité d'interprétation, quel est le problème qui gêne le plus la communication ? (accents, acronymes, argot, qualité d'équipements/micros,



manque de respect ou de connaissances par rapport au protocole ou aux questions culturelles ?

*Effectivement ce qui gêne le plus dans la qualité de l'interprétation ou la traduction, c'est l'accent, l'argot, parfois les acronymes -- l'intonation aussi, mais le matériel ce n'est vraiment pas ce qui influence.*

4. À mon avis, l'oralité traditionnelle exerce une grande influence sur la communication en Afrique et surtout en Afrique de l'Ouest. Est-ce que vous avez quelques exemples ou commentaires sur l'oralité et la manière dont cette tradition influe sur la communication lors des activités militaires ? J'évoque des cas de parenté à plaisanterie, l'art oratoire, le respect du silence, d'autres.

*Effectivement vous avez bien raison ce mode de communication qui est l'Oralité fondé sur la parole par opposition à l'écriture a toujours exercé une grande influence sur la communication en Afrique de manière générale. Par exemple le cas des griots chez nous et dans beaucoup de sociétés africaines - les hauts faits de guerres des ancêtres sont conservés dans les mémoires et sont chantés sous formes parfois de poèmes pour donner du courage aux guerriers, mais aussi ils sont une arme redoutable entre les mains de certains médiateurs dans des conflits,( ils leur donnent de la valeur aux yeux de ceux avec lesquels ils doivent communiquer). Lors d'un exercice militaire au Sénégal en 1998 intitulé GUIDIMAGHA 98. En plus de ma compagnie, j'ai eu a commandé une section du CAP-VERT et une du GHANA. Lors de ma prise de contact avec cette dernière les soldats ghanéens avaient une tradition, c'est celle de chanter les louanges de leurs nouveaux chefs (une manière de prêter allégeance). Il a fallu que le lieutenant me traduise ce que disait le soldat qui est en charge de cela, en m'indexant il disait et ses camarades répétaient après lui avec force : « Tu es notre chef, notre guide, notre Roi, notre destin est entre tes mains, nous mourrons pour toi ou que tu seras » etc.*

5. Parfois, je constate que le personnel français et le personnel des pays africains francophones sont en désaccord sur l'utilisation correcte des termes ou des mots français. Souvent, je constate que le français utilisé par les officiers africains est plus formel et plus correct. Quels sont vos commentaires particuliers sur ce défi ? Des possibles solutions pour l'interprète qui doit respecter tous les intervenants ?

*Je pense que cela est dû au fait tout simplement que c'est une question de niveau, d'accent régional (très important car il a une influence sur l'intonation) et puis ce ne sont pas souvent tous les français qui ont fait leurs études. Les Africains ayant fait leurs études sont souvent plus assidus sur le respect de la langue, ils n'utilisent pas d'argot. Il faut donc tenir compte du niveau de son auditoire et se mettre à sa portée.*

6. En général, les militaires est-ce qu'ils font plus confiance à l'interprète en tenue militaire (au lieu d'un civil) quel que soit son grade ?

*OUI les militaires préfèrent souvent travailler avec des militaires ; question de familiarité, et d'aisance dans la terminologie, le vocabulaire militaire. S'il est aussi de grade supérieur cela lui donne plus de respect et il peut s'attendre à plus de motivation de la part de son auditoire.*

7. Souvent les interprètes militaires sont des sous-officiers. Parfois, je constate un manque de respect des capacités de ces sous-officiers interprètes. Une fois qu'ils reviennent en tenue civile, il me semble qu'on les écoute avec plus d'intérêt. Est-ce que vous pensez qu'il existe des attitudes particulières par rapport aux sous-officiers spécialistes de ce genre ? Peut-être que c'est simplement mon imagination !

*Dans l'Armée Mauritanienne il n'a pas de sous-officiers interprètes. La meilleure attitude a adopté, c'est la patience et la disponibilité. Ceux sont les deux qualités que j'ai remarqué chez vous et Carlos.*

8. Je comprends que la langue officielle en Mauritanie est l'arabe mais la plupart des officiers mauritaniens avec lesquels je travaille parlent parfaitement le français, et le plus souvent, mieux que les officiers français. Pourquoi ? Outre l'histoire coloniale, s'agit-il d'un programme de formation particulier ? Une question politique, sociale ?

*Ce n'est malheureusement plus le cas aujourd'hui, le français est en chute libre depuis assez longtemps.*

9. En Mauritanie, est-ce que vous avez une unité ou un corps des interprètes militaires ? Si oui, pourriez-vous expliquer le programme ou bien partager des coordonnées d'un point focal ? Si non, qui assure l'interprétation pour les activités militaires ?

*Il n'y a pas de corps d'interprètes dans notre Armée (bien que à l'Ecole des officiers il y a un laboratoire de langue avec un à deux instructeurs). Il est prévu prochainement un institut militaire des langues et je crois qu'il est en voie d'être réalisé. Une poignée d'officiers (très compétents) assurent l'interprétation au profit surtout des chefs d'état-major, il y'en a un à L'Ecole d'État-major et un en mission avec les unités de maintien de la paix. Quant aux unités opérationnelles, pendant leur formation les militaires américains ont recours à des interprètes le plus souvent civils. Le problème ne se pose pas pour les coopérants français.*

10. D'autres suggestions ?

*Je vous souhaite plein succès, je n'ai jamais douté de vos compétences.*

Fin de questionnaire.

## ANNEXE 2. Glossaire de terminologie militaire

English	Acronym	French	Acronyme
Africa Center for Strategic Studies (ACSS) <u>Chapter</u>		<u>Amicale</u> du CESA	
Africa Center for Strategic Studies	ACSS	Centre d'études stratégiques de l'Afrique	CESA
African Data Sharing Network	ADSN	Réseau de partage des données pour l'Afrique	ADSN
African Standby Force	ASF	Force africaine en attente	FAA
African Union	AU	Union africaine	UA
Air Combat Engineers Regiment (French)		Régiment de génie air	RGA
Air mobile element (French)		Sous-groupement aéromobile	SGAM
Airborne capable Joint Task Force (French)		Groupe tactique interarmées (troupes aéroportés)	GTIA TAP
Airborne operation		Opération aéroportée	OHP
Airborne SOF element		Groupe de commandos parachutistes	GCP
Al Qaeda in the Islamic Maghreb	AQIM	Al-Qaïda au Maghreb islamique	AQMI
All-Partners Access Network	APAN	Réseau d'accès de tout partenaire	APAN
Arab movement of the Azawad	AMA	Mouvement arabe de l'Azawad	MAA
Area of operations	AO	Zone d'opérations	
Area of responsibility	AOR	Zone de responsabilité	
Armored infantry combat vehicle	AICV	Véhicule blindé de combat d'infanterie	VBCI
Armored personnel carrier	APC	Véhicule d'avant blindé	VAB
Army Chief of Staff		Chef d'état-major d'armée de terre	CEMAT
Center for operational planning and execution (French military national-level ops center)		Centre de planification et de conduite des opérations	CPCO
Chairman Joint Chiefs of Staff (U.S.)	CJCS	Chef d'état-major des armées (French equiv)	CEMA

Chief of Defense/Chairman Joint Chiefs of Staff equivalent	CHOD	Chef d'état-major (général) des armées	CEMA or CEMGA
Chief of Mission (Ambassador)		Chef de mission	
Civil affairs	CA	Actions civilo-militaires	ACM
Combined arms task force (French)		Équipe tactique interarmes	ETIA
Command Post Exercise	CPX	Exercice de poste de commandement	“CPX”
Country team (U.S. Embassy staff)		Personnel de l'Ambassade américaine	
Course of action	COA	Mode d'action	MA
Daily Assessments Reconnaissance Board	DARB	Comité d'analyses de reconnaissance	
Defense Attaché	DATT	Attaché de défense	AD
Defense Information Systems Agency	DISA	Agence responsable des systèmes d'information du Département de défense américain	
Defense Intelligence Agency (U.S. equiv to DRM)	DIA	Direction du renseignement militaire américain	DIA
Deputy Chief of Mission	DCM	Chef de mission adjoint	
Directorate for Military Intelligence (French DIA)	DRM	Direction du renseignement militaire	DRM
Economic Community of Central African States	ECCAS	Communauté Économique des États de l'Afrique Centrale	CEEAC
Economic Community of West African States	ECOWAS	Communauté Économique des États de l'Afrique de l'Ouest	CEDEAO
Engagement support squadron (French)		Escadron d'aide à l'engagement	EAE
European Union Training Mission	EUTM	Mission de formation de l'Union Européenne	EUTM
Feedback		Retour d'expérience	RETEX
Field Training Exercise	FTX	Exercice sur le terrain	“FTX”

Find, Fix, Finish, Exploit, Analyze, Disseminate (SOF Intelligence/targeting process)	F3EAD	Trouver, fixer, terminer, exploiter, analyser, diffuser	
Formed Police Unit	FPU	Unité de police constituée	UPC
Forward Air Refueling Point	FARP	Point de ravitaillement avancé (les Français utilisent l'acronyme américain)	FARP
Forward base		Base avancée	
Headquarters	HQ	Quartier général	QG
High Council for Unity of the Azawad	HCUA	Haut Conseil pour l'unité de l'Azawad	HCUA
High Value Target Targeting Cell	HVTTC	Cellule de ciblage des cibles à haute valeur  (les Français utilisent l'acronyme américain)	HVTTC
High-altitude high opening	HAHO	Saute opérationnelle à grande hauteur	SOTGH
High-altitude low opening	HALO	Saute opérationnelle à très grande hauteur	SOGH
Hot wash		Compte rendu, discussions sur les leçons tirées d'un ex, op, etc.	
Human intelligence	HUMINT	Renseignement d'origine humaine	ROHUM
Imagery intelligence	IMINT	Renseignement d'origine imagerie	ROIM
Improvised explosive device	IED	Engin explosif improvisé/artisanal	EEI or "IED"
In order to	IOT	En vue de	EVD
Intelligence, Surveillance and Reconnaissance	ISR	Renseignement, surveillance et reconnaissance	"ISR"
Intelligence Preparation of the Battlefield	IPB	Préparation Rens du champ de bataille	PCRB
Intelligence Preparation of the Environment	IPOE	Préparation Rens du champ de bataille	PCRB
International Support Mission for CAR	MISCA	Mission internationale de soutien à la Centrafrique	MISCA
Islamic Movement for the Azawad	IMA	Mouvement islamique de l'Azawad	MIA
Islamic State of Iraq and the Levant	ISIL	État islamique	EI or Daech (North African)

			<i>mils use both)</i>
Joint task element (French)		Sous-groupement tactique interarmées	SGTIA
Joint Task Force	JTF	Groupelement tactique interarmées	GTIA
Joint Theater Command Post (French)		Poste de commandement interarmées de théâtre	PCIAT
Judicial Police Officers (French)		Officiers de Police Judiciaire	OPJ
Lake Chad Basin Commission	LCBC	Commission du bassin du lac Tchad	CBLT
Liaison and support detachment (French)		Détachement de liaison et d'appui	DLA
Light armored vehicle	LAV	Véhicule blindé léger	VBL
Malian armed forces		Forces armées maliennes	FAMA
Mauritanian armed forces		Forces armées mauritaniennes	FARIM
Medical evacuation	MEDEVAC	Évacuation sanitaire	EVASAN
Minister of Defense	MOD	Ministre de la Défense	MINDEF
Mokhtar Belmokhtar	MBM	Mokhtar Belmokhtar	
Movement for Unity and Jihad in West Africa	MUJAO	Mouvement pour l'unicité et le djihad en Afrique occidentale	MUJAO
Multinational Force for Central Africa	FOMAC	Force multinationale de l'Afrique centrale	FOMAC
Multinational Joint Task Force	MNJTF	Force multinationale mixte (terme utilisé par les membres francophones de la Force)	FMM ou MNJTF
Multi-sensor intelligence element/unit (French)		Sous-groupelement de renseignement multi-capteurs	SGRM
National Gendarme Intervention Element (French)	GIGN	Groupe d'intervention de la gendarmerie nationale	GIGN
National Movement for the Liberation of the Azawad	MNLA	Mouvement national pour la libération de l'Azawad	MNLA
Office of Security Cooperation (at U.S. Embassy)	OSC	Mission de coopération de défense (French Emb.)  Mission de coopération militaire	MCD or MCMD (depending on Fr. Emb.)

		et de défense	
Officer of Security Cooperation, Chief	OSC Chief	Chef de la mission de coopération militaire	
Operational Liaison and Support Detachment (French)		Détachement de liaison et d'appui opérationnel	DLAO
Operational military assistance detachment (French)		Détachement d'assistance militaire opérationnelle	DAMO
Operations Detachment Alpha (SOF element)	ODA		GRA
Quick Reaction Force	QRF	Force à réaction rapide	QRF
Rapid Intervention Battalion (Cameroon)	BIR	Bataillon d'intervention rapide	BIR
Rear base		Base arrière	
Reconnaissance	RECCE	Reconnaissance	RECO
Reconnaissance team		Équipe reconnaissance	ER
Regional Intelligence Fusion Unit	RIFU	Unité régionale de fusion de renseignement	RIFU
Regional Security Officer (U.S. Emb.)	RSO	Attaché de sécurité (French Emb.)	
Scout and recce platoon		Peloton d'éclairage et d'investigation	PEI
Scout and reconnaissance troop/co.		Escadron d'éclairage et d'investigation	EEI
Security Force Assistance	SFA	Assistance aux forces de sécurité / (coopération militaire)	
Set up, establish, etc.		Mise en place	MEP
Signals intelligence	SIGINT	Renseignement d'origine électromagnétique	ROEM
Special Anti-terrorism Task Group (Chadian CT element)	SATG	Groupe tactique spécial de lutte contre le terrorisme	“Le SATG”
Special neutralization and observation team (French)		Équipe spéciale de neutralisation et d'observation	ESNO
Special Operations Command	SOCOM	Commandement des opérations spéciales	COS
Special Operations Forces	SOF	Forces spéciales	FS
Special Operations Command Africa	SOCAF	Commandement des opérations spéciales (des États-Unis) pour l'Afrique	
Special Operations	SOC-FWD	Poste de	PC avancé

Command Forward		commandement avancé des forces spéciales ( <i>French, African officer trans</i> )	des FS
Task Force	TF	Groupeement tactique	GT
Transfer of Authority	TOA	Transfert d'autorité	TOA
Troops in contact	TIC	Contact avec l'ennemi (sur le terrain) – ( <i>ISAF term</i> )	“TIC”
United Nations Mine Action Service	UNMAS	Service de lutte antimines des Nations Unies	UNMAS
United Nations Multidimensional Integrated Stabilization Mission in Mali	MINUSMA	Mission multidimensionnelle intégrée des Nations Unies pour la stabilisation au Mali	MINUSMA
United States Africa Command	USAFRICO M or AFRICOM	Commandement des États-Unis pour l'Afrique	AFRICOM
Update (Commander's update, etc.)		Mise à jour	MAJ
Violent extremist organization	VEO	Organisation extrémiste violente	“GAT”, but only used by French mil.
Weapons Inspection Team	WIT	Équipe d'inspection des armes ( <i>French use U.S. acronym</i> )	WIT
Yaoundé Code of Conduct		Code de conduite de Yaoundé	
<b>Officer Ranks</b>		<b>Grades des officiers</b>	
General (4 stars)	GEN	Général d'armée (5 étoiles)	GA
Admiral (4 stars)	ADM	Amiral (5 étoiles)	AL
Lieutenant General (3 stars)	LTG	Général de corps d'armée (4 étoiles)	GCA
Vice Admiral (3 stars)	VADM	Vice-amiral d'escadre (4 étoiles)	VAE
Major General (2 stars)	MG	Général de division (3 étoiles)	GD
Rear Admiral Upper Half (2 stars)	RADM	Vice-amiral (3 étoiles)	VA
Brigadier General (1 star)	BG	Général de brigade (2 étoiles)	GB
Rear Admiral Lower Half (1 star)	RDML	Contre-amiral (2 étoiles)	CA
Colonel (Army, Air Force,	COL	Colonel	COL



Marines)			
Captain (Navy)	CAPT	Capitaine de vaisseau	CV
Lieutenant Colonel	LTC	Lieutenant-colonel	LCL
Commander	CDR	Capitaine de frégate	CF
Major	MAJ	Commandant	CDT
Lieutenant Commander	LCDR	Capitaine de corvette	CC
Captain (Army, Air Force, Marines)	CPT	Capitaine	CNE
Lieutenant (Navy)	LT	Lieutenant de vaisseau	LV
First Lieutenant	1LT	Lieutenant	LTN
Lieutenant Junior Grade (Navy)	LTJG	Enseigne de vaisseau, première classe	EV1
Second Lieutenant	2LT	Sous-lieutenant	SLE
Ensign	ENS	Enseigne de vaisseau, deuxième classe	EV2
Chief Warrant Officer	CWO	Major	MAJ
<b>Non-commissioned officers</b>	<b>NCO</b>	<b>Sous-officiers</b>	
Sergeant Major	SGM	Major	MAJ
Master sergeant	MSG	Adjudant-chef	ADC
Sergeant First Class	SFC	Adjudant	ADJ
Staff Sergeant	SSG	Sergent-chef	SCH
Sergeant	SGT	Sergent	SGT
<b>Junior enlisted</b>		<b>Militaires du rang</b>	
Corporal	CPL	Caporal-chef	CLC
Specialist	SPC	Caporal	CAL
Private	PV	Soldat	